
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06182661 0




3 3433 06182661 0




BAP

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE LA
CIVILISATION
EN EUROPE.

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE LA
CIVILISATION
EN EUROPE

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE JUSQU'AU XIX[e] SIÈCLE;

COURS PROFESSÉ A NÎMES PENDANT L'ANNÉE 1832

PAR H. ROUX-FERRAND.

« S'il existe une science de prévoir les progrès de l'esprit humain, de les diriger, de les accélérer, l'histoire de ceux qu'elle a faits en doit être la base première. » (CONDORCET.

TOME PREMIER.

PARIS.
LIBRAIRIE CLASSIQUE DE L. HACHETTE,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N. 12;
ET CHEZ PAULIN, PLACE DE LA BOURSE.
1833

DISCOURS D'OUVERTURE.

MESSIEURS,

Chaque siècle, chaque nation a des exigences diverses, avec des idées, des goûts et des besoins différens. L'histoire qui convenait aux Romains de la république ne convenait plus à ceux du siècle d'Auguste, et celle que supportait le peuple de Louis XIV ne peut convenir à un peuple accoutumé à entendre la vérité simple et nue, à un peuple éclairé par la liberté de la presse. Aussi avons-nous des millions d'historiens anciens ou modernes, et tous nous représentent, sous un aspect différent, les mêmes époques et les

mêmes événemens. Les noms ne manquèrent pas à ces diverses histoires : légendes, fastes, annales, chroniques, commentaires, mémoires, vies, relations, anecdotes, tableaux, archives, nous avons de tout cela en abondance ; et avec tant de richesses, l'homme éclairé et consciencieux, le véritable historien, a toutes les peines du monde à découvrir la vérité. Cette vérité se cache, et se cache si bien, qu'on est forcé parfois d'aller la chercher dans des ballades, des fabliaux, des chansons, et que certains monumens, qui nous paraissent maintenant les seuls authentiques, sont restés inaperçus, ou ont été dédaignés par dix-huit générations d'historiens.

Les systèmes ont varié comme les noms : tel écrivain célèbre nous dit que l'esprit humain ne peut se faire aucune idée des choses lointaines, car il les juge sur les choses connues et présentes[1].

Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, ajoute un second[2]. D'a-

près un autre, l'historien ne peut être contemporain, car *il marche à travers les flammes,* ou doit être partial; et c'est là, dit-il, un des plus tristes apanages de l'humanité[3]. Choisissez donc alors!... Ce n'est pas tout. Arrive un quatrième, philosophe aussi, qui, conciliant ces deux opinions, avance très sérieusement qu'il n'y a d'histoire véritable que celle que le Saint-Esprit a dictée. Les faits anciens, on les ignore; les faits récens ne doivent pas être publiés sans altération[4].

Après cela, il n'y aurait, ce semble, qu'à brûler les plus respectables in-folios et à briser sa plume...

Toutefois rassurons-nous, et à l'autorité de Vico, de Pascal, de Massias et de Patrizzi, opposons celle du dix-neuvième siècle, vieux d'expérience, plus consciencieux surtout que ses prédécesseurs; et croyons avec lui que lorsqu'on s'est initié dans le secret d'un peuple par des hommes qui, en le partageant, l'ont médité et éclairci, on peut écrire et être lu avec confiance.

Il est une autre question non moins importante : l'histoire est-elle utile?

Le bonheur est le but politique des nations, comme il est le but moral de l'homme. Les leçons de l'expérience offrent aux peuples, comme aux rois, les meilleurs moyens d'y parvenir. L'histoire aide l'expérience, en faisant connaître les fautes des siècles écoulés et les malheurs qui en ont été la suite : nous croyons donc son utilité bien grande. Elle peut le devenir plus encore par la manière dont l'écrivain l'a conçue.

L'histoire est une science morale; elle a suivi les phases de la civilisation, et n'a pu être que ce que l'ont voulue les peuples.

Les premières histoires furent poétiques ou religieuses; elles devinrent plus tard héroïques, sans abandonner la poésie qui embellissait tout[5], et qui souvent a faussé nos idées sur la civilisation antique. Tout le monde connaît les amusans récits d'Hérodote historien, contant sérieusement et de bonne foi les merveilles dont l'Arioste a voulu nous égayer

plus tard[6]. Les héros de l'Iliade pourraient bien n'être pas tout-à-fait ce qu'Homère nous en dit, pas plus que les bergers de notre Florian et les sauvages du chantre des Natchez. Le surnaturel est le besoin des premiers peuples, et leurs historiens s'accommodent nécessairement à ce besoin. L'imagination crée avec la mémoire, et des œuvres ainsi conçues, répétées ou copiées par d'autres poètes et d'autres écrivains, traversent les siècles jusqu'au moment où l'homme, plus instruit, plus rationnel, ne les accepte que comme fictions et les repousse comme histoires. Cette époque était arrivée depuis longtemps lorsque la ville des Césars, étendant par tout le globe sa puissance militaire, dut avoir ses historiens, des historiens positifs comme elle, guerriers comme elle, et comme elle admirateurs de la liberté et de la gloire acquise dans les camps. Quelle est, en effet, l'histoire des anciens? Des faits vrais ou faux, mais empreints d'un grand caractère; de l'éloquence et de la gravité; des harangues

étincelantes de style, une généreuse indignation contre le crime, et des malédictions sur les tyrans, entremêlées de louanges pour les héros.

Voilà le résumé des belles pages de Tite-Live et de Tacite. Nous prendrons, avec Polybe, de longues leçons de stratégie, et d'archéologie avec Denys d'Halicarnasse ; mais c'est presque tout. « La philosophie de l'histoire fut ignorée des anciens et devait l'être, car ils n'avaient point assez vu pour être importunés de la fatigante mobilité du spectacle[7]. » Les historiens de la Grèce et de Rome expliquant tout par les passions et les intérêts, le génie ou l'incapacité des individus, nous chercherions vainement dans leurs ouvrages des vues philosophiques sur les causes premières des événemens et les rapports secrets qui les lient. Cette agitation intérieure qui demande à connaître, ces idées de philantropie qui percent dans nos écrivains modernes, leur sont entièrement inconnues; c'est que les besoins ont changé

avec les siècles. Elles sont inconnues aussi à ces chroniqueurs du moyen-âge, pour qui les dates sont si importantes, et dont l'histoire, parfois naïve, n'est souvent qu'un almanach où seraient consignées les éphémérides de chaque jour... Mais les siècles ont marché, et avec eux les lumières et la philosophie. Le froid égoïsme a fait place à toutes les vues généreuses, et alors, alors seulement, une doctrine s'est élevée, vaste, noble et consolante: la perfectibilité humaine! Elle est sortie de la tourmente révolutionnaire pour répandre sur la terre ses rayons bienfaiteurs; elle a fait connaître à l'homme sa puissance et le but de sa vie... elle lui a inspiré le désir d'adoucir le sort de ses semblables; et cette idée féconde, qui a refait la philosophie, s'est aussi manifestée dans l'histoire moderne; mais cette histoire telle que l'exige notre siècle, il est encore diverses manières de la considérer et de l'écrire.

Deux systèmes ont prévalu: autour d'eux se groupent des nuances infinies; car, à

part le système qu'il a adopté, l'historien est lui ; il ne peut abdiquer ses idées pour se conformer en tout au type qu'il a choisi. Parlons d'abord de l'école purement narrative.

Son but, très louable sans doute, a été de mettre sous les yeux du lecteur la vérité sans formes dramatiques, sans réflexions, sans embellissemens d'aucun genre. Ce système, vous le voyez, tient encore des chroniques. S'il n'en a pas le mérite (car il n'est pas toujours donné à l'art d'imiter le naturel des narrateurs contemporains), s'il n'en a pas le mérite, dis-je, il en a tous les défauts, et ils sont nombreux. A côté des faits matériels, il est dans l'histoire des faits moraux que l'historien aperçoit et qu'il doit communiquer s'il veut que son œuvre soit profitable. Les lambeaux épars qu'il a recueillis dans de longues veilles ont un sens pour lui qu'ils ne peuvent avoir pour le lecteur qui n'en fait pas son étude spéciale. Il peut, me dira-t-on, coordonner ces faits de telle façon que la vérité morale en ressorte; mais alors il sort de son système et sou-

vent du vrai ; car dès qu'il y a de l'art dans la composition, il n'y a pas plus de vrai que de naïveté. Cette manière d'écrire l'histoire est, comme j'aurai occasion de vous le dire plus tard, plus appropriée à une courte période, à l'histoire d'un siècle ou d'un règne que l'on veut reconstruire à neuf avec ses vieux matériaux.

Examinons les principes d'une autre école; et, pour cela, remontons au XVIIIe siècle qui l'a créée. Celle-ci a pour but d'expliquer les événemens par des lois morales, providentielles, qui, planant sur les âges, leur impriment une action lente, mais continue, à laquelle l'homme cède et obéit sans en avoir conscience; de telle sorte cependant qu'au milieu de cette fatalité qui le domine, sa liberté reste pleine et entière. Le génie d'un philosophe demeuré inconnu au fond de l'Italie donna de la puissance à cette pensée. Vico, trop en avant de son siècle, ne put jouir de l'influence qu'il exerça sur l'art historique; mais il avait la conscience

de son mérite, et n'hésita pas à appeler son œuvre Science nouvelle, *Scienza nuova.*

C'est tout à la fois la philosophie et l'histoire de l'humanité[a].

A peu près à la même époque, un homme dont la destinée fut bien différente, car il remplit l'Europe de son nom, Voltaire ajoutait à cette idée qu'il avait entrevue, celle de retracer en philosophe le développement de l'esprit humain. Si la clarté, l'élégance et ce style qui entraîne les masses manquaient à Vico, ils étaient le principal mérite de Voltaire. Le premier étonna la philosophie; l'autre, toutes les classes de lecteurs à qui il montrait pour la première fois tous les élémens de civilisation qui composent la vie morale et matérielle des peuples. Dans ce tableau, dessiné à grands traits et avec une persuasion, un abandon pleins de charmes, une seule chose manquait, le spiritualisme.

Voltaire, en parcourant les siècles, avait vu si souvent les hommes victimes des pré-

jugés, des abus du pouvoir, il avait vu si souvent la religion servir de masque à de mondaines passions, à des soifs d'ambition temporelle que, dans son ardent amour pour l'humanité, il avait conçu une haine profonde pour les temps où avaient lieu de semblables désordres, et où il croyait devoir les attribuer à l'influence toute-puissante du christianisme. De là ses attaques continues contre cette religion; de là, sa méconnaissance des bienfaits qu'elle a répandus sous toutes les latitudes. Mais attaquer le christianisme, n'est-ce pas attaquer le spiritualisme? car est-il autre chose dans son principe? Le christianisme (on l'a dit avant nous et nous ne saurions mieux faire que de le répéter) est le résumé complet des vérités métaphysiques et morales renfermées dans la conscience. Il est, dans ses formes, dans ses mythes instinctifs, la philosophie du peuple; et, pour mettre à le poursuivre la passion qu'y a apportée Voltaire, pour être assez injuste pour ne pas séparer le bien du

mal qu'ont pu ajouter à son fond primitif les passions humaines, il fallait avoir abjuré les nobles croyances spiritualistes[9]. Il les avait abjurées aussi, ce sceptique et monotone écrivain dont je parlerai peu, car il n'a fait qu'imiter Voltaire sans pouvoir atteindre au charme que ce dernier puisait dans l'esprit le plus facile et le plus fécond. Hume a jeté le monde et sa marche et ses lois dans le moule de sa pensée sensualiste; Hume a fait abnégation de ses sentimens comme chrétien, comme homme, comme patriote; il ne veut être que philosophe, et sa philosophie désenchante tout, même la vérité, lorsqu'il la dit.

Robertson, plus religieux, n'a pas pris, comme Hume, le mauvais côté de leur modèle commun; mais sérieux et froid, il n'a pu parvenir à intéresser, et c'est là cependant un des principaux mérites de l'historien; il sacrifie trop le fond des choses aux formes extérieures, et semble craindre de s'émouvoir; il passe le rabot sur les aspérités, cor-

rige les caractères trop énergiques, et donne à tout une régularité fastidieuse autant que fausse. Il en résulte, observe un de nos plus savans critiques, que la forme du récit n'étant plus en rapport avec la violence des événemens, on ne conçoit pas que quelque chose de si paisiblement raconté ait ébranlé le monde.

Un mot encore sur Gibbon, pour en finir avec les historiens anglais. Celui-là aussi avait méconnu le christianisme et sa puissance morale, et son influence sur la civilisation moderne : il n'y a aperçu que des passions, de l'hypocrisie, du ridicule, enfin tout ce qu'y a ajouté la faiblesse humaine. Empreint d'une idée fixe sur Rome et sa majestueuse domination, Gibbon méconnaît, au milieu des sources les plus authentiques, ce qui apparaît le plus saillant : la dépravation profonde de l'antique société et les sublimes vertus de la société nouvelle.

Nous n'avons plus à nous occuper que de ces historiens érudits qui, à force de recher-

ches et de compilations, ont élevé des monumens gigantesques où puiseront à leur tour les générations à venir. Montesquieu, Herder, Condorcet, ont émis en quelques pages un système complet. Le premier, dans son ouvrage sur la *Grandeur et la décadence des Romains*, ne ressemble ni à Voltaire, ni à Gibbon : le sentiment moral domine dans ses jugemens autant que la vérité dans ses assertions. Herder, sensualiste allemand, cherche d'abord *à priori* comment le genre humain a dû se developper, puis il essaie de confirmer sa théorie par les faits. Il ne voit dans l'humanité qu'un être organique qui grandit et se développe, une fleur qui s'épanouit au soleil des âges. Pour lui, le monde physique est tout; l'homme, jouet d'un fatalisme grossier, obéit aveuglément aux excitations qu'il reçoit du dehors...

Ce défaut (et il est bien grand à nos yeux) ne doit cependant pas nous empêcher de voir dans Herder un des rénovateurs les plus illustres de la science historique; car, le pre-

mier, il a eu l'idée d'un progrès général et continu de l'humanité; le premier il a entrevu la perfectibilité humaine[10]!...

Condorcet, sans être imitateur ni copiste, l'a suivi dans cette noble route : il a donné, lui aussi, un précieux modèle de l'histoire philosophique[11]; mais le temps et les matériaux lui ont manqué pour accomplir son œuvre. Inspiré par la philantropie et pressé par la mort, il a écrit des pages admirables, mais imparfaites... Aucun autre n'a osé s'emparer de son idée[12], et cependant on le peut aujourd'hui.

Il appartient à notre siècle de prouver ce qu'ont entrevu les auteurs des divers systèmes dont nous venons de parler; car de nos jours on voit d'abord les faits; l'observation agit sur eux, n'agit que sur eux : on analyse, on réfléchit, et si un système sort de ces investigations, il en sort vrai, consciencieux et appuyé sur des bases si palpables, si larges, que nul ne peut le récuser.

Après avoir parlé des divers historiens qui

ont avancé la science et l'ont faite ce que l'exige notre époque, jetons un coup d'œil sur les divers genres d'histoires, car il est évident qu'on ne peut traiter un sujet comme celui de Gibbon avec les mêmes couleurs et les mêmes formes que le récit d'une révolution dans quelque coin de l'Europe.

L'histoire d'une courte époque peut se borner au récit simple et naïf des faits. Il est permis alors de devenir contemporain et de forcer le lecteur à réfléchir lui-même sur le tableau qui lui est présenté; l'historien doit pour cela, s'identifier avec le peuple et le siècle dont il écrit les fastes, et donner à son récit une couleur locale : c'est ce qu'a fait M. de Barante; mais il a fallu, dans un travail si simple en apparence, toute la hauteur de vues et la conscience littéraire de cet illustre écrivain pour ne pas fausser le tableau des temps passés qu'il déroule à l'esprit confiant du lecteur. On peut dire de Voltaire : Il se trompe ou il veut nous tromper lorsqu'il frappe en aveugle et sans distinction sur tout

ce qui tient à la religion et à ses ministres; mais on se laissera tromper soi-même s'il rapporte un fait inconnu qu'il aura tronqué ou dénaturé. C'est aussi ce qu'a fait, et avec plus de science encore, notre malheureux Thierry, dont les forces physiques n'ont pu supporter de si laborieux travaux. Il a tué et reconstruit une partie de l'ouvrage de Hume en exhumant la vérité des archives normandes, des chroniques saxonnes où elle se cachait hérissée d'épines. Mais ce qu'ont accompli ces deux savans pour une période de deux siècles, dans une seule nation, est-il applicable à l'histoire de l'humanité tout entière?

Le résumé d'une longue période historique, tel que nous l'avons entrepris, s'attachera de préférence à l'esprit et aux mœurs des nations : quelques réflexions, quelques détails importans, caractéristiques, mais courts, et seulement pour éclairer le sujet[13]. Les faits principaux suffisent pour servir de lien : ils ont de plus l'avantage de la certitude

qu'on cherche en vain dans les récits minutieux et lourds de nos vieilles histoires [14].

Des études spéciales de droit naturel, de philosophie, d'économie politique, beaucoup de recherches et la plus sévère impartialité, sont nécessaires à cette manière d'écrire l'histoire. Un résumé bien fait demande plus de temps et de travail qu'on n'est accoutumé à lui en donner. On doit fuir surtout cet esprit de système qui fausse le raisonnement; ne pas juger les temps reculés avec l'esprit du nôtre [15] et ne pas mesurer les hommes du IV[e] ou du XII[e] siècle sur la taille des hommes du XIX[e]. Les actions, les faits ne changent pas, mais leurs causes et leurs conséquences ne peuvent être les mêmes, et il faut tenir compte de tout [16]. Ce qui, sous notre charte, est un crime capital, était à peine une faute au moyen-âge, et telle vertu de nos temps civilisés était un vice autrefois [17].

Presque toutes les révolutions qui ont changé la face des empires ont eu leur source dans les siècles qui les ont précédées : l'histo-

rien doit chercher ces sources dans les événemens, les besoins et le degré de civilisation des peuples; dans ces causes secrètes qui préparent lentement les violentes secousses, comme dans les circonstances fortuites qui les déterminent[18]. C'est pour son siècle qu'on doit étudier les siècles antérieurs; c'est au moins ce que j'ai essayé de faire.

Ici je suis naturellement amené à parler de mon plan et de la manière dont je l'ai conçu :

L'histoire de ce qu'on nomme la *civilisation* n'est pas seulement dans le récit des faits; elle n'est pas dans le développement de l'état des arts, des sciences, de l'industrie ou des lettres; elle n'est pas dans l'état des mœurs d'une nation ou d'une époque : l'histoire de la civilisation est l'ensemble de toutes ces choses, elle les comporte toutes; l'univers physique ou moral est de son domaine; la plus modeste analyse du chimiste, l'observation la plus simple du naturaliste ne doivent pas plus être oubliées que les sanglantes

victoires des conquérans par l'historien de la civilisation, si elles ont fait avancer d'un pas la science et l'industrie[19].

Le christianisme, comme je vous l'ai déjà dit, et j'aurai souvent occasion d'en donner des preuves, le christianisme est, dans l'histoire du monde, l'événement le plus important, considéré dans sa source et dans son influence sur le bonheur des peuples; il a modifié leur caractère, et créé en Europe des hommes tout différens des anciens; il a donné le premier exemple d'un gouvernement libre, et a ouvert aux nations une nouvelle existence[20].

Ces raisons étaient déjà assez puissantes pour m'engager à faire de cette immense révolution le point de départ de mon Cours; mais j'en avais une autre encore. Sans partager le doute éternel du vieillard de Ferney sur tout ce qui est ancien, je crois que l'histoire prend, depuis le Christ, un intérêt qu'elle était loin d'avoir avant, soit à cause de l'incertitude des faits, soit parce que le

paganisme renversé nous touche infiniment moins que le christianisme répandu sur la moitié du globe.

Ce qui m'a engagé à traiter l'histoire générale d'Europe plutôt que telle ou telle autre en particulier, c'est que depuis l'ère chrétienne elles sont toutes liées ensemble : leurs rapports sont plus intimes qu'autrefois ; il y a plus de généralités que dans l'histoire d'Athènes, de Sparte ou de Rome. On ne peut les séparer sans de graves inconvéniens, qui n'existent plus si l'on réunit les événemens autour d'un centre commun qui les rattache par l'intérêt, la majesté ou la force des choses.

L'empire romain est nécessairement celui des premiers siècles. Constantinople, quoique déchue, lui succède; et si le chaos de la conquête des Barbares n'en admet pas, Charlemagne, l'autorité de Rome chrétienne, les croisades, les guerres de religion, etc., impriment à leur siècle un caractère original et profond[21]. Que s'il m'arrivait parfois de

prendre la France pour pivot dans les événemens de l'Europe, on doit le pardonner à un Français; et, dans le fait, ne l'a-t-elle pas été souvent [23]?

La France, a-t-on dit avec raison, la France a gouverné l'Europe quand il n'y avait plus en Europe un seul gouvernement qui ne fût au berceau, l'empire de Constantinople excepté.

Dès ce temps, il lui a été donné d'attacher les destinées des peuples à ses idées de guerre, de gloire, de politique et d'administration. L'origine des lois, des coutumes, des arts, l'ancien droit public de vingt nations est là depuis huit ou dix siècles. C'est dire : L'histoire de la France a été dès lors pour vingt nations une histoire nationale.

Les abrégés d'histoire ont besoin d'une idée fondamentale, dominante, sans laquelle ils n'auraient qu'une médiocre utilité. Il est impossible de tout dire, de tout peindre dans un résumé qui ne comporte pas de développemens. D'un autre côté, l'étude spéciale

d'une branche de connaissances ne peut s'isoler des événemens qui l'ont modifiée; il faut donc prendre un terme moyen : tout faire marcher ensemble, mais non dans les mêmes proportions. Que celui qui a fait une étude particulière des sciences, des lettres ou de l'industrie, écrive l'histoire avec le but spécial d'en connaître la source et d'en suivre le cours; que le jurisconsulte y cherche l'origine des lois, des institutions et leur influence sur les mœurs, et que l'homme d'état s'instruise des institutions politiques, des guerres et des traités qui ont changé la face du globe. Le résumé ainsi conçu présentera souvent plus d'utilité que de grands ouvrages où le fruit de l'étude se perd en se disséminant.

Les progrès de la civilisation, sans être notre but unique, sont cependant le point de vue vers lequel nos observations se tournent le plus souvent. Et quel sujet plus grand, plus intéressant pourrions-nous choisir que celui de ces progrès toujours croissans dans le dé-

veloppement de la société, dans le bonheur des nations et des individus?

L'esprit humain suit dans sa marche la loi de la pesanteur : toujours plus rapide en avançant, il ne connaîtra bientôt plus d'obstacles... Mais pour arriver là que de révolutions! Religion, politique, sciences, beaux-arts.... tout a changé avec les siècles. La tiare, les trônes, l'aristocratie ont souvent opposé aux lumières une résistance inutile; les secousses se sont multipliées, et les nations sont graduellement arrivées au bien-être. Les progrès de la raison et de la science ont amené la paix, le commerce, l'industrie; ils ont renversé le pouvoir absolu des rois et des pontifes, pour y placer celui des peuples; le bien-être de tous est devenu le but de chacun, et la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre ne nous paraît plus une utopie si déraisonnable. Les publicistes, les philosophes des derniers siècles, ont, dans les meilleures vues, conseillé la guerre aux nations. L'esprit national passait avant tout dans leurs

doctrines politiques; il en était l'unique base, et ceux qui s'écartaient de la route battue étaient traités de visionnaires.

Voltaire fut le premier dont la voix put se faire entendre en faveur de la tolérance universelle... Mais puisque nous voilà entraînés dans une digression, reprenons les choses de plus haut et appuyons-nous sur l'histoire.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur les révolutions religieuses.

La civilisation de la Grèce avait fait depuis long-temps succéder la brillante mythologie païenne à un fétichisme grossier, lorsque Socrate et Platon regardèrent le spiritualisme comme un besoin de leur époque; néanmoins, la politique et l'intérêt du sacerdoce le repoussèrent long-temps : le christianisme le ramena plus tard avec les miracles, autre besoin du siècle. Ce dernier se répandit avec rapidité dans toutes les contrées susceptibles de le comprendre; il améliora le sort des hommes, et son influence fut immense...

Bientôt après, ce ne fut plus une croyance,

mais une institution qui avait son gouvernement à part, sa hiérarchie, ses assemblées, ses lois générales et particulières. Seul corps organisé, l'église soutint alors, de sa force morale et de ses richesses, l'Europe abandonnée par l'incapacité de ses empereurs, et près de s'anéantir sous les irruptions barbares. Mais au bout de mille ans la croix, devenue trop puissante, opprimait, au lieu de secourir l'humanité[24]. La parole des papes sortait absolue du Vatican; et, soit crainte ou respect, en l'écoutant tout pliait: le joug devenait de plus en plus lourd, lorsqu'un moine essaya de le secouer. La chaire devint sa tribune; des esprits ardens l'entendirent, le secondèrent, et l'imprimerie, inventée depuis peu, servit mieux encore ses vastes desseins, en portant dans l'Europe entière des idées de liberté religieuse, besoin du XVI[e] siècle[25].

Ce moine était Martin Luther.

Le pontife furieux lance ses foudres, et n'en voit pas moins échapper à son pouvoir

une partie considérable de l'Allemagne, le midi de la France, Henri VIII et l'Angleterre, la Suède, le Danemark, la Prusse, la Suisse, les Pays-Bas[26] !...

Épouvanté de tant de défections, et oubliant la religion dans l'intérêt purement humain du sacerdoce, Paul III créa les Jésuites... Ils furent lancés en Europe et chassés bientôt par toutes les cours, tant une telle institution était peu en harmonie avec le degré des lumières. Le XVIIe siècle les rejeta, et des têtes en délire ont voulu nous les imposer au XIXe. Vains efforts !...

Nous avons reçu du christianisme l'amour, la charité, la liberté, et toutes ces vertus ont porté leurs fruits à travers les siècles et les tempêtes : nous sommes mûrs pour la tolérance religieuse; seule elle doit régner aujourd'hui, et avec elle le bonheur, ou tout au moins le repos que nous réclamons, ce repos dont jouit la jeune Amérique, instruite par nos discordes, nos crimes et nos malheurs.

Arrivons aux révolutions politiques.

Le point de départ est la liberté grossière, lourde, accablante pour ceux qui la supportent; la liberté qui vit de l'esclavage; le dernier terme est ou doit être la liberté sage et éclairée, la liberté qui vit du bien de tous. Lycurgue, Platon, Aristote ont fait sur la politique et les lois des ouvrages excellens pour leur temps, et tous admettent l'esclavage comme nécessité absolue! Dans la vie de l'humanité, les dernières pages nous montrent comme folie ce qui paraissait sagesse dans les premières; mais combien de siècles entre elles! « Le travail de ce monde s'accomplit lentement, et chaque génération qui passe ne fait guère que laisser une pierre pour la construction de l'édifice que rêvent les esprits ardens[27]. »

Rome avait civilisé les peuples qui avaient vu tour à tour expirer leur nationalité sous sa puissance; mais la civilisation matérialiste vieillit comme toutes les choses humaines, et tomba de décrépitude. Des myriades de Barbares, se pressant sur ses ruines, éteignirent

ces clartés factices et depuis long-temps vacillantes. L'Europe rajeunie refit son éducation. Elle fut longue, malgré l'apparition de quelques hommes de génie qui virent leurs efforts se briser devant une barbarie difficile à déraciner. Charlemagne et Alfred semblèrent un instant mettre en mouvement ces masses informes; elles retombèrent après leur mort dans cette brutale ignorance que le temps seul pouvait changer en civilisation progressive.

Les premières monarchies européennes virent l'esclavage aboli, mais la féodalité l'avait remplacé. Clercs et laïcs devinrent alors des barons : le souverain seulement était le premier de tous[28]. Presque nul dans l'état, un roi n'avait aucun pouvoir central; chaque château était la capitale d'un petit empire, et cette grossière organisation était un pas!... Les croisades se prêchent; des peuplades en masse abandonnent leurs champs pour courir le monde, et la civilisation gagne encore à ces pieuses folies. Les découvertes

se multiplient; l'industrie se fait jour; le commerce, plus hardi, frète des navires et l'aide de ses trésors; la liberté n'était pas loin; des flots de sang avaient coulé pour satisfaire des vues personnelles et défendre d'égoïstes bannières; le peuple français, toujours en avant dans la marche progressive des nations, s'aperçut le premier qu'il lui appartenait enfin de songer à ses propres intérêts. Il choisit parmi ses tyrans celui qui l'opprimait le moins, prêta son appui au roi, et l'affranchissement des communes fut le résultat de cet acte de sa volonté.

A l'autorité dominatrice et envahissante du clergé et des seigneurs succéda alors celle des souverains; la civilisation trouva à gagner encore à ce pouvoir d'autant plus fort qu'il était unique. Mais les peuples ne pouvaient s'accommoder d'un gouvernement tel que l'avaient fondé des rois absolus.

A cette révolution devaient en succéder de nouvelles plus salutaires encore. Les lumières toujours croissantes des classes in-

férieures, et une foule de circonstances qui toutes ont leur source dans le développement de l'esprit humain, amenèrent celles d'Angleterre et de France; cette dernière retentit dans l'Europe entière et lui communiqua ses résultats.

Le peuple fit à son tour l'essai d'une tyrannie impossible ; il décima ses propres enfans... Au milieu du plus épouvantable chaos la civilisation marchait encore et grandissait sans cesse. Tout était tombé, tout était à refaire; tout se régénéra. Mais pour réédifier il fallait une tête unique, absolue, puissante de génie. Elle sortit de la tourmente, et son apparition sembla un instant arrêter la marche progressive des siècles, remettre en question la liberté des peuples. Cet homme est tombé, et chaque jour nous révèle un nouveau bienfait de notre révolution. Quelques esprits étroits, jetés au pouvoir par le caprice ou le faux jugement des rois, quelques débris d'une aristocratie cassée de vieillesse, ont voulu, à la chute du colosse, nous faire reculer dans

le passé; mais cette résistance, impuissante autant que ridicule, n'a servi qu'à donner au bon sens national une nouvelle énergie pour briser ses liens.

Vous le voyez : l'industrie libre d'entraves, les sciences physiques et morales ont prodigieusement accéléré le cours de la civilisation. L'économie politique surtout a fait triompher la justice en faisant comprendre aux peuples et aux souverains leurs véritables intérêts [29]. L'égalité devant la loi et la seule aristocratie des talens ressortent du gouvernement représentatif, comme celui-ci ressort du progrès des lumières. L'Angleterre avait donné le signal ; la France, en suivant par deux fois son exemple, a communiqué l'impulsion à l'Europe, et chaque peuple aura son tour. Notre vie sera peut-être trop courte pour voir s'opérer cette immense et dernière révolution ; mais qu'est-ce que la vie d'un homme ! Nous avons vu quelques états s'ébranler, s'affranchir du joug ; nos enfans verront la Russie elle-même régie par

des lois libérales. Ce que n'auront pu faire les spéculations des philosophes et les théories des hommes d'état, l'industrie le fera. Elle le fera sans efforts, sans secousses, sans même y songer, et par la seule force de son développement [30].

Je reviens à mon sujet.

L'histoire de la civilisation est celle du genre humain, considérée sous toutes ses faces. Cet immense tableau aurait dépassé mes forces, je n'aurais jamais pu lui donner l'étendue et la clarté nécessaires; mais borné à l'Europe et dans les siècles les plus rapprochés, il est, sinon facile, du moins possible d'en tracer une peinture fidèle.

La fondation du christianisme et l'histoire des premiers temps de l'église occupent un rang trop important dans les événemens contemporains, pour ne pas leur réserver un récit suivi et des réflexions spéciales; mais, suivant l'avis judicieux de Mably, nous laisserons agir les causes secondes, et sans recourir à des prodiges pour expliquer des évé-

nemens dont nous ne découvrons pas la cause, nous permettrons au monde d'obéir aux lois générales qui le dirigent.

La peinture des mœurs se rattache également à l'histoire de la civilisation et à celle des faits; elle ornera un peu la nudité des derniers dans nos leçons, car je n'ai voulu qu'indiquer, que rappeler les événemens principaux pour vous aider à suivre, à travers les siècles modernes, la marche de l'esprit humain. J'ai réservé à la civilisation et au christianisme les détails qui leur sont plus particuliers.

Arrivés à Charlemagne, les événemens, se pressant davantage, offrant plus d'intérêt, demanderont plus de détails dans l'exposé, plus d'harmonie dans l'ensemble; et enfin, lorsque chaque siècle aura acquis une individualité historique, qu'il sera comme le représentant d'une grande idée, d'un nouvel état social, chaque siècle formera un corps à part[31].

Tel est le plan que je me suis tracé. J'ai

voulu vous faire connaître, cette année, l'état de la civilisation morale et matérielle, religieuse et politique des peuples de l'Europe aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Plus tard, nous suivrons leur histoire et leurs progrès jusqu'à nos jours.

HISTOIRE

DES

PROGRÈS DE LA CIVILISATION

EN EUROPE

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE JUSQU'AU XIX

PREMIÈRE LEÇON.

MESSIEURS,

Dans notre discours d'ouverture, nous nous sommes occupés des diverses manières de considérer et d'écrire l'histoire. Peut-être qu'entraîné par ces aperçus multipliés et rapides je n'ai pas déterminé d'une manière assez précise le plan et le but de mon cours; je vais le faire aujourd'hui. Je vous ai dit que l'objet de ces leçons était le récit du développement des progrès de la civilisation en Europe; et avant d'aller plus loin j'ai à répondre à une objection spécieuse, mais peu fondée... Y a-t-il

réellement progrès du règne des Césars au règne des Goths, des Germains et des Vandales? du siècle d'Auguste au siècle des croisades, au temps de la Ligue et des guerres de religion? N'y a-t-il pas plutôt décroissance? Sans doute, si l'on ne considère que l'élégance et l'urbanité des mœurs, les jouissances que donnent le repos et le luxe; mais c'est de plus haut qu'il faut envisager les choses.

L'Europe des Césars, malgré l'éclat de ses armes, malgré sa splendeur et toute sa brillante enveloppe, était corrompue par le despotisme, souillée par la débauche, avilie par sa soumission à des dieux qu'elle méprisait elle-même. Elle tombait d'excès et de décrépitude: une pensée lui manquait, une pensée est venue la régénérer, le spiritualisme!... Dès lors tout a changé. Le christianisme n'est-il pas en effet le plus grand événement de ces temps célèbres? Né dans les sables d'Asie, il a étendu dans tout le globe ses immenses ramifications, il s'est glissé au cœur de la société européenne, l'a tuée et l'a refaite meilleure.

Il a brisé les fers de l'esclave en proclamant le plus fécond des principes, l'égalité de tous devant Dieu.

Ces progrès existent donc : ils existent dans les mœurs, dans les lois, dans les sciences, les lettres, les arts, l'industrie; en un mot, dans tout ce qui

peut contribuer au bien-être moral ou matériel de l'espèce humaine.

En développer l'histoire, c'est écrire l'histoire de l'humanité tout entière : c'est le véritable but de ces leçons.

Dans un travail d'une telle étendue, j'ai senti le besoin de diviser et de classer, pour ne pas errer au hasard, et j'ai commencé par le récit des faits, dans une période complète, qui commence au premier empereur romain et finit avec le dernier. Cette période est de quatre siècles, pendant lesquels l'Europe entière était romaine. Aux faits, à l'histoire proprement dite, j'ai fait succéder le tableau de la civilisation pendant cette époque qui se dessine d'une manière si originale entre les mœurs austères de la république et la féroce ignorance des peuples barbares. Je présenterai l'état politique et social des peuples d'Europe : leurs lois, leur philosophie, leur poésie, leurs arts, leur agriculture nous révèleront leur bonheur moral et matériel.

C'est par l'histoire du christianisme, de cette religion aussi étonnante de simplicité que de perfection, que nous terminerons l'étude de la civilisation de l'empire romain, et le cours de cette année.

Mais revenons à la séance d'aujourd'hui.

Je vous ai promis un résumé très succinct de l'histoire des beaux temps de Rome ; j'essaierai de

le rendre ensemble et rapide et complet; les divers règnes des empereurs du Ier siècle nous occuperont ensuite.

L'Europe, située dans des climats favorisés d'une douce et bienfaisante température, n'a vu pendant long-temps sur son sol que des forêts et des marécages. La culture en a fait une terre nouvelle; la navigation l'a peuplée d'animaux et de plantes de tous les climats; elle est devenue la plus belle, la plus civilisée des quatre parties du monde[1]. Ruinée par les guerres et la conquête, enveloppée pendant plusieurs siècles dans les épaisses ténèbres de la barbarie, elle a vu plus tard renaître ses beaux jours et les brillantes époques de Périclès et d'Auguste. Illustrée dans tous les temps par le génie de l'homme, elle s'est placée par ses lumières et la civilisation bien au-dessus des nations antiques qui les lui avaient transmises.

Les Grecs et les Romains sont les seuls peuples sur lesquels nous ayons des notions certaines pour les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne. L'histoire des peuples du nord, confondus sous le nom de Barbares, se lie toujours avec celle des Romains, jusqu'au moment où ces barbares, plus hardis et plus forts de leur union, vainquirent les indignes successeurs des Trajan et des Constantin. Les na-

tions du midi de l'Europe devinrent, sous la république ou les empereurs, des provinces romaines.

La Grèce, antique berceau des dieux, des lettres et des beaux-arts, patrie des plus habiles législateurs et des plus grands philosophes, n'eut d'autre influence sur les temps modernes que celle de son exemple, de ses chefs-d'œuvre et des écrits de ses sages; mais celle-là fut immense. L'Europe doit au seul Homère Virgile, le Tasse, le Camoëns et Milton; à Ésope Phèdre et La Fontaine; à Thespis l'idée du drame[2]; à Eschyle sa tragédie[3]; à Platon et à Aristote sa philosophie; à Phidias[4] sa sculpture; à Hippocrate enfin les premiers principes de cette science dans laquelle, après plus de deux mille ans, son nom est encore invoqué[5]. L'héroïsme des Léonidas, des Miltiade, des Thémistocle sera l'objet d'une éternelle admiration; mais il fut sans influence sur l'avenir politique de la Grèce; les conquêtes même d'Alexandre s'éteignirent dans le monde romain, dont l'histoire fut pendant plus de dix siècles celle de l'univers[6].

Jetons un coup d'œil rapide sur cette brillante série de succès jusqu'au moment où Octave, profitant de la valeur des Scipions, de la cruauté de Sylla et du génie de César, éleva un trône sur les ruines de la liberté.

Les premiers Romains ne furent dans le prin-

cipe qu'une horde de brigands obscurs qui reçurent du génie audacieux de Romulus un nom, une ville, des femmes et le titre de conquérans. La religion et les lois, ébauchées par le fondateur de Rome, furent améliorées par Numa. La sagesse des premiers rois contribua à la prospérité de la ville naissante; la tyrannie de Tarquin et le crime de son fils lui rendirent la liberté qu'un pouvoir héréditaire et absolu était sur le point de lui enlever [7]. Des consuls annuels furent établis; une guerre heureuse, la juste répartition du pillage et une constante opiniâtreté à ne jamais faire la paix après une défaite, furent les causes premières de leur agrandissement.

Grace au partage égal des terres, Rome put bientôt mettre un grand nombre de légions sur pied; tout alors était soldat, et le soldat était aussi sobre que vaillant, et discipliné [8]; les exercices gymnastiques et les fatigues continuelles entretenaient sa vigueur: l'oisiveté était plus redoutée que les ennemis. A Rome, comme aux armées, le citoyen, méprisant le faste, ne désirait de richesses que pour le trésor public. *Que l'homme soit laboureur et guerrier*, était, suivant Plutarque, une des lois primitives et la mieux observée.

Ces temps héroïques s'écoulèrent, Coriolan, Cincinnatus, Camille avaient vécu; le plus redou-

table ennemi de Rome avait été vaincu par Scipion; Carthage était détruite, l'Espagne et la Grèce subjuguées; les conquêtes se multipliaient avec une incroyable rapidité.

Le sénat se conduisit avec la même sagesse dans la prospérité où l'on s'endort que dans l'adversité qui décourage : tous les peuples étaient jugés à son tribunal; il se servait des alliés pour faire la guerre aux ennemis. La terreur du nom romain était si grande, que les nations éloignées refusaient du secours aux peuples menacés. Après avoir détruit les armées, ils ruinaient le trésor, et semaient la division dans le royaume pour l'affaiblir. Ils donnaient le titre d'alliés aux peuples mécontens de leur souverain, et se l'attachaient en l'affaiblissant; ils s'immisçaient dans toutes les guerres, et prenaient le parti du plus faible pour diminuer les forces du vainqueur. Ils n'auraient pu conserver tant de conquêtes; aussi ne s'emparaient-ils que pour donner; mais leurs dons n'en étaient pas moins à eux. Enfin Rome, reine du monde, n'était que la tête d'un corps formé par tous les peuples vaincus.

Les succès des Romains sont loin de se terminer ici; mais les vertus républicaines des généraux et des magistrats feront bientôt place à la cupidité, au luxe et à la corruption, à l'ambition et à l'égoïsme.

Rome, au plus haut point de sa gloire, était déjà minée par une guerre intestine, celle des patriciens et des plébéiens; après la chute de Tarquin, la noblesse à la tête du pouvoir, et craignant encore le retour des rois, inspira au peuple un désir violent de liberté qu'augmentait sans cesse l'éloquence fougueuse des tribuns; cette guerre aurait fait de grands maux à Rome, si les bonnes mœurs, les bonnes lois et l'institution des censeurs ne l'en eussent préservée long-temps. Le gouvernement de Rome était admirable en ce que par sa constitution, l'esprit du peuple et l'autorité du sénat, les abus du pouvoir furent toujours corrigés : la balance des pouvoirs sera de tous temps le meilleur gouvernement possible [9].

Les causes de la perte de la république se trouvent presque toutes dans la rapidité de son immense fortune : la corruption des Romains suivait les progrès de leurs conquêtes et de leur domination; la guerre portée au loin donna aux généraux une autorité sans bornes sur les soldats qui, oubliant le sénat et les lois, ne connurent plus que leurs chefs militaires; l'étendue toujours croissante de l'enceinte de Rome, et le droit de bourgeoisie multiplié à l'infini, éteignirent cet amour sacré de la patrie dans des cœurs déjà corrompus par les plaisirs et la mollesse asiatique. Sylla fit plus : il

récompensa, avec les terres des citoyens, des soldats qui avaient violé le territoire de la patrie et de la liberté.... Après ses proscriptions, sa dictature et son abdication, la république ne pouvait se soutenir; le génie de ses grands hommes ne reposant plus sur la vertu, comme au temps de Paul Émile et de Fabius, ne devait plus servir qu'à sa ruine. Octave, le plus ambitieux et le plus dissimulé de tous, profitant des secousses que lui avaient données les dissensions affreuses de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, l'anéantit pour jamais [10]! Les Romains dégénérés, accoutumés à prendre parti entre deux puissans rivaux, façonnés au joug de César et fatigués de proscriptions, oublièrent la république; Brutus et Cassius furent ses derniers martyrs, la Gaule sa dernière conquête. Il n'avait rien moins fallu que le génie et la fortune de César pour soumettre ce peuple qui tant de fois avait porté la terreur dans les murs de Rome [11].

La philosophie, les lettres, les sciences durent faire peu de progrès chez un peuple pour qui la guerre était tout; l'éloquence seule avait quelques attraits pour les Romains des premiers siècles, mais ce fut l'éloquence du patriotisme ou des passions politiques.

Le luxe et la mollesse amenèrent les beaux-arts comme un dédommagement de la perte des mœurs:

les Grecs envoyèrent à Rome des savans et des philosophes que Caton le censeur renvoya avec dédain et colère [12]; mais la civilisation croissante l'emporta sur la grossière vertu du vieillard, et l'instruction se répandit bientôt dans la république [13]: Térence, Cicéron, César et Lucrèce [14] lui firent faire un pas rapide dans des genres divers, et la secte d'Épicure, quoiqu'en détruisant les mœurs, rendit ce peuple guerrier plus sensible aux douces impressions de l'ame.

La poésie ne devait naître [15] que sous Auguste, où Virgile et Horace la portèrent au plus haut degré de gloire. Les spectacles se ressentirent longtemps de la cruauté et de l'ignorance des premiers temps; les combats des lions, des tigres et des gladiateurs plaisaient plus aux Romains que ces représentations théâtrales si admirées des Grecs [16]; et cela devait être : chez un peuple habitué à se repaître de la vue du sang, quelle sensibilité restait-il pour les douleurs morales de la haute tragédie?

Après avoir ravagé le monde, les Romains firent partager aux peuples soumis quelques-unes de leurs lois, et leur communiquèrent leurs progrès dans les sciences et les lettres. L'Europe plus tranquille aurait vu sa population s'augmenter et sa prospérité s'accroître avec le commerce, l'agriculture et les arts, si elle n'eût été asservie par d'avi-

des proconsuls, et si des taxes exorbitantes n'eussent dissipé ses richesses. La domination de Rome la civilisa, mais en la dégradant; l'irruption des peuplades du nord devait plus tard la faire retomber dans la barbarie des premiers âges.

Nous sommes arrivés au premier siècle, à ce siècle si célèbre dans les annales de l'univers, qui vit mourir la liberté et naître une religion.

J'aurais voulu vous donner un tableau plus vaste, plus philosophique; mais outre que notre cadre ne nous permet guère de nous étendre, l'histoire de l'Europe à cette époque est toute dans la vie des empereurs, dans leur despotisme bienfaisant ou hideux.

Octave en ouvre la longue série : il n'avait ni les talens militaires ni le grand caractère de César, mais il possédait au plus haut degré les qualités qui manquaient au conquérant, et surtout cette politique profonde qui dicta ses proscriptions et ses actes de clémence.

César, digne d'occuper un trône qu'il avait élevé si haut, parla en souverain, et succomba sous le poignard avant d'y monter; Octave, cachant son ambition sous le voile de la modestie, laissa aux Romains un simulacre de liberté et se fit proclamer *empereur de la république*. La flatterie y joignit

bientôt le nom d'Auguste, que la nombreuse suite de ses successeurs adopta comme le plus beau titre dont ils pussent décorer leur diadème. Le hasard et les circonstances le servirent aussi ; la politique seule n'eût pu accomplir une si grande révolution dans les esprits, et remplacer ce qui manquait au soldat et à l'orateur.

Rome avait vu son empire s'étendre successivement dans la plus belle portion de l'Europe et de l'Asie, sur le sein de la Méditerranée et jusqu'aux déserts de l'Afrique : elle avait soif de repos et de fêtes. Auguste n'épargna rien pour s'attirer l'amour du peuple et des soldats ; sa libéralité s'étendit sur toutes les classes. La paix et le bonheur firent oublier les triomphes de la république, comme les douceurs de la paix avaient fait oublier les proscriptions du consul. La haine des factions s'éteignit ; les proscrits revirent leurs foyers ; les lois et la discipline furent mieux observées ; les lettres, les arts, l'industrie, l'agriculture furent encouragés ; les plus zélés républicains se félicitaient eux-mêmes de cette heureuse révolution, mais Rome devait payer bien cher quelques années de bonheur !

Agrippa et Mécène, amis et ministres de l'empereur, l'aidèrent dans tout ce qu'il entreprit de grand : le premier, appelé à lui succéder, suc-

comba pour le malheur de Rome avant son bienfaiteur. Tibère, fils de l'impératrice Livie, se distinguait alors dans les armées; il reçut l'ordre de répudier sa femme et d'épouser la veuve d'Agrippa qu'il méprisait: son ambition lui en fit un devoir.

Les événemens militaires du règne d'Auguste sont peu nombreux : l'empereur soumit sans combats les Parthes vainqueurs de Crassus; quelques incursions malheureuses en Éthiopie furent bientôt abandonnées; les Germains seuls donnèrent de l'inquiétude aux Romains; Drusus en triompha, et la mort qui suivit sa victoire fit soupçonner Tibère et Auguste que l'impartialité de Tacite a justifiés. Le surnom de Germanicus fut donné à la mémoire de Drusus pour lui et ses successeurs. Le peuple et le sénat décernèrent à Auguste le titre de Père de la patrie, et ce dernier, déjà vieux, appela Tibère au rang suprême qu'il partagea avec lui.

Au milieu de la paix et du repos de l'empire, une vaste conspiration menaça les jours d'Auguste, mais le secret en fut découvert, et le pardon qu'il accorda aux conjurés est un des plus beaux traits de la vie de ce prince. Le trône, qui corrompt tant de souverains, avait agrandi son ame.

De nouveaux succès sur les Germains avaient rendu Tibère plus cher ou plus nécessaire à Auguste : il l'adopta, et mourut peu d'années après avec

le calme d'une conscience satisfaite. Son testament laissait des millions à ses amis, au peuple et à l'armée, et donnait à ses successeurs le sage conseil de ne jamais franchir les limites que la nature avait tracées à l'empire : le Rhin et le Danube au nord; à l'orient, l'Euphrate; au midi, les sables d'Arabie qui déjà lui avaient été funestes, et l'Océan atlantique à l'occident.

Auguste triompha de ses ennemis, vainquit ses passions, rendit la paix à l'Europe, et sut se faire aimer... Ces quelques mots sont l'éloge le plus complet de son règne; la postérité a pardonné au bienfaiteur du monde la cruelle ambition du triumvir.

En ce temps-là un Dieu naissait à Jérusalem, et une nouvelle ère, de nouvelles destinées commençaient pour les peuples de la terre; mais cet événement, immense dans ses effets, fut inaperçu dans le principe.

Livie, encore incertaine de l'accueil que son fils recevrait du peuple et de l'armée, avait caché quelques jours la mort d'Auguste. Tibère préluda à son avénement au trône par le meurtre secret du fils d'Agrippa dont il redoutait le nom, s'assura des légions, et feignit d'accepter le gouvernement pour

satisfaire aux vœux du sénat. Une dissimulation profonde voila long-temps l'atrocité de son caractère ; mais la bassesse des grands lui enleva bientôt l'ennui de la contrainte ; l'habitude d'un pouvoir absolu multiplia des vices innés chez lui[17] et les actes de la plus affreuse tyrannie.

Cependant deux armées éloignées de Rome s'étaient révoltées en apprenant la mort d'Auguste, et, déclarant qu'il leur appartenait de se choisir un chef, avaient proclamé le jeune Germanicus; mais celui-ci, déployant le plus mâle et le plus noble des caractères, apaisa la rébellion, punit sévèrement les coupables et les conduisit à de nouvelles victoires : des peuples nombreux furent soumis à ses armes ; il vengea sur Arminius et les Germains la défaite de Varus. Tibère n'osa lui refuser un triomphe si bien mérité ; mais sa basse jalousie lui préparait la mort : Pison la lui donna.

Rome adorait Germanicus ; elle vit périr en lui l'espérance d'un règne heureux et peut-être le retour de la république : son désespoir fut terrible. Les Romains, dans un délire de vengeance, renversaient les autels et foulaient aux pieds des dieux injustes ou sans pouvoir ; les noms de Livie et de l'empereur étaient ouvertement maudits !... Tibère épouvanté sacrifia Pison à la rage du peuple, et combla d'honneurs la veuve de sa victime ; mais lors-

que le temps eut calmé les passions populaires, le tyran se montra dans toute sa laideur. Il n'avait plus de rival à craindre, plus d'amour à attendre, plus de censeurs assez puissans pour le forcer à se contraindre. Il s'entoura de satellites, et s'appuyant d'une loi de lèse-majesté que la prudence d'Auguste avait faite sans en user, il sacrifia les Romains par milliers à ses soupçons ou à son caprice que la délation encouragée venait sans cesse éveiller.

Un homme agrava les maux de l'empire en sauvant la vie de Tibère et en secondant ses fureurs. Séjan sacrifia à la plus vile ambition Agrippa, Livie et le fils même de l'empereur, qui le punit ensuite de ses propres crimes.

Retiré à Caprée, et souvent bourrelé par ses remords, Tibère n'osa plus revenir à Rome : tout ce que la débauche et la cruauté ont de plus hideux remplissait la vie de ce prince abruti par le sang et les excès. Il détestait le genre humain; son vœu habituel était de le voir périr avec lui, et c'est dans cette idée qu'il choisit Caligula pour successeur. Il en fut la première victime : ayant un jour perdu connaissance, le jeune monstre, pressé de régner, étouffa son bienfaiteur.

Le règne d'Auguste avait consolé les Romains de la perte de leurs droits et de leur liberté; celui de

Tibère leur ouvrit les yeux sur l'avenir, mais il n'était plus temps : les fils et les héritiers des empereurs, les Romains eux-mêmes regardaient comme un droit légitime le pouvoir qu'Auguste dut à son adresse et aux circonstances.

La mort de Tibère et l'élévation du fils de Germanicus, encore peu connu du peuple, exaltèrent les cœurs romains. Caligula fut reçu avec les démonstrations d'une joie universelle. L'hypocrisie qu'il avait puisée à la cour de Caprée déguisa quelques mois son caractère, horrible mélange d'orgueil, de folie et de cruauté. Cet empereur, espoir de son peuple, plus tard foudroyait Jupiter, nommait sa femme pontife, son cheval consul, et se faisait passer pour l'amant de Diane. Sa folie devenant tous les jours plus cruelle, il rassembla la foule sur un pont immense qu'il fit couper ensuite pour se donner le spectacle de son agonie. Tibère voulait voir périr avec lui le genre humain ; Caligula, plus féroce, souhaitait que le peuple n'eût qu'une tête pour la trancher d'un seul coup [18]. Les femmes de ses officiers tremblans, et ses propres sœurs, furent tour à tour sacrifiées à ses impudiques excès. Cent trente millions ne suffirent pas à ses fantaisies impériales. Le peuple écrasé sous les impôts, obligé de partager avec lui le bénéfice de son travail, regrettait son ancien pouvoir et jusqu'aux jours de

Marius et de Sylla, qui du moins avaient laissé des traces glorieuses de leur terrible passage. Les conspirations se multipliaient ; mais tous les poignards étaient arrêtés par la crainte qu'inspiraient ses satellites, les seuls heureux, les seuls intéressés à protéger une telle vie. Elle fut tranchée cependant par le fer de Chéréa et de quelques hommes déterminés qui l'attendaient au retour du bain. Il avait à peine vingt-neuf ans !...

Les grands voulurent d'abord détruire la tyrannie et en firent un vain essai ; les prétoriens et la plus vile populace, que n'atteignaient pas les fureurs du tyran, s'emparèrent de Claude qui, effrayé du tumulte, cherchait à sauver sa vie, et le placèrent malgré lui sur le trône. Ce prince imbécile, abruti par tous les genres d'excès, mais doux autant que faible, fut aussi funeste à l'empire que Tibère et Caligula. Deux affranchis et deux femmes versèrent le sang en son nom ; les débordemens de Messaline et l'ambition immodérée de la mère de Néron rendirent les Romains aussi malheureux, aussi méprisables qu'ils l'étaient auparavant. Rome encore républicaine et libre avait applaudi à Brutus immolant César, Rome avilie vit sans s'émouvoir Chéréa payer de sa tête le meurtre d'un Caligula. Indifférent à ses plus chers intérêts, le peuple apprit la mort de Claude et l'élévation de Néron sans que

cette révolution, l'ouvrage d'Agrippine et de Locuste, reçût la moindre opposition[19].

Cependant trois généraux dignes d'un meilleur siècle ajoutèrent une belle page à l'histoire de cette honteuse époque. Osorius se couvrit de gloire en Bretagne où il ne tarda pas à être remplacé; Pomponius et Corbulon vainquirent les Germains et rétablirent la discipline : ce dernier mérita d'être comparé aux généraux de la république.

L'aurore de chaque règne apportait un nouvel espoir aux Romains fatigués de tyrannie; mais des malheurs nouveaux les attendaient encore.

Néron, ayant assemblé le peuple et l'armée, prononça l'éloge de Claude, rendit au sénat tous ses droits, fit les promesses les plus flatteuses et les tint pendant cinq ans. Cet intervalle de repos aurait permis aux Romains d'espérer, si durant ce temps ils ne l'avaient vu s'essayer aux plus grands forfaits par le meurtre d'un frère et d'une mère. L'austère Burrhus et le vertueux Sénèque suivirent bientôt Agrippine. Débarrassé de censeurs importuns, sourd à la pitié et dans un délire continuel, Néron se livra, comme ses prédécesseurs, à la débauche et au sang; comme eux il souhaita la ruine du monde; il fit plus : il en commença l'exécution par l'incendie de Rome qu'il contemplait avec ravissement. Des milliers de chrétiens innocens payè-

rent de leur tête ce nouveau crime d'un monstre insensé. Disputant des prix de poésie et de musique avec des histrions, et en spectacle au peuple, il punissait de mort ses rivaux vainqueurs, et consolait les vaincus avec les trésors des sénateurs. Parcourant de nuit l'enceinte de Rome avec une foule de jeunes débauchés, première cause de ses débordemens, il enlevait les femmes à leurs époux, pillait leurs maisons, et tuait de sa main tout ce qui résistait à sa brutale fureur[20].

Cette tyrannie odieuse, cette horrible démence ne trouvèrent pas un Romain assez courageux pour mettre un terme aux maux de sa patrie; une conspiration mal ourdie échoua, et les conjurés périrent. Néron redoubla de crimes jusqu'à ce que les prétoriens eux-mêmes, fatigués de sang, en arrêtèrent le cours.

Après la mort de Néron, le sénat rêva encore un instant la république; mais la crainte des prétoriens en fit bientôt évanouir l'idée, et il se hâta de se donner un maître pour ne pas le recevoir du choix des soldats.

Galba, Othon, Vitellius n'occupèrent le trône qu'un an. Le premier, vieillard avare, morose et dur, laissa régner de vils favoris, et ne rendit les Romains heureux que parce qu'il succéda à Néron. Les prétoriens s'en délivrèrent et proclamèrent

Othon ; mais les légions de Germanie, n'ayant pas approuvé ce choix, élurent Vitellius ; celles d'Orient nommèrent Vespasien. Les armes devaient en décider. Othon, né pour les plaisirs, fatigué de troubles, préféra la mort à la guerre civile, et se la donna. Vitellius, pâle copie des tyrans ses devanciers, végéta quelques mois entre les excès de la table et les plaisirs de la débauche ; les soldats de Vespasien l'enlevèrent à une orgie pour le jeter dans un égoût. L'existence de ce misérable coûta à Rome le Capitole incendié pour sa défense.

Cependant Vespasien fut proclamé, et Rome enfin respira de tant d'horreurs. La vie a été un présent bien funeste pour la génération qu'Auguste a vu naître et Vespasien mourir !

Pendant que ce dernier, retenu dans l'Orient par des vents contraires, songeait aux moyens de relever l'empire et de réparer ses maux, les Barbares, enhardis par le mépris que leur avaient inspiré les derniers maîtres de Rome, essayaient de secouer leur joug. Civilis et Velleda animaient leur courroux et soutenaient leur courage. Le premier, noble batave, proscrit par Néron et Vitellius, ne respirait que la vengeance ; l'autre, prophétesse fanatique de Germanie, exaltait leurs esprits par ses oracles mystérieux. Quelques Romains des frontières, mécontens de leurs chefs, se joignirent aux

Barbares. Un de ces grands hommes dont la fortune de Rome n'a jamais manqué, Cérélis, digne de se mesurer avec Civilis, apaise la révolte, défait les rebelles, les poursuit dans la Germanie et leur dicte une paix honorable aux Romains. Pendant ce temps Vespasien était reçu à Rome avec des honneurs dignes d'un dieu. Le sénat, accoutumé par tant de tyrans cruels et absolus à une lâche servilité, vint au-devant de ses nouvelles chaînes; mais l'empereur, trop grand pour en abuser, rendit à ce corps plus de pouvoir qu'il n'avait osé en espérer.

Après les premières fêtes, il s'occupa des affaires publiques, pendant que Titus son fils faisait le siége de Jérusalem. Cette guerre cruelle était justifiée par les excès et le fanatisme des Juifs. Jérusalem fut rasée, et ses habitans, échappés en petit nombre au massacre, se disséminèrent dans le monde. Titus, associé à l'empire, partagea le triomphe avec Vespasien.

Ces deux princes ramenèrent dans Rome des vertus depuis long-temps oubliées; les vieillards se rappelaient comme un rêve les dernières années d'Auguste et ne pouvaient croire à leur retour. L'avarice était le seul défaut de Vespasien; mais plus généreux que Galba, les trésors qu'il amassait étaient employés aux embellissemens de l'empire. Sa mort fut douce, tranquille, et son règne eût été

long-temps regretté s'il n'eût laissé un fils digne de lui succéder : il fut meilleur encore. Son frère Domitien essaya vainement de s'opposer à son élévation. Les Romains fondaient peu d'espérance sur Titus, élevé à la cour de Néron et passionné pour les plaisirs; mais Vespasien l'avait désigné, et la reconnaissance publique respecta sa volonté.

Doué de toutes les vertus et de tous les talens, Titus fit pendant un règne trop court les délices des Romains; mais ce ne fut qu'une compensation des malheurs qui pesèrent sur Rome à cette époque. La nature irritée, plus cruelle que les plus cruels tyrans, fit sortir du sein du Vésuve des flammes dévorantes et une lave épaisse qui enveloppa des villes entières. L'Italie, la Sicile et jusqu'aux îles éparses autour de ces contrées furent couvertes de débris. La peste emportait tous les jours des milliers de Romains, et un nouvel incendie consuma quelques quartiers de la ville impériale. La mort de Titus et le règne de Domitien couronnèrent tant de calamités.

Ce règne, comme celui de Tibère et de Néron, eut d'heureux commencemens. Domitien devait consolider sa puissance avant de se livrer à la violence de son caractère et de ses passions, au milieu d'un peuple encore rempli des souvenirs de Titus.

temporains, a acquis le droit de le maudire, car il a donné naissance à un despotisme odieux qui a mis tant de fois le sort de plusieurs millions d'hommes entre les mains d'êtres ineptes et vils ou de monstres altérés de sang. Ses intentions pouvaient être pures, puisqu'il n'employa son pouvoir qu'au bonheur de sa patrie [23], mais ses institutions n'en étaient pas moins effrayantes pour l'avenir : il avait réuni à lui seul le commandement militaire, les puissances consulaire et tribunitienne, l'autorité civile, et les dignités importantes de censeur et de grand pontife. Les places donnaient encore de l'argent et de vains honneurs, elles ne furent pas moins recherchées; l'empereur créa une nouvelle source de despotisme en les distribuant lui-même. Ce pouvoir immense était caché sous des formes républicaines, le trône était inaperçu; mais cette feinte modestie disparaissait à la mort du souverain, qui semblait dédommager son orgueil par l'espoir d'être placé au rang des dieux; coutume superstitieuse et ridicule qui s'étendit à tous les princes : l'imbécile Claude fut aussi un dieu [24].

Si je ne suis pas entré dans de plus grands détails sur le règne des empereurs, c'est qu'il y en a peu de certains; tout devint plus secret avec le despotisme, et les conjectures tiennent souvent la place des faits : d'ailleurs l'histoire d'un

monarque absolu est presque toute l'histoire de son peuple.

Un autre fléau du gouvernement impérial, c'est l'autorité croissante des prétoriens, fondée sur le besoin qu'en avaient les tyrans. Elle fut peu de chose dans le premier siècle, comparativement à ce qu'elle a été depuis lors. Nous les verrons bientôt renverser et créer les empereurs, et décider seuls du sort de l'empire.

Le système d'hérédité, quoique meilleur, a cependant offert de bien tristes résultats : dans un empire comme celui de Rome, où les souverains étaient absolus, la voie d'élection valait infiniment mieux que l'hérédité; de nombreux exemples le prouvent. Auguste, après avoir vu mourir ses enfans, ne donna qu'à regret la pourpre à Tibère; Domitien était fils de Vespasien et frère de Titus; Commode fut le fils de Marc-Aurèle; Caracalla fils de Sévère, etc.; tandis que Vespasien, Nerva, Trajan, Adrien, Antoine, Marc-Aurèle et beaucoup d'autres excellens princes avaient été élus ou adoptés. Mais pour que l'élection fût un bien, il fallait qu'elle appartînt à l'empereur, au peuple et au sénat : les prétoriens en abusèrent souvent à leur profit.

Les soldats n'étaient plus citoyens; l'état militaire, si beau sous la république, s'abaissa au rang

DEUXIÈME LEÇON.

MESSIEURS,

Nous avons vu dans notre dernière séance se dérouler les annales de l'empire romain sous ses premiers empereurs : je ne vous promettrai pas de varier mes tableaux : ce que vous avez vu, vous le verrez encore ; les noms seulement vont changer. Cependant, à tout prendre, le second siècle fut plus heureux que le premier ; les grands hommes, ou pour me servir de l'expression spirituelle de Mme de Staël, les *accidens heureux* se renouvelèrent plus fréquemment, mais ce ne fut qu'une *intermittence* plus longue.

Nous avons laissé l'histoire à la mort de Nerva. Ce vieillard, incapable de soutenir le fardeau de l'empire, mais plein d'un sincère amour pour son pays, crut Trajan digne de le gouverner, et lui laissa la couronne.

Trajan possédait toutes les qualités du guerrier

et du souverain : plein de courage et d'activité dans les combats, il était noble, grand et généreux comme monarque. Sa justice et sa fermeté faisaient respecter l'administrateur; sa douceur et sa modestie faisaient aimer le citoyen [1]. Il porta à l'excès l'amour de la gloire, et éleva trop celle de Rome pour que ses successeurs pussent en soutenir le poids. Déjà célèbre comme général avant son avénement au trône, les premières années de son règne virent la double défaite des Daces qui avaient osé imposer un tribut au lâche Domitien; un triomphe magnifique fut le prix de cette première victoire, dont une colonne encore debout après dix-huit siècles a rendu le souvenir immortel.

La Mésopotamie, l'Ibérie, la Colchide et les contrées que baigne la mer Caspienne et le Pont-Euxin furent réduites en province romaine; Suze et Ctésiphon où il trouva d'immenses trésors furent ajoutées à l'empire. Les conquêtes se multipliaient comme au temps de la république.

Les intervalles de paix étaient consacrés à l'administration de l'État : sa bienveillante sollicitude allait chercher les malheureux dans toutes les classes, et s'occupait de leur bien-être comme l'eût fait un ami. La dignité rendue au sénat, et la liberté au commerce, le bannissement des délateurs, l'adoucissement du sort des chrétiens et l'abolition

des lois fiscales furent au nombre de ses bienfaits. La nature, par une sorte de compensation du règne des bons princes, accabla l'Italie de fléaux. Comme sous Titus, et dans la suite sous Antonin et Marc-Aurèle, des inondations, des tremblemens de terre et de violens incendies ruinèrent plusieurs contrées; Trajan répara leurs pertes. Les voyages furent un des plaisirs de sa vieillesse; les bénédictions de tous les peuples saluaient son passage et comblaient son ame de joie. Comment, après de tels exemples, peut-il exister des tyrans? Le bonheur de se faire aimer ne surpasse-t-il pas dans le cœur humain toutes les fausses jouissances obtenues par la terreur? Adrien le sentit, car avec un cœur froid et incapable des sentimens de son père adoptif, il s'attacha long-temps à rendre ses peuples heureux.

Une attaque d'apoplexie termina les jours de Trajan. Il était disciple de Plutarque; la postérité dut peut-être à ce philosophe une part de sa reconnaissance.

A peine parvenu au trône par les soins de l'impératrice Plotine, Adrien, peu aimé du peuple, eut à punir une conspiration contre ses jours; mais sa libéralité, sa clémence et une sage administration lui gagnèrent bientôt les esprits. Ami de la paix, il fit tout pour l'obtenir : les conquêtes de Trajan

furent abandonnées et des subsides payés aux Barbares. Ces actes de faiblesse eurent cependant un bon résultat : ils consolidèrent la puissance de l'empire au lieu de l'affaiblir, et Rome n'eut qu'à jouir des richesses, de la grandeur et du repos que tant de siècles de combats lui avaient permis d'espérer.

Passionné pour les voyages, Adrien les rendit utiles aux provinces qu'il parcourait. Les glaces du nord, les sables brûlans de l'Égypte le virent, comme les beaux climats de la Grèce et des Gaules, toujours à pied, la tête nue, et vêtu comme ses soldats, s'occupant des moindres détails de l'administration avec le même soin qu'il embrassait les projets les plus étendus. Son esprit vaste et actif secondait une curiosité toujours renaissante, et tous ses pas étaient marqués par des bienfaits.

On voit encore dans les environs de Rome un immense champ couvert de ruines imposantes où il avait fait imiter les monumens les plus curieux de l'Égypte, de l'Asie et de la Grèce [2].

La fin de sa vie ne répondit pas aux premières années de son règne. Son amour pour les arts, les sciences et la littérature fut poussé à l'excès par une vanité qui ; de concert avec les flatteurs, lui persuada qu'il n'avait de rivaux dans aucun genre. La vieillesse et une maladie longue et douloureuse le

rendirent inquiet, soupçonneux, cruel. Plusieurs victimes et le nom de Néron, que ses actions faisaient prononcer tout bas aux Romains, flétrirent une belle vie ; mais l'adoption d'Antonin et de Marc-Aurèle doivent faire oublier les torts d'Adrien. Le souverain qui choisit de tels successeurs ne peut vouloir que le bonheur de ses sujets.

Une nouvelle révolte, la défaite et la dispersion totale des Juifs nécessitèrent la seule guerre de ce règne, dont elle fut le dernier événement.

L'histoire du règne d'Antonin peut se réduire à ces quelques mots : les Romains furent heureux, et la prospérité de l'empire s'acorut sans cesse pendant vingt-trois ans. Juste, sage, clément, exempt de passions et de faiblesses, simple dans ses mœurs et dans ses goûts, Antonin réunit la sévérité du monarque à toute la bonté d'un père, avec une égalité d'ame et de caractère qui ne se démentit pas un instant. Le surnom de *pieux* lui fut donné. Si toutes les vertus suffisent pour mériter un pareil titre, jamais prince n'en fut plus digne. Sa vie douce et tranquille s'éteignit dans les bras de Marc-Aurèle [3]. Ce prince le chérissait et le respectait comme un fils ; il versa des larmes sincères sur sa mort.

Les qualités d'Antonin avaient toutes leur source dans son cœur ; celles de son successeur paraissaient plus étudiées. La raison, la philosophie et la force

d'ame créèrent en lui les vertus qu'une nature heureuse avait prodiguées à son père adoptif[4]. Marc-Aurèle en convient dans son ouvrage intitulé *De lui-même à lui-même* : « Dans le cours des actions de mon père, dit-il, je vis qu'il pratiquait ce que j'avais résolu de faire, et je me sentis encore plus encouragé à la vertu »,

Cette phrase est le plus bel éloge des deux princes.

Marc-Aurèle s'occupa à réformer d'anciens abus d'administration, jusqu'à ce que l'invasion des Barbares, enhardis par le long repos des Romains, le forcèrent à se mettre à la tête des armées. Repoussées une fois, ces peuplades de Vandales, de Suèves et de Germains revinrent de nouveau sur le Danube, tuèrent vingt mille hommes à l'empereur, et furent encore vaincues, mais non découragées. A peine ces nomades avaient-ils touché le sol de leur froide patrie, qu'ils reparaissaient plus nombreux et plus forts. Huit ans s'écoulèrent avant que Marc-Aurèle pût revoir l'Italie. Son retour à Rome fut salué par des acclamations universelles et aussi sincères que vives. Le peu de temps que lui laissa la paix fut employé à donner aux Romains des leçons et des exemples de la meilleure philosophie. Les Scythes vinrent encore troubler son repos, et de nouvelles victoires lui coûtèrent la vie. Il la

quitta avec le courage et la résignation qui ne l'avaient jamais abandonné dans les revers. Avec toutes les qualités d'un conquérant, Marc-Aurèle ne fit la guerre que pour la défense de l'état ; ses titres à la reconnaissance publique auraient été plus grands que tous ceux de ses prédécesseurs, si, oubliant qu'il était père, il avait eu le courage de choisir, pour le bonheur de l'empire, un successeur digne de lui.

La gloire était montée sur le trône avec Trajan, la paix régna avec Adrien, la bonté avec Antonin, et la philosophie avec Marc-Aurèle ; la terreur oubliée par les Romains, heureux depuis si long-temps, reprit son empire avec Commode.

Livré au plaisir depuis longues années, et esclave de ses lâches courtisans, ce dernier s'était corrompu par degrés ; son règne ressembla à celui de tous les autres tyrans : d'abord une vertu hypocrite et l'espoir du plus bel avenir ; puis les vices, l'abus du pouvoir, la cruauté, puis la folie ; enfin une conspiration et la mort... La flatterie est presque un crime de lèse-majesté, puisqu'en corrompant le prince elle accélère sa chute.

Commode ne se contenta pas de faire périr ses ennemis ; ses parens, ses favoris eux-mêmes payaient de leur tête la confiance du maître. Il vendait ses arrêts de mort. La peste et une disette affreuse a-

dèrent le tyran à dépeupler Rome. Pendant que les victimes de ces deux horribles fléaux tombaient par milliers, Commode invitait le peuple aux jeux du Cirque, et ordonnait le massacre de tous les spectateurs !...

Trois de ces victimes, averties à temps de leur mort prochaine, le firent étouffer par un jeune athlète, et pour éviter la révolte des soldats, toujours partisans de pareils règnes, ils nommèrent presque malgré lui Pertinax, vieux guerrier sorti de leurs rangs, dont le caractère était digne des temps antiques. Sa simplicité, ses mœurs austères, et surtout le rétablissement de la plus sévère discipline, fatiguèrent bientôt les prétoriens accoutumés à une licence effrénée et à l'impunité des crimes. Au bout de trois mois ils l'assassinèrent, et cette fois le sceptre fut mis à l'encan... Didianus-Julianus était le plus riche; il promit d'imiter Commode, et fut proclamé empereur. Un homme parvenu au trône par de tels moyens ne pouvait être craint ni aimé ; le peuple révolté élut à son tour Niger, gouverneur de Syrie, qui fut reconnu par tous les princes d'Orient; mais l'armée d'Illyrie avait nommé Sévère, lieutenant de Marc-Aurèle : il était digne de l'empire. Appuyé par de nombreuses légions, il s'avança sans obstacle jusqu'en Italie, fit périr les meurtriers de Pertinax, pardonna à ses ennemis,

et un consentement presque unanime lui conserva le titre et les droits d'empereur. Julianus fut condamné à mort par un sénat *prudent* qui naguère avait confirmé son élection et déclaré Sévère ennemi de l'état.

Les premières années de ce règne virent finir ce second siècle, qui fut l'âge d'or de l'empire et le commencement d'une longue anarchie terminée par la chute de l'État; résultat déplorable d'un mauvais système de gouvernement.

Trajan avait étendu les barrières de l'empire; la trace de ses conquêtes était marquée par les trônes qu'il avait abattus ou élevés dans sa course glorieuse. Adrien y renonça, et adoptant le système d'Auguste, resserra ses frontières au cours de l'Euphrate. Il y a un aussi grand contraste entre le caractère belliqueux de Trajan et la modération d'Adrien, qu'entre l'activité infatigable de ce dernier et l'humeur paisible d'Antonin. Les goûts si différens de ces deux princes furent également utiles à l'État; leur politique modérée fut couronnée du plus beau succès, parce qu'ils ne négligèrent pas de faire respecter le nom romain. Lorsque Marc-Aurèle se trouva forcé par les circonstances de mettre un terme à ce long repos, une armée imposante fut là pour contenir et repousser les Barbares. Cependant ces longs intervalles de paix énervaient peu à peu

le courage du peuple romain, qui s'accoutumait à la froide langueur de la vie domestique.

Toutes les provinces de l'empire, excepté la Gaule dont Tibère chassa les Druides, jouissaient alors d'une entière liberté de culte. Elles étaient unies entre elles, et Rome, toujours remplie d'étrangers, voyait pratiquer toutes les religions, la plupart superstitieuses ou méprisables. Les habitans des provinces naissaient citoyens romains, et le droit de cité s'étendait jusqu'aux colonies. Les esclaves étaient pris dans les prisonniers barbares, et chaque famille un peu aisée avait les siens. Mais réservons ces détails pour l'histoire de la civilisation, et commençons celle du IIIe siècle, triste époque que nous parcourrons avec plus de rapidité encore que les précédentes.

Septime-Sévère avait la cruauté des tyrans; mais la justice et le courage qui l'accompagnaient en avaient presque fait une vertu.

Après avoir fait périr et exilé les prétoriens, il recomposa ce corps redoutable avec l'élite de l'armée, et détruisit ainsi le peu de liberté qui restait à Rome.

Niger n'avait pas abandonné ses prétentions au trône : Antioche et Byzance le soutenaient; mais ce général, ses deux villes et tous ses partisans suc-

combèrent sous les armes ou la vengeance de Sévère. Pendant cette campagne Albin, encouragé par les sénateurs qui redoutaient le retour de l'empereur, voulut s'emparer du trône ; Albin, vaincu aussi, périt avec la moitié du sénat[5].

Quelques mouvemens avaient éclaté en Palestine ; le sang des Juifs et des chrétiens coula indistinctement.

La guerre ou les vengeances remplirent le règne de Sévère : un tel emploi du temps laissait peu de place à l'administration ; cependant il diminua les impôts, donna des fêtes au peuple, et prodigua l'argent aux soldats. Dédaignant la flatterie, il éloigna les courtisans et humilia l'orgueil des grands[6]. Les peuples vaincus renouvelaient sans cesse le trésor. La dernière guerre fut la moins lucrative, la plus opiniâtre, et coûta aux Romains autant de sang que d'or. La constance seule de Sévère put venir à bout des Calédoniens révoltés ; les Bretons ayant suivi l'exemple de leurs alliés, un massacre épouvantable fut le résultat de leur rébellion. Sévère, accablé par ses longues fatigues et des maladies douloureuses, succomba à Yorck, léguant au monde Caracalla comme une dernière vengeance.

Ce monstre avait tenté deux fois en vain de faire périr son père ; à peine fut-il sur le trône qu'il tua son frère Geta, et punit par d'innombrables victi-

mes la douleur des Romains. Enivré de sang, il en versait sans relâche : lorsqu'il fut fatigué de celui des Romains, il parcourut le monde, et, véritable fléau, il dévastait sur son passage tout ce qui pouvait être utile aux hommes. Les Allemands franchirent alors le Rhin pour la première fois; Caracalla, ennuyé de guerres et ne pouvant parvenir à vaincre ces nouveaux ennemis, acheta la paix et parcourut l'Asie pour y voir les tombeaux d'Alexandre et d'Achille. Voulant imiter ce dernier, il fit massacrer un de ses amis, et pleura comme le héros sur les dépouilles d'un autre Patrocle... et de pareilles folies trouvaient encore des flatteurs, des complaisans et des ministres!

De retour à Rome, une conspiration débarrassa la terre du monstre. Macrin, préfet du prétoire, qui d'abord n'avait voulu que prévenir le coup qui lui était destiné, désira le trône, l'obtint, et perdit bientôt par la trahison ce qu'une trahison lui avait donné. Incapable de régner, et surtout de vaincre, il suffit de quelques femmes et d'un enfant pour lui enlever la couronne.

Héliogabale, prêtre du soleil et neveu de Sévère, fut proclamé par les soldats; le sénat et le peuple confirmèrent ce choix. Une grande beauté distinguait le jeune empereur; une mauvaise éducation, la flatterie et le pouvoir absolu développèrent dans

son cœur le germe des vices les plus hideux. Néron et Messaline étaient ses modèles, et il les surpassa. Le sacrilége, l'idolâtrie, la lâcheté, la débauche, la cruauté, l'extravagance surtout, dominèrent ensemble dans la tête du chef de l'empire; et ce chef régna quatre ans sur le premier, sur *le plus sage* des peuples! Au bout de ce temps, les prétoriens, las à la fois de tant de honte, l'assassinèrent dans des latrines où la peur l'avait conduit[7]. Alexandre-Sévère fut proclamé aussitôt.

L'élection du frère d'Héliogabale semblait présager aux Romains de nouveaux malheurs; mais loin de lui ressembler, le nouvel empereur, encore jeune, n'avait d'autre désir que celui de gouverner sagement. L'amour filial et la vertu avaient jusqu'alors rempli son cœur : on dit de lui que son seul défaut fut l'excès de la condescendance pour sa mère. Quel défaut! et s'il est vrai qu'il ait pu entraîner quelques maux dans l'État, ne doit-on pas le pardonner au successeur de Caracalla et d'Héliogabale?...

Simple, modeste et bon, Sévère accueillait tous les citoyens avec affabilité et voulait qu'ils le nommassent leur ami. Il cultivait les arts et les muses, non comme Néron, mais dans l'intérieur de sa famille, et pour se délasser du soin des affaires publiques qui l'occupaient presque sans relâche. Le

seul acte de cruauté qu'on puisse lui reprocher tenait au siècle, non à l'homme; une condamnation à mort, lorsqu'elle n'était que trop sévère, paraissait naturelle et juste. Depuis dix ans, il avait su maintenir la paix dans le monde, lorsque l'Orient révolté le força à déployer des talens militaires qu'on ne soupçonnait pas en lui : une victoire sur les Perses et plusieurs défaites des Germains annonçaient un conquérant, lorsque le fer d'un Barbare arrêta sa brillante carrière. Trois conspirations avaient éclaté sous ce règne si heureux, et la dernière, que l'avarice de sa mère avait excitée dans l'armée, lui coûta la vie. Maximin, Goth de naissance, et depuis long-temps chef de légions gauloises, s'était fait aimer et admirer des soldats par son intrépidité et sa force prodigieuse; il aspira au trône, porta à la révolte des troupes peu payées, et l'empereur fut assassiné... Sévère n'avait pas trente ans; quel avenir de bonheur ce crime enleva aux Romains! Une affreuse suite d'exécutions et quelques victoires sur les Germains et les Sarmates, tel fut le règne du géant barbare. Le peuple souffrit d'abord moins que les grands : il jouissait d'une licence sans bornes, et son obscurité le garantissait des proscriptions; mais une insatiable cupidité porta bientôt Maximin à piller les vases sacrés et à punir le fanatisme populaire qui s'y opposait. Sa cruauté

s'étendit jusqu'aux légions, qui l'assassinèrent et brûlèrent son horrible tête pour la punir des sentences qu'elle avait prononcées.

Une foule de princes sans nom se succédèrent rapidement; élevés au trône par leur mauvaise fortune ou une imprudente ambition, ils n'y montaient que pour mourir, et ils entraînaient dans leur chute leur famille et leurs partisans. Des Assyriens, des Goths, des Arabes ornèrent leur tête du diadème romain, et des femmes aussi se mirent sur les rangs. Souvent deux princes rivaux étaient élus à la fois, et Rome a vu jusqu'à trente tyrans régner ensemble sur l'empire. Au milieu de ce déplorable chaos, quelques noms échappés à l'oubli viennent nous révéler une belle action, une victoire mémorable, une étincelle de vertu républicaine dont l'éclat passager suffisait pour garantir le colosse romain d'une chute terrible.

La Grèce, l'Italie et les Gaules avaient déjà vu sur leur sol des hordes de Germains, de Francs, de Goths et de Scythes. La peste ajoutait parfois ses fléaux à ceux d'une guerre honteuse; et rien ne calmait cette soif du trône qui brûlait les généraux, et les conduisait d'une victoire au trône et du trône à la mort. Rome était comme engourdie dans une lâche indolence: elle voyait ses magistrats avilis, ses citoyens décimés, ses murs menacés par les

Barbares, et les jeux du Cirque l'occupaient seuls; l'habitude des maux l'avait rendue indifférente à tout, lorsque la fortune donna le sceptre à quatre princes dignes de le porter. Elle fut sauvée encore une fois.

Claude II, politique habile et grand homme de guerre, vainquit les Allemands, repoussa les Goths, et, le premier depuis un siècle, ne périt pas sous le fer d'un assassin.

Aurélien, élu par l'armée, marcha aussitôt contre les Goths et les Vandales, leur dicta la paix, apaisa une sédition, releva les murs de Rome, agrandit son enceinte, et partit pour l'Orient dans le dessein de réunir les parties de l'empire démembré et de lui rendre son antique splendeur. Zénobie, que sa beauté, son courage et ses malheurs ont rendue si célèbre, l'attendait, pleine de confiance en ses talens militaires et en sa puissante armée : elle fut vaincue. Après avoir forcé Palmyre où elle s'était réfugiée, Aurélien l'emmena à sa suite, battit les Gaulois, et revint montrer à Rome étonnée des captifs couronnés et de riches trophées conquis en Asie et en Europe. Vainqueur de tous ses ennemis, il embellit les provinces, fonda de nouvelles cités[8], rendit ses peuples heureux, et mourut bientôt après de la mort commune aux empereurs...

Le fardeau de l'empire fut confié à Tacite, qui,

consultant plus son courage que ses forces, entreprit une guerre que de nouveaux poignards ne lui laissèrent pas le temps d'achever.

Probus, élu par les légions, se montra digne de continuer les nobles travaux d'Aurélien; il rendit au sénat quelques-uns de ses droits, chassa des Gaules les Goths, les Francs et les Bourguignons, et après avoir tué des milliers de Barbares, les poursuivit en Germanie, et les força dans leur propre pays à déposer les armes. Aussi modeste qu'habile guerrier, il envoya au sénat les couronnes d'or que toutes les villes de la Gaule lui avaient décernées. De retour à Rome, il fit aimer ses douces vertus et admirer une simplicité poussée à l'excès. De nouvelles guerres vinrent l'arracher à ce repos plus utile à l'État que les victoires, et l'Orient pacifié jouit de la paix générale. Le génie d'Aurélien et de Probus avait ressuscité la gloire et la grandeur romaines: ils succombèrent tous deux sous le fer des Romains indignes de pareils chefs.

Dans l'espace d'un an trois empereurs se succédèrent au trône et au tombeau: Carus, Carius et Numérianus : la vie moyenne des empereurs depuis Auguste jusqu'à Dioclétien est à peine de cinq ans... Il était réservé à ce dernier de mettre un terme à cette suite de meurtres en les rendant inutiles.

Fils d'un esclave, Dioclétien dut son élévation à

son courage et à son génie. Son caractère souple se pliait à tout : clémence, sévérité, n'étaient chez lui que politique ; on ne pouvait pénétrer son cœur et il savait lire dans celui des autres. Ce fut toute sa science, mais elle lui servit à exécuter de grands desseins : le plus important fut le partage de l'empire entre quatre souverains qu'il choisit lui-même ; un dévouement sans bornes, une basse extraction et du courage furent les qualités préférées. Il éleva Maximien à la dignité d'*Auguste*; Constance et Galère furent nommés *Césars*, et devaient succéder aux empereurs ; l'administration des provinces fut partagée entre eux. Les armées comme les ennemis furent contenus par ces chefs avec d'autant plus de facilité que la mort ou la défaite d'un seul ne changeait rien à l'administration et ne pouvait mettre l'État en péril. Cette idée de Dioclétien eut un plein succès pour son règne, mais elle prépara la chute de l'empire, plus encore que l'anarchie ou la démence et l'ineptie de ses prédécesseurs.

Les provinces de l'Occident devinrent le partage de Constance, et furent les plus heureuses. Ce prince était le seul des quatre dont l'éducation eût adouci le caractère ; il sut se faire aimer. Dioclétien conserva toujours l'autorité sur ses collègues. Ce partage augmenta sa puissance au lieu de l'affaiblir ; il ceignit le diadème, s'entoura d'esclaves et de gardes,

se montra rarement au peuple, et abolit enfin les formes républicaines conservées jusque là. L'empereur de la république romaine devint presque un monarque d'Asie. Ses armes, victorieuses sur tous les points, augmentèrent les forces de l'état : il ne lui manquait plus que de jouir du fruit de tant de veilles, lorsque son ambition satisfaite abandonna les rênes de l'empire. On vit le souverain le plus puissant du globe, rassasié d'honneurs et de pouvoir, rentrer au sein de la vie domestique, et cultiver son champ comme l'homme ignoré du destin,

Qui naît et meurt courbé sur un sillon.

Maximien voulut suivre son exemple; mais son esprit, moins fort que celui de Dioclétien, ne put supporter l'oubli, et une malheureuse ambition le ramena plus tard sur une scène où son rôle aurait dû être fini.

La mémoire de Dioclétien n'est souillée que par une horrible persécution des chrétiens, suscitée par la haine de Galère et de Maximien contre cette secte. Le nombre des apostats que la terreur avait faits persuada aux trois empereurs qu'ils avaient anéanti le christianisme; mais il devait se relever plus brillant sous le règne trop court de Constance, et triompher sous Constantin de tous ses persécuteurs.

Les empereurs, pendant le siècle qui vient de s'écouler, faisaient trembler le monde, et tremblaient eux-mêmes devant leurs prétoriens. Avilis sous ce joug, ils pouvaient faire le mal et non le bien ; ils n'avaient une liberté illimitée que pour commettre des crimes ; une vertu eût pu leur coûter la vie. Ce pouvoir des soldats contribua surtout à ruiner l'empire, en ce que leur paye augmentait à mesure que les ressources diminuaient. Lorsque la vie des souverains fut plus assurée, ils réduisirent cette paye et ne firent pas des dons si considérables à leur élection ; mais l'état perdit d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre : les guerres civiles entre les Césars et les Augustes affaiblirent un peuple à qui l'invasion toujours croissante des Barbares faisait une loi de l'union. On vit un genre de tyrannie plus secret, des crimes plus réfléchis et l'abaissement du mérite devant la faveur ; le règne des prétoriens fit place à celui des courtisans et des eunuques.

Quelques empereurs ont déjà apaisé les Barbares avec de l'or, cet or les ramènera plus souvent et avec plus de forces. Les trésors s'épuiseront ; Rome, affaiblie par sa pauvreté, ses divisions et le relâchement de sa discipline, fera de vains efforts pour ressaisir sa puissance, et succombera.

Sans ce dépérissement universel et l'abandon des

meilleurs principes, le règne de trois grands hommes eût pu rendre à l'empire son état primitif; le premier d'entre eux crut le régénérer en le divisant, il accéléra sa chute.

La décadence des lettres et des arts, déjà sensible depuis un siècle, le devint plus encore à la fin de celui-ci; la cause en est facile à apercevoir.

Nous terminerons cette leçon par quelques réflexions que doivent déjà avoir faites la plupart d'entre vous. Recueillez vos souvenirs de collége, rappelez-vous ces grands mots : *république romaine! empire des Césars!...* Vous les avez vus ces Césars passer devant vous comme des ombres, quelquefois grandes mais plus souvent viles ou atroces. Sous cet empire, et même sous cette république, de quelque nom qu'on décore le despotisme, il existait toujours : entre les tyrans patriciens, plébéiens ou empereurs et les esclaves, aucune classe intermédiaire ne se trouvait. Point d'ordre, point de paix, point de lien de famille : ce n'étaient que passions violentes et furieuses. Dans les premiers temps, l'arène politique seule était le théâtre de quelques grands caractères, de quelque grande vertu. De vertus douces et privées, aucune. Sur cette arène venaient se perdre dans les premiers

temps toute l'énergie, toute la puissance intellectuelle et morale des citoyens. Il s'agissait pour eux de la vie ou de la mort : car ne pas triompher dans ces luttes terribles, c'était périr. Ces passions politiques anéantissaient les sentimens plus tendres, plus modestes qui font le bonheur de la vie intérieure et de notre état actuel. Sous l'empire, une dépravation universelle avait effacé jusqu'à la trace de ces affections naturelles : despotisme, cruauté d'une part ; abaissement, servilité absolue de l'autre. Toujours même spectacle, toujours des scènes sanglantes ou ridicules : quelques hommes vraiment grands, apparaissant à des distances éloignées; comme pour laisser reposer l'humanité; puis le monde retombant dans son état naturel, parce que les institutions manquaient, parce que la constitution des vainqueurs du globe laissait à un seul homme, déjà corrompu quand il arrivait au trône, le pouvoir de tout bouleverser, de tout soumettre à son caprice.

La société, comme je vous l'ai déjà dit, tombait de corruption et de décrépitude, lorsque parut le christianisme. Le christianisme était donc un besoin, une nécessité. Il est le résultat d'une civilisation matérielle égarée dans une fausse route, qui ne peut que périr ou se régénérer, et les sociétés ne meurent pas... Ces vérités qu'atteste l'expé-

rience des siècles, j'ai déjà eu occasion de les développer devant vous; mais je ne me fais aucun scrupule d'une pareille répétition, car cette pensée est la pierre fondamentale de mon cours.

TROISIÈME LEÇON.

Dans notre dernière leçon nous avons rapidement parcouru les annales de l'empire pendant le second et le troisième siècle. Le commencement de cette époque a été comme l'âge d'or de l'empire. Quatre empereurs se sont succédés au trône, et chacun a contribué d'après son caractère au bonheur de ses sujets. Le premier d'entre eux est Trajan, dont un triomphe et une colonne ont immortalisé les succès. Adrien vient ensuite, et son étonnante activité, portée à l'intérieur, voit tout, sonde toutes les plaies, et porte partout le remède, la consolation et l'espérance. Voyageur infatigable, il va tête nue au milieu de ses soldats, bravant tous les dangers, supportant toutes les fatigues, visitant les provinces les plus reculées, laissant partout des traces de son passage. Après le conquérant et le voyageur apparaît Antonin, qu'on a surnommé le Pieux, et qui mérita ce titre, s'il est le synonyme de bonté, de vertu, d'amour et d'abnégation. La vie d'Antonin

ne fut qu'un long bienfait terminé par l'adoption de Marc-Aurèle.

La nature avait privé ce dernier de cette inaltérable égalité de caractère, et de ces vertus du cœur qu'elle avait prodiguées à son père adoptif; mais ce que n'avait pas fait la nature, l'étude, la raison, la philosophie l'accomplirent, et le bonheur des Romains ne fut pas interrompu.

Mais ces temps heureux s'écoulèrent; de nouveaux monstres vinrent ensanglanter le trône et avilir le diadème. Commode en ouvre la longue série; prenant pour modèle Néron et Caligula, il rassemblait les Romains au Cirque, et s'enivrait du spectacle de leur agonie, après avoir ordonné leur massacre.

Caracalla, ennuyé du séjour de Rome, visite ses vastes états, parcourt l'Asie, et, pour imiter ou parodier Alexandre, il fait tuer son ami le plus cher, lui élève de magnifiques funérailles, se revêt d'habits de deuil, et pleure sur son tombeau...

Héliogabale, jeune Syrien, arrive au palais impérial entouré d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains, etc.; il se faisait saluer du titre de *domina* et d'impératrice, s'habillait en femme, présidait un sénat de matrones, et travaillait à la tapisserie.

Maximin, héros d'un genre un peu différent, bri-

sait d'un coup de poing la jambe d'un coursier qu'il dépassait au galop, fendait des arbres énormes, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, et mangeait, pour se refaire, 40 livres de bœuf.

Une foule de petits tyrans éphémères montent au trône pour y mourir. Élevés par les prétoriens, ils boivent à la coupe du despotisme, et tombent sous le poignard des prétoriens; l'un d'entre eux acheta la couronne que ces soldats tout-puissans avaient mis aux enchères: il ne jouit pas long-temps de son ambitieuse acquisition.

Un grand homme surgit enfin au milieu de cet inconcevable chaos dans lequel on distingue cependant les noms de Claude II, d'Aurélien et de Probus. Dioclétien, fils d'un esclave, mais doué d'un grand caractère et de beaucoup de finesse, résolut de mettre un terme à la puissance des prétoriens et au massacre des empereurs. Nous avons vu comment il s'y prit: il se créa trois collègues, et assura ainsi sa vie, car il devenait presque impossible d'assassiner à la fois quatre souverains. L'état y perdit cependant d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre, car les guerres civiles ne tardèrent pas à éclater entre ces chefs presque égaux en puissance. Les eunuques et les courtisans tramèrent dans l'ombre, et commirent en secret les crimes que les prétoriens commettaient à la face du soleil.

Maximien est le seul nom qu'on puisse citer après Dioclétien ; sa vie se termina avec le IIIe siècle.

Des hommes plus justement célèbres et des événemens bien autrement importans signalent l'époque que nous allons parcourir. L'Europe en a été bouleversée.

Ralentissons un peu notre pas pour observer avec plus d'attention les traces profondes du passage des Constantin [1], des Julien et des Théodose.

Constance survécut peu de temps à Dioclétien. L'ambition de Galère allait être satisfaite ; le jeune Constantin, doué de tous les talens et de toutes les vertus d'un bon prince, aimé du peuple et adoré de l'armée, était le seul obstacle à sa toute-puissance ; il essaya de s'en défaire par un crime ; mais Constantin le prévint, et, se mettant à la tête des légions de Bretagne, il fut bientôt proclamé empereur. Des victoires rapides et brillantes ne tardèrent pas à accroître sa renommée, et le courroux de Galère céda à l'impossibilité de lui résister. Livré à ses passions et à des vices honteux, cet empereur dévorait les richesses de l'état [2] ; les Romains, effrayés de l'avenir, voyaient se renouveler le règne des Tibère et des Néron, lorsque le vieux Maximien, ennuyé de sa retraite et comptant sur la disposition des esprits, envoya son fils Maxence pour

lui préparer de nouvelles voies au trône : on l'accueillit avec enthousiasme, et Maximien reprit la pourpre. Galère, deux fois vaincu, alla mourir dans la retraite, accablé par les remords et les maladies, fruit de ses crimes et de ses excès.

L'empire fut partagé entre six princes *Augustes* ou *Césars*. Un tel état ne pouvait durer ; l'intrigue, la cruauté, le génie se disputèrent le trône. Maximien, achevant de se dégrader, conspira plusieurs fois contre les jours de Constantin qu'il avait fait son gendre, et souleva le peuple contre son fils Maxence. Il périt enfin victime de sa coupable et folle ambition. Maxence, ignorant et dissolu, ne pouvait long-temps résister à Constantin; Rome, en proie aux horreurs de la guerre civile, faisait des vœux pour le jeune héros, lorsque celui-ci, par une inspiration divine ou une habile politique, embrassa publiquement le christianisme, dit qu'il avait reçu du ciel l'ordre de déployer sur sa bannière le signe de la rédemption, et profitant de l'enthousiasme des troupes [3], il entra bientôt victorieux dans la ville impériale. Maxence, en fuyant, se noya dans le Tibre. Sa tête fut portée au bout d'une pique devant le char du vainqueur, et ce hideux spectacle fut le dernier que Constantin donna à ses sujets. Aucun acte de cruauté ne souilla son triomphe.

A peine la tranquillité fut-elle rétablie, que, sui-

vant l'exemple des grands princes, Constantin rappela les proscrits, rendit au sénat sa dignité, à la justice sa force, encouragea les arts et l'agriculture, enfin répara les maux du règne des tyrans et de la guerre civile. Le siècle des Trajan et des Marc-Aurèle semblait devoir renaître pour les Romains; mais un autre avenir leur était réservé sous ce règne mémorable qui a eu tant d'influence sur les destinées de l'Europe.

Le christianisme, ouvertement protégé, donna naissance à une foule de sectes, la plupart extravagantes ou ridicules. Les mœurs, les intérêts, l'autorité, le langage, tout changea dans les provinces avec la religion. Rome, fière de son origine, de ses succès, de sa puissance, et à qui tout rappelait ses dieux, résistait seule au torrent. Elle devint odieuse à Constantin. Plus tard, lorsqu'un arrêt injuste fit tomber la tête de son fils, elle osa blâmer hautement sa conduite et le comparer à Néron. Dès ce moment la translation du siége de l'empire fut résolue. Byzance l'emporta sur sa rivale, et les richesses, l'industrie, les honneurs suivirent le trône et l'autel. La nouvelle capitale, bâtie sur les confins de l'Europe et de l'Asie, était préférable à Rome sous le rapport des armes et du commerce; sa position était fertile et agréable autant que forte; mais cependant, Constantin jugeant l'esprit de son

siècle en habile politique, feignit d'avoir été guidé dans ce choix par une main divine pour le rendre plus respectable à la multitude; il traça l'enceinte de la ville [4] et la rendit immense; il dépensa à ces travaux des trésors et des millions d'hommes; il y fit transporter les riches ornemens de la Grèce et de l'Asie. Byzance enfin s'éleva brillante de jeunesse et de magnificence. La libéralité de Constantin y attira les meilleures familles de l'Italie et de l'Orient : il donna à ses favoris des terres et des palais; la nécessité ou l'amour du gain y jetèrent les autres classes, et *la ville sacrée* fut délaissée pour la ville sainte, qui prit le nom de son fondateur.

Les conciles, les disputes théologiques, les prétentions des sectaires occupaient toutes les journées de l'empereur; il ne les abandonnait que pour courir à de nouvelles victoires qui consolidaient l'empire affaibli par sa division et par l'introduction de nombreux corps de Barbares dans une armée que les intervalles de paix voyaient s'amollir au sein de la capitale.

Constantin tout-puissant n'est plus le prince aimable et bon, le héros, le grand politique qui a changé la face du monde; toutes les libertés publiques qu'il s'était fait gloire de relever sont sacrifiées à un orgueil asiatique; les dignités sont prodiguées au plus ignorant, au plus lâche, s'il est aussi

le plus vil complaisant. La fin de ce règne éleva aux honneurs les ambitieux, les hypocrites, les flatteurs, et corrompit la sublimité du christianisme naissant [5].

Constantin, au lit de mort, partagea ses nombreux états entre ses fils. Le nouveau système politique de Dioclétien, ainsi agrandi, devint plus fatal à l'empire : des crimes et des guerres interminables en furent la conséquence ; l'anarchie, les discordes religieuses, les haines de famille et de parti furent ajoutées aux maux du pouvoir absolu qu'elles ne détruisirent pas.

Trois enfans de Constantin montèrent au trône, et, sur l'accusation vraie ou fausse d'un évêque, sacrifièrent à leur sûreté les frères et les neveux de l'empereur. Un autre évêque sauva Gallus, et ce Julien que le clergé doit nommer plus tard *le fléau de l'église.* Une guerre contre les Perses unit pour quelque temps les trois Augustes ; mais les dissensions civiles ne tardèrent pas à reparaître avec plus de fureur. Constantin II et Constant succombèrent. Constance, imbécile tyran, disputa long-temps l'empire avec Magnence, chef des Herculiens et des Joviens [6], et ce barbare l'aurait infailliblement renversé, sans la révolte de Rome contre un pouvoir illégitime et odieux.

Constance usa de sa victoire avec cruauté : la

confiscation des biens, l'exil et la mort furent distribués aux citoyens innocens ou coupables. Lorsque la tranquillité fut rétablie, il ne s'occupa plus que d'anéantir le polythéisme, et pendant qu'il oubliait la terre pour le ciel, les eunuques, maîtres du palais, avilissaient les dignités, opprimaient les provinces, et les serviteurs de Dieu étendaient leurs orgueilleuses mains sur les têtes couronnées. L'histoire du Bas-Empire est celle de l'église : les interminables disputes de l'arianisme, du syncrétisme, des Thérapeutes, des Esséniens en salissent toutes les pages ; elles se renouvellent et se perpétuent jusqu'à la réforme de Luther; arrivées à ce point, elles changent d'aspect, et, malgré les progrès de la raison, nous poursuivent plus furieuses.

Gallus et Julien étaient traités en prisonniers sous l'apparence des soins les plus tendres ; cependant le premier, grace au peuple et à la crainte de Constance, fut nommé César et fixa sa résidence à Antioche où il ne tarda pas à se souiller de crimes. La haine de Constance en profita : Gallus fut décapité.

Julien restait seul héritier du trône. Une imagination brillante, un génie vaste, accru par des études sérieuses et de longues méditations, faisaient de ce prince un homme supérieur à son siècle[7]. Dans quelque classe que le sort l'eût fait naître,

s'agglomérer, ils formassent un pont : plus dur à moi-même et plus rustique que jamais, je ne voulus point souffrir que l'on échauffât à la manière du pays, avec des fourneaux, la chambre où je couchais. » Vous voyez que Julien se plaisait à Paris et qu'il aimait les Gaules.

Le bonheur du peuple vaincu occupait ses loisirs : il sut s'en faire aimer autant que de ses soldats qui s'accoutumaient déjà à voir en lui le chef de l'empire.

Le bruit de ses victoires, loin d'être agréable à Constance, éveille dans son âme la jalousie et la crainte. Il rappelle ses légions.

Julien les rassemble au milieu de Lutèce et les invite à obéir. Les soldats, dit Ammien, gardent un silence morne et se retirent à leur camp. Julien caresse les officiers, leur témoigne le regret de se séparer de ses compagnons d'armes sans les pouvoir récompenser dignement. A minuit les légions se soulèvent, sortent en tumulte du banquet donné pour leur départ, environnent le palais, et tirant leurs épées à la lueur des flambeaux, s'écrient : Julien *Auguste !*

Il avait ordonné de barricader les portes ; elles furent forcées au point du jour. Les soldats se saisissent du César, le portent à son tribunal, aux cris mille fois répétés de Julien Auguste ! Julien

priait, conjurait, menaçait ses violens amis, qui à leur tour lui déclarèrent qu'il s'agissait de la mort ou de l'empire : il se résigne. Une acclamation le salue maître du monde, et le premier acte de son autorité absolue est de sauver la vie de ses ennemis que les soldats massacraient déjà.

Une guerre violente suivit cet événement. Le lâche Constance, sacrifiant l'état à sa vengeance, appela les Barbares dans l'Occident; mais Julien, après avoir publiquement accepté la couronne, et s'être confié à ses dieux, s'empara de l'Illyrie et rendit inutiles les immenses préparatifs de Constance, qui mourut dans cet intervalle.

Constantinople ouvrit ses portes à Julien; le peuple et le sénat le reçurent en triomphateur, et on le vit verser des larmes sur la dépouille mortelle de son persécuteur, qu'il accompagna à pied et sans diadème.

Après les premiers jours de fête, les soins de l'état l'occupèrent constamment; il poussa peut-être à l'excès la réforme des abus, la punition des coupables et l'amour de la simplicité. « Après avoir réglé, dit Libanius, les objets les plus importans de l'administration et de l'empire, Julien jeta les yeux sur l'intérieur du palais. Il aperçut une multitude innombrable de gens inutiles, cuisiniers, échansons, eunuques, esclaves et instrumens de luxe,

entassés par milliers, semblables aux essaims dévorans de frelons, ou à ces mouches que la chaleur du printemps rassemble sous le toit des pasteurs. Cette classe d'hommes, dont l'oisiveté s'engraissait aux dépens du prince, ne lui parut qu'onéreuse sans être utile; elle fut aussitôt chassée du palais. Il chassa en même temps une foule énorme de gens de plume, tyrans domestiques qui, abusant du crédit de leur place, prétendaient s'asservir les premières dignités de l'état. »

Ces quelques lignes de son panégyriste et de son meilleur ami seraient un éloge de plus donné à sa vie; mais l'amitié a su voiler les défauts. L'excès du bien dans certaines choses n'est pas dans un puissant souverain aussi louable que chez un simple particulier. Julien avait un caractère ardent et extrême; en tout il voyait le bien, s'en faisait un but, l'atteignait bientôt... et le dépassait.

Une philosophie originale et cynique respire dans ses écrits; dans ses jugemens, une sagesse impartiale et l'amour des lois. Orateur, il ne dédaignait pas d'employer son éloquence à la défense de l'amitié[8]. Tout l'empire admirait son génie et ses vertus austères; les chrétiens seuls ne pouvaient l'aimer.

Quelques-uns cependant lui rendaient justice : Prudence, poète chrétien, fait de lui ce portrait dicté par une noble générosité.

.... Ductor fortissimus armis;
Conditor et legum celeberrimus; ore manuque
Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
Religionis; amans tercentum millia divûm;
Perfidus ille Deo, sed non et perfidus orbi.

« C'était un général bouillant de courage, un législateur célèbre; son bras ne manqua jamais à sa patrie, son éloquence la défendit : indifférent aux intérêts de la religion, il adorait trois cent mille divinités : Dieu put se plaindre de sa perfidie, mais non les hommes. »

L'église, riche et puissante, semblait n'avoir plus rien à craindre de l'avenir, lorsque Julien se déclara contre elle : partisan zélé du polythéisme, il entreprit de le rétablir et de lui rendre sa gloire primitive. Mais loin d'imiter les persécutions de quelques-uns de ses devanciers, il publia un édit de tolérance universelle, et ne fit aux chrétiens qu'une guerre de plume : « L'admirable loi des chrétiens, disait-il, leur enjoint de renoncer aux biens de la terre afin d'arriver au royaume des cieux : et nous, voulant gracieusement faciliter le voyage, ordonnons qu'ils soient soulagés du poids de tous les biens. » Le clergé était devenu trop puissant pour qu'à cette époque la raillerie réussît mieux que la persécution. Le caractère belliqueux du jeune prince se fatigua du repos; il rêva la con-

quête de la Perse, et partit avec de nombreuses légions. Obligé de séjourner à Antioche, cette ville, amollie par le luxe et les plaisirs, l'abreuva de dégoûts et de sarcasmes; mais au lieu d'employer son autorité à venger ses injures personnelles, il se contenta de répondre aux satires qui l'outrageaient par une satire contre les mœurs efféminées d'Antioche, *le misopogon* (ennemi de la barbe), dont je vous ai déjà parlé. C'est un singulier monument de l'esprit original et cynique de cet empereur. J'en citerai quelques passages pour vous en faire juger. « La nature, je le sais, n'a pas donné beaucoup d'agrémens à mon visage; et moi, morose et bizarre, je lui ai ajouté cette barbe touffue pour lui infliger une peine due à sa laideur. Dans cette barbe je laisse se promener des poux (*pediculos*) comme des bêtes fauves dans un bois; je ne puis boire ni manger à mon aise, car je craindrais de brouter le poil avec le pain. Vous dites qu'on pourrait tresser des cordes avec ma barbe; je consens de tout mon cœur que vous en arrachiez les brins; prenez garde seulement que leur rudesse n'écorche vos mains molles et délicates.

« N'allez pas vous figurer que vos moqueries me désolent, elles me plaisent; car enfin, si mon menton est comme celui d'un bouc, je pourrais, en le rasant, le rendre semblable à celui d'un beau gar-

çon ou d'une jeune fille sur qui la nature a répandu sa grace et sa beauté. Mais vous autres, de vie efféminée et de mœurs puériles, vous voulez jusque dans la vieillesse ressembler à vos enfans : ce n'est pas, comme chez moi, aux joues, mais à votre front ridé, que l'homme se fait reconnaître.

« Cette barbe démesurée ne me suffit pas : ma tête est sale ; rarement je la fais tondre ; je coupe mes ongles rarement, et j'ai les doigts noircis par ma plume.

« Voulez-vous connaître mes imperfections secrètes ? Ma poitrine est horrible et velue comme celle du lion, roi des animaux : je n'ai jamais voulu la peler, tant mes habitudes sont brutes et abjectes. »

Vous le voyez, ce général si célèbre, cet empereur si grand, ce législateur, ce philosophe, avait aussi ses travers.

Julien est encore l'auteur d'un ouvrage intitulé *Les Césars*, qui n'est autre chose qu'une revue de tous les empereurs qui l'ont précédé, depuis Octave jusqu'à Constantin, revue empreinte du cynisme railleur qui domine dans tous ses écrits. Je suis fâché que notre cadre et le temps ne me permettent pas de vous en lire des fragmens ; mais revenons à la guerre de Perse.

Après avoir traversé les déserts de la Mésopotamie, Julien ravagea l'Assyrie, et de savantes manœuvres

le conduisirent aux portes de Ctésiphon. Sapor effrayé lui fit ouvrir la moitié de ses vastes états pour conserver l'autre; l'empereur refusa, et brûla sa flotte pour enlever à l'armée tout espoir de salut si la victoire lui était infidèle. Mais cette action, loin d'animer l'ardeur des soldats, excita de nombreux murmures. Ils trouvaient partout les villages déserts et la famine; Julien fut obligé d'ordonner la retraite. Il avait cru qu'avec de l'or et du fer il trouverait partout l'abondance; la résolution désespérée des Perses le détrompa. Accablées par la chaleur brûlante de l'Assyrie, continuellement harcelées par les troupes de Sapor, les braves légions, exténuées de fatigue et de faim, faisaient des efforts plus qu'humains pour résister à tant de maux, lorsque la perte de Julien vint ajouter à leur détresse. Son esprit s'était élevé avec le danger; il l'avait supporté et éloigné en héros; il mourut en sage.

L'empire se trouvait sans maîtres, le trône sans héritier. La situation des troupes abrégea les momens donnés à la douleur. Après quelques débats entre les Romains et les Gaulois, et le refus de Salluste, Jovien, le premier des domestiques, mais qui avait rang de sénateur et de duc militaire, fut élu sans l'avoir brigué. Sapor, instruit de la mort de Julien, envoya ses dix mille immortels à la poursuite des Romains, et, après des combats achar-

nés, il leur proposa une paix humiliante que Julien eût rejetée et que Jovien accepta. Le passage du Tigre et sa retraite à travers les déserts lui coûtèrent plus de monde que les combats soutenus avant la paix. Les horreurs de la faim, une soif brûlante et la fatigue décimèrent l'armée.

Cette nouvelle accablante fut reçue à Rome avec indignation; mais Jovien, arrivant à Constantinople, déploya le *labarum*, et les chrétiens en firent un héros.

Le corps de Julien fut transporté à Tarse, au milieu des larmes et des imprécations des deux sectes. Le paganisme qu'il avait relevé avec tant d'amour et de peines fut pour jamais oublié.

Je me suis laissé entraîner par l'intérêt attaché à ce règne mémorable que nous retrouverons encore dans le chapitre destiné à l'église. Hâtons-nous de reprendre une marche rapide que Théodose seul pourra arrêter un instant jusqu'à l'invasion des Barbares.

Jovien ne régna que quelques mois; sa prédilection pour les chrétiens et sa tolérance pour les autres sectes en ont fait un bon prince. Salluste eut, pour la seconde fois, la gloire de refuser le trône.

Valentinien, officier distingué par ses talens militaires, une force extraordinaire et un grand carac-

tère, réunit les suffrages. Pressé par l'armée de se donner un collègue, il éloigna cette demande avec fermeté, et, arrivé dans sa capitale, il éleva son frère Valens à la dignité d'Auguste. Valens reconnaissant laissa l'autorité à son frère, et se contenta du titre d'empereur d'Orient. Constantinople et Milan furent la résidence des deux souverains. Une révolte en Orient troubla bientôt le règne du faible Valens : Procope, parent de Julien, leva une armée à laquelle se joignirent les mécontens, et s'empara de Constantinople. La veuve de Constance sembla, en l'épousant, légitimer son usurpation. Valens effrayé parlait déjà d'abdiquer : le vertueux Salluste et les vieux généraux le sauvèrent en prenant les rênes de l'état ; les rebelles furent vaincus, et Procope s'en alla périr dans les montagnes de Phrygie.

La magie était alors en grande faveur dans l'empire ; les deux empereurs résolurent de l'extirper. La quantité de coupables que chaque jour amenait devant les tribunaux pour ce crime ou ceux de lèse-majesté, d'empoisonnement et d'adultère, bouleversa l'état. La délation devenue commune s'étendit jusqu'aux innocens, et chaque citoyen tremblait pour sa vie. Ils étaient presque tous prisonniers ou fugitifs. Valens fut cruel par timidité[9], Valentinien par excès de fermeté. Les ministres,

intéressés aux délations et aux massacres, obtenaient tout du premier en l'effrayant, et de l'autre en provoquant sa colère. Rome, pendant ce temps, était en proie à l'anarchie religieuse; l'ambition des prélats y faisait couler le sang à grands flots. Valentinien, indifférent à ces querelles, tourna ses armes contre les Allemands qui s'avançaient dans la Gaule, les battit et leur dicta la paix. Le général Théodose vainquit en Bretagne les Pictes et les Calédoniens. Cette victoire excita la jalousie du fils de l'empereur; son triomphe lui coûta la vie. Les Barbares s'agitaient de nouveau; les frontières étaient menacées sur tous les points, et le nom d'Alaric répandait déjà la terreur dans les armées, lorsque la mort de Valentinien laissa à deux enfans et au faible Valens le poids d'un tel fardeau. Cette malheureuse époque fut le premier degré de la chute du colosse romain.

Les Huns avaient déjà conquis deux fois la Chine, lorsque, vaincus à leur tour, ils virent les Chinois ravager leurs contrées. Ils émigrèrent alors dans l'Occident, et campèrent sur les bords du Volga. Plus tard ils vainquirent les Goths, et arrivèrent jusqu'au Danube. Valens ouvrit l'empire aux vaincus, sous la condition qu'ils livreraient leurs armes; mais cette condition illusoire ne fut pas exécutée, et un million de Barbares armés s'établirent en maîtres

dans les plus riches provinces. Une politique plus fausse encore les priva de la nourriture qui leur avait été promise. Il n'en fallait pas tant à des Barbares; ils ravagèrent le Bosphore. Valens, sortant un instant de son caractère incertain et timide, rassembla ses forces, et livra une bataille sanglante qui n'eut aucun résultat. Les Alains, les Huns, les Scythes et les Sarmates s'unirent alors aux Goths, pendant que les Allemands occupaient en Occident le jeune Gratien. Dans une seconde bataille, près d'Andrinople, l'armée romaine fut taillée en pièces, et Valens périt dans l'incendie d'une chaumière où on l'avait transporté blessé.

Les Goths mirent le siége devant Andrinople et la capitale de l'empire, mais leur nombre ne pouvait rien contre les fortifications romaines; n'ayant plus à craindre les armées d'Orient, ils se dispersèrent dans les plaines de l'Adriatique. L'incendie, le viol, le meurtre et la profanation des églises signalèrent partout leur passage. Les Romains exaspérés se vengèrent avec plus de barbarie encore; ils massacrèrent leurs enfans restés en otage. Cependant Gratien alarmé associa à son rang le fils du général Théodose, si injustement condamné à mort, et lui donna le gouvernement d'Orient. Théodose était digne de ce choix; son génie et sa prudence sauvèrent l'empire. Les Goths, découragés

par quelques défaites et la mort de leur chef Fritigern, ne furent plus qu'une horde de brigands sans discipline. La discorde acheva leur défaite et hâta leur soumission. Les Barbares furent disséminés dans la Thrace et la Phrygie.

De fréquentes révoltes firent souvent trembler leurs vainqueurs : la fermeté et la modération de Théodose pouvaient seules contenir ces peuplades féroces.

Gratien devait à ses ministres la prospérité de l'empire ; ils dirigeaient ses actions, ses décrets, et lorsqu'il fut privé de leur appui, il devint incapable de gouverner. La chasse occupait tous ses momens, et les évêques abusaient de sa confiance. Il existe de lui un édit qui punit de mort la violation, la négligence et jusqu'à l'ignorance de la doctrine divine...

Les légions murmurèrent hautement de l'abandon de leur prince, et surtout de la prédilection qu'il avait pour les Barbares à qui il confiait la garde de sa personne. Celles de la Grande-Bretage se révoltèrent, et nommèrent empereur leur général Maxime. Gratien résidait alors à Lutèce ; effrayé du débarquement des rebelles et de leur force, il s'enfuit à Lyon où l'attendait le poignard d'un assassin.

Cette révolution était terminée avant que Théo-

dose apprît la mort de son bienfaiteur; Maxime lui fit des propositions de paix que sa prudence le contraignit à accepter, tant l'invasion des Goths avait déjà affaibli l'empire.

A cette époque, une maladie grave surprit Théodose; il demanda le baptême, il guérit, et dès ce moment son zèle religieux n'eut plus de bornes. L'histoire de son règne est celle de l'église : il persécuta l'arianisme, convoqua le fameux concile de Nicée, déclara hérétiques par un édit tous ceux qui ne partageaient pas sa croyance, et les menaça de sa colère; il les priva du droit de tester, et fit exposer à la risée du peuple les bustes renversés des divers sectaires opposés au pur catholicisme. De grandes vertus rachetaient cet excès de piété : juste et clément dès qu'il ne s'agissait plus de religion, il mérita l'amour de ses sujets par un sage gouvernement; affable, instruit et studieux, il aimait et protégeait les lettres; sobre, chaste et généreux, il n'avait contre lui que son fanatisme orthodoxe et l'impétuosité de sa colère qu'il cherchait en vain à réprimer[40]. Maxime, plus cruel que son collègue, se chargeait de l'exécution des sentences, et allait souvent au-delà; plusieurs évêques schismatiques de ses états tombèrent sous le fer du bourreau.

La mère de Valentinien II, régente du royaume

d'Italie, était arienne; elle crut pouvoir demander au célèbre saint Ambroise, archevêque de Milan, une église pour exercer publiquement son culte; le prélat refusa. De longs débats suivirent cette querelle: saint Ambroise exilé refusa de sortir de Milan; le peuple, excité à la révolte par son éloquence énergique, le défendit, et Théodose l'approuva. L'ambitieux Maxime résolut de profiter de ces dissensions. Justine, surprise par une trahison, implora la protection de Théodose, qui, après lui avoir reproché son hérésie, marcha contre l'usurpateur, le vainquit et le livra à des soldats furieux. Après cette victoire, Théodose s'occupa à rétablir l'ordre dans les provinces, et fit son entrée triomphale à Rome.

Une révolte à Antioche provoqua le courroux de l'empereur, qui prononça contre cette ville les peines les plus sévères; mais l'effroi des habitans fut bientôt calmé par une noble générosité qui valut à Théodose de nouvelles statues.

Thessalonique ne fut pas si heureuse: quelques citoyens avaient tué Botheris, général aimé du prince, à qui ils reprochaient d'avoir mis en prison le meilleur cocher du Cirque pour une offense personnelle: l'empereur furieux livra la ville aux Barbares qui, en massacrant leurs ennemis, prétendaient avoir reçu l'ordre de rapporter quinze cents

têtes. Saint Ambroise, irrité à son tour, imposa à l'empereur une pénitence publique à laquelle il se soumit avec docilité, et qui fut prônée par l'église comme une action sans exemple jusqu'alors[11]. L'édit qui ordonna de *différer de trente jours l'exécution des sentences* est sans doute le fruit de son repentir.

Après la mort de Maxime, Théodose, devenu maître absolu de l'empire, rendit généreusement à Valentinien tous ses états, et y ajouta même ses nouvelles conquêtes; mais le jeune empereur ne jouit pas long-temps de ces bienfaits. Un général des Francs, l'ambitieux et cruel Arbogaste, le fit étrangler, et plaça sur le trône un homme nul, pour gouverner sous son nom. Il osa envoyer des ambassadeurs à Théodose, qui répondit en passant les Alpes[12] avec une armée où l'on voyait de nombreux corps de Barbares et Alaric. Arbogaste vaincu se tua.

Théodose, affaibli par l'inaction et la mollesse des cours, ne put supporter le passage subit de cet état aux fatigues de la guerre ; il mourut. L'empire, confié aux mains de ses deux fils, Honorius et Arcadius, nous offrira encore l'horrible tableau de l'invasion des Barbares et du ravage des belles contrées de l'Occident.

Depuis qu'Auguste, conservant les formes républicaines en répudiant la liberté, avait soumis le monde vaincu au pouvoir d'un homme, l'empire romain portait en lui-même un germe de mort. Mais dans son agonie de cinq siècles combien de causes secondaires viennent hâter son dépérissement!.... L'éloignement des provinces, l'indépendance des gouverneurs, la puissance brutale des prétoriens, l'avilissement du peuple, la destruction des droits de la classe moyenne, et l'apathie profonde qui en était résultée sont au nombre des premières; d'autres naquirent avec le système de Dioclétien; d'autres enfin eurent leur source dans la translation du siége de l'empire[13]. Depuis le premier siècle, les gouverneurs militaires étaient investis du pouvoir civil; Constantin, plus affermi, partagea le pouvoir et le diminua pour assurer sa tranquillité; mais la force de l'empire en souffrit. Il fit plus : il mit une distinction dans l'armée et créa des troupes de la cour formidables aux citoyens; tremblantes devant les ennemis, les légions furent diminuées. L'orgueil militaire des Romains, qui avait déjà faibli avec l'empire, fit place, sous Constantin, à une telle horreur de la profession de soldat, que les citoyens se mutilaient pour n'être pas forcés à quitter leurs foyers. De là l'admission des Barbares qui devint tous les jours plus

nécessaire, plus commune et plus funeste. L'importance des guerres de sectes et des disputes théologiques, le règne des favoris pris souvent parmi des eunuques, funeste présent de l'Asie, la création de places honorifiques et vexatoires, l'autorité arbitraire accordée à une armée d'espions, l'établissement du fisc et le honteux bénéfice qu'en tirait le souverain, sont des causes majeures de cette décadence rapide qui date de la translation du trône impérial.

L'ineptie des Valens et des Gratien diminua l'influence qu'eût pu avoir le génie de quelques princes. Les pertes et les calamités avaient arrêté l'industrie, et diminué l'aisance du peuple. Le luxe et la mollesse s'étaient introduits de plus en plus dans l'armée qui, négligeant ses moyens de vaincre, rejetait jusqu'à ses armes *trop lourdes*, tandis que les Barbares héritaient chaque jour de ses mâles vertus et de sa discipline abandonnées.

Tel était l'empire, même à la mort du grand Théodose. Cet empereur fut le dernier qui parut à la tête des armées. Le souvenir de sa gloire protégea la nullité de ses deux fils : le monde les reconnut pour maîtres. Honorius eut l'Occident, Arcadius l'Orient; mais le pouvoir réel était entre les mains du Vandale Stilicon, guerrier distingué, et du fourbe, avide et ambitieux Rufin, à qui l'état dut la

plus grande partie de ses maux. La rivalité et la haine des deux ministres fut une source de nouveaux malheurs. Stilicon l'emporta; ses troupes assassinèrent Rufin en présence de l'empereur, et le peuple furieux se partagea le cadavre de son tyran. Mais le faible Arcadius ne pouvait se passer d'un maître : l'eunuque Eutrope succéda à Rufin, et Stilicon indigné se retira dans l'Occident. Peu de temps après Honorius épousa sa fille et lui laissa les rênes de l'état.

Les Goths avaient repris les armes à la mort de Théodose. Conduit par Alaric naguère allié de ce prince, ils arrivèrent jusqu'aux Thermopyles que les Grecs dégénérés leur laissèrent franchir, et la patrie de Léonidas fut bientôt couverte d'un déluge de Barbares. Thèbes et Athènes achetèrent une conservation momentanée, et le reste de l'Attique fut la proie des flammes et du pillage. Vaincu par Stilicon, et encore redoutable, Alaric accepta les titres de maître général de l'Illyrie et de roi des Visigoths. Armé de ces deux autorités, il les fit servir à ses vastes desseins : rompant aussitôt les traités, il déclara l'audacieuse résolution d'envahir l'empire d'Occident... Le cinquième siècle vit l'exécution de ce formidable projet, et cette Rome maîtresse de l'univers, cette Rome tant illustrée par ses triomphes, mais déjà tant avilie, pleura ses

aigles invincibles foulées sous les pieds des Barbares sans discipline.

Qu'auront légué au monde ces despotes républicains, ces esclaves sous un despote? Les cirques, les théâtres, les palais sont-ils les seuls monumens de leur existence gigantesque? Non; ils ont laissé quelques traces d'un régime municipal, principe d'une sage liberté; l'idée de pouvoir et d'empire, principe d'ordre et de servitude... La postérité doit d'autres élémens à l'église chrétienne qui, d'une pauvre et simple société de croyans, s'est élevée au rang d'une puissance moralement forte et animée...

Ce sont ces élémens, germes de civilisation, de bonheur, et, il faut le dire aussi, de discordes, que nous rechercherons dans les leçons suivantes.

QUATRIÈME LEÇON.

Dans la route que nous venons de parcourir, tout sans doute se rattachait à la civilisation dans la plus grande étendue de ce mot ; mais si les faits politiques sont une portion essentielle de l'histoire des peuples, l'organisation des gouvernemens, l'état social des nations, les progrès de la philosophie, des sciences et des lettres doivent être d'un intérêt plus puissant encore.

J'ai eu parfois l'idée d'étudier l'histoire de la civilisation du globe depuis l'origine des sociétés ; mais cet ouvrage immense m'a effrayé, et je me suis borné à l'Europe, où je pourrai suivre plus aisément le perfectionnement de la vie civile, le développement moral et matériel de la société. Tant que l'unité existera, il me sera, non certes facile, mais possible d'embrasser la vaste nation européenne d'un seul coup d'œil ; à mesure que son développement aura fait de ce seul tout plusieurs parties distinctes, séparées, ayant chacune leurs

mœurs, leurs lois, leur gouvernement, alors il me faudra parler de toutes en particulier, et me garder de rien confondre, si je veux être vrai. Mais nous n'en sommes pas encore là. Avant de pénétrer dans cette longue nuit qui couvrit de ténèbres la plus puissante portion du monde, et qui contribua à faire de chaque nation, de chaque agglomération un corps à part, j'essaierai de vous présenter le tableau de l'Europe sous les empereurs romains, dont nous venons de voir passer rapidement les ombres majestueuses ou sanglantes.

Permettez-moi seulement quelques considérations préliminaires.

La douceur du climat, la fertilité du sol et la facilité des communications, sont les conditions les plus nécessaires aux premiers progrès de la civilisation : elles se trouvent toutes en Europe ; aussi y voyons-nous la civilisation très ancienne.

C'est dans les climats du Sud qu'elle a pris naissance ; elle se propagea ensuite sur les côtes de la Méditerranée ; et si la Grèce fleurit avant les autres contrées de l'Occident, elle le doit surtout à son ciel et aux produits naturels d'un sol bienfaisant.

A des époques plus rapprochées, la civilisation se répandit en Espagne, en France et dans le Nord ; mais à mesure que ces dernières nations se sont

policées, elles ont fait des pas plus rapides, et ont laissé leurs modèles en arrière. La rigueur du climat impose aux peuples du Nord un travail plus opiniâtre et souvent plus fructueux; mais si cependant elle est telle que cette lutte contre les élémens emploie tout leur temps et use leurs forces, si les besoins physiques absorbent tout, l'intelligence ne peut se développer : c'est ce qui arrive à l'extrémité septentrionale de l'Europe. Les Russes se sont civilisés fort tard et avec peine; les Lapons ne se civiliseront jamais. Les climats extrêmes exercent une influence plus grande encore sur les facultés morales de l'homme; un habitant de la Nouvelle-Zemble ou un nègre de Guinée ne peuvent s'éclairer à l'égal d'un Européen, toutes choses égales d'ailleurs. La race ou le climat influent sur la conformation, et celle-ci sur l'intelligence. Les colons anglais, par exemple, ont prospéré au nord des Amériques quand les indigènes n'ont pu avancer d'un pas; les Hollandais se sont instruits et enrichis dans les lieux mêmes où les Hottentots étaient restés chasseurs ou nomades. La Nouvelle-Hollande offre des exemples encore plus frappans de l'infériorité des races situées dans des climats extrêmes.

La nature du sol influe autant que le climat sur ce développement intellectuel et moral de l'homme.

Il est telles contrées qui ne produisent aucun genre de végétaux propres à sa subsistance ; l'agriculture y est nulle, et les moyens d'existence très difficiles. En Europe ces pays sont peu nombreux.

La facilité des communications favorise les progrès de la civilisation par l'échange des produits du terrain, de l'expérience et des lumières qui en sont la suite. La simple transplantation d'une plante comme la vigne, d'un insecte comme le ver à soie, suffit pour changer le sort de toute une population [1].

De vastes plaines, des lacs et des fleuves navigables coupent l'occident de l'Europe. Au midi, des mers paisibles et peu spacieuses baignent ses côtes qu'entourent des îles nombreuses groupées en archipel.

Ces îles si pressées, ces golfes, ces ports offraient un accès facile aux colonies qui étaient sorties de l'Asie-Mineure, de l'Égypte et de la Phénicie. Leurs navires apportaient ou augmentaient en Grèce des connaissances métallurgiques, astronomiques et mathématiques.

Si l'abondance des mines de charbon, et de fer surtout, doit compter dans les causes d'un prompt accroissement de l'industrie, l'Europe recèle dans son sein des richesses incalculables.

Aucune autre partie du globe n'offrait tous ces

avantages réunis à un égal degré; la civilisation devait donc y naître de préférence et s'y développer rapidement. Mais cette civilisation qui s'y développa était toute matérielle; le bien moral n'y fut pas en progrès comme le bien physique; il fallait plus que les climats, les mines et la configuration des lieux pour donner à la société une marche progressive vers le bien moral; il fallait une idée en même temps philosophique et religieuse, il fallait le *spiritualisme*. Socrate et Platon l'avaient entrevu, la religion chrétienne l'apporta avec elle : il en est une portion intégrante, l'idée principale, la base la plus nécessaire. Il était le résultat des progrès de l'esprit humain.

Après avoir tenu compte des diverses circonstances qui ont fait naître, activé ou neutralisé la civilisation ancienne, considérons-la en elle-même, et voyons quels sont les biens ou les maux qu'elle peut produire. C'est une question souvent traitée par d'éloquens écrivains. J'essaierai cependant d'émettre mon opinion, basée sur les faits qui parleront seuls en sa faveur. L'enfance d'une nation n'est pas son âge d'innocence : c'est l'excès du désordre qui donne la première idée des lois. On les doit au besoin, souvent au crime, rarement à la prévoyance.

Ces réflexions sont fondées sur l'histoire de la

plupart des peuples, et confirmées par les relations des voyageurs sur les mœurs et l'état des sauvages d'Amérique : l'égoïsme ignorant veut ramener tout à lui, et la guerre est une conséquence inévitable de ce penchant. Quel triste spectacle que celui de l'enfance d'un peuple ! Partout le besoin, la guerre, la superstition, la cruauté ; les douces vertus inconnues ou victimes de la force qui se nuit à elle-même en voulant tout s'approprier. « On peut, dit Say, se représenter une nation ignorante sous l'image d'une foule nombreuse qui serait obligée de vivre dans un vaste souterrain où se trouvent également renfermées toutes les choses nécessaires au maintien de la vie ; l'obscurité seule empêche de les trouver. Chacun, excité par le besoin, cherche ce qui lui est nécessaire, passe à côté de l'objet qu'il souhaite le plus, ou bien le foule aux pieds sans l'apercevoir. On se cherche, on s'appelle sans pouvoir se rencontrer. On ne réussit pas à s'entendre sur les choses que chacun veut avoir. On se les arrache, on les déchire ; tout est confusion, violence, dégât ; lorsque tout à coup un rayon lumineux pénètre dans l'enceinte, on rougit alors du mal qu'on s'est fait : on s'aperçoit que chacun peut obtenir ce qu'il désire. On reconnaît que ces biens se multiplient d'autant plus que l'on s'aide mutuellement. Mille motifs pour s'aimer, mille moyens de jouir

honorablement s'offrent de toutes parts; un seul rayon de lumière a tout fait [2]. » Telle est l'image d'un peuple plongé dans la barbarie; tel il est quand il devient éclairé, tels nous serons quand des progrès désormais inévitables auront eu lieu. Chez le peuple même dont le caractère primitif a été la férocité, dès qu'un homme supérieur a écrit des lois, que le bien commun en a démontré l'excellence et fait à chaque citoyen un devoir de les observer, la civilisation agrandit les idées, et conduit insensiblement ces peuples au bien-être [3]. Une observation aussi malheureuse que vraie, c'est que la corruption des mœurs marche souvent avec cette civilisation, et semble s'attacher à dégrader ses bienfaits. Il est cependant un point où ce fléau doit s'arrêter: l'Europe était encore loin de l'avoir atteint, lorsque la dissolution de son état social a amené les Barbares dans son sein. Si des causes étrangères eussent retenu quelques siècles de plus ces irruptions si fatales, tous les malheurs attachés à la civilisation auraient disparu peu à peu devant des connaissances plus grandes, plus complètes; car les progrès des vertus, des mœurs et de la liberté sont étroitement liés à l'accroissement des lumières.

Les faux systèmes philosophiques, politiques ou religieux, continuellement modifiés par cette tendance qui porte le genre humain vers sa prospé-

rité, finissent par tomber devant l'expérience et les idées inhérentes à la nature de l'homme. C'est ainsi qu'un fétichisme cruel et grossier a été remplacé par la religion poétique de Jupiter, de Mars et de Vénus, détruite à son tour par le christianisme.

Ce mouvement progressif reçoit un secours immense des sciences et de l'industrie. Elles ont augmenté la fécondité du sol, arraché les métaux des entrailles de la terre, et centuplé les forces de l'homme en forgeant des machines utiles, sans cesse perfectionnées; elles ont soumis les élémens à leurs lois dans le seul but de secourir l'humanité, et réuni, par le commerce, les fruits et le travail de toutes les contrées et de tous les peuples. La santé publique, la jurisprudence, objet de la sollicitude des savans et des philosophes, n'ont-elles pas répondu par leurs progrès à cette philantropie née elle-même de la civilisation?

Que de maux n'ont pas éteint, dans notre vieille Europe, le gouvernement représentatif, le jury, la chimie, la vaccine, et la source première de tous ces bienfaits, l'invention de l'imprimerie? La paix que nous possédons depuis dix-huit ans et l'entière liberté des cultes ne sont-ils pas encore une preuve que les peuples et les rois ont mieux compris leurs vrais besoins et leurs vrais intérêts? Voltaire, qui était en avant de son siècle, et qui a fait faire au

nôtre de si grands pas, avait pressenti ce qui arrive dans un temps où il était plus difficile qu'à présent de préjuger de l'avenir. « On est effrayé, dit-il, de voir que tant d'abus et de désordres sont nés de l'ignorance profonde où l'Europe a été plongée si long-temps; et les souverains, qui sentiront enfin combien il importe d'être éclairés, deviendront les bienfaiteurs de l'humanité en favorisant les progrès des connaissances, qui sont le soutien de la tranquillité et du bonheur des peuples, et le plus solide rempart contre les entreprises du fanatisme. »

On s'étonne parfois que les Grecs, amans passionnés des arts et du beau, que leurs philosophes qu'on voit passant leur vie à la recherche de la vérité, et formant de si nombreux disciples, n'aient pas augmenté ainsi les progrès de la civilisation. Mille raisons s'y opposaient, et d'abord l'amour de la patrie, qui est une sorte d'égoïsme politique; cet égoïsme existait encore chez les plus grands hommes : Tacite vient nous en donner une preuve. « Les Chamaves, dit-il, ayant, de concert avec les nations voisines, chassé et détruit les Bructères, nous ménagèrent jusqu'au plaisir de contempler ce combat. Sans être obligés de descendre sur l'arène, et, ce qui est plus beau, n'étant que simples spectateurs, nous vîmes plus de soixante mille

hommes venir se faire égorger sous nos yeux pour l'amusement de nos regards. Puisse, au défaut d'affection pour nous, subsister éternellement dans le cœur des nations cette haine d'elles-mêmes! Aussi bien, tout ce que la fortune peut faire de plus dorénavant pour un empire que pressent ses destinées, c'est de livrer ses ennemis à la discorde. »

Mille raisons s'opposaient, avons-nous dit, aux progrès de la civilisation : l'égoïsme politique, la difficulté des voyages, la différence des idiomes, la lenteur avec laquelle les manuscrits pouvaient se copier et se répandre, l'ignorance totale des peuples barbares, et l'amour des combats!... Une guerre générale, une révolution venaient éteindre le peu de lumières qu'avait fait naître un intervalle de repos. Depuis que rien ne se perd, que l'homme, avide de connaissances et brûlant de les communiquer à ses semblables, parcourt la terre et les mers avec la rapidité de l'aigle, elles se multiplient, s'étendent, se perfectionnent dans un espace immense, et aucune force n'est désormais capable d'en suspendre le cours. Chaque siècle verra éclore de nouvelles inventions, de nouveaux bienfaits de cette civilisation calomniée par quelques sophistes, et la progression toujours plus rapide des lumières conduira le monde à de nouvelles destinées que notre intelligence ne peut imaginer ni prévoir. Que

si des événemens malheureux, quelques esprits étroits jetés par le hasard à la tête des états, ou le résultat tardif de mauvaises institutions troublent la marche de la nature, ces accidens passagers donneront ensuite une nouvelle énergie au mouvement comprimé de l'esprit humain.

Et tout cela nous l'avons vu, nous l'éprouvons encore sans y arrêter notre attention; nous jouissons des bienfaits de la civilisation sans reconnaissance et comme par habitude. Si nous prenions la peine de comparer notre siècle avec ceux qui l'ont précédé, nous serions étonnés de la facilité avec laquelle le peuple se procure à peu de frais ce qui coûtait autrefois des millions aux souverains, et de l'accroissement du bien-être de toutes les classes. Le luxe, contre lequel ont crié tant de philosophes et de législateurs, concourt maintenant à la prospérité de l'Europe; il favorise le commerce, l'industrie, et conserve en quelque sorte les mœurs par le travail de la classe ouvrière.

L'histoire de toutes les sociétés anciennes est à peu près la même : comme les hommes, elles naissent, s'élèvent, se perfectionnent, vieillissent et meurent. L'empire romain a suivi l'ordre commun, il a même accompli deux fois toutes ces périodes : arrêté dans sa chute par la puissance d'une religion simple et austère, régénéré par la vertu de

son fondateur et le sang de ses martyrs, il s'est relevé pour retomber encore.

Déjà fort à sa naissance, ses armes, ses lois, ses mœurs surtout, ont conservé long-temps sa vigueur; les vices ou l'incapacité de ses souverains, la puissance des soldats, l'avidité des proconsuls, et l'immense inégalité des fortunes, sont les premières causes de sa décadence. L'esclavage et ses effets désastreux, la mollesse des classes libres, la dépravation des mœurs et l'indifférence politique d'un peuple abruti par le despotisme, en sont la conséquence naturelle. Il n'existait plus de classe moyenne, plus de nation; Rome elle-même ne renfermait dans ses murs que des hommes énervés par les plaisirs et le luxe, ou flétris par la servitude. Tout enfin concourait à hâter sa chute; la religion chrétienne et le génie de Constantin n'ont pu que la retarder. Les peuplades du Nord se sont opposées à une régénération politique nouvelle et plus complète. Le christianisme lui-même reçut le joug de la barbarie, et une partie de ses bienfaits fut perdue.

Une irruption de Barbares suffisait alors pour anéantir les germes de la civilisation. Toutes les connaissances étaient renfermées dans la tête de quelques hommes ou déposées sur quelques manuscrits. Depuis lors l'imprimerie a immortalisé nos

lumières en les multipliant à l'infini; elle a arraché le sceptre des mains de la force, pour le donner à l'intelligence.

Nous arrivons à notre sujet spécial.

Obligé de parler de beaucoup de choses qui n'avaient pas été jusque là l'objet de mes études, j'ai dû compulser un grand nombre d'auteurs, étudier et coordonner à la hâte. Je crois avoir puisé dans de bonnes sources, mais je ne pourrai vous présenter mes réflexions qu'avec des noms à l'appui : je n'ai pu être élégant et suivi; j'ai au moins voulu être vrai. Je réclame toute votre attention et surtout votre indulgence.

L'état politique ou social, l'intelligence et l'industrie sont les classes principales de la civilisation; des subdivisions nombreuses se rattachent ensuite à chacune de ces classes; elles se présenteront d'elles-mêmes à nos yeux.

Une sage liberté doit être le but de tout bon gouvernement, comme il est celui de toute société. Les Romains en ont beaucoup moins joui qu'on ne le croit généralement. Nous avons vu que la liberté existe en raison de la civilisation. Les mœurs barbares des sauvages et leur profond abrutissement, la vie errante des peuples nomades et leur existence

fondée sur le pillage en donnent des preuves évidentes [4]. Les Romains sont loin d'un tel état, surtout aux premiers siècles de l'ère chrétienne ; mais peut-être sont-ils plus éloignés d'une véritable civilisation.

Les peuples vaincus qui leur avaient apporté les arts, les lettres, l'industrie et les richesses peuvent revendiquer une partie de leur gloire; la guerre était l'unique occupation du peuple-roi, et (j'ose le dire, malgré l'opinion du savant Cousin) la guerre tue la civilisation [5]... Une multitude de pauvres en étaient la conséquence ; cette populace féroce et fière autant que dissolue finit par tyranniser la portion la plus éclairée de la nation, en donnant le sceptre à des monstres qui la flattaient.

Les Romains fondaient leur existence sur l'esclavage. Selon les auteurs anciens, c'est la pitié qui l'a établi : leur droit des gens permettait de tuer les prisonniers de guerre, il valait mieux les rendre esclaves !... Ce raisonnement serait bon, s'il était permis en effet de tuer des prisonniers; mais d'où venait ce droit? de la barbarie de leurs mœurs, de l'enfance d'une civilisation qu'on s'obstine à trouver avancée, et que Rousseau trouve admirable. L'esclavage en effet se montrait partout chez le *peuple libre et puissant* comme il se nommait lui-même [6]. « On pourrait, dit Tacite, citer plusieurs

citoyens romains qui comptaient plus de vingt mille esclaves faits à la guerre, achetés à l'encan ou dans les marchés; ils y étaient exposés tout nus, et portaient au cou un écriteau sur lequel leurs bonnes ou mauvaises qualités étaient détaillées. » Lucullus donnait les siens pour quelques drachmes [7]....

Leur propre servitude a été la suite de ce système : les esclaves ont fait trembler leurs maîtres[8], et ce ne fut pas le seul résultat fâcheux; l'esclavage avilit tous les travaux utiles; l'agriculture fut négligée au point qu'ils furent obligés de tirer leur blé de l'Afrique; la population romaine diminua sensiblement en même temps que la misère augmentait. Les empereurs recrutèrent alors en Italie, ensuite dans les provinces, et jusque chez les Barbares, après avoir fait des lois inutiles pour la propagation de l'espèce. Nous voyons César donner des récompenses à ceux qui avaient beaucoup d'enfans, et défendre aux filles nubiles de porter des pierreries. Les lois d'Auguste furent plus florissantes, mais elles trouvèrent mille obstacles.

L'organisation des pouvoirs s'opposait elle-même à une véritable liberté, à une véritable action des citoyens sur les affaires générales de l'empire. Ils étaient libres cependant de se remuer, de s'agiter dans leur petite sphère, et c'est un droit que les

empereurs les plus despotes ne leur ont pas enlevé, car il leur servait. Plus en effet leur activité morale était occupée d'intérêts de localité, moins elle cherchait à s'ingérer dans les affaires de l'état, et le despotisme y gagnait. Voici quelle était, à la fin de la république, la constitution des villes ou municipes.

Tous les droits, tous les intérêts, l'existence publique tout entière étaient centralisés à Rome, non-seulement moralement et en droit, mais matériellement. Dans les murs de Rome seule se consommaient tous les actes du citoyen romain.

Aucune centralisation de ce genre n'avait eu lieu à l'égard de ce que nous appelons aujourd'hui intérêts administratifs. Chaque ville était demeurée sur ce point isolée et distincte, réglant elle-même ses affaires comme le ferait un simple particulier.

La nomination et la surveillance des magistrats chargés des affaires locales se consommaient pleinement sur les lieux, sans intervention de l'autorité centrale, et par l'assemblée des principaux habitans.

Dans cette assemblée étaient admis tous les habitans possédant un certain revenu.

Les habitans de Rome avaient, comme on le voit, d'assez grands priviléges encore sous la république; aussi tout ce qu'il y avait d'hommes con-

sidérables y affluaient-ils : mais quand la vie politique s'éteignit dans Rome avec le mouvement de la liberté, cette affluence diminua. Cela convenait au despotisme naissant ; et loin de s'y opposer, il favorisa cette tendance, en accordant aux Romains des provinces le droit d'envoyer leur suffrage cacheté à Rome, où le dépouillement s'en faisait dans les comices. Ainsi se trahissaient à la fois les progrès de l'indifférence publique, et ceux du pouvoir absolu.

Ces progrès furent rapides : bientôt les comices furent abolis, comme il doit arriver à tous les simulacres ; toute libre intervention des citoyens dans le gouvernement disparut, et il n'y eut plus, ni à Rome, ni loin de Rome, aucun acte politique à faire ; et comme le leurre du despotisme qui commence est toujours d'offrir aux hommes les trompeurs avantages d'une honteuse égalité, le droit de cité romaine fut, presque à la même époque, indistinctement accordé à tout le monde romain. Ce droit n'était plus rien dans l'ordre politique ; il ne conférait donc à ceux qui le recevaient aucune importance réelle ; et cependant cette concession enlevait à ceux qu'elle confondait dans la foule l'importance qui pouvait encore leur rester[9].

De ces considérations sur le régime municipal des Romains, passons à ce qui concerne plus spé-

cialement les lois et la jurisprudence ; nous y trouverons la même tendance au despotisme des uns et à la servitude des autres. Sous les rois, le monarque et le sénat proposaient la loi qu'on votait dans les comices. Plus tard la lutte des patriciens et des plébéiens donna aux premiers une autorité qui s'accrut de l'ignorance du peuple, à qui ils fermèrent l'étude des lois. Toutes les formes judiciaires, en effet, ne furent connues que par les patriciens et les pontifes, jusqu'à ce que le fils d'un affranchi, Flavius, scribe ou clerc d'Appius, jurisconsulte, lui déroba et copia l'ouvrage qu'il avait fait sur les *actiones legis*, et les publia. Le peuple, en reconnaissance, le nomma *edilo-curule*, puis préteur, et l'ouvrage publié fut appelé *Jus civile flavianum.*

Le peuple alors reprit ses droits et les agrandit ; il fut établi que les plébéiens pourraient prétendre à toutes les magistratures, qu'il y aurait des préteurs chargés de juger les affaires privées, des questeurs pour juger les crimes publics, des édiles chargés de la police, des censeurs pour veiller aux mœurs, des tribuns pour s'opposer aux entreprises des patriciens; enfin le mode de suffrage donna aux plébéiens les droits que les patriciens s'étaient arrogés. La puissance exécutive resta seule au sénat, mais elle fut grande : il disposait des deniers publics, jugeait les droits des nations, déci-

dait de la guerre et de la paix, fixait le nombre des troupes romaines et alliées, distribuait les provinces et les armes aux consuls et aux préteurs, décernait les triomphes, recevait les ambassades, nommait, récompensait et punissait les rois [10]. De plus, le sénat avait le droit de condamner à mort sans procès qui il jugeait à propos : ***Potestas in populo,*** disait Cicéron, ***sed auctoritas in senatu.***

La jurisprudence fut enseignée publiquement ; la philosophie et les lettres grecques lui eussent fait faire de rapides progrès, si presque au même temps Rome n'eût perdu son indépendance. Sylla et César la façonnèrent au joug : « Sylla, dit Montesquieu, confondit la tyrannie, l'anarchie et la liberté ; il sembla ne faire des réglemens que pour établir des crimes. Ainsi, qualifiant une infinité d'actions du nom de meurtre, il trouva partout des meurtriers, et, par une pratique qui ne fut que trop suivie, tendit des piéges, sema des épines, ouvrit des abîmes sur le chemin de tous les citoyens [11]. »

César, pour mieux asservir sa patrie, se revêtit des titres de magistrature les plus chers aux Romains, avilit le sénat [12], renversa la puissance des tribuns. Auguste fit plus : laissant aux Romains le vain nom de républicains, il fut à la fois empereur, grand-pontife, consul et tribun.

Cet exemple a été suivi par les princes d'Europe qui ont voulu se rendre despotes : magistrature et grandes charges, ils ont tout accumulé sur leur tête avec la couronne.

Tous les corps de l'état furent dégradés, et tous rivalisèrent de servitude. L'empereur fut mis au-dessus des lois!...

Tibère alla plus loin encore : à la mort de Germanicus, il supprima les comices, et transféra à des sénateurs tous les droits du peuple assemblé : Caligula les rétablit pour les enlever de nouveau [13].

Un caprice, un ordre et le fer des prétoriens, telle fut la justice de Caligula et de quelques empereurs.

La crainte fit faire à Claude ce que la cruauté avait inspiré à son prédécesseur. Le règne des Titus, des Nerva, des Trajan, laissa reposer le monde.

Si, comme nous l'avons dit, le règne d'un bon prince n'est qu'un accident heureux, cette période ne fut qu'une suite de ces accidens. La nature du bonheur de l'empire fut si incertaine, si peu basée sur les lois et les mœurs, qu'un flatteur, un mauvais ministre, un événement léger en lui-même suffisaient pour ramener l'oppression et la tyrannie la plus hideuse.

Jusqu'à Adrien, rien ne fut changé dans le droit public et la jurisprudence. Julianus fut appelé à

remédier aux abus; il changea, améliora les édits des préteurs, et Adrien confirma son travail par un *sénatus-consulte* respecté jusqu'à Commode, qui fit servir les lois à assouvir ses passions. Sous ses successeurs, l'armée, les prétoriens surtout, exercèrent la suprême magistrature, jusqu'à Dioclétien qui rétablit l'ordre, sinon dans l'intérêt des peuples, au moins dans celui des souverains. *Le peuple libre et puissant* était traité sous Galère plus mal que ne le sont aujourd'hui les sujets de la Porte-Ottomane; il n'est pas de cruautés auxquelles ce prince ne se livrât pour satisfaire son avarice sordide et son aveugle ambition.

« Le paiement du cens, sous Galère, était, dit Lactance, l'image affreuse de la guerre et de la captivité. On mesurait les terres, on comptait les vignes et les arbres, on tenait registre des animaux de toute espèce, on prenait les noms de chaque individu : on ne faisait nulle distinction des bourgeois et des paysans. Chacun accourait avec ses enfans et ses esclaves; on entendait raisonner les coups de fouet : on forçait par la violence des supplices les enfans à déposer contre leur père, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris. Si les preuves manquaient, on donnait la question aux pères, aux maris, aux maîtres, pour les faire déposer contre eux-mêmes; et quand

la douleur avait arraché quelque aveu de leur bouche, cet aveu était réputé contenir la vérité. Ni l'âge, ni la maladie ne servaient d'excuse : on faisait apporter les infirmes et les malades; on fixait l'âge de tout le monde; on donnait des années aux enfans, on en ôtait aux vieillards; on payait de plus une taxe par tête, et la liberté de respirer s'achetait à prix d'argent.... Cependant les animaux périssaient, les hommes mouraient : le fisc n'y perdait rien, on payait ce qui ne vivait plus; en sorte qu'on ne pouvait ni vivre ni mourir gratuitement. Les mendians étaient les seuls que le malheur de leur condition mît à l'abri de ces violences. Galère parut en avoir pitié et voulut remédier à leur misère : il les faisait embarquer, avec ordre, quand ils seraient en pleine mer, de les y jeter. Voilà le bel expédient qu'il imagina pour bannir la pauvreté de son empire; et de peur que sous le prétexte de pauvreté quelqu'un ne s'exemptât du cens, il eut la barbarie de faire périr une infinité de misérables. »

Mais sans rappeler les temps de la tyrannie romaine où toute liberté avait fui devant la force et la terreur, dans les beaux siècles de la république chaque patricien n'avait-il pas des cliens soumis et servilement obéissans? Le débiteur insolvable n'était-il pas vendu ainsi que ses enfans? Le père de

famille, quelles que fussent ses mœurs, n'avait-il pas droit de vie et de mort sur sa femme et toute sa postérité, qu'il mettait souvent à l'encan pour assouvir sa cupidité et ses passions?

Les consuls, revêtus d'un pouvoir fort grand, n'exigeaient-ils pas de tous les citoyens un respect et des hommages tels qu'on n'en a jamais rendus aux rois de l'Europe chrétienne? Les censeurs ne pouvaient-ils pas s'immiscer dans l'intérieur des ménages, et y parler en maîtres sur les détails les plus secrets de la vie privée? Toutes ces assertions pourraient paraître hasardées, mais il n'en est pas une sur laquelle je n'aie recueilli des preuves puisées dans les auteurs contemporains ou dans les historiens les plus honorés de l'antiquité. J'ai dit que chaque patricien avait des cliens servilement obéissans : nous voyons dans Dion Cassius que le client était obligé d'honorer son patron par tous les témoignages de respects, et au besoin, de le servir aux dépens de sa fortune et de sa vie.

« Les cliens, dit Suétone, se rendaient tous les matins à la porte de leur patron pour faire leur cour, et accompagnaient sa litière à pied dans les rues. »

« Depuis les progrès du luxe, dit Juvénal, on adopta la coutume de donner à chaque client une certaine portion de mets qu'il emportait dans un

panier. » Enfin nous lisons dans Denys d'Halicarnasse que, lorsque les empereurs eurent enlevé au peuple le droit d'élire ses magistrats, le patronage et le droit de client devinrent inutiles; cet usage se perdit, mais l'éloquence n'en fut que plus vénale : l'institution du patronage avait eu cela de bon, qu'elle fit naître les jurisconsultes, par l'obligation où se trouvait le patron d'expliquer la loi à son client et de le défendre dans ses procès.

J'ai dit que le père avait droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfans qu'il exposait dans les marchés publics; « le père, dit le même Denys, avait droit de vie et de mort sur ses enfans; il pouvait même les vendre comme esclaves, s'ils n'étaient pas mariés. » Nous voyons dans le code que Dioclétien abolit cette loi qui fut rétablie ensuite par Constantin. Il permit de plus aux citoyens romains de faire leurs fils esclaves en naissant.

J'ai dit que les citoyens libres de Rome étaient tenus envers les consuls aux mêmes actes de servilité que les sujets des rois absolus. Sénèque, Tite-Live et Suétone nous racontent que tout citoyen devait s'écarter de la route, se découvrir la tête, descendre de cheval, se lever au passage des consuls, et que si quelqu'un négligeait de marquer ces déférences, le consul donnait ordre à un de ses licteurs de le rappeler à son devoir. Le consul

Acilius ordonna de briser le siége curule d'un préteur, parce qu'il ne s'était pas levé devant lui.

J'ai dit que les censeurs s'immisçaient dans l'intérieur des ménages et parlaient en maîtres sur les plus simples détails de la vie privée : Tite-Live, Valère, Maxime et Cicéron nous disent que les censeurs avaient le droit d'infliger des notes de flétrissure d'après leur conviction et pour des raisons qu'ils jugeaient suffisantes. Les sénateurs seuls avaient le droit d'exiger un motif.

La juridiction des censeurs ne s'étendait point sur les crimes publics, ni sur les délits qui étaient punis par les lois; la poursuite en appartenait aux magistrats civils, mais elle n'embrassait que les fautes ou les contraventions de peu d'importance dans la vie privée des particuliers, comme, par exemple, si un individu ne gérait pas bien ses propriétés, si un chevalier négligeait l'entretien de son cheval, ce qu'on appelait *incuria* ou *impolitia;* lorsqu'un citoyen vivait trop long-temps célibataire, dans ce cas il était condamné à une amende qu'on appelait *æs uxorium, festus;* lorsque quelqu'un contractait des dettes sans nécessité, et particulièrement s'il n'avait pas montré assez de courage dans les combats, si on lui reprochait des mœurs dissolues, etc. Sous les empereurs les censeurs furent supprimés; mais eux-mêmes ou d'au-

tres magistrats remplirent les principales fonctions de cette charge jusqu'à Tibère, qui pensa qu'une pareille institution ne convenait point au temps où il vivait.

Il existe d'autres institutions, d'autres lois, aussi contraires à une véritable liberté. Je ne citerai que la loi *Didia*, qui déterminait la dépense des repas et le nombre des convives. Dans le cas de contravention, celui qui donnait le festin, et les invités, payaient une forte amende chacun.

Le principe de toutes ces lois pouvait être bon, l'abus en était affreux; mais doit-on s'en étonner lorsqu'on voit la manière dont ils traitaient les peuples vaincus? Un général romain prenait une ville ennemie, il en mettait la population aux enchères, séparait les membres de chaque famille pour en tirer un meilleur parti, et la jeune fille comme la matrone était dépouillée au gré de l'acheteur. La pudeur et la piété étaient inconnues au peuple le plus civilisé.

De tels exemples peignent à eux seuls une nation et une époque.

L'autorité des tribuns du peuple prouve mon assertion au lieu de la détruire. Elle était devenue dans l'état un véritable despotisme. « C'est au point, dit Tite-Live, que si quelqu'un offensait un tribun par des actes et des propos, il était maudit et ses

bien confisqués. » Cette loi porta leur pouvoir et leur arrogance au dernier degré. La création des décemvirs, en détruisant ce despotisme, créa un despotisme nouveau aussi violent et souvent plus arbitraire que l'autre.

La mort de Virginie est assez connue pour n'avoir pas besoin de la rappeler; elle n'est pas le seul exemple de la tyrannie des décemvirs. La loi des douze Tables, dont ils furent les auteurs, est pleine de dispositions très cruelles; on y trouve le supplice du feu, la peine capitale contre le vol et, bien plus, contre les libellistes et les poètes! « Cela n'est guère, dit Montesquieu, du génie de la république où le peuple aime à voir les grands humiliés; mais des gens qui voulaient *renverser la liberté* craignaient les écrits qui pouvaient rappeler l'esprit de liberté. »

« Rome, ajoute-t-il ailleurs, se vit soumise à une tyrannie aussi cruelle que celle de Tarquin; quand Tarquin exerçait ses vexations, Rome était indignée du pouvoir qu'il avait usurpé; quand les décemvirs exercèrent les leurs, elle fut étonnée du pouvoir qu'elle leur avait donné. »

Rois, consuls, tribuns, décemvirs, dictateurs, rien ne constitua à Rome une véritable liberté que les lumières seules peuvent donner, et que la succession des siècles accorde à l'expérience.

tres magistrats remplirent les principales fonctions de cette charge jusqu'à Tibère, qui pensa qu'une pareille institution ne convenait point au temps où il vivait.

Il existe d'autres institutions, d'autres lois, aussi contraires à une véritable liberté. Je ne citerai que la loi *Didia*, qui déterminait la dépense des repas et le nombre des convives. Dans le cas de contravention, celui qui donnait le festin, et les invités, payaient une forte amende chacun.

Le principe de toutes ces lois pouvait être bon, l'abus en était affreux; mais doit-on s'en étonner lorsqu'on voit la manière dont ils traitaient les peuples vaincus? Un général romain prenait une ville ennemie, il en mettait la population aux enchères, séparait les membres de chaque famille pour en tirer un meilleur parti, et la jeune fille comme la matrone était dépouillée au gré de l'acheteur. La pudeur et la piété étaient inconnues au peuple le plus civilisé.

De tels exemples peignent à eux seuls une nation et une époque.

L'autorité des tribuns du peuple prouve mon assertion au lieu de la détruire. Elle était devenue dans l'état un véritable despotisme. « C'est au point, dit Tite-Live, que si quelqu'un offensait un tribun par des actes et des propos, il était maudit et ses

bien confisqués. » Cette loi porta leur pouvoir et leur arrogance au dernier degré. La création des décemvirs, en détruisant ce despotisme, créa un despotisme nouveau aussi violent et souvent plus arbitraire que l'autre.

La mort de Virginie est assez connue pour n'avoir pas besoin de la rappeler; elle n'est pas le seul exemple de la tyrannie des décemvirs. La loi des douze Tables, dont ils furent les auteurs, est pleine de dispositions très cruelles; on y trouve le supplice du feu, la peine capitale contre le vol et, bien plus, contre les libellistes et les poètes! « Cela n'est guère, dit Montesquieu, du génie de la république où le peuple aime à voir les grands humiliés; mais des gens qui voulaient *renverser la liberté* craignaient les écrits qui pouvaient rappeler l'esprit de liberté. »

« Rome, ajoute-t-il ailleurs, se vit soumise à une tyrannie aussi cruelle que celle de Tarquin; quand Tarquin exerçait ses vexations, Rome était indignée du pouvoir qu'il avait usurpé; quand les décemvirs exercèrent les leurs, elle fut étonnée du pouvoir qu'elle leur avait donné. »

Rois, consuls, tribuns, décemvirs, dictateurs, rien ne constitua à Rome une véritable liberté que les lumières seules peuvent donner, et que la succession des siècles accorde à l'expérience.

Les provinces, moins privilégiées que la capitale, étaient plus malheureuses encore. Accablées sous d'énormes impôts, elles avaient à peine le droit de se plaindre des proconsuls, toujours soutenus à Rome malgré les lois.

Asconius, dans son commentaire sur Cicéron, parle de trois sortes d'impôts acquittés par les provinces : la taxe régulière ou accoutumée, l'exaction irrégulière ou réquisitoire, et la contribution libre.

« On porta différentes lois, dit Juvénal, pour assurer aux provinces une bonne administration ; mais ces actes ne purent jamais arrêter la rapacité des gouverneurs romains, et ils accablèrent toujours les provinces par leurs exactions. Elles étaient forcées d'assouvir non-seulement leur cupidité, mais encore celle de leurs officiers et de toute leur suite, des lieutenans, des préfets, des tribuns, même de leurs affranchis et de leurs esclaves favoris.

« Le passage des magistrats romains dans les provinces ressemblait à celui des sauterelles qui dévorent tout ce qui est vif, et ne laissent que les branches desséchées et les racines mortes. Verrès prit en Sicile tous les objets d'arts, il y ruina le pays, il n'épargna ni champ, ni maison, ni temple, et ce que Verrès fit en Sicile, Pison le faisait en Macédoine, Gabinius en Syrie, Appius en Cilicie et Scipion en Asie [14]. »

On rougissait si peu de ces brigandages, que des particuliers même, de retour d'une province après l'avoir pillée, étalaient hardiment le fruit de leurs vols aux yeux du peuple, et trouvaient à Rome des protecteurs d'autant plus puissans qu'ils avaient plus volé de trésors et d'objets précieux.

Dans le principe, si la conduite d'un proconsul était irréprochable, on lui rendait de très grands honneurs, tels que l'érection de statues, de temples, de monumens équestres, que la flatterie fit depuis élever à tous les gouverneurs, quelque oppressive et corrompue qu'eût été leur administration.

On instituait même des jours de fête en leur honneur, tels que ceux de Marcellus en Sicile et de Mucius Scœvola.

Dès que la paix, les richesses et un gouvernement absolu eurent amené dans l'état l'indifférence des affaires publiques et la mollesse de l'Asie, l'inégalité des fortunes, le luxe, la corruption, l'abandon de l'agriculture, la misère en furent les conséquences; Sylla, César, Auguste avaient donné à leurs créatures des propriétés immenses : « Cet accroissement excessif des propriétés, devenues onéreuses aux propriétaires eux-mêmes, produisit à Rome, dit Meiners, un changement d'idées fort extraordinaire; car, au lieu que les riches terriers

redoutaient autrefois plus que la mort le nom même des lois agraires, maintenant ils se félicitaient de l'espoir qu'elles leur donnaient de pouvoir vendre légitimement ces biens importuns pour lesquels ils auraient en vain cherché des acheteurs. » Il n'est pas nécessaire sans doute d'avertir que l'expulsion tyrannique de tant de milliers d'anciens propriétaires, et l'accroissement sans bornes d'un petit nombre de domaines, devaient amener de plus en plus le discrédit de l'agriculture, l'abandon des terres et la dévastation de l'Italie.

L'étude des sciences et l'habitude de l'observation firent faire, il est vrai, des progrès à la théorie de l'agriculture; mais en même temps sa pratique déclinait rapidement, et tous les agronomes de l'antiquité s'en plaignaient. Le travail des terres fut dépouillé de cette intelligence, de cette affection, de ce zèle qui avaient hâté ses succès.

« Lorsque C. Gracchus traversa la Toscane, dit Plutarque, il trouva le pays presque désert, et ceux qui y labouraient la terre ou gardaient les bêtes pour la plupart esclaves venus des pays étrangers. »

Plus les Romains étendaient leur empire par de glorieuses conquêtes, plus ils avançaient rapidement vers leur ruine ; en effet, avec les richesses des nations vaincues ils en recevaient les vices ou remportaient de chez elles de nouveaux besoins et

de nouveaux désirs qui, dans la suite, n'eurent ni bornes ni frein. Je ne dirai pas, avec Meiners, que ce fut la richesse qui fit du mal, mais bien le passage trop subit d'un état de guerre à un état de repos absolu, dont la mollesse et la corruption devaient être la suite chez un peuple privé d'instruction et de cette expérience, de ces lumières qui apprennent à se servir de la prospérité.

Enfin cette liberté qu'il n'avait jamais possédée qu'imparfaitement, qui n'entrait pas même dans les vues du sénat, puisqu'elle eût relâché la discipline, ce reste de liberté s'évanouit devant un despotisme cruel. Le peuple se déprava en perdant sa force et sa dignité : l'esprit militaire était tout chez lui; le commerce et l'industrie étaient regardés comme des occupations serviles, les manufactures n'obtenaient aucun encouragement.

Peu faits aux douceurs du repos, à ces vertus filles de l'industrie et des lettres, les Romains dissipèrent dans la débauche et les excès ce qu'ils avaient acquis par les conquêtes [15].

Ces excès de tout genre, ces mœurs d'un peuple si puissant, si vanté, si célèbre dans les annales du monde, nous les verrons dans toute leur nudité. Cette peinture, que je me suis efforcé de rendre aussi fidèle que possible, sera le sujet de notre prochain entretien.

CINQUIÈME LEÇON.

Dans la leçon précédente nous nous sommes occupés de l'état politique et social du peuple romain sous ses rois, ses consuls et ses empereurs.

Dans cette esquisse, tracée d'une manière plus que succincte, vous avez souvent eu occasion de déplorer les effets du pouvoir absolu et des mauvaises institutions qui régissaient l'empire. J'ai peut-être appuyé trop fortement sur ces misères du peuple-roi : c'est à dessein que je l'ai fait; je le ferai encore aujourd'hui, mais toujours sans sortir du vrai. Je veux vous mettre à même d'apprécier la différence des deux civilisations, et je dirai, avec Casti :

Che se riflession comento o glossa
Faccio talor sopra il brutal governo
Lo fo perchè ciascun confrontar possa
Con quei tempi antichissimi il moderno,
Onde felicitarsi appien possiamo
Dei fortunati secoli in cui siamo...

Dans le courant de mes précédentes leçons, j'ai donné quelques aperçus des mœurs romaines; nous allons en parler aujourd'hui avec plus de détails; mais vous pardonnerez à ma plume, forcée d'être chaste en présence d'un tel auditoire, de taire la plus grande partie des faits que je pourrais citer, de voiler le coin du tableau qui eût pu paraître le plus piquant. Les Romains élevaient des statues à la pudeur; mais (comme Louis XI le faisait avec sa bonne Vierge) ils ne les visitaient que pour prier la déesse de ne pas punir leur infâme conduite.

Je parlerai d'abord des femmes, car elles font en grande partie les mœurs des états.

Dans les premiers temps de Rome, les femmes, vêtues avec simplicité, passaient leurs journées assises dans leur *atrium*, filant au milieu de leurs domestiques, ou tissant les vêtemens de leur famille. Alors ces femmes apportaient à leurs maris une beauté mâle, une santé robuste, des mœurs chastes, et ces habitudes d'ordre et d'économie qui répandent l'aisance, même au sein de la pauvreté. Digne de son époux, la femme romaine partageait le jour ses travaux, et la nuit sa couche grossière; elle l'encourageait dans les combats, le repoussait s'il revenait sans armes, et lui apprenait par son exemple à préférer la mort au déshonneur. De telles

femmes régénèrent et élèvent l'ame de l'homme qui les possède, car la destinée de la femme n'est pas seulement de répandre dans l'atmosphère qui l'environne ce parfum d'amour, de pudeur, de douceur et de charité qui l'élève au-dessus de notre sexe; mais encore d'inspirer à celui qui l'a choisie pour compagne ces vertus grandes et sévères que sa faiblesse ne lui permet pas d'atteindre.

Telle était en effet la femme dans les nations helvétiques, germaines ou gauloises, ou dans les beaux temps de la république romaine; telle est, et avec plus de charme encore, la femme telle que nous l'a faite la civilisation chrétienne. Par elle, la nature a repris ses droits, et les mœurs tendent toujours à s'améliorer et à s'épurer.

Mais ce n'est malheureusement pas là le tableau que j'ai à tracer. La civilisation païenne était arrivée à un tout autre résultat. Aux anciennes vertus civiques avaient succédé les plus honteux, les plus infâmes commerces et la corruption la plus dégoûtante, quoiqu'elle eût son siége dans de voluptueuses demeures. Ces vices, cette corruption, je ne puis en parler ici avec détail : je me bornerai à vous entretenir du luxe et des usages qui les accompagnaient. Toutefois, obligé que je suis d'avoir souvent recours à des citations, mon récit ne pourra être élégant ni suivi; mais on aura peu de

peine à lier le genre d'idées que mes citations feront naître. . . . . . .

Un architecte, nommé Mazois, fut chargé, en 1816 ou 1817, de recherches savantes sur les constructions romaines; il a publié à ce sujet un ouvrage peu connu, dans lequel, par une ingénieuse fiction imitée de l'auteur d'*Anacharsis*, il nous transporte dans l'intérieur d'un de ces palais du temps de l'empire qu'il reconstruit à neuf. Après avoir parlé des milliers de colonnes, du porphyre, de l'or et des peintures lascives qui l'embellissaient; après avoir dépeint jusqu'aux cliens serviles qui en étaient comme un mobilier obligé, il arrive au boudoir d'une dame romaine. « Rome, dit le héros qu'il a mis en scène, Rome offrit à Brennus moins de trésors pour sa rançon que Scaurus n'en a réunis dans l'appartement de sa femme; jamais mortel n'a, je crois, rassemblé en un même lieu tant de divers genres de richesses. Croirais-tu qu'une seule perle d'un des colliers de Lollia a coûté six millions de sesterces [1]! La quantité d'objets consacrés à sa parure m'a effrayé. Je ne saurais faire l'énumération de cette immensité de choses destinées à la toilette des dames romaines. On nous montra des vases de toutes formes et de tous métaux, contenant, soit des parfums, soit des compositions pour donner à leurs cheveux la teinte

des nôtres, ou rendre aux teints livides et pâles les couleurs fraîches et pures de la jeunesse. Des armoires précieuses renfermant, les unes des robes de prix, pressées sous des poids nombreux qui leur conservent le lustre et l'éclat qu'elles avaient en sortant de la main de l'ouvrier; les autres, des tissus d'une grande finesse pour se laver et s'essuyer; des miroirs de métal, et d'autres de verre que l'on fait venir de Sidon. Quant aux ornemens, c'est un délire chez les Romaines; elles mettent l'univers à contribution pour rehausser l'éclat de leurs charmes. L'Égypte leur fournit des étoffes xylines; Tyr change pour elles la blancheur éblouissante des toisons en une pourpre éclatante; l'or et la soie, mélangés avec art, composent le tissu varié de leurs vêtemens; des émeraudes d'un vert azuré, des perles que recèlent les mers profondes de l'Orient, couvrent leurs robes, se balancent à leurs oreilles, ou brillent dans leur coiffure. Mais c'est trop peu de ces richesses, dont la valeur peut être appréciée; elles se sont créé des raffinemens de luxe qui n'auraient aucun prix sans leur folie. Ces fleurs que le printemps fait éclore sous l'haleine des zéphirs, sont pour elles sans parfums et sans charmes, si elles ne leur sont apportées des pays étrangers; encore leur préfèrent-elles des couronnes de fleurs artificielles, dont on va chercher la matière et le

parfum au-delà de l'Indus. Mais, le croirais-tu, Ségimer! non contentes de mépriser ces innocens atours que l'heureux climat d'Italie s'empresse à leur offrir sans frais presqu'en toute saison, elles se dépouillent elles-mêmes du plus noble ornement dont la nature se soit plue à les embellir; elles se rasent la tête pour la parer de chevelures blondes, achetées à prix d'or aux jeunes vierges de la Gaule et de la Germanie. Voilà jusqu'où les femmes de Rome ont porté le luxe et la superfluité. »

Mais laissons Mazois, et ouvrons Pline : « Les cosmétiques, nous dit-il, couvraient la figure des dames romaines. Poppée, femme de Néron, imagina une espèce de pommade pour conserver sa fraîcheur, qu'on appela de son nom *poppeanum*, faite de lait d'ânesse, dans lequel elle avait aussi coutume de se baigner. On faisait traire journellement 500 ânesses dont le lait servait à cet usage. »

Je pourrais multiplier les citations : un seul ouvrage de Bœttiger sur les antiquités romaines, intitulé *Sabine*, nous fournirait au besoin vingt pages de notes curieuses sur le même sujet; nous nous bornerons aux suivantes, qui peignent plus particulièrement le luxe effréné, ridicule et cruel des femmes de Rome, sous les empereurs: « Le matin, au sortir du lit, on présente l'aiguière d'argent remplie de lait d'ânesse. *Sabine* s'y lave les mains, et

des nôtres, ou rendre aux teints livides et pâles les couleurs fraîches et pures de la jeunesse. Des armoires précieuses renfermant, les unes des robes de prix, pressées sous des poids nombreux qui leur conservent le lustre et l'éclat qu'elles avaient en sortant de la main de l'ouvrier; les autres, des tissus d'une grande finesse pour se laver et s'essuyer; des miroirs de métal, et d'autres de verre que l'on fait venir de Sidon. Quant aux ornemens, c'est un délire chez les Romaines; elles mettent l'univers à contribution pour rehausser l'éclat de leurs charmes. L'Égypte leur fournit des étoffes xylines; Tyr change pour elles la blancheur éblouissante des toisons en une pourpre éclatante; l'or et la soie, mélangés avec art, composent le tissu varié de leurs vêtemens; des émeraudes d'un vert azuré, des perles que recèlent les mers profondes de l'Orient, couvrent leurs robes, se balancent à leurs oreilles, ou brillent dans leur coiffure. Mais c'est trop peu de ces richesses, dont la valeur peut être appréciée; elles se sont créé des raffinemens de luxe qui n'auraient aucun prix sans leur folie. Ces fleurs que le printemps fait éclore sous l'haleine des zéphirs, sont pour elles sans parfums et sans charmes, si elles ne leur sont apportées des pays étrangers; encore leur préfèrent-elles des couronnes de fleurs artificielles, dont on va chercher la matière et le

parfum au-delà de l'Indus. Mais, le croirais-tu, Ségimer! non contentes de mépriser ces innocens atours que l'heureux climat d'Italie s'empresse à leur offrir sans frais presqu'en toute saison, elles se dépouillent elles-mêmes du plus noble ornement dont la nature se soit plue à les embellir; elles se rasent la tête pour la parer de chevelures blondes, achetées à prix d'or aux jeunes vierges de la Gaule et de la Germanie. Voilà jusqu'où les femmes de Rome ont porté le luxe et la superfluité. »

Mais laissons Mazois, et ouvrons Pline : « Les cosmétiques, nous dit-il, couvraient la figure des dames romaines. Poppée, femme de Néron, imagina une espèce de pommade pour conserver sa fraîcheur, qu'on appela de son nom *poppeanum*, faite de lait d'ânesse, dans lequel elle avait aussi coutume de se baigner. On faisait traire journellement 500 ânesses dont le lait servait à cet usage. »

Je pourrais multiplier les citations : un seul ouvrage de Bœttiger sur les antiquités romaines, intitulé *Sabine*, nous fournirait au besoin vingt pages de notes curieuses sur le même sujet; nous nous bornerons aux suivantes, qui peignent plus particulièrement le luxe effréné, ridicule et cruel des femmes de Rome, sous les empereurs: « Le matin, au sortir du lit, on présente l'aiguière d'argent remplie de lait d'ânesse. *Sabine* s'y lave lès mains, et

ayant fait signe à son jeune page, elle s'essuie en maniant les beaux cheveux de cet enfant. Les cosmétiques viennent après, et jouent leur rôle. Ce n'est pas sans raison que Martial disait à une dame romaine : « Tu n'es composée que de mensonges ; tu vis à Rome et tes cheveux croissent sur le bord du Rhin ; le soir tu quittes les deux tiers de ta personne, qui restent pendant la nuit enfermés dans des boîtes. Tes joues, tes sourcils, sont l'ouvrage d'une de tes esclaves : aussi un homme ne peut-il te dire : *Je t'aime*; tu n'es pas ce qu'il aime, et personne n'aime ce que tu es, etc. »

Pendant ce travail de toilette, il n'y avait encore eu ni coups d'épingles dans les bras ou au sein de Calamis, ni coups de fouet sur les épaules de Pescas : chose rare et qu'on devrait regarder comme un miracle. Un caprice sanguinaire est l'humeur habituelle des dames romaines pendant leur toilette ; accoutumées aux combats des gladiateurs, faites dès leur enfance à voir infliger aux esclaves des punitions sanglantes, elles se vengent, sur les personnes qui les entourent, des contrariétés les plus légères. Mais si quelque malheureuse esclave commet une faute réelle, on l'attache à un bloc pesant creusé des deux côtés, et qui, fixé aux cuisses, lui servira de siége, siége qu'elle doit traîner jour et nuit, etc.

Les progrès rapides des armes républicaines n'avaient servi qu'à hâter la dépravation des mœurs dans toutes les classes.

Après cette suite de victoires qui laissèrent un funeste loisir aux Romains, s'établirent les mystères bachiques apportés par quelques malheureux Grecs qui couraient le pays. « Ces mystères, raconte Meiners, d'après Tite-Live, étaient célébrés trois fois l'an, de jour, et seulement par des femmes. Mais bientôt, grace au zèle d'une prêtresse campanienne, ils prirent une tout autre forme, et devinrent une fête nocturne, qui avait lieu cinq fois par mois et à laquelle les hommes étaient admis.

« Après ce changement, ils ne tardèrent pas à s'étendre sur toute l'Italie, et ne furent bientôt que des scènes de débauches honteuses et des ateliers de forfaits, etc., etc. »

« C'était, ajoute-t-il plus loin, c'était aussi dans ces fêtes infâmes que l'on forgeait les fausses signatures et les testamens, et que l'on enseignait aux initiés l'art des empoisonnemens secrets. » Certes, il fallait que Rome et l'Italie fussent déjà bien corrompues, s'il est vrai que plusieurs milliers d'individus avaient perdu leur vertu dans cette affreuse école, et qu'elle eût pu rester cachée aussi longtemps. « A Rome, dit Polybe, au temps du dernier Scipion, les uns consumaient leurs biens avec les

mignons, les autres avec les courtisanes, ou en concerts et en festins dispendieux, ayant contracté dans la guerre de Perse les inclinations des Grecs; et ce désordre était devenu une fureur parmi les jeunes gens.» Mais laissons ces dégoûtantes orgies pour des sujets plus attrayans; assistons au repas d'un de ces superbes patrons qui, au milieu de ses cliens, semble un monarque d'Asie cherchant à dépenser en orgueilleuses futilités le temps et l'or qui lui pèsent. Il est certaine salle à manger qui, dans notre siècle, a fait beaucoup de bruit; mais j'ose affirmer, sans l'avoir vue, que, bien qu'elle ait coûté une somme énorme, elle devait être un misérable taudis, comparée à celle d'un patricien du troisième siècle.

Le *triclinium* (c'est le nom qu'on donne à cette partie de l'appartement) est partagé en deux. La partie supérieure est occupée par la table et les lits, car les voluptueux Romains de l'empire ne mangeaient que couchés. La partie inférieure reste libre pour le service et les spectacles; des colonnes entourées de lierre et de pampre la divisent en compartimens bordés d'ornemens capricieux.

Des lampes de bronze, supportées par des candélabres, répandent une vive lumière. La table, faite de bois de citre, plus précieux que l'or, repose sur des pieds d'ivoire; elle est recouverte d'un pla-

teau d'argent massif, du poids de cinq cents livres, orné de ciselures et de dessins. Les lits triclinaires sont de bronze, enrichis d'ornemens en or pur et en écaille de tortue mâle ; les matelas de laine des Gaules, teinte en pourpre, et des coussins précieux sont recouverts de tapis tissus et brodés de soie, fabriqués à Babylone, qui coûtent jusqu'à quatre millions de sesterces (environ 800,000 francs). Le pavé, en mosaïque, représente des débris de repas, comme s'ils fussent tombés naturellement à terre. Ce triclinium pourrait contenir une table de soixante lits : il n'est destiné qu'à l'été, car chaque saison a sa vaisselle et ses esclaves particuliers.

En attendant la venue du maître de la maison, de jeunes filles entrent en chantant, et répandent sur le pavé de la sciure de bois teinte de safran et mêlée à une poudre brillante. Le linge de table est une espèce de lin incombustible qu'on jette au feu pour le blanchir.

Tout le monde est placé : on offre aux convives des œufs d'autruches farcis avec des jaunes d'œufs de paon, qui recèlent un bec-figue, comme si c'eût été le fœtus déjà formé ; des jambons apportés d'Espagne, des paons et jusqu'à des grues : mets détestables, mais que l'on sert par ostentation, à cause de la difficulté qu'on éprouve à se les procurer. On apporte, au second service, un énorme sanglier tout

entier, qui renferme des grives en vie, qui prennent leur vol avec bruit en s'échappant de cette singulière prison, quand le coutelas a ouvert le flanc de l'animal; des languesd'oiseaux, des foies de mustella du lac de Constance, des scares d'Asie dont on ne mange que les intestins, des murènes et des barbous de l'Océan, qu'on fait mourir dans du garum pour leur donner bon goût. Tout cela est excellent, sans doute; mais ce qui le rend meilleur, c'est le prix, car il n'est aucun de ces plats qui ne coûte au moins de mille à dix mille sesterces.

De jeunes échansons, venus de l'Asie, versent à la ronde des vins parfumés et rafraîchis avec de la neige; les coupes sont d'or, entourées de pierres précieuses. Pendant le repas les convives changent de robe pour se délasser, pendant que de jeunes filles, à demi-couchées à leurs pieds, agitent l'air et chassent les mouches avec des éventails de plumes de paon.

Le second service est terminé : un craquement affreux se fait entendre, le plafond de la salle s'ouvre, et un troisième service en descend, qui surpasse les deux autres en profusion et en délicatesse. A peine est-il placé sur la table, qu'un funambule se met à voltiger sur une corde tendue au-dessus de la tête des convives. Ce spectacle fatigant est bientôt remplacé par des chants et des danses vo-

luptueuses. Des gladiateurs viennent ensuite, et un combat à mort s'engage entre eux. A cette scène de carnage succède une lutte moins affreuse entre de jeunes Romaines aussi robustes que belles, qui, après s'être frottées d'huile, s'enlacent avec adresse et font des efforts inouïs pour se renverser. Le repas se termine enfin lorsque le chant du coq annonce l'approche de l'aurore; une coupe immense, remplie de vin miellé parfumé de nard, et sur laquelle on a effeuillé des roses, fait le tour de la table et s'achève en un clin d'œil: c'est ce qu'on appelle la coupe d'amitié; c'est l'adieu de l'amphitryon à ses convives.

Ce récit, dont Pline, Martial, Pétrone, Sénèque, Horace, Vitruve, Columèle et Juvénal offrent les lambeaux épars, est loin d'être complet. Je n'ai parlé que d'un repas sur mille; mais que vous apprendrais-je de plus, si, ouvrant les onze chapitres du *Banquet d'Athénée*, je vous énumérais longuement les végétaux et les animaux qui composaient le menu de ces tables splendides! Je me bornerai à vous citer les cigales, dont la chair aiguise l'appétit; les entrailles de barbot, les cervelles de grive, les têtes de perroquet, les talons de chameau, les pois à l'or, les fèves à l'ambre, les truffes aux perles et le mastic délayé dans du vin de rose. Il semble que de pareilles monstruosités peuvent exister tout

au plus dans l'imagination délirante et dépravée d'hommes blasés sur toutes les jouissances que donne l'or... Eh bien ! les prêtres mêmes, qui sont ou *doivent être* les hommes sages et sobres d'une nation, avaient des habitudes à peu près pareilles. Voici ce que j'ai lu dans le livre d'un antiquaire du XVI siècle, sur *la religion des anciens Romains;* c'est la description d'un sacrifice et du banquet qui le suivait :

« Après avoir escript des pontifes, il ne sera point hors de propos de monstrer la solennité, cérémonies et façon de faire de leurs consécrations : pour estre chose si ridicule qu'elle mérite estre récitée tout ainsi que Prudence et autres anciens l'ont laissée par escript. Quand le grand pontife venoit à estre consacré, il entroit dedans une fosse expressement faicte, en son habit pontifical, ayant sa mitre sus la teste, sa robe de soye succinte et troussée. La fosse estoit couverte, après qu'il estoit entré dedans, d'un petit pont de bois qui estoit percé de tous costez; alors le victimaire et ministres des sacrifices amenoyent un taureau qui avoit les cornes garnies de bouquets, auquel le front reluisoit pour l'or qui estoit dessus. Et estant arrivée la victime sus le milieu dudict pont, où elle devoit estre immolée, le victimaire lui ouvroit la poitrine avecques un cousteau sacré : et de là sor-

tait une grande abondance de sang tout bouillant, qui s'espandoit par les troux qui estoyent expressement faicts sus le dict pont, qui tomboit comme une rosée sur la teste du grand pontife, qui la présentoit à chascune goutte de sang. Et après qu'il estoit bien ord et bien sale, toute sa personne bien puante, il presentoit encore ses oreilles, le nez et les iouës, et se frottoit les yeux et les levres, sans pardonner à sa bouche ou à sa langue, qu'il arrosoit de ce sang noir. Cela faict, les flamines levoyent le pont, et tiroyent le grand pontife dehors, qui se présentoit horrible de regard, monstrant sa teste, sa barbe, sa mitre, sa robe, comme si ce fust esté un yvrongne. Et tout ainsi accoustré et sordide il estoit adoré et salué de chascun.

« Après qu'il avoit esté lavé de ce vilain sang, le festin estoit accoustré pour pontifes, flamines, archiflamines et autres dignités sacerdotales. Il se faisoit magnifiquement : à la fin du souper estoyent servis hérissons de mer gros et ronds, assez mauvaise viande comme l'on dit ; des huitres crues tant qu'il plaisoit à chascun, puis pélorides et spondiles, tourdes et grives, etc. ; puis venoyent les irritaments de la gueule, puis après les asperges dessous une poule grasse ; et qui voudra savoir comme les anciens les faisoyent grasses, lise Columelle et Varo, qui enseignent, *de la gueule ingénieuse,* la

façon de faire; des orties de mer, poissons barbarement nommés culs-d'anes, becs-figues, ramiers, sangliers, chevreaux, armés de farine, pourpres et bures, conquilles dont les anciens tiroyent cette liqueur précieuse pour teindre les robes et pour les manger, qui a fait dire à Sénèque semblables paroles : « Combien de sortes de conquilles apportées de lointains pays passent par l'estomach insatiable des hommes! O personnes malheureuses qui ne connoissez que vostre appétit est plus grand que vostre ventre! » Arrive plus tard un plat de sommade faict avec les tétines d'une truye qui a nouvellement cochonné, et tant plus estoit la tétine pleine de laict, tant plus estoit viande de grande recommandation. Les canards n'estoyent pas oubliez pour en manger la poictrine qui est gracieuse, le demeurant inutile. Cervelles, lièvres, volailles rosties d'amydon et des pains de la marche d'Ancône, qui se faisoyent après que la farine avoit détrempé neuf iours en tisane ou alique, et puis pêtrie et rostie avecques raisins de Damas... Tel est le souper et l'appareil des viandes des pontifes, farsi d'un si grand nombre d'entremetz que c'est pitié...[2] »

Ajoutons pour terminer ce sujet, sur lequel je me suis peut-être trop étendu, quelques-uns de ces traits qui peignent mieux une époque que toutes

les descriptions. Sénèque nous raconte qu'à la fin de ces somptueux repas, les plus voraces des convives s'excitaient à vomir pour avoir le plaisir de se rassasier de nouveau : *vomunt ut edant, edant ut vomunt.* — *Post cœnam,* dit ailleurs Ciceron, *vomere volebat Cæsar, ideòque largiùs edebat...* César lui-même ! — Un sénateur qui, au milieu d'un repas, et pour l'amusement d'un convive avec lequel il entretenait un commerce infâme, avait fait trancher la tête d'un esclave, fut jugé *de mauvaise compagnie*, et cessa d'être admis au sénat. On en était venu au point que certains patriciens se faisaient déclarer infâmes par sentence de juge, pour être affranchis de toute décence, et que des femmes les imitèrent. On avait cru opposer une digue au torrent, mais il grossit et l'entraîna. Le débordement des mœurs atteignait jusqu'aux familles impériales : Auguste et Tibère furent obligés de punir les débauches de leurs parentes ; l'adultère était si commun, qu'il n'en résultait plus ni honte pour la femme ni affront pour le mari [3].

On le voit : la toilette et ses caprices fantasques, les festins ou la dégoûtante orgie, le Cirque et ses plaisirs féroces, les futilités, l'orgueil, la gloutonnerie, la cruauté, la débauche, telle était la vie des Romains dégénérés.

Qu'on ne croie pas cependant que je parle d'une

manière absolue ; la majorité de la nation était telle que je la dépeins, mais la majorité n'est pas l'unanimité. J'ai dit que les mœurs romaines, en général, étaient tombées au dernier degré de dépravation ; mais sous cette dépravation se cachaient sans doute des vertus modestes ou de grands caractères.

Le défaut de la plupart des anciens historiens, comme celui des recueils faits pour nos colléges, est de donner l'exception pour la règle, et de fausser ainsi les idées d'une jeunesse qui les lit d'autant plus avidement qu'ils exaltent son imagination. Ils nous montrent Rome dans Scipion et Paul-Émile, dans Titus et Marc-Aurèle ; la mère de Coriolan ou celle des Gracques nous donne le type des femmes romaines ; nous sommes enchantés par cette fabuleuse lecture, et nous restons dix ans Romains après avoir quitté les bancs de l'école. Ces modèles de grandes vertus ont existé sans doute, mais ils sont apparus comme des météores passagers dans une longue nuit.

Revenons à notre sujet, car je n'ai pas tout dit.

Les provinces différaient peu de la capitale ; les grands y vivaient comme des monarques d'Orient et rapportaient, à leur retour à Rome, ces mœurs efféminées dont ils avaient contracté l'habitude. Un ami de Cicéron, d'ailleurs grand homme d'État et vaillant capitaine, se faisait rendre en [illegible]

tous les honneurs que pourraient exiger des despotes ; on semait son chemin de fleurs, on brûlait de l'encens devant lui !... D'autres se faisaient porter par des hommes dans des litières où ils reposaient sur des coussins garnis de roses, la tête et le cou entourés de guirlandes. Cette mollesse ridicule, ces profusions extravagantes, déjà répandues chez les grands avant le règne d'Auguste, ne connurent plus de bornes sous l'empire, et la cruauté des tyrans leur communiqua une teinte de férocité plus froide, plus hideuse peut-être que celle des Marius ou des Sylla [4]. Nous avons vu ces satrapes romains dans leurs palais somptueux, au milieu de leurs familiers, gorgés d'or et de volupté. Jetons un coup d'œil sur l'autre partie de la nation, sur la partie souffrante : des milliers d'esclaves étaient bien nourris, fortifiés, instruits à toute sorte d'exercices, et venaient ensuite porter leur vie au Cirque, pour charmer l'ennui d'un peuple féroce et de patriciens indolens qu'un tel spectacle faisait sourire: ils se livraient des combats acharnés, se déchiraient avec les ongles et les dents comme les bêtes fauves, et obtenaient pour récompense un geste approbatif et dédaigneusement jeté. Malades, ils étaient abandonnés ou achevés, comme êtres inutiles et importuns. Mais, dira-t-on, si l'on se jouait ainsi de la vie des esclaves innocens, quels supplices atten-

daient donc les coupables? Lorsque la loi n'avait pas prononcé, le maître les faisait jeter dans des viviers pour engraisser ses murènes, ou les donnait à son tigre favori, dont un tel mets réveillait l'appétit blasé par les faisans, les oies et les perroquets.

Puisque nous avons parlé des supplices, parcourons ceux des Romains. Cet examen nous donnera la mesure de l'état de civilisation du peuple le plus civilisé, du peuple libre et puissant. Il y en avait de particuliers pour chaque classe.

La flagellation avec des *verges*, des *bâtons* et des *sangles* : la deuxième était particulière aux camps; la troisième aux esclaves; les verges, dit Tite-Live, étaient réservées aux citoyens.

Les liens, *les entraves*, *les menottes*, *la chaîne du cou*, étaient en usage pour les peines correctionnelles; on les nommait *vincula*, *pedicæ*, *manicæ*, *nervus*, etc.

Le talion, punition pareille à l'injure, œil pour œil, membre pour membre, etc.

La flétrissure amenait la déchéance des emplois, du droit de rendre témoignage, de tester, etc.

L'exil ou *interdiction de l'eau et du feu*, bannissait de l'Italie perpétuellement ou temporairement.

L'esclavage. On vendait comme esclaves ceux qui ne donnaient point leur nom à inscrire dans le livre

du censeur, ou qui refusaient de s'enrôler comme soldats. On considérait ces individus comme ayant volontairement renoncé à leurs droits de citoyens.

La mort ; elle était ou naturelle ou civile. Le bannissement ou l'esclavage était considéré comme une mort civile ; on ne punissait de la peine capitale que les crimes les plus graves. Il paraît qu'originairement l'usage était de pendre les malfaiteurs ; ensuite vint celui de les battre de verges et de les décapiter, ou de les précipiter de la roche Tarpéienne, ou enfin de les étrangler. Les corps étaient exposés devant la prison sur les gémonies ; ils étaient ensuite traînés dans les rues avec un crochet, et jetés dans le Tibre. Quelquefois on achetait la permission de les inhumer.

Sous les empereurs on inventa d'autres supplices plus cruels, tels que d'exposer les criminels aux bêtes, de les brûler vifs, etc. Ceux qu'on devait brûler étaient revêtus d'une tunique empreinte de poix et d'autres matières combustibles, *tunica molesta.* Un grand nombre de chrétiens subirent ce genre de mort : d'autres fois on faisait lutter les criminels comme gladiateurs.

Après avoir subi la flagellation, les esclaves étaient crucifiés, et l'on attachait à leur poitrine un écriteau ou une inscription contenant leur crime, comme Pilate, dit saint Mathieu, le fit pour *Notre-*

Seigneur. Vedius Pollio, affranchi d'Auguste, les faisait jeter dans un vivier où ils devenaient la pâture des lamproies. Celui qui s'était rendu coupable du crime des parricides était d'abord flagellé, puis cousu dans un sac avec un chien, un coq, une vipère et un singe, et jeté ensuite dans la rivière.

Nous trouvons dans d'autres auteurs la flagellation avec des osselets et des scorpions; ce supplice durait jusqu'au dernier soupir du patient. S'il faut en croire Sénèque, le *pal* était connu aussi. « Pense, écrivait-il, pense à l'homme qui est percé par le milieu du corps d'un pieu qui lui sort par la bouche.... »

Des femmes, des enfans périssaient ainsi, et le plus souvent sur un soupçon.

Si le maître d'une maison était tué dans sa demeure, et que le meurtrier ne fût pas découvert, « tous les esclaves, dit Tacite, pouvaient être condamnés à mort. » Nous voyons une habitation entière, composée de quatre cents individus, mourir de cette manière.

Comment ne pas concevoir et pardonner les fréquentes révoltes qui mettaient en danger la vie des hommes libres [a]?

Je terminerai cette esquisse des mœurs romaines, que je n'ai pu présenter dans toute sa laideur, car il est un genre de dépravation dont le récit

m'est interdit (et c'est malheureusement le plus ordinaire chez un peuple qui décernait des prix au plus impudique, consacrait des cités à la prostitution, élevait des autels à des dieux que leur imagination délirante ou abrutie pouvait seule créer); je terminerai, dis-je, par quelques fragmens curieux d'un ouvrage d'Ammien, qui viendront à l'appui de mes assertions.

« Cincinnatus et Publicola, Fabius et Scipion se distinguaient par leur bravoure, leur modestie, leur simplicité, et par de grossières vertus qu'ignorent leurs descendans; ces derniers, que les armes ne fatiguent plus, sont accablés par le poids de leur manteau que soulève cependant le plus léger zéphyr. Ridiculement parés, ils parcourent les promenades, les places et les rues avec leurs parasites, leurs esclaves, leurs bouffons et leurs eunuques livides : singulier cortége !

« Ces hommes, si vains de leur nom et de leurs richesses, vont au bain accompagnés de cinquante esclaves; ils sont couverts de soie, et si quelque client les rencontre au passage, baissant la tête comme le taureau, ils évitent fièrement ses politesses, et lui laissent à baiser la main, le genou ou le pan de leur tunique.

« La populace qui les suit rentre dans ses sales tavernes quand ils rentrent dans leurs palais dorés;

là, elle se divertit à jouer aux dés, ou à faire siffler ses narines.

« Dans les festins, où trente secrétaires font l'énumération des mets innombrables qui doivent couvrir le plateau d'argent, si un esclave est lent à apporter l'eau tiède, il expie ce crime sous les verges; mais si c'est un favori, un mignon qui ait commis un meurtre, le maître lui dit en souriant : Malheureux! je punirai celui de mes valets qui t'imitera.

« Leur superstition est égale à leur sot orgueil : un grand nombre d'entre eux n'osent ni prendre le bain, ni dîner, ni paraître en public, avant d'avoir consulté, selon les règles de l'astrologie, la position de Mercure et l'aspect de la lune.

« Ces personnages importans vont-ils voir une chasse dont ils n'ont que le plaisir et les autres la fatigue; vont-ils, par un beau soleil, de Putéole à Cajète, César et Alexandre n'ont jamais tant souffert dans leurs courses glorieuses; une mouche vient-elle à se placer sur les franges de leur éventail, leurs parasols laissent-ils pénétrer quelque importun rayon, ils sont au supplice, ils voudraient être nés parmi les Cimmériens [6]... »

« La pauvreté de Cincinnatus eût perdu tout son mérite, s'il eût cultivé des champs aussi vastes que l'espace occupé par un des palais de ses descendans [7].

« Le peuple a le vice des riches, s'il n'en a pas les trésors; il manque de sandales et se fait donner un nom retentissant; il boit, il joue et passe la nuit dans des orgies aussi dégoûtantes, mais plus sales, etc.

« Les provinces ne valaient pas mieux que la capitale; l'armée était presque au niveau de la nation; le cri de guerre n'était plus entendu, l'amour de l'or avait succédé à celui de la gloire, comme les armes dorées aux armes de fer. Partout la gourmandise et l'impureté, nulle part ces vertus modestes qui viennent consoler le philosophe du vice des palais. »

Dans cette peinture piquante des mœurs romaines dont je n'ai pu donner que de très courts fragmens, Ammien n'a omis qu'une chose, et peut-être à dessein, car Ammien était païen. Moi qui ne le suis pas, je ne dois pas l'imiter, si je veux être vrai. Ce qu'il a omis, c'est qu'au IVme siècle le christianisme avait déjà fait sentir sa bienfaisante influence; que les combats des gladiateurs étaient défendus [8], les esclaves et les prisonniers de guerre traités avec un peu plus d'humanité [9]; et que, sans les invasions multipliées des Barbares, il est probable que la révolution des mœurs se fût opérée doucement et sans secousses : mais les destins n'en ordonnèrent pas ainsi, et la force des choses l'emporta.

Avant de terminer cet entretien jetons un coup d'œil en arrière : quel tableau nos précédentes séances ont-elles déroulé sous nos yeux?

Une horde de brigands à-demi sauvages s'établit dans l'Italie; la ruse, la violence et la force lui donnent des femmes; des mœurs grossières autant que belliqueuses se polissent peu à peu; les arts naissent avec l'industrie et le repos; les lettres suivent; le luxe vient après, et enfin la corruption, la débauche et la licence la plus honteuse; la férocité même reparaît avec l'excès du vice. La civilisation, va-t-on me dire, tue donc la pureté des mœurs, elle est donc un mal? Le philosophe de Genève a donc eu raison de vouloir nous ramener à l'état de nature?.... Voyons un autre côté du tableau : au milieu de cette société païenne vient se jeter le germe d'un principe philosophique et religieux; d'abord inaperçu, il est rejeté, méprisé, mais il grandit, embrasse toute l'humanité, la refond, la régénère, et, suivant la civilisation à travers les siècles, il s'attache à la perfectionner sans cesse.

Quelle réflexion ces faits réveillent-ils en nous? une seule : la civilisation païenne portait avec elle un principe de mort, *le matérialisme;* la civilisation chrétienne a eu dans son essence un principe de vie, *le spiritualisme.* Mais je sors de mon domaine; laissons à une bouche plus éloquente le

soin de développer cette idée si féconde, si belle et si vraie ; elle se retrouve toute dans la comparaison de la philosophie du XVIIIme siècle avec celle du XIXme.

Ce sera cependant de philosophie que nous aurons à nous occuper dans la prochaine séance, mais de celle de la Grèce et de Rome. Nous examinerons rapidement les divers systèmes qui ont précédé et traversé l'époque que nous étudions ; nous arriverons ensuite à la poésie et aux autres arts de l'esprit.

SIXIÈME LEÇON.

Si l'on peut appeler philosophie le symbolisme universel, les religions et les sacerdoces de l'Orient, l'Orient a été le premier berceau de la philosophie, mais rien dans ces divers systèmes ne résiste au scalpel des savans; dans l'impuissance d'y découvrir le germe de la science qu'ils cherchaient, ils en ont fait une mythologie, et la Grèce est restée seule en possession de cette gloire.

C'est donc en Grèce que commence l'histoire de la philosophie proprement dite, et c'est là qu'il faut d'abord la chercher; c'est là, d'après M. Cousin lui-même[1], qu'elle a son enfance, ses tâtonnemens et ses progrès; tout ce qui précède n'appartient pas même à son enfance : c'est une autre existence, un autre monde.

Les poètes avaient été long-temps les seuls philosophes de la Grèce, comme les seuls historiens. La physique encore inconnue, et la métaphysique encore incertaine sur les plus importantes notions,

ne pouvaient aider la raison à se faire jour à travers un dédale d'erreurs accréditées par l'ignorance.

Athènes fut le vrai berceau de la philosophie. Cette brillante cité voyait depuis long-temps ses monumens et ses jardins remplis de génies investigateurs, cherchant jusque dans les cieux la source des vérités, et s'égarant dans les sophismes les plus opposés, qu'ils soutenaient avec une égale ardeur.

Mais tout était effleuré, rien n'était approfondi : cosmogonie, logique, métaphysique, chaque science avait un système erroné ou incomplet.

La diversité de ces systèmes répandait de l'incertitude sur toutes les connaissances ; la corruption des mœurs, les progrès du luxe rendaient l'enseignement vénal. L'équité et l'injustice, le vrai et l'absurde, étaient tour à tour en honneur dans les écoles de la Grèce, lorsque Socrate parut : pénétration, profondeur, sagesse, il avait tout ce qui est nécessaire pour fonder une école; mais la crainte de tomber dans des erreurs systématiques lui fit abandonner cette noble ambition. Il ne s'attacha qu'à faire aimer la morale, à la relever du discrédit où elle était tombée, et à créer une méthode qui pût servir à ses successeurs dans leurs investigations.

La fameuse inscription du temple de Delphes,

Nosce te ipsum, connais-toi toi-même, fut la première maxime et la base de son enseignement. Socrate, dit Cicéron, s'écartant de la route tracée par tous ses devanciers, sépara les deux objets de la philosophie, et la ramena aux devoirs de la vie commune.

Mais en tirant une ligne entre le monde et l'intelligence, il n'avait pas rempli le vide qui les séparait. C'est à Platon qu'était réservée cette tâche. Ce génie brillant et profond déposa dans des écrits immortels les leçons de son maître et ses propres découvertes : tour à tour mystique, dialecticien et poète, il répandit dans ses pages admirables les trésors d'une éloquence naïve, forte et sublime. Le premier, il conçut dans toute son étendue l'idée de la vraie philosophie ; mais il existe un terme que le génie de l'homme ne peut dépasser... Platon ne pouvait être Leibnitz, l'expérience des siècles lui manquait. Il est des vérités qu'elle seule peut nous faire apercevoir; mais le passage de ces brillans météores, en laissant des traces lumineuses dans l'avenir, lui prépare toujours de nouvelles destinées : Zénon, Pyrrhon, Épicure virent leurs doctrines se corrompre[2] et tomber avec le temps ; la philosophie de Socrate et de Platon, qui les avait devancés, nous paraît encore aussi neuve, aussi profonde qu'aux contemporains d'Auguste et

de Julien ; elle avait préparé les esprits à la morale sublime de l'Évangile ; ouvrage divin, qui, après nous avoir donné les Grégoire et les Chrysostome, fit jaillir du sein des ténèbres, avec de nouveaux germes de civilisation, le génie sacré des Augustin et des Cyrille.

Aristote, disciple de Platon, ne posséda pas, comme son maître, l'art d'émouvoir et d'attirer les cœurs par une éloquence irrésistible et la magie de son style. Mais doué au plus haut degré des qualités opposées, c'est par une science positive presque universelle, aidée de la réflexion, de l'expérience et du raisonnement, qu'il s'est fait un nom immortel[5]. Aristote, dit M. Degerando, fut le plus savant des philosophes de l'antiquité ; mais loin que son génie fût accablé sous le poids de la plus vaste érudition, il sembla y puiser une nouvelle originalité et une nouvelle énergie.

Rien n'était étranger à Aristote : sciences politiques et morales, sciences naturelles, littérature, son génie a tout embrassé, tout approfondi ; mais sa métaphysique surtout porte un autre caractère, et une empreinte plus forte que celle de ses devanciers.

La nature de notre cours, et l'époque que nous avons choisie pour le commencer, ne me permettent pas d'entrer dans de plus longs développemens

sur les doctrines philosophiques de ces siècles reculés. Quelque charme que j'eusse trouvé à retracer les rêves brillans de Platon, la belle morale de Socrate et la métaphysique d'Aristote, force nous est de passer outre et d'arriver au terme.

Après la mort de ces trois grands hommes, la philosophie se subdivisa en mille branches diverses; les esprits, cherchant de nouveau la vérité, retombèrent dans le doute dont les avait fait sortir l'autorité du génie. Les stoïciens, les épicuriens et les disciples de Pyrrhon remplirent la Grèce de leurs extravagances systématiques[4]. Les doctrines de leurs chefs, toujours plus défigurées, n'étaient pas reconnaissables aux premiers siècles, lorsque la décadence intellectuelle de la Grèce l'eut amenée d'Athènes à Rome. Des esprits plus sages, mais sans originalité, choisirent alors entre les systèmes innombrables qu'avaient créés leurs devanciers, et l'éclectisme naquit; non cet éclectisme qui devint plus tard un système complet, mais un simple choix de tout ce qui paraissait bien[5].

Ici nous sommes dans notre sujet, et nous entrerons dans quelques détails sur la vie et les ouvrages des hommes qui ont illustré cette époque: Rome républicaine s'était montrée inhospitalière pour la philosophie; Rome asservie et en paix l'accueillit, en dédommagement de sa liberté perdue.

Cicéron avait déjà déployé, dans l'étude et le développement des doctrines grecques, son génie et son éloquence entraînante; car Cicéron n'est pas seulement l'orateur des derniers temps de la république, il est aussi le représentant à Rome de Platon, d'Aristote et de Zénon.

Lucrèce et Horace avaient mis en vers immortels la douce mais égoïste philosophie d'Épicure, lorsque Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle, s'appliquant de préférence à la philosophie morale, renouvelèrent le stoïcisme, et lui rendirent son premier caractère.

Sénèque, né à Cordoue, la seconde année de l'ère chrétienne, vint jeune se fixer à Rome, et se destina au barreau; l'éclat de ses débuts donna de l'ombrage à Caligula, et Sénèque eût payé ses succès de sa vie, sans l'intercession d'une courtisane. Sénèque recherchait de préférence la société des philosophes stoïciens, et le devint bientôt lui-même. Il renonça dès lors aux délices de la table, au vin, aux parfums, et voulut être durement couché; outrant même la doctrine, il ne vécut que de végétaux; son père l'enleva à ces dures pratiques, et cependant notre philosophe avoue avec franchise qu'*il se laissa facilement persuader de mieux souper*. Cette vertu stoïque était en effet peu enracinée chez lui, car l'ambition lui succéda, et il devint tour à

tour le favori de Claude et de Néron, mais sans pour cela abandonner la philosophie ; il ouvrit au contraire une école qui fut fréquentée par les plus illustres disciples.

Une intrigue avec Julie, fille de Germanicus, pensa le perdre à jamais ; Messaline, irritée contre Julie, la fit mourir, et Sénèque fut exilé dans l'île de Corse. Au milieu de cette population barbare, il eut besoin de toute la philosophie qu'il prêchait aux autres, et retrempa, par l'étude et la méditation, son ame froissée dans ses plus chères affections : l'ambition et l'amour. Cependant la nature l'emporta sur le stoïcisme ; il sollicita son pardon, et, pour l'obtenir, prodigua à la stupidité de Claude les plus magnifiques éloges. Il se dédommagea à la mort de ce prince, en composant l'*Apocoloquintose* ou *Métamorphose de Claude en citrouille*, pendant que les Romains le métamorphosaient en Dieu. Devenu plus tard ministre de Néron, il souilla de nouveau la robe du philosophe : lorsque le tyran eut tenté de faire périr sa mère par une galère à soupape, ce fut avec le plus grand effroi qu'il apprit qu'elle était échappée à ce danger.

« Aucune ressource ne s'offrait à Néron, dit Tacite, à moins que Sénèque ou Burrhus n'imaginassent quelque expédient. » Il les manda sur l'heure. On ignore si auparavant ils étaient instruits ; mais tous

deux au moins ne firent aucune représentation. « Enfin, continue l'historien, Sénèque, toujours plus entreprenant (*hactenus promptior*), regarde Burrhus et lui demande s'il faut commander le meurtre aux soldats. » La réponse de ce dernier fut négative, et un affranchi, Anicetus, se chargea de consommer le parricide. Alors Néron écrivit au sénat, pour se justifier, une lettre composée par Sénèque. Cette lettre était un nouveau crime, et l'opinion publique, dit Tacite, s'éleva contre celui dont la plume avait ainsi consacré l'aveu d'un parricide.

Diverses circonstances et la versatilité naturelle aux tyrans firent baisser le crédit de Sénèque, qui, trop adroit pour ne pas s'en apercevoir, demanda à Néron la permission de se retirer de la cour, et ne l'obtint pas. Plus tard, voyant Néron dépouiller les temples de l'Italie et de la Grèce de tous les trésors qu'y avait entassés la piété des peuples, et craignant que l'odieux de ces sacriléges ne retombât sur lui, il sollicita de nouveau la faveur de la retraite ; sur un nouveau refus, il feignit une maladie pour ne plus se rendre au palais, et Néron, qui le craignait et le haïssait, saisit le premier prétexte pour le faire mourir. Il lui envoya l'ordre de s'ouvrir les veines... C'est le plus beau moment de la vie de Sénèque : retrouvant à

vie, la manière de vivre heureux, les loisirs du sage, les bienfaits, etc., et quelques vers, quelques satires qui ne sont pas toujours exempts de fiel et d'impudicité [6] : il eût été difficile, même au plus fécond moraliste de l'empire, de ne pas présenter un léger reflet des mœurs de son époque.

Nous arrivons à Épictète.

L'esclavage fut la première condition de ce philosophe, et la pauvreté le lot de toute sa vie. Épaphrodite, son maître, était dur et sans instruction; il fit souffrir à Épictète toute sorte de tourmens, qui n'eurent pour effet que de l'endurcir au mal et de le rendre stoïcien. On raconte qu'un jour il s'amusait à lui tordre la jambe : Vous me la casserez, lui dit froidement Épictète. L'os se déplaça en effet, et il ajouta avec le même flegme : Je vous l'avais bien dit. Épictète en resta boiteux. Affranchi après la mort d'Épaphrodite, il fut compris dans l'édit de Domitien qui chassait d'Italie les philosophes. Il se retira alors en Épire, et revint plus tard porter à Rome sa philosophie, toujours plus sévère, et le fruit de ses méditations. Il habitait une masure sans portes, et son mobilier se bornait à une table, une chaise, une lampe et un mauvais matelas placé sur quelques planches.

Épictète avait une vertu de plus que les philosophes de sa secte : il était modeste, quoique stoi-

cien. On lit dans un de ses ouvrages ces sentences : « Si tu sais te contenter de peu, ne va pas t'en vanter ; si tu ne bois que de l'eau, ne l'affecte point en public ; si tu t'exerces à quelque travail pénible, que ce soit en particulier. » Il faisait peu de cas des ornemens de l'éloquence, et leur préférait une diction simple, grave et nerveuse. Il plaignait les grands de leur orgueil : « L'intérêt seul, disait-il, nous dicte le respect que nous feignons pour eux ; ils sont comme les ânes, qu'on étrille pour en tirer service. » Il définissait la fortune *une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets.*

Toute sa doctrine pourrait se réduire à ce point : Parmi les choses, les unes dépendent de nous, ce sont nos actions ; les autres en sont indépendantes. Portons tous nos soins à rectifier les premières ; mais il est insensé de rechercher ou de fuir les autres, puisqu'elles ne dépendent pas de nous. Ἄνεχου καὶ ἄπεχου, dit Epictète ; *sustine et abstine*, supportez les peines et fuyez les plaisirs. C'est là son grand précepte ; il est beau, mais difficile à suivre. Malgré son indigence, Epictète jouit toute sa vie, et plus encore après sa mort, de la considération publique. Lucien raconte que sa lampe de terre fut achetée 3,000 dragmes[7]. Epictète écrivit peu ; Arrien a recueilli beaucoup de ses conversations, comme Platon l'avait fait de Socrate.

J'extrais de l'un des ouvrages d'Arrien, intitulé le *Manuel d'Épictète*, les passages suivans, pour vous donner une idée plus positive de sa philosophie :

« Ne demande pas que les choses arrivent comme tu le désirerais ; mais désire qu'elles soient comme elles arrivent, et tu te verras toujours dans la prospérité. C'est seulement ce qui est sans raison qui est insupportable à l'homme raisonnable. L'ignorant n'attend pas son bien ou son mal de ses propres dispositions ; il accuse de ses malheurs les autres hommes ; celui qui commence à s'instruire n'en accuse que lui-même ; n'en accuser ni soi-même ni les autres appartient à l'homme raisonnable. — Il vaudrait mieux mourir de faim que de vivre dans l'abondance avec inquiétude et avec chagrin. — Il n'y a qu'un moyen d'être libre, c'est de renoncer à toutes les choses qui ne dépendent pas de nous.

« Si quelqu'un se met de bonne heure au bain, ne dis pas qu'il fait mal de se baigner sitôt, mais seulement qu'il s'est baigné le matin : jusqu'à ce que son motif te soit bien connu, sais-tu s'il a fait mal ?—De quoi te plains-tu ? Dieu t'a donné ce qu'il avait de plus grand et de plus noble, le pouvoir de faire un bon usage de tes opinions, le pouvoir de trouver les véritables biens.

« Les hommes se mettent à bas prix ou à haut

prix, comme ils veulent, et chacun ne vaut que ce qu'il s'estime. Apprécie-toi comme libre ou comme esclave, cela dépend de toi.

« Celui qui se soumet aux hommes s'est auparavant soumis aux choses. La grandeur de l'esprit ne se mesure pas par l'étendue, elle se mesure par la vérité des opinions.

« Te voilà en place, et tu persécutes; tu as, dis-tu, des droits, des prérogatives. Malheureux! tes pensées ne sont que de la boue; ces lois humaines sont les lois des morts, et tu ne portes pas ta vue sur les lois du Dieu vivant.

« Je ne suis qu'un homme, une partie du tout, comme une heure n'est qu'une partie du jour. Une heure vient et elle passe; je viens et je passe aussi : qu'importent les apparences dans la manière de passer? En vous levant, en vous couchant, à chaque action, vous devriez répéter: Que Dieu est grand!... mais vous êtes ingrats et aveugles; il faudra donc que, vieux, pauvre et infirme, je le redise pour vous? »

Vous voyez par ces divers passages que l'idée d'un Dieu unique et tout-puissant préoccupait même des païens. Cicéron, Anaxagoras, Socrate et Platon avaient déjà proclamé cette existence; deux d'entre eux étaient morts victimes de leur hardiesse.

De l'esclave Epictète à l'empereur Marc-Aurèle

la transition semble brusque, et cependant rien de plus semblable que leurs doctrines et leur genre de vie pour tout ce qui ne tenait pas à leur position sociale. Marc-Aurèle n'était pas destiné au trône ; le hasard l'y porta, et il y conserva les mêmes idées philosophiques. Il y arriva et y mourut avec son ame de stoïcien.

La philosophie morale de l'empire est presque tout entière dans les doctrines de Sénèque, d'Epictète et de Marc-Aurèle. Ce dernier par sa position lui donna plus d'éclat et de puissance ; mais pour si grand que fût son pouvoir, pour si excellente que fût sa philosophie, elle ne put lutter long-temps contre les mœurs corrompues de la nation. Les principaux ouvrages qui nous sont restés de Marc-Aurèle sont ses *Pensées*, et deux volumes de *Réflexions morales* dont nous devons la traduction à M. Dacier.

Ces réflexions, écrites des camps ou du palais impérial, sont d'un ordre différent de celles d'Epictète : elles révèlent un esprit élevé, un cœur droit et une grande ame. En voici quelques-unes.

« Un homme atteint un lièvre, un autre combat un ours, un autre prend des Sarmates. Pourquoi se glorifier? Qu'y a-t-il qui mérite nos soins? d'avoir l'ame juste, de ne dire que le vrai, et de faire des actions dont l'utilité ne tarisse pas aussitôt. Les

hommes sont nés les uns pour les autres ; il faut les instruire ou les souffrir. Je me contenterai d'être équitable, je ne me permettrai ni emportement ni indignation contre la méchanceté des hommes.

« Quand tu as fait du bien, et que ce bien a été reçu, pourquoi demandes-tu une troisième chose, la réputation? Accoutume-toi à te passer des services des autres ; sois ferme et droit par toi-même. Dans un peu de temps nos noms seront tous également effacés de la mémoire des hommes : ceux qu'on célèbre passent comme ceux qui les célébraient.

« Notre ame n'a besoin de rien d'extérieur, si elle ne se rend pas elle-même indigente. Lorsque tu as fait ton devoir, ne considère pas si tu as froid ou si tu as chaud, si tu es accablé de sommeil, si on dit du bien de toi, ou si tu vas mourir. — L'accident qui t'arrive n'est pas réellement un malheur supporte-le courageusement, ce sera un bonheur insigne. — Suivre seulement sa destinée, c'est un joug imposé à tous les animaux ; mais la suivre volontairement, c'est ce qui est donné à l'animal raisonnable. — Parce qu'une chose est difficile pour toi, ne t'imagine pas qu'elle soit impossible à un autre, regarde-la comme possible pour toi.

« Toutes choses sont liées, disait encore Marc-

Aurèle ; il y a un monde qui comprend tout, un Dieu qui est dans tout, une vérité, une perfection pour tout ce qui participe à la raison. Ne recevons pas comme des enfans les opinions de nos pères, par la seule raison que nos pères les ont eues et nous les ont laissées ; examinons-les, et ne suivons que la vérité.

« Regarde au dedans de toi ; il y a là une source de biens qui jaillira toujours, si tu creuses toujours. Le propre de l'homme c'est de mépriser ses passions, d'aimer les autres hommes, de comparer et d'apprécier les opinions diverses, et de contempler la nature universelle. Ce n'est pas assez de respirer l'air qui environne les corps, il faut respirer aussi cet esprit divin qui remplit tout et qui gouverne tout.

« La philosophie consiste à maintenir son ame à l'abri de la volupté et de la douleur, à ne rien faire témérairement, à ne jamais user de dissimulation. Une chose n'est pas honnête, ne la fais pas ; une chose n'est pas vraie, ne la dis pas : sois toujours le maître de tes mouvemens. Demande-toi s'il t'importe qu'un autre homme fasse ce qui est juste, tu verras que cela ne t'importe pas.

« Content d'agir avec justice dans ce qu'il entreprend, et d'embrasser avec joie ce qui lui arrive, celui dont l'ame s'agrandit ne prend pas d'autres

soins, il ne demande qu'à marcher sans détours dans le chemin de la loi.

« Si tu veux être vertueux, travaille au bonheur des autres; c'est la première condition de l'homme. »

Je ne pousserai pas plus loin ces citations.

Lorsque Alexandrie et l'Orient furent englobés dans le monde romain, la philosophie grecque se réfugia, comme nous l'avons dit, de la ville des Ptolémées dans celle des Césars, et y fit fleurir des doctrines jusqu'alors inconnues. Le premier philosophe alexandrin dont nous ayons à nous occuper est Plotin. Avant de vous parler de son système, je vous dirai un mot de sa vie assez singulière, et spirituellement racontée par Bayle, à qui j'emprunte le passage suivant :

«Plotin, philosophe platonicien, a fleuri au troisième siècle. C'était un esprit fort au-dessus du commun, et dans lequel on remarquait des idées d'une grande originalité. Il avait honte d'être logé dans un corps ; c'est pourquoi il ne prenait nul plaisir à dire ni d'où il était, ni de quelle famille il était sorti : ce mépris pour tout ce qu'il avait de matériel fut cause qu'il ne voulut jamais se laisser peindre; son disciple Amélius l'en pria inutilement. « N'est-ce pas assez, répondit-il, de traîner partout avec nous cette image dans laquelle la nature nous

a enfermés ; croyez-vous encore qu'il faille transmettre aux siècles futurs une image de cette image, comme un spectacle digne de leur attention? » Il commença de fort bonne heure à paraître très singulier dans son goût et dans ses manières, car à l'âge de huit ans, lorsqu'il allait déjà à l'école, il ne laissait pas d'aller trouver sa nourrice, afin de téter, ce qu'il faisait avidement; il cessa d'en user ainsi avec elle lorsqu'on l'eut grondé comme un enfant importun. A l'âge de vingt-huit ans, il eut un désir extrême d'étudier en philosophie. On le recommanda aux plus célèbres professeurs d'Alexandrie, mais il n'en fut point content; il revenait de leurs leçons tout mélancolique. Un de ses amis, ayant su la cause de ce dégoût, n'y trouva point de meilleur remède que de le mener aux leçons d'Ammonius. Il ne conjectura point mal; car dès que Plotin eut ouï ce philosophe, il confessa à son ami que c'était l'homme qu'il cherchait. Il passa onze ans de suite avec cet excellent maître, et devint un grand philosophe. Mais les belles connaissances qu'il avait acquises ne servirent qu'à lui inspirer un désir ardent d'en acquérir de nouvelles, et de savoir ce que disaient les philosophes persans et les philosophes indiens. Il ne perdit point l'occasion qui lui fut fournie par la guerre que l'empereur Gordien alla faire aux Perses. Il suivit l'armée

romaine, mais il eut de la peine à y sauver sa vie par la fuite, après que l'empereur eut été tué : il avait alors trente-neuf ans. L'année suivante il fit un voyage à Rome, et y donna des leçons de philosophie. A la vérité il y débitait ce qu'il avait ouï de son maître Ammonius ; il fut dix ans à Rome sans composer aucun livre, et lorsqu'il en eut composé une vingtaine, il ne les communiqua qu'à des gens dont il connaissait l'esprit judicieux. Il était dans sa cinquantième année lorsque Porphyre devint son disciple. Un disciple de cette force ne pouvait manquer de lui donner de l'occupation. Porphyre ne s'arrêtait point à des réponses superficielles ; il voulait qu'on lui expliquât à fond les difficultés : il fallut donc que Plotin, pour traiter plus exactement les choses, composât des livres. Il en composa vingt quatre pendant les six ans que Porphyre fut auprès de lui, et ces vingt-quatre, joints aux vingt et un qu'il avait faits avant l'arrivée de Porphyre, et aux neuf qu'il composa depuis que ce disciple fut sorti de Rome, font en tout cinquante-quatre livres. Ils sont divisés en six Enneades, et roulent sur des matières bien abstraites. On y peut voir trois sortes d'âges de l'esprit de leur auteur. Ses manières, en composant, tenaient beaucoup de la singularité qui lui était propre. Il ne relisait jamais ce qu'il avait composé ; il formait mal les let-

tres, et ne distinguait point les syllabes; il n'avait nulle exactitude pour l'orthographe; toute son attention était sur les choses et sur les pensées: il persévéra toute sa vie dans ce train. Mais voici une chose bien admirable: sa méditation était si forte qu'il rangeait dans sa tête tout un ouvrage depuis le commencement jusqu'à la fin, et il suivait si exactement ce qu'il avait médité qu'il n'y changeait rien en écrivant. On eût dit que l'original intérieur de son ouvrage était la règle de sa plume, avec la même ponctualité qu'un original écrit est la règle d'un copiste. Il ne perdait point de vue sa méditation lorsqu'on venait l'interrompre pour quelque affaire; il transportait son esprit sur cette affaire; il la traitait, il la terminait sans se détacher des idées de son ouvrage; de sorte qu'après le départ de ceux qui l'avaient interrompu il n'avait point besoin de lire les dernières lignes de son écrit, afin de savoir par où il fallait en reprendre le fil. Les idées avaient toujours continué d'être présentes: il continuait donc d'écrire sans chercher sur le papier où il en était demeuré, et il faisait les liaisons tout comme s'il ne fût point sorti de sa place. Cela faisait qu'un fidèle ami lui était très nécessaire pour la révision de ses écrits. Il choisit Porphyre pour cette fonction.

« La considération que les Romains eurent pour

Plotin est incroyable. Il se fit des disciples jusqu'au milieu du sénat; et il y eut des sénateurs qui, non contens d'être assidus à son auditoire, sortirent de la magistrature pour mener une vie de philosophe. Il inspira à des personnes de l'autre sexe une forte inclination pour l'étude de la philosophie. Il y eut une dame qui voulut qu'il logeât chez elle, et qui, avec sa fille, prenait un grand plaisir à l'entendre. Il passait pour un homme si habile et si vertueux tout ensemble, que plusieurs personnes, à la veille de leur mort, lui confiaient et leurs biens et leurs enfans, fils et filles, comme à une espèce d'ange gardien : il ne refusait point cet embarras. Il avait souvent la patience d'assister à la reddition des comptes des tuteurs. Il était l'arbitre de mille procès, et cela avec tant d'équité et d'honnêteté, qu'il ne se fit aucun ennemi pendant les vingt-six ans qu'il fut à Rome. Il ne trouva pas la même justice parmi toutes les personnes de sa profession; car un philosophe d'Alexandrie, qui affectait le premier rang, n'oublia rien pour le faire mépriser, et il se servit même *de l'art magique* pour le perdre. Quelques envieux l'accusèrent aussi de s'être enrichi des pensées de Numénius; mais Amélius prit la plume pour repousser cette accusation. Longin, qui s'était laissé prévenir contre ce grand philosophe, fit ensuite beaucoup de cas de ses écrits, quoi-

qu'il avoue qu'il y trouvait de grandes obscurités. Plotin eut diverses incommodités la dernière année de sa vie : un mal de gorge qui l'enroua jusqu'à l'empêcher de parler ; des ulcères aux mains et aux pieds ; une grande faiblesse de vue. Il quitta Rome quand il se vit en cet état, et se fit porter dans la Campanie chez les héritiers d'un de ses amis, qui lui fournirent tout ce qui lui fut nécessaire. Il fit la plus belle mort qu'un philosophe païen puisse faire, car il mourut en prononçant ces paroles : *Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à tout ce qu'il y a de divin dans tout l'univers.*

Il mourut à l'âge de soixante-six ans, la troisième année de l'empereur Claude II, c'est-à-dire l'an 270 de l'ère chrétienne. On apprit des nouvelles tout-à-fait avantageuses du bon état de son ame. Amélius, qui avait eu la curiosité de s'en informer à l'oracle d'Apollon, fut celui qui les reçut et qui les distribua aux bons amis [8]. »

Bayle, pour écrire ce résumé de la vie de Plotin, a beaucoup pris dans un livre de son disciple Porphyre. Nous lisons, dans ce dernier ouvrage, que Plotin porta au plus haut degré le désintéressement, la bonté, l'abnégation de lui-même. Les méditations étaient l'aliment ordinaire de son esprit ; il savait la géométrie, la mécanique, l'optique, la musique, quoique, dit Porphyre, il eût

peu l'ambition de travailler sur ces diverses sciences. Il a répandu dans ses livres quelques dogmes secrets des stoïciens et des péripatéticiens ; il a fait aussi usage des ouvrages métaphysiques d'Aristote.

Plotin considère l'enseignement du lycée et du portique comme étant une dérivation de celui de Platon, et pouvant en devenir le commentaire ; c'est ce qui a valu à son système le nom de nouveau platonisme : il avait eu pour but de rappeler à l'unité les doctrines philosophiques, en leur donnant pour pivot celles du disciple de Socrate. L'unité, disait-il, est le principe nécessaire, la source et le terme de toute réalité, ou plutôt la réalité elle-même... L'un n'est point l'être, il n'est point l'intelligence, il est encore supérieur à l'un et à l'autre ; il est au-dessus de toute action, de toute situation déterminée, de toute connaissance ; car de même que le composé est renfermé dans le simple, le simple est renfermé dans l'un.

Ainsi cette philosophie, une à ses yeux, était comme un arbre majestueux dont les racines étaient cachées dans l'Orient, dont l'académie avait été comme le tronc, dont le lycée, le portique étaient les branches. Cette vue était grande sans doute, elle exigeait des talens et des connaissances plus qu'ordinaires. Plotin semble avoir puisé à l'école de Platon la même inspiration que Platon avait

puisée à l'école de Socrate. Mais Platon n'était point étranger à l'ambition de la gloire; Plotin veut éviter la gloire même qui lui serait acquise. Platon vit avec son siècle, quoique supérieur à ce siècle, embrasse dans son regard la société tout entière; Plotin ne vit qu'avec lui-même ou dans l'avenir, semble n'avoir en vue que l'intérêt de la seule vérité. Platon commerce avec les hommes, et n'est point étranger aux intérêts publics, s'occupe des institutions sociales, et surtout des mœurs, vrai fondement des bonnes institutions; Plotin se renferme dans la région de la contemplation spéculative, dédaigne toutes les applications, croit avoir assez fait pour la morale elle-même en la faisant découler de l'extase religieuse : vous croyez entendre la voix d'un anachorète; vous ignoreriez le temps, le pays où il a vécu, si vous ne le saviez d'ailleurs. Platon commence toujours à s'adresser aux notions les plus familières, et s'élève par une marche insensible et graduée jusqu'aux théories; Plotin part du sommet des théories, et c'est en quelque sorte par hasard qu'il rencontre les choses humaines. Ce qu'il y a d'admirable dans Platon, c'est l'art avec lequel il lie, il enchaîne une longue suite d'idées pour arriver au but qu'il se propose; ce qui frappe dans Plotin, c'est la hardiesse avec laquelle il se place dès l'abord dans le but lui-

même, et traite des choses les plus relevées et les plus abstraites, comme si elles étaient des notions communes. Platon s'arrête et se tait lorsqu'il est arrivé au terme vers lequel il devait nous conduire ; il laisse alors à son disciple le soin d'achever sa pensée : Plotin est ce disciple que Platon avait invoqué, et qui achève en effet sa pensée, qui se charge d'expliquer ce que Platon lui-même n'avait pas osé déclarer et dire. Il commence précisément là où son maître a fini. Ce qui était dans Platon la plus haute des conséquences, devient pour Plotin le premier principe. Platon est un guide qui conduit le faible mortel à une partie supérieure ; Plotin semble être un prophète qui, du sein de l'empyrée, révèle aux hommes les mystères de cette patrie qui déjà est son séjour[2].

A ces idées sur la philosophie de Plotin, que je dois au savant ouvrage de M. Degerando, je joindrai celles de quelques autres philosophes. Bulhe, un peu moins épris de ses doctrines, dit que les ouvrages de Plotin sont ceux où les spéculations extravagantes des Alexandrins se peignent de la manière la plus évidente..... Mais si l'on n'exige pas des idées claires et précises auxquelles correspondent des objets réels, on admirera dans Plotin un esprit très profond, et dans son système un chef-d'œuvre de philosophie transcendantale.

La philosophie de Plotin, dit au contraire M. Matter, n'a besoin que d'être connue pour être admirée ; peu de mystiques, anciens ou modernes, sont plus sages, plus éloquens que lui, lorsqu'ils ont à disserter sur des objets pour lesquels Plotin convient lui-même qu'il n'y a pas de langage.

Plotin a eu de l'influence sur son siècle, sur les âges suivans et jusqu'au nôtre même, sur certaines écoles de philosophie, et il a été loué par des écrivains recommandables, tels que Macrobe, saint Augustin, Marsile, Juste-Lipse, Vossius, etc.

Quelles que soient, au reste, les doctrines de Plotin, il sut les entourer d'un charme nouveau, puisqu'une foule brillante, des femmes même, suivirent ses leçons.

Porphyre, Jamblique, et plus tard Proclus, continuant son système, le tournèrent plus encore vers le mysticisme, et y joignirent tout ce que le paganisme avait d'extravagant, et l'idéalisme d'obscur. Le passage suivant de Porphyre vous en donnera une légère idée : « Les sens, dit-il, sont les cordes ébranlées, l'ame est le musicien qui les ébranle : l'ame a en elle les raisons de toutes choses ; c'est par leur moyen qu'elle opère, soit qu'elle y soit provoquée par une cause étrangère, soit qu'elle s'y reporte par elle-même. Dans le premier cas, elle confie aux sens la fonction d'introduire aux

objets externes; dans le second, elle s'élève aux intelligences. La sensation n'a point lieu sans une modification imprimée aux organes; l'entendement, à son tour, emprunte aussi le secours de l'imagination pour les objets qui ne participent point à sa nature. L'entendement est essentiellement uniforme, semblable à lui-même dans tout ce qui le constitue : tous les êtres sont renfermés et dans l'entendement particulier et dans l'intelligence universelle. On dit beaucoup de choses sur ce qui est supérieur à la sphère de l'ame. Mais on peut comparer ces discours aux récits que, dans l'état de veille, nous faisons de ce qui se passe en songe, quoique dans le songe seul nous en ayions la vraie connaissance; car le semblable ne peut être connu que par le semblable; toute connaissance n'est qu'une assimilation de l'esprit à ce qu'il connaît. »

Jamblique entreprit de faire dériver d'une source commune la philosophie de la Grèce et la théosophie de l'Orient. « Mercure, dit-il, ce Dieu qui préside à l'éloquence, est justement considéré comme l'instituteur commun de tous les prêtres. Pythagore, Platon, Eudoxe, et la plupart des anciens sages de la Grèce, ont puisé auprès des gardiens des mystères sacrés la vraie et légitime doctrine... Les opinions de ces philosophes concordent avec les traditions des Chaldéens et l'ensei-

gnement des prophètes de l'Égypte... La réponse à vos doutes philosophiques nous est tracée sur ces antiques colonnes de Mercure, dont la lecture enseigna la philosophie à Pythagore et à Platon. »

Le nouveau platonisme, ou néo-platonisme, était devenu un composé de divers systèmes : le panthéisme, le spiritualisme, l'idéalisme, la théurgie, et le mysticisme surtout, en ce qu'il fait dériver toutes les lumières de l'esprit de l'union interne directe et immédiate avec Dieu par l'état d'extase.

Proclus suppose à la raison humaine la puissance d'arriver à la découverte de la vérité absolue, en s'abandonnant aux inspirations mystiques; interprétant ensuite l'inscription du temple d'Éphèse, *Nosce te ipsum*, il croit que c'est l'essence elle-même qu'elle doit faire connaître et contempler, et il accorde la réalité positive aux idées de Platon. (Nous reviendrons à ce savant philosophe, qui appartient au v[e] siècle.)

On vit alors les Pères de l'église adopter cette croyance nouvelle, et assurer que « les *idées* de Platon n'étaient que la philosophie orthodoxe communiquée aux Grecs par Dieu même, embellie des charmes de l'éloquence, et mélangée des erreurs humaines. »

C'est saint Clément qui parlait ainsi : beaucoup

d'autres Pères de l'Église adoptèrent ce système, et notamment le savant évêque d'Hippone; mais quelques-uns, plus rigoureux, repoussèrent toute alliance avec les doctrines profanes; Tertullien et Lactance furent de ce nombre : «La science, disait ce dernier, est la prérogative de Dieu seul.»

Ainsi la philosophie, tournant sans cesse sur elle-même, après avoir plusieurs fois parcouru toutes ses phases, fit alliance avec le christianisme. Il la dota d'une vertu sublime, la charité, dont la douce influence fut trop souvent combattue et altérée plus tard par l'intolérance et le fanatisme.

L'empereur Justinien fut le premier qui proscrivit, comme dangereuse, la philosophie profane, et l'Orient accueillit de nouveau les hommes illustres que l'Europe rejetait de son sein.

SEPTIÈME LEÇON.

La philosophie éclectique, et le néo-platonisme qui l'a suivie, ont occupé notre dernière leçon : celle-ci sera consacrée aux lettres romaines.

Je vous ai souvent parlé de perfectibilité indéfinie, et vous allez, dès les premiers mots de cette leçon, me trouver en contradiction avec moi-même, si je vous donne les Grecs et les Romains comme nos maîtres dans les arts de l'esprit. Il y a, en effet, apparence de contradiction ; mais quelques explications suffiront pour me justifier. L'imagination ne doit pas être confondue avec les connaissances qui font avancer les sciences et les arts, la philosophie et la logique. L'imagination est d'autant plus forte et naïve, qu'elle est plus jeune et plus fraîche. Homère, le Dante sont placés, en effet, en tête de la civilisation de leur pays ; la Grèce et l'Italie n'ont plus produit de ces génies neufs et pittoresques. Mais qu'une pensée nouvelle vienne à surgir dans la société, un monde littéraire en naît aussitôt. Le

christianisme n'a-t-il pas refait toute la littérature? ne lui a-t-il pas donné des ressorts tout nouveaux et bien autrement *remuans* que ceux de la mythologie païenne?

La littérature d'imagination doit suivre une marche inégale; mais la connaissance du cœur humain se perfectionne progressivement. Séduits par la vue des beautés de la nature, les anciens habitans de la Grèce et de l'Italie avaient tout animé, tout déifié; ils décrivaient tout; ils racontaient, mais n'analysaient rien. Les modernes ont trouvé de nouveaux élémens du beau dans l'étude de leur propre cœur et dans l'espoir d'une vie future; au contraire des païens, ils ont tout sondé, tout analysé. Enfin je vous le répéterai encore une fois : le spiritualisme a changé et amélioré la littérature, comme il a changé et amélioré les mœurs.

Accordez-moi donc ce point, et entrons en matière : je serai maintenant plus à mon aise pour louer comme ils le méritent les chefs-d'œuvre des temps antiques.

La poésie, qui civilisa la Grèce, fut à Rome le fruit de la civilisation naissante; le règne paisible d'Auguste amena l'amour des lettres chez un peuple que la passion des conquêtes, la vie de la place publique et celle des camps, avaient tenu éloigné jusqu'alors du doux commerce des muses. Homère,

Hésiode et Tyrtée, Sapho et Anacréon, Sophocle et Euripide avaient déjà fait retentir la Grèce de leurs chefs-d'œuvre, lorsqu'Ennius chanta la ruine de Carthage et partagea le triomphe de Scipion. Les Romains, étonnés et orgueilleux de leur poète, le comblèrent d'honneurs; et si ses vers énergiques, mais raboteux et durs, eussent été perdus comme ceux d'Orphée, sa gloire égalerait celle de ce demi-dieu; mais ses ouvrages restèrent, et sa gloire s'évanouit : Rome dut au moins à Ennius ce que l'Italie doit au Dante, et la France à Malherbe; il donna aux Romains, dont il flattait la vanité, l'amour de la poésie, et précéda le siècle brillant de Virgile et d'Horace, qui n'ont pas dédaigné de lui emprunter des vers [1].

Les honneurs qu'on lui rendit encouragèrent cette étude si négligée jusqu'alors. La comédie se montra la première; Plaute donna des pièces de théâtre faites sur le cadre de celles d'Aristophane, et fut bientôt surpassé par Térence, dont le noble caractère honora le talent.

Arrêtons-nous un peu sur ces écrivains, quoique dans le fait ils ne fussent qu'imitateurs, copistes même, et qu'il n'y ait jamais eu de comédie latine. Qu'est-ce en effet que la comédie? la représentation satirique des mœurs de la nation; et nos deux auteurs ne mirent jamais sur leur scène un per-

sonnage romain : le langage seul était national.

Il nous reste vingt-une pièces de Plaute. Son comique est borné, faible et de convention : c'est toujours une jeune fille, un vieillard qui la vend, un jeune homme qui l'achète ; un valet qui tire l'argent du père pour le donner au fils ; des cliens, goulus parasites, qui font des bassesses pour des dîners ; des soldats fanfarons, etc. Le dialogue ne relève pas le sujet ; l'uniformité du style est rebutante.... Qu'a donc Plaute, me direz-vous, qui ait pu tirer son nom de l'oubli? Il a connu le génie de sa langue et tracé quelques caractères assez gais, dont Molière a fait l'Avare, l'Amphitryon et Scapin. Ce dernier a pris dans Plaute tout ce qu'il y avait de bon à prendre, et cette matière, entre ses mains, a bien changé de forme ; voici un exemple de la manière de Plaute :

Euclion : Fais bonne garde.

La Servante : Et que voulez-vous que je garde ? il n'y a chez vous que des toiles d'araignées.

Euclion : Je veux qu'il y en ait. Je te défends de les balayer. Je reviens dans le moment : ferme ta porte aux verroux, et n'ouvre à qui que ce soit. Tu es morte si je ne trouve pas le feu éteint. Si l'on vient te demander du feu, dis que nous n'en avons pas. Si l'on vient te demander un couteau, un mortier, un couperet, quelqu'un des ustensiles que

les voisins ont coutume d'emprunter, dis que les voleurs ont tout emporté, etc.

Vous avez reconnu l'avare.

Térence, de tous les défauts de Plaute, n'a conservé que l'uniformité, encore l'a-t-il effacée autant qu'il était possible sur un théâtre où il ne lui était pas permis d'établir une intrigue avec une femme libre. Sa morale est saine, sa plaisanterie délicate, son dialogue clair, précis et élégant. S'il eût eu des intrigues plus fortement nouées et des caractères d'un comique plus franc, il nous eût laissé des modèles de bonne comédie [2]. Les représentations de ses ouvrages produisirent à Rome la plus vive sensation : la première fois que l'on entendit prononcer sur la scène le vers suivant, empreint d'une généreuse philosophie :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto,

Je suis homme, et rien de ce qui intéresse les hommes ne peut m'être étranger...,

il s'éleva, dit saint Augustin, un applaudissement universel dans l'amphithéâtre. Ce cri de la nature, échappé au poète, fut entendu de tous et ne trouva pas un cœur froid.

Il nous reste de Térence six comédies qu'il avait composées avant 35 ans. Il entreprit à cet âge un voyage en Grèce, et périt dans le retour. Cet évé-

nement a privé l'empire d'un de ses plus grands écrivains, car évidemment il eût pu s'élever encore.

Les Romains ne connurent que très peu la tragédie, et n'en eurent jamais de bonnes. Les Grecs, plus élégans, plus doux, après avoir suivi avec acclamations le chariot de Thespis, se firent une fête populaire de la représentation des chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle; les Romains préféraient les combats du Cirque. Horace nous raconte qu'ils interrompaient souvent la représentation des pièces de théâtre, pour demander à grands cris les gladiateurs.

Peu après Térence, Lucile inventa la satire, seul genre que les Romains ne durent pas aux Grecs [3], et Lucrèce popularisa la philosophie d'Épicure. Le poème qui l'a rendu si célèbre, *sur la Nature des choses*, fut, à ce qu'il dit lui-même, l'occupation de ses nuits; et l'on s'en étonne peu en le lisant, car une imagination presque délirante s'y fait sentir à chaque vers. Lucrèce s'était, par cette habitude, tellement exalté la tête, qu'il se dònna la mort à 44 ans dans un accès de folie.

L'ouvrage de Lucrèce est fondé sur la physique la plus fausse; mais ce qui séduit dans cette lecture, c'est le talent du poète; ce qui étonne, c'est le génie étincelant du poète athée : il sait faire du

néant même une chose poétique; il insulte à la gloire, et semble triompher en montrant la destruction de la pensée dans le néant de cet Homère qui, dit-il, a surpassé le genre humain par l'intelligence, et a éteint la lumière de tous les autres esprits, comme le soleil efface toutes les étoiles. Du fond de ce scepticisme, il s'élance par momens à une hauteur d'enthousiasme et de poésie qui n'a de rivale que dans la sublimité d'Homère lui-même. Il détruit tous ces dieux dont les poètes avaient peuplé l'univers embelli; il raille ces doctrines si saintement philosophiques, et si chères à l'imagination comme à la vertu, qui promettent une autre vie et d'autres récompenses; il supprime toutes les espérances, étouffe toutes les craintes: retrouvant une poésie nouvelle par le mépris de toutes les croyances poétiques, il paraît grand de tous les appuis qu'il refuse, et semble s'élever par la seule force d'une verve intérieure et d'un génie qui s'inspire lui-même[4].

En général, on ne connaît plus guère de son poème que l'invocation à Vénus, la prosopopée de la nature sur la mort, la peinture énergique de l'amour, et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les plus fameux, ne peuvent donner une idée de tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant sur la formation de la société, et

qu'on juge si la poésie offrit jamais un plus riche tableau [5].

Quelques années après la mort de Lucrèce, pendant que le monde jouissait en paix du repos qu'avait su lui donner Auguste, Catulle, Properce, Tibulle et le malheureux Ovide prêtaient aux accens de l'amour un charme inconnu avant eux.

Quelques morceaux pleins de goût, de grace et de naturel, ont mis Catulle au rang des meilleurs poètes : ce sont de petits chefs-d'œuvre qu'on peut bien lire, relire et savoir par cœur, mais qu'il est difficile de traduire et impossible d'analyser. L'amour le plus brûlant respire dans les poésies de Properce, mais on peut lui reprocher un usage trop fréquent de la mythologie. Tibulle a moins de feu, mais il a plus de sentiment. L'harmonie de son style fait éprouver à l'ame les impressions les plus douces; il a, de plus que ses rivaux, ce goût pour la campagne qui s'accorde si bien avec l'amour.

Je vous demanderai la permission de lire quelques morceaux de Catulle et de Tibulle, pour vous donner au moins une légère idée de leur genre de talent :

« Amours, graces, pleurez; que tout ce qu'il y a d'amans aimables pleure. Las! il n'est plus l'oiseau, délices de ma belle, l'oiseau qu'elle aimait

autant que la prunelle de ses beaux yeux! Il n'est plus l'oiseau de Lesbie! Qu'il était doux! comme il suivait sa belle maîtresse! Jamais enfant connut-il mieux sa mère? Où passait-il ses jours? dans le sein de Lesbie. Sans cesse voltigeant près d'elle, c'était la seule Lesbie qu'il becquetait sans cesse... Et maintenant il erre sur ces sombres rivages, d'où, nous dit-on, jamais personne n'est revenu. Maudit soit le Ténare! Soient maudites à jamais ces ombres funèbres qui ensevelissent tout ce qu'il y a de beau dans le monde, et couvrent sans retour l'oiseau de ce que j'aime! Forfait cruel! passereau infortuné! O mort! vois-tu les yeux de ma Lesbie rouges de larmes? ô mort! c'est ton ouvrage. »

« Vivons, faisons l'amour, Lesbie : moquons-nous des rumeurs de nos vieillards chagrins. Les soleils finissent et peuvent recommencer leur cours; mais nous, quand une fois ce jour rapide nous est ravi, la nuit qui le remplace, hélas! est éternelle. Donne-moi mille baisers; encore cent; mille encore; cent autres; un autre mille et puis cent, je te prie..... A présent que tant de mille baisers sont à moi, ah! brouillons-les si bien que leur nombre, Lesbie, soit inconnu pour les jaloux et pour nous-mêmes[6]. »

Qu'un autre, poursuivant la gloire et la fortune,
Troublé d'une crainte importune,

Empoisonne sa vie et perde son sommeil;
Que dévouant à Mars sa pénible carrière,
La trompette sinistre et le cri de la guerre
Retentissent à son réveil;
Pour moi, qui des grandeurs n'ai point l'ame frappée,
Puissé-je sans rien craindre et sans rien envier,
Cacher tranquillement près d'un humble foyer
Ma pauvreté désoccupée!
Que, souriant à mes loisirs,
Toujours la flatteuse espérance
M'offre dans le lointain la champêtre abondance
Ornant l'étroit enclos qui borne mes désirs;
Que des biens que j'attends l'agréable promesse
Suffise à mes amusemens.
Je soignerai ma vigne et mes arbres naissans;
Armé de l'aiguillon, de mes bœufs indolens
J'irai gourmander la paresse.
Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein
L'agneau s'égarant sur la rive,
Le chevreau qu'en courant sa mère inattentive
A délaissé sur le chemin!
J'offrirai de mes biens les rustiques prémices
Aux dieux de la vendange, aux dieux du laboureur.
Divinités des champs, qui l'êtes du bonheur,
Vous recevez toujours mes premiers sacrifices...

. . . .

Hâtons-nous, dérobons à la Parque inflexible
Le moment de jouir, d'aimer et d'être heureux.
Le temps entraîne tout dans sa course insensible.
La mort viendra bientôt de son voile terrible
Couvrir nos amours et nos jeux.

Le temps n'épargne point les amans et les belles,
Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans.
Il ne repose point ses inconstantes ailes
Sur une tête à cheveux blancs.
Je suis encore à lui, je vis sous sa puissance :
Content du peu qui m'est resté,
Je coule en paix mes jours sans chercher l'opulence,
Et sans craindre la pauvreté [1].

Ovide, après avoir passé sa brillante jeunesse au sein des plaisirs, fut exilé par Auguste, qui ne se montra cruel que pour lui seul, et pour une faute qui nous est encore inconnue. Ce poète nous a laissé une foule d'ouvrages, parmi lesquels on distingue *les Tristes*, *les Amours*, *les Fastes*, *les Héroïdes*, *l'Art d'aimer* et *les Métamorphoses*. Ces dernières, empreintes du talent le plus flexible et le plus fécond, ont seules mérité de traverser les siècles. *L'Art d'aimer*, bien qu'imité par Bernard, est inférieur à ses autres poésies. L'époque où il a vécu s'y peint tout entière, car la dissolution des mœurs s'y fait sentir à chaque vers; il n'est plus surprenant dès lors de le voir prendre pour modèle sous le règne de Louis XV.

Virgile, pendant ce temps, immortalisait bien autrement sa patrie, en consacrant ses veilles et sa vie entière à composer ce poème, chef-d'œuvre de goût, qu'Homère avait inspiré, et qui, à son tour,

inspira le Tasse : l'*Enéide*, que vous connaissez tous, mais que ne peuvent apprécier ceux qui ne le connaissent que par une traduction. Un moderne a dit, en comparant l'*Enéide* à l'Iliade : *Virgile est la lune d'Homère.* Ce mot plaisant est vrai sous quelques rapports; mais l'*Enéide*, comme la *Jérusalem*, ont, en outre de leurs beautés de reflet, des beautés propres qui tiennent, soit à leur époque, soit au génie de leur langue, et auxquelles Homère n'a eu aucune part. Peu de personnes peuvent sentir la beauté des vers d'Homère; ceux de Virgile et du Tasse nous font tous les jours éprouver les plus délicieuses sensations.

C'est encore dans le même temps qu'Horace, apôtre d'une philosophie aimable et douce, composait ces odes que tous les siècles et toutes les nations devaient répéter après lui. Contemporains et amis du maître du monde, tous ces poètes étaient unis par les mêmes goûts et par le plus tendre attachement. Nous retrouverons plus tard cette touchante amitié, ce lien fraternel entre les Racine, les Molière et les Boileau, dans un siècle et sous un souverain non moins célèbres.

Abondant mais concis, négligé mais correct, simple mais élégant, Horace peint la nature et les

champs avec les couleurs les plus riantes et les plus fraîches : sa philosophie, quoique un peu égoïste, nous met toujours sous le charme.

C'est ici que je voudrais pouvoir multiplier des citations que m'interdit le cadre de mon cours. Je ne puis cependant résister au désir de vous lire quelques passages de ces odes délicieuses. Je choisirai de préférence ceux qui caractérisent le mieux les divers genres de son talent et la tournure philosophique de son esprit.

Ne voguez pas au loin sur les flots orageux;
Mais en évitant le naufrage,
Gardez-vous de raser un perfide rivage :
C'est le moyen de vivre heureux.

Celui qui sait goûter en sage
La médiocrité, ce bien si précieux,
Content de sa fortune, et borné dans ses vœux,
N'habite point un asile sauvage,
Ni ces toits où le luxe insulte aux malheureux.

Les pins les plus altiers sont ceux qu'Éole outrage;
Des superbes palais les dômes orgueilleux
Avec plus de fracas s'écroulent à nos yeux;
Et la foudre épuise sa rage
Sur les monts trop voisins des cieux.

Le sage, du destin prévoyant l'inconstance,
Dans le malheur conserve l'espérance;
Et s'il jouit d'un sort heureux,

C'est toujours avec défiance.
Ami, ce sont les mêmes dieux
Qui ramènent toujours les hivers orageux,
Et qui du doux printemps nous rendent la présence.

Accablé maintenant sous les coups du destin,
Peut-être le bonheur vous attend-il demain.
Apollon, quelquefois oubliant sa vengeance,
Dépose pour son luth son carquois inhumain.

Opposez un front calme, un front inaltérable,
A la colère de l'autan,
Et repliez vos voiles prudemment
Si le vent est trop favorable.

Postume, cher Postume, hélas!
Le temps a des ailes rapides.
Tes vœux ne retarderont pas
L'affreuse vieillesse et les rides,
Ni l'inexorable trépas.

Quand chaque jour ta main timide
Immolerait trois cents taureaux,
Pluton serait toujours avide,
Lui qui des infernales eaux
Environne l'ami d'Alcide.

Faibles mortels, que de ses dons
Nourrit la terre libérale,
Riches, pauvres, méchans ou bons,
Un jour dans la barque fatale,
Cher Postume, nous descendrons.

En vain de Mars et de Bellone
Éviterons-nous les combats,
Les vents funestes de l'automne,
Et le son rauque et le fracas
De l'onde amère qui bouillonne :

Il faudra voir ces bords fumans
Où se traîne une onde engourdie,
Les Bélides aux bras sanglans,
Le pâle Sisyphe, et Tithye,
Livrés à d'éternels tourmens.

Il faudra bientôt disparaître,
Cher Postume; et le noir cyprès,
Des beaux arbres qui t'ont vu naître,
Reste seul fidèle à jamais
Au passager qui fut son maître.

Il faudra, cher Postume, un jour
Il faudra quitter ta patrie,
La maison, les prés d'alentour,
Et même l'épouse chérie,
Objet de ton fidèle amour.

Ton héritier, beaucoup plus sage,
Teindra ses parquets fastueux,
En répandant ce vin fumeux
Que cent clefs gardaient, d'âge en âge,
Pour les ministres de nos Dieux*.

Je vous lirai, à côté de ces fragmens, quelques vers des poètes de nos jours. Ils suffiront pour vous

faire connaître tout ce que le christianisme a donné à la poésie.

PAN.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule attachée à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh! ne le croyez pas!

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez et répandez vos ames sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!

Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre assis sous une antique arcade,
Où la brise du soir fouette avec la cascade
Le rocher tout en pleurs;

Partout où le couchant grandit l'ombre des chênes,
Partout où les coteaux croisent leurs molles chaînes,
Partout où sont des champs, des moissons, des cités,
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,
Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,
Allez, voyez, chantez!

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde c'est son temple,
OEuvre vivante où tout l'écoute et le contemple!
Tout lui parle et le chante. Il est seul, il est un.
Dans sa création tout est joie et sourire;
L'étoile qui regarde et la fleur qui respire,
Tout est flamme ou parfum!

Enivrez-vous de tout! enivrez-vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois!

Frères de l'aigle! aimez la montagne sauvage :
Surtout à ces momens où vient un vent d'orage,
Un vent sonore et lourd qui grossit par degrés,
Emplit l'espace au loin de nuages et d'ombres,
Et penche sur le bord des précipices sombres
Les arbres effarés!

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine;
Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait!

Enivrez-vous du soir! A cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé;

Quand le mont dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé!

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentimens, d'amour, d'ardentes passions,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse!
Mêlez toute votre ame à la création!

Car, ô poètes saints! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait dévier,
Redit par un écho dans toute créature,
Que sous vos doigts puissans exhale la nature,
Cet immense clavier *!

PENSÉES DES MORTS.

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon;
Voilà l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;
Voilà l'enfant des chaumières

Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est près de l'aurore;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour:
Il jette par intervalle
Une heure de clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés;
La pourpre du soir expire
Sur les flots décolorés.
La mer, solitaire et vide,
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon,
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres

Des airs de joie ou d'amour;
Toute herbe aux champs est glanée :
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours!

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivans :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissé mûrir!
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même :
Où sont ceux que ton cœur aime?
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied la sait; la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?...

. . . .

C'est une mère ravie
A ses enfans dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche;
Sur ce sein, qui fut leur couche,
Son cœur les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire :
Vous aime-t-on comme moi?

C'est une jeune fiancée
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau;
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit : Ma tombe est verte!
Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? je n'y suis pas!

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la Providence
Pour appuyer notre cœur;
Il n'est plus : notre ame est veuve;
Il nous suit dans notre épreuve,
Et nous dit avec pitié :
Ami, si ton ame est pleine,
De ta joie ou de ta peine
Qui portera la moitié?

. . . .

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau;
Tous ceux enfin dont la vie,
Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière;
Vous qui voyez la lumière,
Vous souvenez-vous de nous?

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs!
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même:
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau;
En deux moitiés notre ame se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau!

Dieu du pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé!
Entends pour eux les larmes de leurs frères!
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé!

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés!
Ils ont crié: Que ta main soit bénie!
Dieu tout espoir! les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!
Et toi, mon Dieu! n'es-tu pas tout amour?

Mais s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,
De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux?
Vont-ils peupler ces îles de lumière,
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur, et d'amante et de femme?
A ces appels ne répondront-ils pas?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire:
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Étends sur eux la main de ta clémence.
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

Ils furent ce que nous sommes,
Poussière, jouet du vent!

Fragiles comme des hommes,
Faibles comme le néant!
Si leurs pieds souvent glissèrent,
Si leurs lèvres trangressèrent
Quelque lettre de ta loi,
O père! ô juge suprême!
Ah! ne les vois pas eux-même,
Ne regarde en eux que toi! »

. . . .

Après nos deux grands poètes, il est peut-être superflu de citer encore; mais vous pardonnerez à un Nîmois de vous lire une élégie échappée à la plume modeste d'un compatriote.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Un ange, au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
« Disait-il, oh! viens avec moi;
« Viens, nous serons heureux ensemble,
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse,

« L'ame y souffre de ses plaisirs;
« Les cris de joie ont leur tristesse,
« Les voluptés ont leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes;
« Jamais un soir calme et serein
« Du choc ténébreux des tempêtes
« N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes
« Viendraient troubler ce front si pur,
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniraient ces yeux d'azur!

« Non, non, dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler:
« La Providence te fait grace
« Des jours que tu devais couler.

« Que personne dans ta demeure
« N'obscurcisse ses vêtemens;
« Qu'on accueille ta dernière heure
« Ainsi que tes premiers momens.

« Que les fronts y soient sans nuages,
« Que rien n'y révèle un tombeau...
« Quand on est pur comme à ton âge,
« Le dernier jour est le plus beau. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor

Vers les demeures éternelles;
Pauvre mère! ton fils est mort!... "

Vous avez vu dans la première pièce l'universalité de la poésie chrétienne, dans les deux autres son divin spiritualisme; vous verrez dans les vers suivans, extraits d'un petit poème de M. Guiraud, ce qu'a donné à la poésie cette vertu sublime née du christianisme, la charité :

. . . .

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent s'élève, et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit; je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

« Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

« Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi!
Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer? que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée aux murmures des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfans. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois [12].
. . . .

Mais je borne des citations que je pourrais multiplier encore, si je ne craignais d'interrompre trop long-temps le cours de cette rapide exposition.

Ne pouvant vous entretenir en détail de tous les poètes qui ont vécu depuis la chute de la république jusqu'à celle de l'empire, je me suis borné aux plus illustres. Si dans cette intéressante galerie vous remarquez quelque omission, veuillez n'en accuser que les étroites limites que mon sujet, qui doit tout embrasser, impose à chaque partie de ce tout. Nous n'avons encore rien dit de la fable. Elle n'eut qu'un interprète chez les Latins, encore n'est-il pas original.

Phèdre orna les récits naïfs d'Esope de tout le charme d'une versification piquante et concise. Notre La Fontaine lui a beaucoup emprunté, et il ne fallait rien moins que lui pour le surpasser.

A peu près à cette époque se présente un homme, Africain d'origine, magicien, philosophe, poète, romancier, cynique surtout, qui dépensa toutes

« Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi!
Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer? que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée aux murmures des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfans. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois [12].
. . . .

Mais je borne des citations que je pourrais multiplier encore, si je ne craignais d'interrompre trop long-temps le cours de cette rapide exposition.

Ne pouvant vous entretenir en détail de tous les poètes qui ont vécu depuis la chute de la république jusqu'à celle de l'empire, je me suis borné aux plus illustres. Si dans cette intéressante galerie vous remarquez quelque omission, veuillez n'en accuser que les étroites limites que mon sujet, qui doit tout embrasser, impose à chaque partie de ce tout. Nous n'avons encore rien dit de la fable. Elle n'eut qu'un interprète chez les Latins, encore n'est-il pas original.

Phèdre orna les récits naïfs d'Esope de tout le charme d'une versification piquante et concise. Notre La Fontaine lui a beaucoup emprunté, et il ne fallait rien moins que lui pour le surpasser.

A peu près à cette époque se présente un homme, Africain d'origine, magicien, philosophe, poète, romancier, cynique surtout, qui dépensa toutes

« Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi!
Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer? que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête ;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée aux murmures des vents ;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfans. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois [12].
. . . .

Mais je borne des citations que je pourrais multiplier encore, si je ne craignais d'interrompre trop long-temps le cours de cette rapide exposition.

Ne pouvant vous entretenir en détail de tous les poètes qui ont vécu depuis la chute de la république jusqu'à celle de l'empire, je me suis borné aux plus illustres. Si dans cette intéressante galerie vous remarquez quelque omission, veuillez n'en accuser que les étroites limites que mon sujet, qui doit tout embrasser, impose à chaque partie de ce tout. Nous n'avons encore rien dit de la fable. Elle n'eut qu'un interprète chez les Latins, encore n'est-il pas original.

Phèdre orna les récits naïfs d'Esope de tout le charme d'une versification piquante et concise. Notre La Fontaine lui a beaucoup emprunté, et il ne fallait rien moins que lui pour le surpasser.

A peu près à cette époque se présente un homme, Africain d'origine, magicien, philosophe, poète, romancier, cynique surtout, qui dépensa toutes

« Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi!
Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer? que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée aux murmures des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfans. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix;
Il s'étonnait d'abord, mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire;
Et l'enfant les suivit, en se signant deux fois [12].

. . . .

Mais je borne des citations que je pourrais multiplier encore, si je ne craignais d'interrompre trop long-temps le cours de cette rapide exposition.

Ne pouvant vous entretenir en détail de tous les poètes qui ont vécu depuis la chute de la république jusqu'à celle de l'empire, je me suis borné aux plus illustres. Si dans cette intéressante galerie vous remarquez quelque omission, veuillez n'en accuser que les étroites limites que mon sujet, qui doit tout embrasser, impose à chaque partie de ce tout. Nous n'avons encore rien dit de la fable. Elle n'eut qu'un interprète chez les Latins, encore n'est-il pas original.

Phèdre orna les récits naïfs d'Esope de tout le charme d'une versification piquante et concise. Notre La Fontaine lui a beaucoup emprunté, et il ne fallait rien moins que lui pour le surpasser.

A peu près à cette époque se présente un homme, Africain d'origine, magicien, philosophe, poète, romancier, cynique surtout, qui dépensa toutes

ses connaissances à faire un ouvrage obscène, toute sa fortune à payer ses frais de réception au collége des prêtres d'Osiris (Pastaphores). Cet homme est Apulée. Il avait étudié en Afrique, puis en Grèce, et arriva dans l'Italie sous le règne des Antonins, dans ce siècle paisible de l'empire où la société blasée ne croyait plus ni aux Dieux, ni à l'amour, ni à la vertu, ni à la liberté, ni à la gloire. Fables, superstitions, charlatanisme s'étaient donné rendez-vous à Rome, où arrivaient en foule les magiciens, les empiriques et les rhéteurs. Apulée se sentit sur son terrain. Il se mit à l'œuvre et composa *l'Ane d'or.* Cette cynique peinture de mœurs, ce conte fantastique, comme on dirait aujourd'hui, a pour objet la métamorphose d'un jeune homme en âne. Sous cette forme le héros, changeant tous les jours de maître, passe en revue les divers états de la société. Au milieu de scènes immorales on trouve parfois dans *l'Ane d'or* toute la fraîcheur des fables orientales; il y a des palais magiques, des jardins, de riantes campagnes, des fêtes où se déploie toute la pompe asiatique. Le morceau le plus connu, et sans contredit le plus suave et le plus pur d'alliage, est l'allégorie de Psyché; allégorie qui a inspiré Molière, La Fontaine, Gérard et Canova. Voltaire aussi s'est inspiré d'Apulée; mais ce n'est pas le beau côté qu'il a choisi!......

L'Ane d'or a encore enrichi les contes de Bocace, et Bocace en a *voilé les crudités*... et les dames romaines faisaient de *l'Ane d'or* leur lecture favorite...

La destinée de cet ouvrage a été singulière jusqu'au bout. Le style d'Apulée est bizarre, pénible, obscur comme celui d'un auteur qui n'écrit pas dans sa langue maternelle. On y voyait tout ce qu'on voulait. A l'époque où Julien combattait le christianisme avec les armes de la satire, ses partisans s'armèrent d'Apulée et opposèrent le poète magicien au Dieu martyr, et cela vint au point que saint Marcelin crut devoir prier saint Augustin *de réfuter les bruits injurieux de la divinité d'Apulée*..

Pendant les ténèbres du moyen-âge, au siècle de l'alchimie, *l'Ane d'or* fut moins compris encore. On prétendait y voir le secret de la pierre philosophale, et les alchimistes le disséquaient dans leur laboratoire pour extraire de l'or de la bête à grandes oreilles, héros d'un genre fort singulier. Ils n'y trouvèrent que des saletés, et l'abandonnèrent. Mais ce n'est pas tout : la métaphysique s'en empara à son tour, crut comprendre, et voici son explication, assez curieuse pour la rapporter :

La métamorphose de Lucius en âne, c'est l'abrutissement causé par le péché qui rabaisse l'ame au niveau des animaux. Puis, vient le secours de la

grace qui le relève et le ramène à sa condition d'homme. Quant à Psyché, la ville qu'elle habite c'est le monde; le roi et la reine représentent Dieu et la matière; leurs trois filles sont la chair, le libre arbitre et l'ame (ψυχὴ); celle-ci est la plus jeune, parce que l'ame est créée après le corps. Vénus (la Volupté) lui envoie Cupidon (le Désir) pour la tenter[15].

Malgré toutes ces découvertes importantes, je vous engage à ne voir dans *l'Ane d'or* qu'une œuvre originale, spirituelle, empreinte d'un cynisme souvent rebutant, dangereuse sous ce rapport, mais fort utile comme peinture de mœurs, et reflet de celle de l'empire romain à cette époque.

Reprenons notre revue et marchons plus vite au but.

Avant que la décadence des lettres entraînât la chute de la poésie, la satire seule fit des progrès : les mœurs de Rome sous les empereurs, et les vices des souverains eux-mêmes, lui offraient de trop nombreux alimens. Perse fut le premier qui osât, sous le règne affreux de Néron, faire entendre des accens satiriques, et son courage resta impuni : une mort précoce l'enleva à la vengeance du tyran. Sa vie est pleine de vertus, et ses ouvrages d'obscurité. Saint Ambroise jeta par terre un volume de ses œuvres, en disant : *Puisque tu ne veux*

pas être compris, reste là. Saint Jérôme mit ses satires au feu *pour les rendre clatres.* Mursius dit que Perse ne s'entendait pas lui-même ; et Bayle et Dussaulx sont de cet avis. Son traducteur Selis attribue ce défaut de clarté à la difficulté de dire des injures à Néron sans en porter la peine. Le passage de la troisième satire, qui commence par ces mots : *Magne Pater Divum,* vient à l'appui de son assertion.

Sénèque, après avoir été long-temps courtisan, s'indigna enfin des crimes de son maître, voulut s'éloigner, ne flatta plus, et reçut l'ordre de mourir Pétrone et le jeune Lucain payèrent aussi de leur vie une imprudente franchise et une rivalité plus imprudente encore. Tous trois renièrent la tyrannie et furent ses victimes.

Sénèque, Pétrone et Lucain conservèrent jusqu'à la fin leur caractère. Ce dernier reçut la mort avec le courage froid d'un philosophe ; Pétrone, avec la tranquille indifférence d'un Épicurien : il s'amusait, aux approches du trépas, à fredonner ses airs favoris, et à répéter des vers tendres et galans. Ouvrant et fermant alternativement ses veines, il semblait se plaire au spectacle de ses derniers momens. Sénèque offrit, en expirant, *sa vie pour modèle* à ses amis. « C'est en m'imitant, leur disait-il, que vous acquerrez parmi les gens de bien une gloire immortelle. »

Juvénal vint ensuite, et se déchaîna contre le tyran avec plus d'audace et de vigueur que ses devanciers; mais ses satires contre Néron et son siècle ne parurent que sous Domitien, qui se contenta d'exiler un vieillard octogénaire. Il fut envoyé sur les frontières d'Égypte, et revint à Rome après la mort de Domitien. Juvénal dut parvenir à une extrême vieillesse, puisqu'il eut encore le temps de voir les règnes de Nerva et de Trajan. Son caractère est tout entier dans ses ouvrages; on a dit en parlant de lui : *facit indignatio versum*, et dans le fait il n'a guère écrit que sous l'inspiration d'une haine violente, mais juste, contre ses souverains et son époque.

Ses vers ont le cynisme de la vengeance populaire : on dirait que toutes les souillures de l'empire ont infecté les chants de sa muse effrontée.

Depuis le règne d'Auguste la poésie déclinait constamment : le sang des poètes martyrs avait découragé le génie. L'imagination, en effet, ne pouvait plus être libre qu'à condition de s'égarer dans des fables monstrueuses et surannées; les lettres n'étaient plus qu'un travail de mots et une recherche d'images spécieuses; mais y eût-il eu un peu de cette liberté étouffée par tant de tyrans, la corruption des mœurs ne permettait plus cet enthousiasme de la foule qui anime les vrais poètes et crée les

chefs-d'œuvre : le faux goût et l'enflure se font sentir dans l'épopée de Lucain, comme dans les tragédies de Sénèque et les poèmes de Stace [14].

La médiocrité adulatrice était seule tolérée, et le flambeau des Muses dut s'éteindre après avoir jeté sur Claudien une dernière étincelle [15].

Quelle réflexion cette marche de la poésie éveille-t-elle en nous? L'éclat ou la décadence des lettres tiennent le plus souvent à des causes politiques. Une trop grande liberté leur nuit, le despotisme les étouffe. C'est au moins ce que nous avons vu à Rome, et ce qui se montre encore à nos yeux.

La république romaine n'eut point de poésie : les règnes de Tibère et de Caligula la virent mourir ; l'empire d'Auguste fut la grande, la seule époque de sa gloire ; et pourquoi? parce que sous Auguste il y avait repos, bonheur et non servitude. La tribune n'était plus une passion, un besoin ; l'éloquence seule y avait perdu. J'ai dit que les mêmes faits se renouvelaient encore sous nos yeux. Quels sont les poètes de la république française? et plus récemment, qu'a produit la révolution de juillet? Les délicieuses compositions de Victor Hugo sont délaissées ; Lamartine fait de la politique, et notre Béranger a répondu à ses amis, affligés de son silence, que la chanson était détrônée : une seule

Muse a le privilége de se faire écouter, et cette muse est une furie !...

Mais que notre état de fièvre se calme, que le prince de notre choix soit enfin libre de nous donner, comme Auguste, repos et bonheur, alors Némésis se dépouillera de sa chevelure de serpens, et la vraie littérature reprendra ses droits [16].

Mais revenons à notre sujet.

L'histoire va maintenant nous occuper.

L'histoire n'eut pas un règne aussi brillant que la poésie, mais son éclat fut plus durable ; l'influence de la Grèce n'eut aucune part à la gloire des auteurs latins. Ils n'imitèrent pas, ils firent mieux. César fut un des premiers historiens de Rome [17]; concis mais clair, simple et animé, sans art, sans affectation, César est bien au-dessus des Hérodote et de Xénophon.

Tite-Live lui succéda et le surpassa de beaucoup ; sa diction est riche et pleine de goût, son éloquence est entraînante de sentiment et de charme [18]. Salluste se fit admirer après lui par la peinture des caractères et une énergie peu commune, mais qui devait être effacée par la manière plus vraie, plus forte encore de Tacite, le Juvénal de l'histoire. L'ame et la raison sont également satisfaites en lisant ces pages admirables qui ont stigmatisé son siècle.

Tacite est le seul écrivain de l'antiquité qui ait réuni les qualités d'un profond moraliste à celles d'un bon historien. Les souffrances de ses contemporains et la servitude qui pesait sur sa grande ame avaient hâté sa réflexion : son expérience, comme le dit Mme de Staël, était plus âgée que le monde. Tacite eut au moins le bonheur de pouvoir mettre au jour, sous le règne paternel de Trajan, tout ce que lui avait inspiré l'indignation long-temps étouffée par les tyrannies précédentes. Ses écrits furent pour lui comme une tardive vengeance, et de ce qu'il avait souffert, et de tous les maux qu'avaient supportés ses devanciers. Il écrit, avec le souvenir de ce qu'il a senti, le passé qu'il n'a pas vu. Quand on lit l'anecdote de ce Romain qui, tourmenté d'un mal sans remède, diffère de se donner la mort pour survivre à Domitien, on conçoit le talent de Tacite et sa longue impatience[19].

Le genre de l'histoire pâlit après lui, comme celui de la poésie après le siècle d'Auguste. Quinte-Curce, Suétone, Justin, Appien et Dion-Cassius s'élevèrent seuls au-dessus de la foule. On ne voit dans les écrivains des derniers temps de Rome, prosateurs ou poètes, qu'une adulation servile, l'exagération du style et la pauvreté des pensées. Le talent était écarté des honneurs réservés aux plus vils courtisans.

L'éloquence seule se réveilla au milieu des ruines de l'empire : fille des révolutions et de la liberté, elle nous apparaît à d'immenses intervalles, comme le reflet des mœurs, des époques et des grands événemens.

Démosthènes nous avait offert le premier modèle de cette éloquence fougueuse et énergique que Mirabeau vient de nous faire entendre encore... Cicéron, dans un siècle animé par une philosophie plus éclairée, et empreint de mœurs plus douces et moins pures, avait cette éloquence persuasive que donnent la science et la réflexion.

Quintilien, vivant dans un temps où tout génie était abattu par une féroce et soupçonneuse tyrannie, parle de l'éloquence comme d'un art *ingénieux* et *difficile;* Quintilien avait un goût parfait, mais ne pouvait comprendre la vraie éloquence, celle d'une ame libre. Il emploie la sienne à louer Domitien, dont il fait un Dieu, et même un grand poète; il a le courage de le féliciter d'avoir banni les philosophes sur lesquels il déverse son indignation. On conçoit, après cela, comment il pouvait définir l'éloquence un art ingénieux et difficile!....

Plus tard les Pères de l'Église, dans des homélies sublimes et des prédications pleines de sentiment et de génie, firent connaître au monde une éloquence naïve et originale, que la nouvelle re-

ligion pouvait seule leur donner. Une teinte orientale colorait leurs écrits ; une conviction profonde animait leurs paroles. Ne ressemblant ni à leurs devanciers ni à leurs successeurs, ils sont seuls dans l'histoire du monde, comme une des conséquences de cet événement miraculeux qui a tout changé, tout amélioré dans l'univers.

Encore un mot sur l'éducation, car mon sujet, peut-être trop vaste pour mes forces, embrasse tout, et doit jeter sur tout un rapide coup d'œil.

L'éducation commença, dès le siècle d'Auguste, à n'être plus seulement physique et guerrière ; elle eut aussi pour but le développement de l'intelligence et les progrès de la raison. On apprenait aux jeunes gens à lire Homère, Euripide et Thucydide ; à sentir leurs beautés comme on nous enseigne à goûter celles de Cicéron, de Virgile et de Tacite. Les sciences n'étaient pas négligées, et la philosophie terminait le cercle des études[20]. Socrate avait introduit l'habitude du dialogue dans les écoles de la Grèce : les Romains l'adoptèrent. C'est ainsi que l'on vit se former la secte éclectique : des orateurs célèbres, des jurisconsultes et des savans sortirent aussi de ces gymnases dont la civilisation grecque avait doté la ville impériale.

Souvent, pour augmenter le cercle de leurs con-

naissances, les jeunes gens les plus riches parcouraient le monde et revenaient, à l'exemple de Pythagore et de Platon, répandre dans leur patrie les fruits de leurs voyages.

Les brillantes espérances qu'avait données le siècle d'Auguste s'évanouirent sous les monstres qui lui succédèrent. Les lettres, les arts, la philosophie veulent indépendance et protection ; le despotisme et la corruption les tuent. Les Barbares achevèrent l'œuvre des tyrans.

HUITIÈME LEÇON.

Dans notre dernière leçon nous avons jeté un rapide coup d'œil sur la littérature du siècle d'Auguste, et je me suis surtout attaché, par de nombreuses citations, à vous faire apprécier ce qui manquait à cette brillante époque, et ce que les lettres ont reçu depuis lors du spiritualisme apporté par la religion chrétienne.

Nous avons aujourd'hui à parler des arts, des sciences, de l'industrie et du commerce des Romains. L'architecture va d'abord nous occuper.

Il était peu de choses que les Romains ne tinssent pas des Grecs; mais ce qu'ils ont surtout cherché à imiter, c'est l'architecture et la sculpture.

Au temps de Périclès, Athènes, capitale du monde civilisé, avait déjà fixé les trois ordres qui depuis servirent de base à l'architecture : le dorique, l'ionique et le corinthien.

Vers l'an 615 avant l'ère chrétienne, Tarquin fit

venir des Étrusques pour construire le grand égout connu aujourd'hui sous le nom de *Cloaca massina*, et pour élever des portiques autour de la place publique, des écoles, etc. Ce furent, à Rome, les premiers monumens en pierre qui méritent d'être cités; car, au rapport des historiens, les temples et les habitations particulières n'avaient été couverts jusqu'à ce moment que de chaume et d'argile. Tarquin-le-Superbe, neveu du précédent, éleva le temple de *Jupiter Capitolin.*

Auguste, que Tite-Live appelle le restaurateur des temples, appela auprès de lui les plus célèbres architectes et sculpteurs de la Grèce, et emprunta ainsi le secours des beaux-arts pour couvrir les fers dont il enchaînait les Romains. Il fit venir à grands frais de la Sicile et de l'Égypte les marbres les plus précieux, pour construire ces magnifiques monumens qui contribuèrent à immortaliser son siècle, et au nombre desquels nous citerons le temple de *Jupiter Tonnant.* C'est à cette époque, la plus brillante de l'architecture romaine, que parut Vitruve Pollio, qui, dans son savant ouvrage, nous transmit les principes qui avaient porté l'art à un si haut degré de perfection.

Sous Tibère et Claude, l'architecture commença à dégénérer; sous Néron, le luxe et la profusion l'emportèrent sur le goût[1]; et depuis lors elle dé-

clina presque constamment. Ce luxe effréné pouvait passer pour de la folie. Pompée avait construit un théâtre qui contenait 40,000 personnes; un simple particulier du IIIe siècle en fit bâtir un où il en entrait 80.000, et où il plaça 360 colonnes de marbre, de verre et de bois doré[2].

Mais que devait donc être Rome dans son ensemble, si de pareils édifices s'y retrouvaient avec profusion? « Voyez, dit l'auteur de Scaurus, voyez ces terrasses couvertes de verdure ; ces toits formés de dalles de pierres tendres de diverses couleurs, qui, par la manière dont elles sont posées, imitent le plumage du paon. Tournez vos regards vers le Capitole, dont le mont Palatin nous cache une partie : de quel éclat brillent les faîtes dorés de ses édifices !... De ce côté-ci, sous vos pieds, vous apercevez le grand Cirque, entouré de boutiques, où afflue la foule des vendeurs et des acheteurs ; et vers l'extrémité inférieure de son enceinte, vous distinguerez le Forum, le temple de la déesse Vesta, les rives du Tibre ; et enfin le Janicule, couvert de jardins somptueux, vient terminer le tableau.

« Mais je ne sais ce qui doit le plus attirer notre admiration, ou ces temples éblouissans sur lesquels la vue n'ose se reposer, ou ces vastes portiques, formés d'innombrables colonnes, ou les palais qui couvrent ces collines et qui effacent, par l'éclat de

leurs décorations, les monumens élevés aux dieux de la patrie. Voici, sur le mont Cœlius, la maison de Mermurra, ingénieur de César, qu'il a suivi dans les Gaules. Ses rapines lui ont procuré de grandes richesses, dont il a employé une partie à élever cette somptueuse habitation toute revêtue de marbre. C'est le premier exemple d'un tel excès de prodigalité. Ici, sur le mont Palatin, est la maison de Lucius Crassus : elle n'est pas comparable à celles qui l'entourent. Il l'a cependant payée quinze millions de sesterces, 2,960,000 fr. [1]. »

Rome n'était pas seule ornée de constructions extraordinaires. En ces temps-là la Grèce, les Gaules, l'Espagne, et surtout l'Italie, étaient partout ornées de monumens de tous les âges de la république et de l'empire, dont l'élégante solidité a traversé les siècles ; mais à côté de ces édifices immenses, de ces palais somptueux et de ces éblouissantes mosaïques qui n'attestent qu'un luxe inutile, des marais infects, de misérables cabanes venaient accuser l'orgueil et l'égoïsme des chefs de la nation. L'immensité de ces monumens n'étonnera pas des Nîmois, habitués à voir un amphithéâtre d'une dimension que nous trouverions gigantesque, si nos yeux n'étaient faits à ce spectacle ; et cet amphithéâtre est encore loin de ceux où, d'après les historiens les plus antiques, on faisait combattre et mourir

3,500 bêtes féroces pour l'amusement d'un peuple aussi féroce qu'elles[4].

La sculpture grecque avait rempli les places publiques de statues dont nos musées et nos jardins s'embellissent encore, et qui feront l'admiration de tous les siècles. Les Romains, découragés par la perfection de leurs devanciers, n'ont rien laissé qui en approchât ; ils n'avaient su que dépouiller la Grèce pour répandre sans goût une telle profusion de divinités, que Pétrone disait qu'on voyait à Rome plus de dieux que de Romains.

Nous ne pouvons juger de l'état de la peinture avant la renaissance des arts. Les chefs-d'œuvre d'Apelles et de Zeuxis n'ont pu résister aux ravages du temps, comme ceux de Phidias et de Praxitèle.

La noce aldobrandine, peinture à fresque trouvée près de Rome, est le seul morceau qui puisse faire juger de l'état de cet art. Les couleurs en ont peu pâli, et l'on y remarque une assez mauvaise distribution de lumières. Le Poussin l'a toujours consultée et étudiée : il la trouvait pleine de noblesse et de simplicité. Quelques peintures antiques ont encore été découvertes sur le mont Palatin, mais toujours en mauvais état. « Il y avait, dit Pline, trois grandes écoles : l'ionique, l'attique et la sicyonienne. » Les peintres les plus célèbres qui les composaient, sont :

ter plus à l'aise son système de la métempsycose ; il est encore l'auteur de la fameuse démonstration du carré de l'hypothénuse, et de plusieurs autres solutions qui ont avancé les sciences mathématiques : quelques auteurs prétendent qu'il avait entrevu le système planétaire, méconnu jusqu'à Copernic. Anaximandre, disciple de Thalès, observa le premier l'obliquité de l'écliptique, et trouva l'art d'exprimer les conversions du soleil ainsi que l'égalité des jours et des nuits. C'est à lui qu'on doit les premières sphères artificielles. L'histoire des découvertes de ce philosophe nous fournit des preuves bien sensibles du peu de progrès que l'astronomie physique avait faits en Grèce. « Que penser, dit Goguet, d'après Plutarque, que penser des idées que les astronomes grecs se formaient alors, puisque Anaximandre ne croyait pas que le soleil fût plus grand que le Péloponèse? »

Euclide, auteur des plus anciens élémens de géométrie connus, est regardé, dit Lacroix, comme un des pères de la science.

Archimède est le créateur de la mécanique rationnelle ; on lui doit la théorie du levier et la découverte de quelques principes d'hydrostatique, la vis qui porte son nom, les miroirs ardens, la quadrature de la parabole, etc. La vie de ce grand homme est un de ces bienfaits dont la Providence

est trop avare ; elle fait époque dans l'histoire de l'humanité.

Ce que les progrès en astronomie offrent de plus brillant est dû au génie d'Hipparque.

Ptolémée jouit d'une réputation plus grande que ses devanciers ; il avait été surnommé par les Grecs le divin, le très sage : on a de lui plusieurs ouvrages, et son système, plus spécieux, a été cru et suivi en Europe plus de quinze cents ans. Que sont les connaissances de tous ces hommes célèbres, comparées à celles de Copernic et de Galilée, de Leibnitz et de Newton ? Bien peu de chose, sans doute... Mais peut-être ces derniers n'ont-ils eu que l'avantage d'arriver dans un temps où leurs découvertes, mieux comprises, ont pu se répandre, s'améliorer et amener des résultats utiles.

Le génie des premiers pouvait être aussi élevé, leur patience plus grande ; mais l'ignorance de leur siècle s'opposait aux résultats qu'ils auraient pu en tirer. Leurs découvertes auraient dû en amener d'autres ; elles restèrent presque sans fruit.

L'art de la guerre était le plus avancé chez ce peuple qui devait tout à ses armes ; il était son unique pensée : aussi voyait-on, dans les courts intervalles de paix, les consuls et les empereurs occuper les soldats à construire des édifices et à d'autres

travaux plus fatigans, pour les tenir en haleine et conserver leur vigueur.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'art militaire chez les Romains; outre que ce sujet serait trop long pour notre cadre, c'est celui qui offre le moins de curiosité, puisqu'il se trouve partout. L'histoire de l'art militaire aux premiers siècles est l'histoire romaine [6].

La navigation, qui exige plus de connaissances mathématiques, était encore peu de chose : pendant long-temps les Romains n'y attachaient aucun intérêt. Dans le principe, ils n'avaient que des bateaux construits avec de grosses planches, semblables à ceux que portait le Tibre. Polybe raconte que plus tard un navire carthaginois, jeté sur le rivage par la tempête, offrit le premier modèle d'un vaisseau de guerre : dès lors ils exercèrent des troupes de terre à leurs manœuvres de mer. Les bâtimens romains ne pouvaient contenir que 50 hommes et 4 à 5 chevaux : c'est avec d'aussi frêles navires qu'ils s'aventuraient sur l'Océan sans le secours de la boussole, et en butte à tous les vents. Aussi en réunissaient-ils toujours un grand nombre pour se porter secours au besoin [7].

Dans les combats, ils rangeaient la flotte en bataille comme une armée de terre; avant l'engagement, on faisait des sacrifices aux Dieux; et soldats

et matetots se préparaient à l'action. Ils repliaient les voiles, ajustaient les cordages, déployaient l'étendard sur le vaisseau du commandant; les trompettes sonnaient à son bord et l'engagement commençait, aux acclamations de l'armée.

On cherchait alors à détruire ou à couler les bâtimens ennemis, soit en brisant les rames, soit en les abaissant; d'énormes harpons rapprochaient les navires, et on combattait ensuite comme sur terre. Parfois on lançait des brandons enflammés sur le bord ennemi; c'est ainsi qu'Auguste détruisit à Actium la flotte d'Antoine[8].

Nous arrivons aux sciences naturelles.

Caton, César et Lucrèce avaient déjà écrit sur l'agriculture et l'histoire naturelle, lorsque Columelle, Dioscoride et Pline firent paraître leurs ouvrages : ils avaient préparé les voies; ces derniers firent la science.

Columelle, né à Cadix dans les premières années du premier siècle, était un grand propriétaire, et devint le plus savant agronome de son époque, en dirigeant ses domaines. Lorsque l'amour de la science domina chez lui, il voulut connaître le sol et les productions des diverses parties de l'empire; il parcourut d'abord l'Espagne, sa patrie, et puis les autres provinces; il vint se reposer à Rome et y écrivit ses observations. J'ai eu sous les yeux son

principal ouvrage (*de Re rusticâ*), dont les neuf premiers livres sont en prose et le dixième en vers. Son style est facile, et ses pensées en agriculture paraîtraient étonnantes pour le temps, si on ne réfléchissait qu'en agriculture une longue observation est tout, et que ce qu'on appelle la science est bien peu de chose. Les meilleurs ouvrages ont été faits par les meilleurs agronomes, et le moindre fermier qui aura soixante ans et du jugement en saura presque autant, sans savoir lire, que Caton et Columelle, qu'Olivier de Serre, Rozier ou François de Neufchâteau.

Dioscoride s'adonna surtout à la botanique. Il divisa les plantes en quatre classes : les aromatiques, les alimentaires, les médicinales, et les vénéneuses. Il avait été précédé par Aristote et Théophraste dans l'étude de cette science qu'ont entièrement refaite depuis lors Linné, Tournefort et Jussieu.

Les sciences qui n'avaient pu être cultivées à Rome, pendant les règnes de Tibère et de Caligula, commencèrent enfin à être en honneur sous Vespasien. Cet empereur établit des écoles où on les enseignait avec la philosophie; mais le goût des études était perdu, il fallut le ranimer par une pro-

tection puissante et aidée du trésor public. On vit pour la première fois des professeurs salariés par l'état.

Pline, favori de Vespasien, écrivait alors son *Histoire naturelle.* Nous nous arrêterons quelques instans sur cet homme célèbre à qui nous devons beaucoup, et qui m'a été particulièrement utile dans les nombreuses recherches qu'a nécessitées le travail que j'ai entrepris.

Pline naquit la neuvième année du règne de Tibère; il resta long-temps inconnu, enseveli sous la science et l'étude. Tour à tour guerrier et avocat, il se battit, il plaida, mais sans pour cela cesser d'observer la nature et d'écrire ses observations. Il vayagea surtout beaucoup, et nous avons des preuves qu'il a visité avec intérêt et décrit avec exactitude la fontaine de Vaucluse. Son *Livre du monde* ou *Histoire naturelle* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu; les autres sont peu à regretter, car celui-là contient tout. Pline, en effet, ne s'était point proposé d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des minéraux. Il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts; et il mêle sans cesse à ce qu'il en

leurs décorations, les monumens élevés aux dieux de la patrie. Voici, sur le mont Cœlius, la maison de Marmurra, ingénieur de César, qu'il a suivi dans les Gaules. Ses rapines lui ont procuré de grandes richesses, dont il a employé une partie à élever cette somptueuse habitation toute revêtue de marbre. C'est le premier exemple d'un tel excès de prodigalité. Ici, sur le mont Palatin, est la maison de Lucius Crassus : elle n'est pas comparable à celles qui l'entourent. Il l'a cependant payée quinze millions de sesterces, 2,960,000 fr. [3]. »

Rome n'était pas seule ornée de constructions extraordinaires. En ces temps-là la Grèce, les Gaules, l'Espagne, et surtout l'Italie, étaient partout ornées de monumens de tous les âges de la république et de l'empire, dont l'élégante solidité a traversé les siècles; mais à côté de ces édifices immenses, de ces palais somptueux et de ces éblouissantes mosaïques qui n'attestent qu'un luxe inutile, des marais infects, de misérables cabanes venaient accuser l'orgueil et l'égoïsme des chefs de la nation. L'immensité de ces monumens n'étonnera pas des Nîmois, habitués à voir un amphithéâtre d'une dimension que nous trouverions gigantesque, si nos yeux n'étaient faits à ce spectacle; et cet amphithéâtre est encore loin de ceux où, d'après les historiens les plus antiques, on faisait combattre et mourir

3,500 bêtes féroces pour l'amusement d'un peuple aussi féroce qu'elles[4].

La sculpture grecque avait rempli les places publiques de statues dont nos musées et nos jardins s'embellissent encore, et qui feront l'admiration de tous les siècles. Les Romains, découragés par la perfection de leurs devanciers, n'ont rien laissé qui en approchât ; ils n'avaient su que dépouiller la Grèce pour répandre sans goût une telle profusion de divinités, que Pétrone disait qu'on voyait à Rome plus de dieux que de Romains.

Nous ne pouvons juger de l'état de la peinture avant la renaissance des arts. Les chefs-d'œuvre d'Apelles et de Zeuxis n'ont pu résister aux ravages du temps, comme ceux de Phidias et de Praxitèle.

La noce aldobrandine, peinture à fresque trouvée près de Rome, est le seul morceau qui puisse faire juger de l'état de cet art. Les couleurs en ont peu pâli, et l'on y remarque une assez mauvaise distribution de lumières. Le Poussin l'a toujours consultée et étudiée : il la trouvait pleine de noblesse et de simplicité. Quelques peintures antiques ont encore été découvertes sur le mont Palatin, mais toujours en mauvais état. « Il y avait, dit Pline, trois grandes écoles : l'ionique, l'attique et la sicyonienne. » Les peintres les plus célèbres qui les composaient sont :

Apollodore d'Athènes, Polignote de Thasos, Zeuxis, Parrhasius, Timanthe, Pamphile, Apelles, Aristide de Thèbes, Protogènes, Asclépiodore, Nicomaque, Philoxène d'Érétrie, etc.

Des dieux, des demi-dieux, des héros, quelques allégories, quelques batailles, des fêtes, des saturnales, tels sont à peu près les sujets traités par ces peintres. Les paysages y étaient, sinon inconnus, au moins très rares. Le genre grotesque réussissait peu aussi chez les Grecs et les Romains.

La musique, simple mais pleine d'expression, n'avait aucun rapport avec la nôtre; elle était intimement liée à la poésie et à la déclamation: c'est encore des Grecs qu'ils la tenaient. Les Étrusques, il est vrai, avaient une musique avant la fondation de Rome, mais elle était très bornée; et jusqu'à l'arrivée d'Évandre, on ne connaissait guère en Italie que les pipeaux des bergers: et même, dans la suite, la musique des Romains était si peu de chose par elle-même, que Vitruve fut obligé, pour expliquer le système d'Aristoxène, d'adopter tous les termes de la langue grecque. On ignore s'ils eurent des compositeurs fameux; ni leurs noms, ni leurs ouvrages ne sont venus jusqu'à nous. On sait seulement qu'ils aimaient beaucoup les chansons, et qu'ils chantaient presque toutes leurs poésies. Il paraît à peu près certain que plusieurs

odes d'Horace ont été parodiées sur des airs grecs.

Quinze siècles plus tard, leurs neveux chantaient les stances de *la Jérusalem*.

Les premiers combats, les premiers amours ont fait naître des poètes; les événemens ont donné des historiens : les arts sont enfans de l'imagination, de l'enthousiasme et de la nécessité; mais la succession des siècles peut seule produire des savans : les sciences ont besoin de toute l'expérience des âges écoulés, du génie et des recherches de plusieurs générations.

Nous nous occuperons successivement des diverses sciences connues pendant l'époque que nous parcourons; l'astronomie et les mathématiques se présentent d'abord.

Pythagore, Anaximandre, Euclide, Archimède, Hipparque et Ptolémée avaient fait faire les premiers pas à ces sciences importées de l'Orient par quelques-uns d'entre eux; et quoique aucun ne vécût au siècle d'Auguste, nous ne les laisserons pas passer inaperçus, car ils ont au moins le mérite, souvent trop peu apprécié, d'avoir ouvert les voies[5].

Pythagore n'est pas seulement le philosophe rêveur qui s'enferma dans une caverne pour médi-

ter plus à l'aise son système de la métempsycose ; il est encore l'auteur de la fameuse démonstration du carré de l'hypothénuse, et de plusieurs autres solutions qui ont avancé les sciences mathématiques : quelques auteurs prétendent qu'il avait entrevu le système planétaire, méconnu jusqu'à Copernic. Anaximandre, disciple de Thalès, observa le premier l'obliquité de l'écliptique, et trouva l'art d'exprimer les conversions du soleil ainsi que l'égalité des jours et des nuits. C'est à lui qu'on doit les premières sphères artificielles. L'histoire des découvertes de ce philosophe nous fournit des preuves bien sensibles du peu de progrès que l'astronomie physique avait faits en Grèce. « Que penser, dit Goguet, d'après Plutarque, que penser des idées que les astronomes grecs se formaient alors, puisque Anaximandre ne croyait pas que le soleil fût plus grand que le Péloponèse ? »

Euclide, auteur des plus anciens élémens de géométrie connus, est regardé, dit Lacroix, comme un des pères de la science.

Archimède est le créateur de la mécanique rationnelle ; on lui doit la théorie du levier et la découverte de quelques principes d'hydrostatique, la vis qui porte son nom, les miroirs ardens, la quadrature de la parabole, etc. La vie de ce grand homme est un de ces bienfaits dont la Providence

est trop avare ; elle fait époque dans l'histoire de l'humanité.

Ce que les progrès en astronomie offrent de plus brillant est dû au génie d'Hipparque.

Ptolémée jouit d'une réputation plus grande que ses devanciers ; il avait été surnommé par les Grecs le divin, le très sage : on a de lui plusieurs ouvrages, et son système, plus spécieux, a été cru et suivi en Europe plus de quinze cents ans. Que sont les connaissances de tous ces hommes célèbres, comparées à celles de Copernic et de Galilée, de Leibnitz et de Newton ? Bien peu de chose, sans doute... Mais peut-être ces derniers n'ont-ils eu que l'avantage d'arriver dans un temps où leurs découvertes, mieux comprises, ont pu se répandre, s'améliorer et amener des résultats utiles.

Le génie des premiers pouvait être aussi élevé, leur patience plus grande ; mais l'ignorance de leur siècle s'opposait aux résultats qu'ils auraient pu en tirer. Leurs découvertes auraient dû en amener d'autres ; elles restèrent presque sans fruit.

L'art de la guerre était le plus avancé chez ce peuple qui devait tout à ses armes ; il était son unique pensée : aussi voyait-on, dans les courts intervalles de paix, les consuls et les empereurs occuper les soldats à construire des édifices et à d'autres

travaux plus fatigans, pour les tenir en haleine et conserver leur vigueur.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'art militaire chez les Romains; outre que ce sujet serait trop long pour notre cadre, c'est celui qui offre le moins de curiosité, puisqu'il se trouve partout. L'histoire de l'art militaire aux premiers siècles est l'histoire romaine [6].

La navigation, qui exige plus de connaissances mathématiques, était encore peu de chose : pendant long-temps les Romains n'y attachaient aucun intérêt. Dans le principe, ils n'avaient que des bateaux construits avec de grosses planches, semblables à ceux que portait le Tibre. Polybe raconte que plus tard un navire carthaginois, jeté sur le rivage par la tempête, offrit le premier modèle d'un vaisseau de guerre : dès lors ils exercèrent des troupes de terre à leurs manœuvres de mer. Les bâtimens romains ne pouvaient contenir que 50 hommes et 4 à 5 chevaux : c'est avec d'aussi frêles navires qu'ils s'aventuraient sur l'Océan sans le secours de la boussole, et en butte à tous les vents. Aussi en réunissaient-ils toujours un grand nombre pour se porter secours au besoin [7].

Dans les combats, ils rangeaient la flotte en bataille comme une armée de terre; avant l'engagement, on faisait des sacrifices aux Dieux; et soldats

et matetots se préparaient à l'action. Ils repliaient les voiles, ajustaient les cordages, déployaient l'étendard sur le vaisseau du commandant; les trompettes sonnaient à son bord et l'engagement commençait, aux acclamations de l'armée.

On cherchait alors à détruire ou à couler les bâtimens ennemis, soit en brisant les rames, soit en les abaissant; d'énormes harpons rapprochaient les navires, et on combattait ensuite comme sur terre. Parfois on lançait des brandons enflammés sur le bord ennemi; c'est ainsi qu'Auguste détruisit à Actium la flotte d'Antoine[8].

Nous arrivons aux sciences naturelles.

Caton, César et Lucrèce avaient déjà écrit sur l'agriculture et l'histoire naturelle, lorsque Columelle, Dioscoride et Pline firent paraître leurs ouvrages : ils avaient préparé les voies; ces derniers firent la science.

Columelle, né à Cadix dans les premières années du premier siècle, était un grand propriétaire, et devint le plus savant agronome de son époque, en dirigeant ses domaines. Lorsque l'amour de la science domina chez lui, il voulut connaître le sol et les productions des diverses parties de l'empire; il parcourut d'abord l'Espagne, sa patrie, et puis les autres provinces; il vint se reposer à Rome et y écrivit ses observations. J'ai eu sous les yeux son

principal ouvrage (*de Re rusticâ*), dont les neuf premiers livres sont en prose et le dixième en vers. Son style est facile, et ses pensées en agriculture paraîtraient étonnantes pour le temps, si on ne réfléchissait qu'en agriculture une longue observation est tout, et que ce qu'on appelle la science est bien peu de chose. Les meilleurs ouvrages ont été faits par les meilleurs agronomes, et le moindre fermier qui aura soixante ans et du jugement en saura presque autant, sans savoir lire, que Caton et Columelle, qu'Olivier de Serre, Rozier ou François de Neufchâteau.

Dioscoride s'adonna surtout à la botanique. Il divisa les plantes en quatre classes : les aromatiques, les alimentaires, les médicinales, et les vénéneuses. Il avait été précédé par Aristote et Théophraste dans l'étude de cette science qu'ont entièrement refaite depuis lors Linné, Tournefort et Jussieu.

Les sciences qui n'avaient pu être cultivées à Rome, pendant les règnes de Tibère et de Caligula, commencèrent enfin à être en honneur sous Vespasien. Cet empereur établit des écoles où on les enseignait avec la philosophie ; mais le goût des études était perdu, il fallut le ranimer par une pro-

tection puissante et aidée du trésor public. On vit pour la première fois des professeurs salariés par l'état.

Pline, favori de Vespasien, écrivait alors son *Histoire naturelle.* Nous nous arrêterons quelques intans sur cet homme célèbre à qui nous devons beaucoup, et qui m'a été particulièrement utile dans les nombreuses recherches qu'a nécessitées le travail que j'ai entrepris.

Pline naquit la neuvième année du règne de Tibère; il resta long-temps inconnu, enseveli sous la science et l'étude. Tour à tour guerrier et avocat, il se battit, il plaida, mais sans pour cela cesser d'observer la nature et d'écrire ses observations. Il vayagea surtout beaucoup, et nous avons des preuves qu'il a visité avec intérêt et décrit avec exactitude la fontaine de Vaucluse. Son *Livre du monde* ou *Histoire naturelle* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu; les autres sont peu à regretter, car celui-là contient tout. Pline, en effet, ne s'était point proposé d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des minéraux. Il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts; et il mêle sans cesse à ce qu'il en

leurs décorations, les monumens élevés aux dieux de la patrie. Voici, sur le mont Cœlius, la maison de Murmurra, ingénieur de César, qu'il a suivi dans les Gaules. Ses rapines lui ont procuré de grandes richesses, dont il a employé une partie à élever cette somptueuse habitation toute revêtue de marbre. C'est le premier exemple d'un tel excès de prodigalité. Ici, sur le mont Palatin, est la maison de Lucius Crassus : elle n'est pas comparable à celles qui l'entourent. Il l'a cependant payée quinze millions de sesterces, 2,960,000 fr. [1]. »

Rome n'était pas seule ornée de constructions extraordinaires. En ces temps-là la Grèce, les Gaules, l'Espagne, et surtout l'Italie, étaient partout ornées de monumens de tous les âges de la république et de l'empire, dont l'élégante solidité a traversé les siècles ; mais à côté de ces édifices immenses, de ces palais somptueux et de ces éblouissantes mosaïques qui n'attestent qu'un luxe inutile, des marais infects, de misérables cabanes venaient accuser l'orgueil et l'égoïsme des chefs de la nation. L'immensité de ces monumens n'étonnera pas des Nîmois, habitués à voir un amphithéâtre d'une dimension que nous trouverions gigantesque, si nos yeux n'étaient faits à ce spectacle ; et cet amphithéâtre est encore loin de ceux où, d'après les historiens les plus antiques, on faisait combattre et mourir

3,500 bêtes féroces pour l'amusement d'un peuple aussi féroce qu'elles[4].

La sculpture grecque avait rempli les places publiques de statues dont nos musées et nos jardins s'embellissent encore, et qui feront l'admiration de tous les siècles. Les Romains, découragés par la perfection de leurs devanciers, n'ont rien laissé qui en approchât ; ils n'avaient su que dépouiller la Grèce pour répandre sans goût une telle profusion de divinités, que Pétrone disait qu'on voyait à Rome plus de dieux que de Romains.

Nous ne pouvons juger de l'état de la peinture avant la renaissance des arts. Les chefs-d'œuvre d'Apelles et de Zeuxis n'ont pu résister aux ravages du temps, comme ceux de Phidias et de Praxitèle.

La noce aldobrandine, peinture à fresque trouvée près de Rome, est le seul morceau qui puisse faire juger de l'état de cet art. Les couleurs en ont peu pâli, et l'on y remarque une assez mauvaise distribution de lumières. Le Poussin l'a toujours consultée et étudiée : il la trouvait pleine de noblesse et de simplicité. Quelques peintures antiques ont encore été découvertes sur le mont Palatin, mais toujours en mauvais état. « Il y avait, dit Pline, trois grandes écoles : l'ionique, l'attique et la sicyonienne. » Les peintres les plus célèbres qui les composaient, sont :

ter plus à l'aise son système de la métempsycose ? il est encore l'auteur de la fameuse démonstration du carré de l'hypothénuse, et de plusieurs autres solutions qui ont avancé les sciences mathématiques : quelques auteurs prétendent qu'il avait entrevu le système planétaire, méconnu jusqu'à Copernic. Anaximandre, disciple de Thalès, observa le premier l'obliquité de l'écliptique, et trouva l'art d'exprimer les conversions du soleil ainsi que l'égalité des jours et des nuits. C'est à lui qu'on doit les premières sphères artificielles. L'histoire des découvertes de ce philosophe nous fournit des preuves bien sensibles du peu de progrès que l'astronomie physique avait faits en Grèce. « Que penser, dit Goguet, d'après Plutarque, que penser des idées que les astronomes grecs se formaient alors, puisque Anaximandre ne croyait pas que le soleil fût plus grand que le Péloponèse? »

Euclide, auteur des plus anciens élémens de géométrie connus, est regardé, dit Lacroix, comme un des pères de la science.

Archimède est le créateur de la mécanique rationnelle ; on lui doit la théorie du levier et la découverte de quelques principes d'hydrostatique, la vis qui porte son nom, les miroirs ardens, la quadrature de la parabole, etc. La vie de ce grand homme est un de ces bienfaits dont la Providence

est trop avare ; elle fait époque dans l'histoire de l'humanité.

Ce que les progrès en astronomie offrent de plus brillant est dû au génie d'Hipparque.

Ptolémée jouit d'une réputation plus grande que ses devanciers ; il avait été surnommé par les Grecs le divin, le très sage : on a de lui plusieurs ouvrages, et son système, plus spécieux, a été cru et suivi en Europe plus de quinze cents ans. Que sont les connaissances de tous ces hommes célèbres, comparées à celles de Copernic et de Galilée, de Leibnitz et de Newton ? Bien peu de chose, sans doute... Mais peut-être ces derniers n'ont-ils eu que l'avantage d'arriver dans un temps où leurs découvertes, mieux comprises, ont pu se répandre, s'améliorer et amener des résultats utiles.

Le génie des premiers pouvait être aussi élevé, leur patience plus grande ; mais l'ignorance de leur siècle s'opposait aux résultats qu'ils auraient pu en tirer. Leurs découvertes auraient dû en amener d'autres ; elles restèrent presque sans fruit.

L'art de la guerre était le plus avancé chez ce peuple qui devait tout à ses armes ; il était son unique pensée : aussi voyait-on, dans les courts intervalles de paix, les consuls et les empereurs occuper les soldats à construire des édifices et à d'autres

travaux plus fatigans, pour les tenir en haleine et conserver leur vigueur.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'art militaire chez les Romains; outre que ce sujet serait trop long pour notre cadre, c'est celui qui offre le moins de curiosité, puisqu'il se trouve partout. L'histoire de l'art militaire aux premiers siècles est l'histoire romaine [6].

La navigation, qui exige plus de connaissances mathématiques, était encore peu de chose : pendant long-temps les Romains n'y attachaient aucun intérêt. Dans le principe, ils n'avaient que des bateaux construits avec de grosses planches, semblables à ceux que portait le Tibre. Polybe raconte que plus tard un navire carthaginois, jeté sur le rivage par la tempête, offrit le premier modèle d'un vaisseau de guerre : dès lors ils exercèrent des troupes de terre à leurs manœuvres de mer. Les bâtimens romains ne pouvaient contenir que 50 hommes et 4 à 5 chevaux : c'est avec d'aussi frêles navires qu'ils s'aventuraient sur l'Océan sans le secours de la boussole, et en butte à tous les vents. Aussi en réunissaient-ils toujours un grand nombre pour se porter secours au besoin [7].

Dans les combats, ils rangeaient la flotte en bataille comme une armée de terre; avant l'engagement, on faisait des sacrifices aux Dieux; et soldats

et matetots se préparaient à l'action. Ils repliaient les voiles, ajustaient les cordages, déployaient l'étendard sur le vaisseau du commandant; les trompettes sonnaient à son bord et l'engagement commençait, aux acclamations de l'armée.

On cherchait alors à détruire ou à couler les bâtimens ennemis, soit en brisant les rames, soit en les abaissant; d'énormes harpons rapprochaient les navires, et on combattait ensuite comme sur terre. Parfois on lançait des brandons enflammés sur le bord ennemi; c'est ainsi qu'Auguste détruisit à Actium la flotte d'Antoine[8].

Nous arrivons aux sciences naturelles.

Caton, César et Lucrèce avaient déjà écrit sur l'agriculture et l'histoire naturelle, lorsque Columelle, Dioscoride et Pline firent paraître leurs ouvrages : ils avaient préparé les voies; ces derniers firent la science.

Columelle, né à Cadix dans les premières années du premier siècle, était un grand propriétaire, et devint le plus savant agronome de son époque, en dirigeant ses domaines. Lorsque l'amour de la science domina chez lui, il voulut connaître le sol et les productions des diverses parties de l'empire; il parcourut d'abord l'Espagne, sa patrie, et puis les autres provinces; il vint se reposer à Rome et y écrivit ses observations. J'ai eu sous les yeux son

principal ouvrage (*de Re rusticâ*), dont les neuf premiers livres sont en prose et le dixième en vers. Son style est facile, et ses pensées en agriculture paraîtraient étonnantes pour le temps, si on ne réfléchissait qu'en agriculture une longue observation est tout, et que ce qu'on appelle la science est bien peu de chose. Les meilleurs ouvrages ont été faits par les meilleurs agronomes, et le moindre fermier qui aura soixante ans et du jugement en saura presque autant, sans savoir lire, que Caton et Columelle, qu'Olivier de Serre, Rozier ou François de Neufchâteau.

Dioscoride s'adonna surtout à la botanique. Il divisa les plantes en quatre classes : les aromatiques, les alimentaires, les médicinales, et les vénéneuses. Il avait été précédé par Aristote et Théophraste dans l'étude de cette science qu'ont entièrement refaite depuis lors Linné, Tournefort et Jussieu.

Les sciences qui n'avaient pu être cultivées à Rome, pendant les règnes de Tibère et de Caligula, commencèrent enfin à être en honneur sous Vespasien. Cet empereur établit des écoles où on les enseignait avec la philosophie; mais le goût des études était perdu, il fallut le ranimer par une pro-

tection puissante et aidée du trésor public. On vit pour la première fois des professeurs salariés par l'état.

Pline, favori de Vespasien, écrivait alors son *Histoire naturelle.* Nous nous arrêterons quelques instans sur cet homme célèbre à qui nous devons beaucoup, et qui m'a été particulièrement utile dans les nombreuses recherches qu'a nécessitées le travail que j'ai entrepris.

Pline naquit la neuvième année du règne de Tibère ; il resta long-temps inconnu, enseveli sous la science et l'étude. Tour à tour guerrier et avocat, il se battit, il plaida, mais sans pour cela cesser d'observer la nature et d'écrire ses observations. Il vayagea surtout beaucoup, et nous avons des preuves qu'il a visité avec intérêt et décrit avec exactitude la fontaine de Vaucluse. Son *Livre du monde* ou *Histoire naturelle* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu ; les autres sont peu à regretter, car celui-là contient tout. Pline, en effet, ne s'était point proposé d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des minéraux. Il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts ; et il mêle sans cesse à ce qu'il en

ou deux heures du matin, souvent à minuit. Quelquefois le sommeil le prenait et le quittait sur ses livres. Pendant ses repas, lorsqu'il sortait du bain, et dans la litière, en voyageant ou en parcourant la ville, il avait toujours un lecteur, et un copiste à qui il dictait des extraits de ce qu'il entendait lire.

Il paraît avoir porté cette ardeur du travail jusqu'à la minutie, puisqu'il reprit un jour, pendant le dîner, un de ses amis qui avait fait recommencer un mot mal lu : *Ne l'aviez-vous pas compris?* dit-il; *votre interruption nous coûte dix lignes.*

Jamais il n'allait à pied, de peur de perdre du temps; et il gronda son neveu un jour que par hasard il apprit qu'il s'était promené. Aussi les notes et les extraits qu'il laissa à sa mort formaient-ils cent soixante volumes d'une écriture fort menue, et déjà plusieurs années auparavant, lorsque ce recueil n'était pas si complet, un amateur, nommé Licinius, lui en avait offert 400,000 sesterces[40].

Pline fut pour les Latins ce qu'Aristote avait été pour les Grecs : les sciences naturelles perdirent tout en le perdant. Les empereurs qui régirent l'état au IIIe siècle avaient bien su donner la paix au monde et le bonheur à leurs peuples, mais ils n'avaient rien fait pour les lettres et les sciences. L'histoire, sous leurs successeurs, n'offre qu'une longue suite de bouleversemens, d'assassinats et

de révolutions. Lorsque Dioclétien mit un terme à cet état de choses, d'autres causes s'opposèrent au progrès des sciences, et surtout la lutte entre les défenseurs d'une religion nouvelle et les soutiens d'un culte sur son déclin. Cette lutte et la fermentation qui en résulta détournèrent les esprits de l'observation de la nature, qui veut, avant tout, repos et liberté d'esprit. Quand le christianisme eut pris le dessus, l'aversion de tout ce qui se rattachait au paganisme défendit aux chrétiens de continuer les recherches commencées par des païens.

Sous ces influences puissantes, les sciences et les lettres dégénérèrent progressivement, et finirent par cesser tout-à-fait d'être cultivées au temps où l'invasion des Barbares rendit toute étude sérieuse impossible.

Mais revenons sur nos pas, car nous n'en avons pas fini avec les sciences.

La physique avait fait peu de progrès aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et la chimie ne devait paraître, ainsi que la chirurgie, que quinze cents ans après ; la médecine seule, presque toujours mêlée aux différentes sectes de philosophie dont elle recevait l'impulsion, était parvenue, grace au génie d'Hippocrate et aux savantes méditations des Dioclès et des Eristrate, à un degré de perfection

leurs décorations, les monumens élevés aux dieux de la patrie. Voici, sur le mont Cœlius, la maison de Mamurra, ingénieur de César, qu'il a suivi dans les Gaules. Ses rapines lui ont procuré de grandes richesses, dont il a employé une partie à élever cette somptueuse habitation toute revêtue de marbre. C'est le premier exemple d'un tel excès de prodigalité. Ici, sur le mont Palatin, est la maison de Lucius Crassus : elle n'est pas comparable à celles qui l'entourent. Il l'a cependant payée quinze millions de sesterces, 2,960,000 fr. [1]. »

Rome n'était pas seule ornée de constructions extraordinaires. En ces temps-là la Grèce, les Gaules, l'Espagne, et surtout l'Italie, étaient partout ornées de monumens de tous les âges de la république et de l'empire, dont l'élégante solidité a traversé les siècles; mais à côté de ces édifices immenses, de ces palais somptueux et de ces éblouissantes mosaïques qui n'attestent qu'un luxe inutile, des marais infects, de misérables cabanes venaient accuser l'orgueil et l'égoïsme des chefs de la nation. L'immensité de ces monumens n'étonnera pas des Nîmois, habitués à voir un amphithéâtre d'une dimension que nous trouverions gigantesque, si nos yeux n'étaient faits à ce spectacle; et cet amphithéâtre est encore loin de ceux où, d'après les historiens les plus antiques, on faisait combattre et mourir

5,500 bêtes féroces pour l'amusement d'un peuple aussi féroce qu'elles[4].

La sculpture grecque avait rempli les places publiques de statues dont nos musées et nos jardins s'embellissent encore, et qui feront l'admiration de tous les siècles. Les Romains, découragés par la perfection de leurs devanciers, n'ont rien laissé qui en approchât ; ils n'avaient su que dépouiller la Grèce pour répandre sans goût une telle profusion de divinités, que Pétrone disait qu'on voyait à Rome plus de dieux que de Romains.

Nous ne pouvons juger de l'état de la peinture avant la renaissance des arts. Les chefs-d'œuvre d'Apelles et de Zeuxis n'ont pu résister aux ravages du temps, comme ceux de Phidias et de Praxitèle.

La noce aldobrandine, peinture à fresque trouvée près de Rome, est le seul morceau qui puisse faire juger de l'état de cet art. Les couleurs en ont peu pâli, et l'on y remarque une assez mauvaise distribution de lumières. Le Poussin l'a toujours consultée et étudiée : il la trouvait pleine de noblesse et de simplicité. Quelques peintures antiques ont encore été découvertes sur le mont Palatin, mais toujours en mauvais état. «Il y avait, dit Pline, trois grandes écoles : l'ionique, l'attique et la sicyonienne.» Les peintres les plus célèbres qui les composaient, sont :

Apollodore d'Athènes, Polignote de Thasos, Zeuxis, Parrhasius, Timanthe, Pamphile, Apelles, Aristide de Thèbes, Protogènes, Asclépiodore, Nicomaque, Philoxène d'Érétrie, etc.

Des dieux, des demi-dieux, des héros, quelques allégories, quelques batailles, des fêtes, des saturnales, tels sont à peu près les sujets traités par ces peintres. Les paysages y étaient, sinon inconnus, au moins très rares. Le genre grotesque réussissait peu aussi chez les Grecs et les Romains.

La musique, simple mais pleine d'expression, n'avait aucun rapport avec la nôtre; elle était intimement liée à la poésie et à la déclamation: c'est encore des Grecs qu'ils la tenaient. Les Étrusques, il est vrai, avaient une musique avant la fondation de Rome, mais elle était très bornée; et jusqu'à l'arrivée d'Évandre, on ne connaissait guère en Italie que les pipeaux des bergers: et même, dans la suite, la musique des Romains était si peu de chose par elle-même, que Vitruve fut obligé, pour expliquer le système d'Aristoxène, d'adopter tous les termes de la langue grecque. On ignore s'ils eurent des compositeurs fameux; ni leurs noms, ni leurs ouvrages ne sont venus jusqu'à nous. On sait seulement qu'ils aimaient beaucoup les chansons, et qu'ils chantaient presque toutes leurs poésies. Il paraît à peu près certain que plusieurs

odes d'Horace ont été parodiées sur des airs grecs.

Quinze siècles plus tard, leurs neveux chantaient les stances de *la Jérusalem*.

Les premiers combats, les premiers amours ont fait naître des poètes; les événemens ont donné des historiens : les arts sont enfans de l'imagination, de l'enthousiasme et de la nécessité; mais la succession des siècles peut seule produire des savans : les sciences ont besoin de toute l'expérience des âges écoulés, du génie et des recherches de plusieurs générations.

Nous nous occuperons successivement des diverses sciences connues pendant l'époque que nous parcourons; l'astronomie et les mathématiques se présentent d'abord.

Pythagore, Anaximandre, Euclide, Archimède, Hipparque et Ptolémée avaient fait faire les premiers pas à ces sciences importées de l'Orient par quelques-uns d'entre eux; et quoique aucun ne vécût au siècle d'Auguste, nous ne les laisserons pas passer inaperçus, car ils ont au moins le mérite, souvent trop peu apprécié, d'avoir ouvert les voies[5].

Pythagore n'est pas seulement le philosophe rêveur qui s'enferma dans une caverne pour médi-

ter plus à l'aise son système de la métempsycose ; il est encore l'auteur de la fameuse démonstration du carré de l'hypothénuse, et de plusieurs autres solutions qui ont avancé les sciences mathématiques : quelques auteurs prétendent qu'il avait entrevu le système planétaire, méconnu jusqu'à Copernic. Anaximandre, disciple de Thalès, observa le premier l'obliquité de l'écliptique, et trouva l'art d'exprimer les conversions du soleil ainsi que l'égalité des jours et des nuits. C'est à lui qu'on doit les premières sphères artificielles. L'histoire des découvertes de ce philosophe nous fournit des preuves bien sensibles du peu de progrès que l'astronomie physique avait faits en Grèce. « Que penser, dit Goguet, d'après Plutarque, que penser des idées que les astronomes grecs se formaient alors, puisque Anaximandre ne croyait pas que le soleil fût plus grand que le Péloponèse? »

Euclide, auteur des plus anciens élémens de géométrie connus, est regardé, dit Lacroix, comme un des pères de la science.

Archimède est le créateur de la mécanique rationnelle ; on lui doit la théorie du levier et la découverte de quelques principes d'hydrostatique, la vis qui porte son nom, les miroirs ardens, la quadrature de la parabole, etc. La vie de ce grand homme est un de ces bienfaits dont la Providence

est trop avare ; elle fait époque dans l'histoire de l'humanité.

Ce que les progrès en astronomie offrent de plus brillant est dû au génie d'Hipparque.

Ptolémée jouit d'une réputation plus grande que ses devanciers ; il avait été surnommé par les Grecs le divin, le très sage : on a de lui plusieurs ouvrages, et son système, plus spécieux, a été cru et suivi en Europe plus de quinze cents ans. Que sont les connaissances de tous ces hommes célèbres, comparées à celles de Copernic et de Galilée, de Leibnitz et de Newton ? Bien peu de chose, sans doute... Mais peut-être ces derniers n'ont-ils eu que l'avantage d'arriver dans un temps où leurs découvertes, mieux comprises, ont pu se répandre, s'améliorer et amener des résultats utiles.

Le génie des premiers pouvait être aussi élevé, leur patience plus grande; mais l'ignorance de leur siècle s'opposait aux résultats qu'ils auraient pu en tirer. Leurs découvertes auraient dû en amener d'autres ; elles restèrent presque sans fruit.

L'art de la guerre était le plus avancé chez ce peuple qui devait tout à ses armes; il était son unique pensée : aussi voyait-on, dans les courts intervalles de paix, les consuls et les empereurs occuper les soldats à construire des édifices et à d'autres

travaux plus fatigans, pour les tenir en haleine et conserver leur vigueur.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'art militaire chez les Romains; outre que ce sujet serait trop long pour notre cadre, c'est celui qui offre le moins de curiosité, puisqu'il se trouve partout. L'histoire de l'art militaire aux premiers siècles est l'histoire romaine[6].

La navigation, qui exige plus de connaissances mathématiques, était encore peu de chose : pendant long-temps les Romains n'y attachaient aucun intérêt. Dans le principe, ils n'avaient que des bateaux construits avec de grosses planches, semblables à ceux que portait le Tibre. Polybe raconte que plus tard un navire carthaginois, jeté sur le rivage par la tempête, offrit le premier modèle d'un vaisseau de guerre : dès lors ils exercèrent des troupes de terre à leurs manœuvres de mer. Les bâtimens romains ne pouvaient contenir que 50 hommes et 4 à 5 chevaux : c'est avec d'aussi frêles navires qu'ils s'aventuraient sur l'Océan sans le secours de la boussole, et en butte à tous les vents. Aussi en réunissaient-ils toujours un grand nombre pour se porter secours au besoin[7].

Dans les combats, ils rangeaient la flotte en bataille comme une armée de terre; avant l'engagement, on faisait des sacrifices aux Dieux; et soldats

et matetots se préparaient à l'action. Ils repliaient les voiles, ajustaient les cordages, déployaient l'étendard sur le vaisseau du commandant; les trompettes sonnaient à son bord et l'engagement commençait, aux acclamations de l'armée.

On cherchait alors à détruire ou à couler les bâtimens ennemis, soit en brisant les rames, soit en les abaissant; d'énormes harpons rapprochaient les navires, et on combattait ensuite comme sur terre. Parfois on lançait des brandons enflammés sur le bord ennemi; c'est ainsi qu'Auguste détruisit à Actium la flotte d'Antoine[8].

Nous arrivons aux sciences naturelles.

Caton, César et Lucrèce avaient déjà écrit sur l'agriculture et l'histoire naturelle, lorsque Columelle, Dioscoride et Pline firent paraître leurs ouvrages : ils avaient préparé les voies; ces derniers firent la science.

Columelle, né à Cadix dans les premières années du premier siècle, était un grand propriétaire, et devint le plus savant agronome de son époque, en dirigeant ses domaines. Lorsque l'amour de la science domina chez lui, il voulut connaître le sol et les productions des diverses parties de l'empire; il parcourut d'abord l'Espagne, sa patrie, et puis les autres provinces; il vint se reposer à Rome et y écrivit ses observations. J'ai eu sous les yeux son

principal ouvrage (*de Re rusticâ*), dont les neuf premiers livres sont en prose et le dixième en vers. Son style est facile, et ses pensées en agriculture paraîtraient étonnantes pour le temps, si on ne réfléchissait qu'en agriculture une longue observation est tout, et que ce qu'on appelle la science est bien peu de chose. Les meilleurs ouvrages ont été faits par les meilleurs agronomes, et le moindre fermier qui aura soixante ans et du jugement en saura presque autant, sans savoir lire, que Caton et Columelle, qu'Olivier de Serre, Rozier ou François de Neufchâteau.

Dioscoride s'adonna surtout à la botanique. Il divisa les plantes en quatre classes : les aromatiques, les alimentaires, les médicinales, et les vénéneuses. Il avait été précédé par Aristote et Théophraste dans l'étude de cette science qu'ont entièrement refaite depuis lors Linné, Tournefort et Jussieu.

Les sciences qui n'avaient pu être cultivées à Rome, pendant les règnes de Tibère et de Caligula, commencèrent enfin à être en honneur sous Vespasien. Cet empereur établit des écoles où on les enseignait avec la philosophie; mais le goût des études était perdu, il fallut le ranimer par une pro-

tection puissante et aidée du trésor public. On vit pour la première fois des professeurs salariés par l'état.

Pline, favori de Vespasien, écrivait alors son *Histoire naturelle*. Nous nous arrêterons quelques instans sur cet homme célèbre à qui nous devons beaucoup, et qui m'a été particulièrement utile dans les nombreuses recherches qu'a nécessitées le travail que j'ai entrepris.

Pline naquit la neuvième année du règne de Tibère; il resta long-temps inconnu, enseveli sous la science et l'étude. Tour à tour guerrier et avocat, il se battit, il plaida, mais sans pour cela cesser d'observer la nature et d'écrire ses observations. Il vayagea surtout beaucoup, et nous avons des preuves qu'il a visité avec intérêt et décrit avec exactitude la fontaine de Vaucluse. Son *Livre du monde* ou *Histoire naturelle* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu ; les autres sont peu à regretter, car celui-là contient tout. Pline, en effet, ne s'était point proposé d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des minéraux. Il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts; et il mêle sans cesse à ce qu'il en

dit des traits relatifs à la connaissance morale de l'homme et à l'histoire des peuples ; en sorte qu'à beaucoup d'égards on a pu dire de cet ouvrage qu'il était l'encyclopédie de son temps*.

L'immense savoir de Pline ne pouvait être longtemps ignoré. Vespasien l'attira auprès de lui, le combla de faveurs ; et à sa mort, Titus, son fils, le nomma au commandement de l'escadre de Mysène, chargée de la guerre contre les pirates. Ce fut là que périt Pline, victime de la curiosité qui le porta à observer de trop près la terrible éruption du Vésuve qui eut lieu l'an 79 de l'ère chrétienne.

Pline le jeune, son neveu, nous a transcrit des détails pleins d'intérêt sur cette catastrophe. Voici un résumé de la lettre qui les contient :

« On était au mois d'août, et Pline s'occupait à l'étude. Sa sœur vint l'avertir qu'un immense nuage, semblable à un arbre, s'élevait d'une montagne voisine. Il se porta sur un lieu élevé, d'où il observa quelque temps cette espèce de colonne de cendres et de fumée ; puis il se hâta de faire appareiller des bâtimens, et se mit en mer pour voir plus distinctement ce qui pouvait l'occasionner, et pour porter des secours où il serait nécessaire. Il se rendit ainsi vers Résina et d'autres endroits de la côte, qui étaient précisément ceux d'où chacun fuyait. Pour lui sa présence d'esprit ne l'abandonna point : à

chaque instant il notait sur ses tablettes les diverses variations qu'éprouvait le phénomène. Malgré les cendres et les pierres brûlantes qui tombaient de tous côtés, et qui atteignaient même son escadre, il prit terre à Stabia, où se trouvait Pomponianus, l'un de ses officiers; il s'y mit au bain, y soupa et s'y coucha. Cependant l'éruption allait croissant; des flammes et des torrens de laves répandaient partout la terreur; des secousses répétées de tremblemens de terre ébranlaient beaucoup d'édifices. La cour de la maison où était Pline s'emplissait tellement de cendres et de pierres que la sortie lui serait devenue impossible, si ses gens ne l'eussent réveillé. On s'enfuit vers le rivage, les têtes couvertes de coussins à cause des pierres; mais la mer trop agitée ne permettait point de se rembarquer. De nouvelles flammes survenues avec une odeur de soufre mirent tout le monde en fuite. Deux esclaves seulement restèrent auprès du malheureux Pline, qui périt suffoqué par les cendres ou par les exhalaisons sulfureuses du volcan. » Nous lisons ces détails dans une lettre de Pline-le-jeune à Tacite, qui les lui avait demandés pour enrichir son histoire.

Aucun écrivain ne sut mieux que Pline mettre tous ses momens à profit. En été il se livrait à l'étude dès que la nuit était venue; en hiver dès une

ou deux heures du matin, souvent à minuit. Quelquefois le sommeil le prenait et le quittait sur ses livres. Pendant ses repas, lorsqu'il sortait du bain, et dans la litière, en voyageant ou en parcourant la ville, il avait toujours un lecteur, et un copiste à qui il dictait des extraits de ce qu'il entendait lire.

Il paraît avoir porté cette ardeur du travail jusqu'à la minutie, puisqu'il reprit un jour, pendant le dîner, un de ses amis qui avait fait recommencer un mot mal lu : *Ne l'aviez-vous pas compris? dit-il; votre interruption nous coûte dix lignes.*

Jamais il n'allait à pied, de peur de perdre du temps; et il gronda son neveu un jour que par hasard il apprit qu'il s'était promené. Aussi les notes et les extraits qu'il laissa à sa mort formaient-ils cent soixante volumes d'une écriture fort menue, et déjà plusieurs années auparavant, lorsque ce recueil n'était pas si complet, un amateur, nommé Licinius, lui en avait offert 400,000 sesterces[40].

Pline fut pour les Latins ce qu'Aristote avait été pour les Grecs : les sciences naturelles perdirent tout en le perdant. Les empereurs qui régirent l'état au IIIe siècle avaient bien su donner la paix au monde et le bonheur à leurs peuples, mais ils n'avaient rien fait pour les lettres et les sciences. L'histoire, sous leurs successeurs, n'offre qu'une longue suite de bouleversemens, d'assassinats et

de révolutions. Lorsque Dioclétien mit un terme à cet état de choses, d'autres causes s'opposèrent au progrès des sciences, et surtout la lutte entre les défenseurs d'une religion nouvelle et les soutiens d'un culte sur son déclin. Cette lutte et la fermentation qui en résulta détournèrent les esprits de l'observation de la nature, qui veut, avant tout, repos et liberté d'esprit. Quand le christianisme eut pris le dessus, l'aversion de tout ce qui se rattachait au paganisme défendit aux chrétiens de continuer les recherches commencées par des païens.

Sous ces influences puissantes, les sciences et les lettres dégénérèrent progressivement, et finirent par cesser tout-à-fait d'être cultivées au temps où l'invasion des Barbares rendit toute étude sérieuse impossible.

Mais revenons sur nos pas, car nous n'en avons pas fini avec les sciences.

La physique avait fait peu de progrès aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et la chimie ne devait paraître, ainsi que la chirurgie, que quinze cents ans après ; la médecine seule, presque toujours mêlée aux différentes sectes de philosophie dont elle recevait l'impulsion, était parvenue, grace au génie d'Hippocrate et aux savantes méditations des Dioclès et des Eristrate, à un degré de perfection

plus élevé que l'état des sciences ne semblait le permettre.

Celse, et Galien surtout, donnèrent à cette impulsion un essor plus rapide encore [11]. Ce dernier avait parcouru, comme Pline, presque tout le monde connu; les connaissances immenses qu'il puisa dans ses longs voyages, et un travail opiniâtre, lui ont mérité la seconde place dans l'histoire de la médecine : méprisant la sévérité des lois romaines et les idées superstitieuses du temps, il fit des recherches anatomiques sur des cadavres, et donna les premiers principes de cette science dont les bienfaits sont incalculables.

Elle était son étude favorite; lorsqu'il ne pouvait se procurer des cadavres, ce qui arrivait souvent, il opérait sur des singes, et conseillait cette méthode à ses élèves [12].

On doit à Galien plusieurs ouvrages qui ont éclairé ses successeurs sur des sujets inconnus jusqu'alors. Il était, comme Hippocrate, bien en avant de son siècle; il a tout amélioré, tout entrevu; mais il eût fallu un génie en état de prendre la science où sa mort la laissait; ce génie n'existait pas : aussi crut-on la science faite; l'étude de la nature fut abandonnée, et les œuvres de ces deux grands hommes ont été, pendant des siècles, le seul guide des savans.

L'agriculture était, dans les beaux temps de Rome, la science en honneur; elle faisait l'occupation principale des plus illustres citoyens, et plusieurs d'entre eux furent tirés de la charrue pour commander les armées. Les sénateurs habitaient ordinairement la campagne, dit Cicéron, et cultivaient la terre de leurs propres mains. Il fut un temps où le propriétaire qui négligeait son terrain encourait l'animadversion des censeurs. Mais l'agriculture eut à souffrir des guerres continuelles qui lui enlevaient des bras et troublaient ses travaux, qu'auraient favorisés un climat délicieux. Elle souffrit plus encore de l'accroissement du luxe.

Les propriétés n'étant plus restreintes par des lois, elles devinrent immenses et moins nombreuses; les citoyens délaissèrent les travaux des champs, et des esclaves seuls y furent occupés. Les approvisionnemens se firent alors dans les provinces : la ruine de l'Italie fut la conséquence de cet état de choses.

Le commerce et l'industrie suivirent une marche toute contraire. Rome républicaine les avait peu connus [13]; le repos et le luxe leur firent faire de grands progrès sous l'empire : mais loin d'être honorés, même pendant son état florissant, les citoyens qui s'y livraient étaient regardés comme indignes de s'allier à de hautes familles [14]; et l'on

travaux plus fatigans, pour les tenir en haleine et conserver leur vigueur.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur l'art militaire chez les Romains; outre que ce sujet serait trop long pour notre cadre, c'est celui qui offre le moins de curiosité, puisqu'il se trouve partout. L'histoire de l'art militaire aux premiers siècles est l'histoire romaine [6].

La navigation, qui exige plus de connaissances mathématiques, était encore peu de chose : pendant long-temps les Romains n'y attachaient aucun intérêt. Dans le principe, ils n'avaient que des bateaux construits avec de grosses planches, semblables à ceux que portait le Tibre. Polybe raconte que plus tard un navire carthaginois, jeté sur le rivage par la tempête, offrit le premier modèle d'un vaisseau de guerre : dès lors ils exercèrent des troupes de terre à leurs manœuvres de mer. Les bâtimens romains ne pouvaient contenir que 50 hommes et 4 à 5 chevaux : c'est avec d'aussi frêles navires qu'ils s'aventuraient sur l'Océan sans le secours de la boussole, et en butte à tous les vents. Aussi en réunissaient-ils toujours un grand nombre pour se porter secours au besoin [7].

Dans les combats, ils rangeaient la flotte en bataille comme une armée de terre; avant l'engagement, on faisait des sacrifices aux Dieux; et soldats

et matetots se préparaient à l'action. Ils repliaient les voiles, ajustaient les cordages, déployaient l'étendard sur le vaisseau du commandant; les trompettes sonnaient à son bord et l'engagement commençait, aux acclamations de l'armée.

On cherchait alors à détruire ou à couler les bâtimens ennemis, soit en brisant les rames, soit en les abaissant; d'énormes harpons rapprochaient les navires, et on combattait ensuite comme sur terre. Parfois on lançait des brandons enflammés sur le bord ennemi; c'est ainsi qu'Auguste détruisit à Actium la flotte d'Antoine[8].

Nous arrivons aux sciences naturelles.

Caton, César et Lucrèce avaient déjà écrit sur l'agriculture et l'histoire naturelle, lorsque Columelle, Dioscoride et Pline firent paraître leurs ouvrages : ils avaient préparé les voies; ces derniers firent la science.

Columelle, né à Cadix dans les premières années du premier siècle, était un grand propriétaire, et devint le plus savant agronome de son époque, en dirigeant ses domaines. Lorsque l'amour de la science domina chez lui, il voulut connaître le sol et les productions des diverses parties de l'empire; il parcourut d'abord l'Espagne, sa patrie, et puis les autres provinces; il vint se reposer à Rome et y écrivit ses observations. J'ai eu sous les yeux son

principal ouvrage (*de Re rusticâ*), dont les neuf premiers livres sont en prose et le dixième en vers. Son style est facile, et ses pensées en agriculture paraîtraient étonnantes pour le temps, si on ne réfléchissait qu'en agriculture une longue observation est tout, et que ce qu'on appelle la science est bien peu de chose. Les meilleurs ouvrages ont été faits par les meilleurs agronomes, et le moindre fermier qui aura soixante ans et du jugement en saura presque autant, sans savoir lire, que Caton et Columelle, qu'Olivier de Serre, Rozier ou François de Neufchâteau.

Dioscoride s'adonna surtout à la botanique. Il divisa les plantes en quatre classes : les aromatiques, les alimentaires, les médicinales, et les vénéneuses. Il avait été précédé par Aristote et Théophraste dans l'étude de cette science qu'ont entièrement refaite depuis lors Linné, Tournefort et Jussieu.

Les sciences qui n'avaient pu être cultivées à Rome, pendant les règnes de Tibère et de Caligula, commencèrent enfin à être en honneur sous Vespasien. Cet empereur établit des écoles où on les enseignait avec la philosophie; mais le goût des études était perdu, il fallut le ranimer par une pro-

tection puissante et aidée du trésor public. On vit pour la première fois des professeurs salariés par l'état.

Pline, favori de Vespasien, écrivait alors son *Histoire naturelle.* Nous nous arrêterons quelques instans sur cet homme célèbre à qui nous devons beaucoup, et qui m'a été particulièrement utile dans les nombreuses recherches qu'a nécessitées le travail que j'ai entrepris.

Pline naquit la neuvième année du règne de Tibère; il resta long-temps inconnu, enseveli sous la science et l'étude. Tour à tour guerrier et avocat, il se battit, il plaida, mais sans pour cela cesser d'observer la nature et d'écrire ses observations. Il vayagea surtout beaucoup, et nous avons des preuves qu'il a visité avec intérêt et décrit avec exactitude la fontaine de Vaucluse. Son *Livre du monde* ou *Histoire naturelle* est le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu; les autres sont peu à regretter, car celui-là contient tout. Pline, en effet, ne s'était point proposé d'écrire seulement une histoire naturelle dans le sens où nous prenons aujourd'hui cette science, c'est-à-dire un traité plus ou moins détaillé des animaux, des plantes et des minéraux. Il embrasse l'astronomie, la physique, la géographie, l'agriculture, le commerce, la médecine et les arts; et il mêle sans cesse à ce qu'il en

dit des traits relatifs à la connaissance morale de l'homme et à l'histoire des peuples ; en sorte qu'à beaucoup d'égards on a pu dire de cet ouvrage qu'il était l'encyclopédie de son temps[9].

L'immense savoir de Pline ne pouvait être longtemps ignoré. Vespasien l'attira auprès de lui, le combla de faveurs ; et à sa mort, Titus, son fils, le nomma au commandement de l'escadre de Mysène, chargée de la guerre contre les pirates. Ce fut là que périt Pline, victime de la curiosité qui le porta à observer de trop près la terrible éruption du Vésuve qui eut lieu l'an 79 de l'ère chrétienne.

Pline le jeune, son neveu, nous a transcrit des détails pleins d'intérêt sur cette catastrophe. Voici un résumé de la lettre qui les contient :

« On était au mois d'août, et Pline s'occupait à l'étude. Sa sœur vint l'avertir qu'un immense nuage, semblable à un arbre, s'élevait d'une montagne voisine. Il se porta sur un lieu élevé, d'où il observa quelque temps cette espèce de colonne de cendres et de fumée ; puis il se hâta de faire appareiller des bâtimens, et se mit en mer pour voir plus distinctement ce qui pouvait l'occasionner, et pour porter des secours où il serait nécessaire. Il se rendit ainsi vers Résina et d'autres endroits de la côte, qui étaient précisément ceux d'où chacun fuyait. Pour lui sa présence d'esprit ne l'abandonna point : à

chaque instant il notait sur ses tablettes les diverses variations qu'éprouvait le phénomène. Malgré les cendres et les pierres brûlantes qui tombaient de tous côtés, et qui atteignaient même son escadre, il prit terre à Stabia, où se trouvait Pomponianus, l'un de ses officiers; il s'y mit au bain, y soupa et s'y coucha. Cependant l'éruption allait croissant; des flammes et des torrens de laves répandaient partout la terreur; des secousses répétées de tremblemens de terre ébranlaient beaucoup d'édifices. La cour de la maison où était Pline s'emplissait tellement de cendres et de pierres que la sortie lui serait devenue impossible, si ses gens ne l'eussent réveillé. On s'enfuit vers le rivage, les têtes couvertes de coussins à cause des pierres; mais la mer trop agitée ne permettait point de se rembarquer. De nouvelles flammes survenues avec une odeur de soufre mirent tout le monde en fuite. Deux esclaves seulement restèrent auprès du malheureux Pline, qui périt suffoqué par les cendres ou par les exhalaisons sulfureuses du volcan. » Nous lisons ces détails dans une lettre de Pline-le-jeune à Tacite, qui les lui avait demandés pour enrichir son histoire.

Aucun écrivain ne sut mieux que Pline mettre tous ses momens à profit. En été il se livrait à l'étude dès que la nuit était venue; en hiver dès une

ou deux heures du matin, souvent à minuit. Quelquefois le sommeil le prenait et le quittait sur ses livres. Pendant ses repas, lorsqu'il sortait du bain, et dans la litière, en voyageant ou en parcourant la ville, il avait toujours un lecteur, et un copiste à qui il dictait des extraits de ce qu'il entendait lire.

Il paraît avoir porté cette ardeur du travail jusqu'à la minutie, puisqu'il reprit un jour, pendant le dîner, un de ses amis qui avait fait recommencer un mot mal lu : *Ne l'aviez-vous pas compris?* dit-il; *votre interruption nous coûte dix lignes.*

Jamais il n'allait à pied, de peur de perdre du temps; et il gronda son neveu un jour que par hasard il apprit qu'il s'était promené. Aussi les notes et les extraits qu'il laissa à sa mort formaient-ils cent soixante volumes d'une écriture fort menue, et déjà plusieurs années auparavant, lorsque ce recueil n'était pas si complet, un amateur, nommé Licinius, lui en avait offert 400,000 sesterces[40].

Pline fut pour les Latins ce qu'Aristote avait été pour les Grecs : les sciences naturelles perdirent tout en le perdant. Les empereurs qui régirent l'état au IIIe siècle avaient bien su donner la paix au monde et le bonheur à leurs peuples, mais ils n'avaient rien fait pour les lettres et les sciences. L'histoire, sous leurs successeurs, n'offre qu'une longue suite de bouleversemens, d'assassinats et

de révolutions. Lorsque Dioclétien mit un terme à cet état de choses, d'autres causes s'opposèrent au progrès des sciences, et surtout la lutte entre les défenseurs d'une religion nouvelle et les soutiens d'un culte sur son déclin. Cette lutte et la fermentation qui en résulta détournèrent les esprits de l'observation de la nature, qui veut, avant tout, repos et liberté d'esprit. Quand le christianisme eut pris le dessus, l'aversion de tout ce qui se rattachait au paganisme défendit aux chrétiens de continuer les recherches commencées par des païens.

Sous ces influences puissantes, les sciences et les lettres dégénérèrent progressivement, et finirent par cesser tout-à-fait d'être cultivées au temps où l'invasion des Barbares rendit toute étude sérieuse impossible.

Mais revenons sur nos pas, car nous n'en avons pas fini avec les sciences.

La physique avait fait peu de progrès aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et la chimie ne devait paraître, ainsi que la chirurgie, que quinze cents ans après ; la médecine seule, presque toujours mêlée aux différentes sectes de philosophie dont elle recevait l'impulsion, était parvenue, grace au génie d'Hippocrate et aux savantes méditations des Dioclès et des Eristrate, à un degré de perfection

plus élevé que l'état des sciences ne semblait le permettre.

Celse, et Galien surtout, donnèrent à cette impulsion un essor plus rapide encore [11]. Ce dernier avait parcouru, comme Pline, presque tout le monde connu; les connaissances immenses qu'il puisa dans ses longs voyages, et un travail opiniâtre, lui ont mérité la seconde place dans l'histoire de la médecine : méprisant la sévérité des lois romaines et les idées superstitieuses du temps, il fit des recherches anatomiques sur des cadavres, et donna les premiers principes de cette science dont les bienfaits sont incalculables.

Elle était son étude favorite; lorsqu'il ne pouvait se procurer des cadavres, ce qui arrivait souvent, il opérait sur des singes, et conseillait cette méthode à ses élèves [12].

On doit à Galien plusieurs ouvrages qui ont éclairé ses successeurs sur des sujets inconnus jusqu'alors. Il était, comme Hippocrate, bien en avant de son siècle; il a tout amélioré, tout entrevu; mais il eût fallu un génie en état de prendre la science où sa mort la laissait; ce génie n'existait pas : aussi crut-on la science faite; l'étude de la nature fut abandonnée, et les œuvres de ces deux grands hommes ont été, pendant des siècles, le seul guide des savans.

L'agriculture était, dans les beaux temps de Rome, la science en honneur; elle faisait l'occupation principale des plus illustres citoyens, et plusieurs d'entre eux furent tirés de la charrue pour commander les armées. Les sénateurs habitaient ordinairement la campagne, dit Cicéron, et cultivaient la terre de leurs propres mains. Il fut un temps où le propriétaire qui négligeait son terrain encourait l'animadversion des censeurs. Mais l'agriculture eut à souffrir des guerres continuelles qui lui enlevaient des bras et troublaient ses travaux, qu'auraient favorisés un climat délicieux. Elle souffrit plus encore de l'accroissement du luxe.

Les propriétés n'étant plus restreintes par des lois, elles devinrent immenses et moins nombreuses; les citoyens délaissèrent les travaux des champs, et des esclaves seuls y furent occupés. Les approvisionnemens se firent alors dans les provinces : la ruine de l'Italie fut la conséquence de cet état de choses.

Le commerce et l'industrie suivirent une marche toute contraire. Rome républicaine les avait peu connus [13]; le repos et le luxe leur firent faire de grands progrès sous l'empire : mais loin d'être honorés, même pendant son état florissant, les citoyens qui s'y livraient étaient regardés comme indignes de s'allier à de hautes familles [14]; et l'on

cite une loi de Constantin qui déclare illégitimes les enfans nés d'une union pareille.

La politique romaine défendit toujours tout commerce avec les Barbares, de peur d'y introduire des principes d'art militaire et d'en faire des ennemis plus redoutables. Les Romains n'avaient des rapports d'affaire qu'avec l'Arabie-Heureuse et les Indes : leurs relations avec ce dernier pays augmentèrent leurs richesses et agrandirent leurs connaissances. Les hommes ont cru trop long-temps qu'il fallait détruire le commerce de ses voisins pour s'enrichir ; cette fausse idée a plus contribué que l'ignorance à retarder les progrès de la civilisation : les ruines de Carthage, d'Athènes, de Corinthe sont là pour attester la vérité de mes paroles; la dévastation des villes riches et opulentes était pour les Romains une compensation de leurs pertes et les consolait de leurs maux.

Les maîtres du monde recevaient comme tribut tout ce que leur eussent refusé l'industrie et le commerce qu'ils méprisaient. L'Afrique leur envoyait le blé et ces bêtes féroces devenues aussi nécessaires à leur existence[15]. Le fer, les fruits et la laine arrivaient d'Espagne; la Perse fournissait les étoffes; la Syrie, les vins et la pourpre; le Pont, du chanvre, de l'ébène, de l'encens et du vin de Cos[16].

La Bretagne leur ouvrait ses mines inépuisables;

les Gaules, comme toutes les provinces occidentales, venaient aussi déposer les produits d'un sol riche et fertile aux pieds du peuple-roi [17].

Lorsque la mollesse asiatique se fut introduite à Rome, les arts utiles, l'agriculture, la navigation furent moins négligées [18]; l'étude des moussons, à défaut de la boussole, leur donna plus d'audace sur mer [19]; Trapobane découverte, exploitée comme la côte de Malabar, augmenta leurs ressources; les arts mécaniques commencèrent à se lier aux sciences : on en rechercha l'origine et l'histoire; les procédés furent décrits avec plus d'exactitude et transmis avec plus de soin; les produits furent mieux cultivés et améliorés; mais la source de la civilisation des Romains n'étant pas assez pure, leurs connaissances n'étaient pas assez étendues pour que la corruption ne nuisît pas à leurs progrès.

Lessuperfluitésaugmentéesparl'industrieétaient devenues, au IIIme siècle, d'une nécessité absolue : rien de plus curieux à comparer que les récits des anciens historiens sur ce sujet. Les Romains, disent ceux de la république, n'avâient ni vitres, ni cheminées, ni papier, ni postes, ni voitures, ni auberges, ni boulangers, ni horloges [20].

Ils ne portaient ni bas, ni linge, ni chemises; ils couchaient sur des feuilles sèches; leur vaisselle

était de bois ou de terre; ils vivaient de laitage qu'ils apprêtaient eux-mêmes, et une bouillie grossière leur servait de pain : celui de seigle fut longtemps un luxe. Les chefs de l'armée et les premiers magistrats de l'ancienne Rome, à l'expiration de leur charge, cultivaient la terre, mangeaient à la table de leurs domestiques, se nourrissaient des mêmes mets, ou préparaient eux-mêmes le repas. « Leurs femmes, dit Martial, allaient quelquefois le leur porter dans les champs. »

Et ces repas se composaient de légumes : leur mets le plus ordinaire était un mélange d'eau, de farine, de miel, d'œufs et de fromage [21].

Les maisons n'étaient, avant la première irruption des Gaulois, que de simples cabanes couvertes de chaume; chaque incendie les fit renaître plus belles et augmenta la magnificence de Rome [22].

Les Romains, disent les historiens de l'empire, avaient des lits d'ivoire et d'argent ciselé, des couvertures de pourpre et des matelas de laine et de duvet; les gens riches avaient de la vaisselle d'argent et quelques-uns se servaient de plats d'or. On voyait sur leurs tables des sangliers entiers farcis de paons, de grues, de faisans, de grives et de rossignols. Des viviers rassemblaient les huîtres et les poissons de toutes les mers; celui de Hérius se

vendit la valeur de 800,000 francs; la seule table de Vitellius coûtait par an 175 millions[23].

Les perles et les pierres précieuses ornaient leurs oreilles, leur cou et leur chevelure, enveloppées d'élégans réseaux. Les cosmétiques couvraient la figure des dames romaines, et les hommes, à l'exemple des femmes, se barbouillaient la figure avec ces drogues[24]. La soie arrivait à grands frais des Indes[25]. Comme les fourrures de la Scythie et l'ambre de la Baltique, les poils de chèvres et de lapins leur servaient pour des tissus qu'ils brodaient avec des fils d'or. Leurs meubles, dont la forme élégante venait des Grecs, étaient ornés d'un ivoire bien ciselé; ils s'éclairaient avec la cire, et avec l'huile qu'ils savaient extraire des plantes, des poissons et des olives. Ils vitrifiaient le sable et obtenaient d'assez beaux verres.

L'ivoire et le marbre étaient travaillés en mosaïque[26]: lorsque les mines eurent été exploitées, on vit jusqu'à des statues d'argent et d'or. Tout ce que l'art avait pu imaginer de riche et de voluptueux était rassemblé dans les Thermes, le plus bel ornement de Rome. De grandes et belles routes étaient percées sur tous les points de l'empire, et des relais établis à des distances rapprochées permettaient aux voyageurs de faire cent milles par jour[27].

Les Romains, s'éclairant et s'instruisant toujours, avaient entrevu l'aurore d'un temps plus heureux, quand l'invasion des Barbares vint anéantir tous leurs progrès, et rejeter l'Europe dans l'enfance. Si un seul peuple les eût vaincus, son chef, devenu romain, eût peut-être adopté la langue des vainqueurs; les écrivains du siècle d'Auguste l'auraient soutenue, comme ceux du siècle de Périclès avaient soutenu la langue grecque contre l'invasion romaine, et les progrès des sciences se seraient conservés avec le langage; mais tant de peuples se succédèrent!... Les conquérans, trop nombreux, trop occupés de la guerre et de leurs dissensions, laissèrent perdre le plus beau fruit de la conquête.

Le génie romain s'éteignit dans l'idiome germanique et l'ignorance brutale des peuplades du Nord.

Sans ces invasions, avons-nous dit, le christianisme fût parvenu à améliorer les mœurs en conservant une haute civilisation : après les invasions, lui seul pouvait refaire la société; il la refit en effet, et sur des bases plus durables.

NEUVIÈME LEÇON.

Dans les leçons précédentes, parcourant les diverses branches de la civilisation, nous nous sommes successivement occupés de l'état social et politique des Romains, de leurs mœurs, de leurs usages ; nous avons pénétré dans le palais, dans la salle des festins et jusque dans le boudoir des matrones. Passant de là à des objets plus sérieux, nous avons examiné quelles étaient la philosophie et la littérature, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce de ces siècles si singulièrement placés entre la démocratie et l'absolutisme, entre les conquêtes et les invasions. Dans ces esquisses rapides, il n'a jamais été question que de la ville impériale ; mais bien que Rome fût la reine du monde, elle n'était pas tout dans le monde.

Il nous reste à parler des provinces qu'elle régissait et de celles qui, quoique faisant partie de l'Europe, n'étaient pas soumises à sa puissante domination. Il y a dans les peuples de cette époque

trois caractères bien distincts : celui qui tient à leur état primitif et à l'état sauvage ou barbare, celui qui leur vient de l'imitation des nations civilisées, la Grèce et l'Italie, et enfin le caractère que lui ont donné le sol, le climat, les traditions. Celui-là seul est vraiment distinct et original ; seul, il peut leur donner une figure particulière : nous nous en occuperons spécialement aujourd'hui. Que dirai-je, en effet, de ces traits généraux empruntés à la métropole, que je ne vous aie déjà répété souvent en parlant des Romains? Et quant au type de leur état primitif de barbarie, il est tout dans ces quelques mots : guerriers et passionnés pour les exercices du corps, ils vivaient presque uniquement de la chasse et de la pêche, et connaissaient peu l'agriculture ; barbares, mais hospitaliers ; hardis et rusés dans leurs expéditions militaires ; avides et pauvres, ils puisaient dans la pauvreté des mœurs plutôt grossières que pures, un vif amour de l'indépendance et le besoin de la guerre et du butin. En temps de paix, ils vivaient en société sans connaître l'ordre social. Le défaut de propriétés fixes et l'absence des rapports civils rendaient les lois inutiles. Étaient-ils attaqués ou menacés par un ennemi redoutable, ils renonçaient pour le moment à leur farouche indépendance, formaient entre eux des confédérations, et choisissaient pour les mener au

combat des chefs qui, par leurs qualités personnelles, méritassent de les commander.

Voilà pour les généralités. Maintenant parcourons rapidement les diverses agglomérations qui avaient momentanément abandonné leur individualité pour se fondre dans le colosse envahisseur.

Les Gaules, les îles Britanniques et la Germanie tenaient le premier rang parmi elles[1]. Malheureusement aucun historien sorti de leur sein n'est venu nous éclairer sur ce que nous sommes si curieux de savoir, et c'est encore aux Romains que nous devons le peu de notions qui nous sont parvenues sur leur état primitif. Jornandès, Warnefride et Grégoire de Tours, les seuls qui eussent pu nous laisser de précieux documens, ne nous apprennent rien de satisfaisant[2]; et c'est ce qui m'empêchera de m'étendre autant que je l'aurais voulu sur les mœurs et les usages de chacune de ces peuplades, mères-patries des états les plus puissans de notre civilisation moderne.

Parlons d'abord de la nôtre, de la Gaule, ou, pour m'exprimer plus historiquement, des Gaules (car il y avait plusieurs parties dans la province que l'on nommait ainsi), et qui était certes bien plus étendue que la France moderne, même au temps de Napoléon. Nous voyons, en effet, qu'elle comprenait tout le pays situé entre les Pyrénées, les Al-

pes, le Rhin et l'Océan. Aux domaines de cette puissante monarchie il faut encore ajouter le duché de Savoie, les cantons de la Suisse, les quatre électorats du Rhin, le pays de Liége, le Luxembourg, le Hainaut, la Flandre et le Brabant. Après la mort de César, Auguste eut égard, dans la division de la Gaule, à l'établissement des légions, au cours des rivières et aux distinctions des provinces déjà connues dans ce pays, qui renfermait plus de cent états indépendans avant que les Romains s'en fussent rendus maîtres. La colonie de Narbonne donna son nom au Languedoc, à la Provence et au Dauphiné. Le gouvernement d'Aquitaine s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire. Entre ce fleuve et la Seine, était située la Gaule celtique, qui reçut bientôt une nouvelle dénomination de la fameuse colonie de *Lugdunum*, Lyon. Au-delà de la Seine était la Belgique, bornée d'abord seulement par le Rhin; mais quelque temps avant le siècle de César, les Germains, profitant de la supériorité que donne la bravoure, s'étaient emparés d'une partie considérable de la Belgique. Les empereurs romains saisirent avec empressement une occasion favorable aux prétentions de leur vanité, et la frontière du Rhin, qui s'étendait depuis Leyde jusqu'à Bâle, fut décorée du nom pompeux de haute et basse Germanie. Telles étaient, sous les Antonins,

les six provinces de la Gaule, la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Celtique ou Lyonnaise, la Belgique et les deux Germanies[3].

Les Gaulois ne commencèrent à se civiliser qu'après la conquête de César. Avant ce temps, la force du corps, les armes et la toute-puissante autorité des druides étaient leurs seules lois.

Ces prêtres s'étaient emparé du pouvoir législatif et judiciaire, et ils avaient sur le peuple le même ascendant que les chefs militaires exerçaient sur l'armée. Leur mémoire tenait lieu d'archives, comme leur volonté et quelques usages tenaient lieu de lois écrites. Versés dans l'art de guérir, ils attribuaient aux plantes une influence magique; ils lisaient l'avenir dans les entrailles des hommes. Ces moyens et mille autres du même genre rendaient ces théocrates maîtres absolus de l'existence d'une nation aussi crédule qu'ignorante.

Divisés en trois classes, les druides étaient distingués par les dénominations suivantes: *les Eubades*, dépositaires des dogmes religieux, de la morale et des sciences; *les Vates* ou devins, et *les Bardes*, qui exaltaient par leurs chants l'esprit des guerriers. Ils faisaient tous leur demeure au milieu des forêts où ils exerçaient la médecine. Ils jouissaient d'immenses prérogatives: seuls exempts du service militaire et des charges de l'état, le dépôt

des lois leur était confié, et leurs jugemens étaient sans appel en matière civile et criminelle. Ils étaient chargés de l'éducation de la jeunesse, décidaient de la paix ou de la guerre, etc. — Strabon assure qu'ils avaient eu quelquefois le crédit d'arrêter des armées prêtes à combattre et de leur faire signer la paix.

Le grand collége des druides gaulois se trouvait dans le pays Chartrain : c'est là que toutes les années ils tenaient les états.

Un emblème du soleil, grand être qui remplissait et vivifiait l'univers, et le culte des divinités protectrices du pays, parmi lesquelles *Teutatès* ou Mercure avait le premier rang, étaient à peu près toute la religion des Gaulois: *Dis*, dieu de la nuit; *Ogmius*, dieu de la force et de l'éloquence; *Vogenus*, révéré surtout dans les Vosges; *Belenus*, dieu des arts; *Tanaris*, gouverneur du ciel, et quelques autres, pris des Égyptiens et des Romains, étaient leurs divinités secondaires; ils les priaient en plein air, et sacrifiaient sur d'énormes pierres qu'on retrouve encore dans les champs de Dreux et d'Autun. Le chêne était le plus en honneur parmi les arbres de leurs forêts, et les druides célébraient tous les ans le réveil de la nature en coupant le gui qui s'y attache. Ce chêne-dieu, ce gui sacré étaient une source féconde de pouvoir et de riches-

ses; la vénération des Gaulois pour ces objets était aussi profonde que leur obéissance aux ordres de leurs pontifes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces matières, dont l'intérêt et les détails mèneraient trop loin. Je me contenterai d'indiquer les sources les plus authentiques où vous pourrez puiser vous-même : César, Strabon, Pline, Diogène-Laërce sont ceux qui en ont le plus et le mieux parlé. L'*Histoire des Gaulois* de Picot et celle d'Amédée Thierry sont les plus estimées parmi les modernes.

Les pratiques absurdes et cruelles du culte des druides ne pouvaient subsister avec l'accroissement des lumières[4]; elles se conservèrent quelque temps encore dans les forêts et les pays de montagnes ; la religion des Romains remplaça le druidisme dans la plus grande partie des Gaules, et fut elle-même remplacée par le christianisme : souvent elles se trouvaient mêlées, et leur lutte fut longue et sanglante ; dans plusieurs provinces du centre, les nouvelles religions avaient à combattre des préjugés enracinés par l'ignorance, le temps et l'intérêt des pontifes gaulois.

La morale des Gaules se bornait à trois points : honorer Dieu, s'abstenir du mal, se montrer courageux ; les druides y ajoutaient (et c'était le point le mieux observé) une soumission passive

et sans bornes à leur volonté ou à celle des dieux qu'ils faisaient parler.

Ils persuadaient aux Gaulois que les offrandes de métaux précieux étaient très agréables aux dieux : aussi on lit dans Grégoire de Tours que les habitans des Cévennes allaient tous les ans jeter des présens sur les bords d'un lac sacré, et que les Celtes semaient l'or dans les forêts. Ces présens, ainsi offerts à l'Éternel, étaient respectés de tout autre que de ses prêtres.

On a trouvé récemment, en desséchant quelques lacs des Indes, des objets consacrés, la plupart très précieux, qui prouvent que ces exemples des druides n'ont pas été perdus, ou que d'autres ont eu la même idée.

Plusieurs écoles recevaient les enfans des grands. Quelques principes faux ou incomplets de théologie, de philosophie et de jurisprudence, y étaient enseignés sans livres et dans la langue celtique, première source d'une foule d'idiomes barbares, d'où sont sortis les divers patois de nos provinces.

Leurs bardes chantaient, comme ceux des Scandinaves, les dieux et les héros; la poésie fut toujours en honneur chez les peuples guerriers[*]; mais si quelques usages des Gaulois les rapprochaient des temps héroïques de la Grèce, ils s'en éloignaient par l'abus horrible qu'ils faisaient de la vic-

toire[6], et plus encore par la coutume barbare de sacrifier des hommes pour lire dans l'avenir ou rendre le ciel favorable à leurs chefs[7].

Lorsque la civilisation romaine, les dogmes et la morale chrétienne se furent étendus dans les Gaules, tout changea : on put apercevoir un véritable progrès dans la philosophie; les idées s'étendirent, les mœurs s'adoucirent; il s'introduisit plus d'égalité entre les classes diverses.

D'antiques forêts, consacrées par la superstition, étaient le repaire de reptiles affreux, et répandaient au loin des maladies contagieuses; les pluies, les brouillards, sans cesse attirés par leur épais ombrage, ajoutaient encore à la rigueur du climat, à l'insalubrité de l'air, et portaient la mort dans toutes les plaines : ces forêts furent coupées en partie, et les marais devinrent moins infects. Les villes surtout sentirent l'influence de la civilisation naissante : de simples chaumières, faites de chaume, de bois et de roseaux, étaient les habitations des anciens Gaulois; le toit, arrondi en voûte, était percé d'une ouverture pour faire sortir la fumée et donner du jour. Marseille seule était mieux bâtie avant la conquête de César, et on le devait à la colonie phocéenne qui la fonda; sous les Romains, au contraire, Reims, Vienne, Lyon, Nîmes, Orange, Arles, Bordeaux, Toulouse et

Narbonne avaient l'élégance et le luxe de l'Italie.

Partout des amphithéâtres, des thermes, des temples, des arcs de triomphe attestent la magnificence des Gaules devenues romaines[8].

On creusa le lit des torrens et des rivières; on traça des routes et des aquéducs; le commerce s'accrut, s'étendit, et le luxe vint embellir les tristes habitations de ce peuple sauvage[9]. La nourriture des Gaulois, peu différente de celle des animaux de leurs forêts, s'améliora; leurs festins, si souvent ensanglantés par l'ivresse et la férocité de leurs pères[10], changèrent de nature avec l'abondance, la variété et la recherche des mets, avec le charme de la conversation et le chant des bardes, tant aimé des nations belliqueuses.

Les vignes, qu'ils ne savaient pas cultiver, couvrirent, sous les empereurs, le sol de la Bourgogne, du Languedoc et de l'Aquitaine, et les excès produits par le vin diminuèrent avec la facilité de se procurer cette boisson. Avant cette époque, ils troquaient des esclaves contre du vin à des marchands d'Italie.

L'usage des sacrifices humains cessa avec l'idolâtrie; enfin le caractère farouche des Gaulois s'adoucit sous l'influence du christianisme et de la civilisation[11].

Leurs belles contrées offrirent partout l'image

de l'Italie dont elles empruntaient la religion, les mœurs, la jurisprudence[12], les arts, l'éloquence et les lettres qu'elles conservèrent long-temps encore au milieu des ténèbres qui enveloppaient le reste de l'Europe ; le langage aussi changea, mais il ne fut jamais pur, et s'effaça peu à peu après la conquête des Francs ; les lettres, abandonnées en Italie, se soutinrent chez nous avec quelque éclat. Martial se vantait d'être lu et apprécié des Viennois[13].

Favorin d'Arles, Sulpice-Sévère d'Agen, Auzone de Bordeaux, Sidonius Apollinaris de Clermont, Salvien de Marseille, saint Paulin, saint Prosper, saint Ambroise firent briller dans les Gaules l'éloquence, la poésie et l'histoire.

Les grandes villes se disputaient à l'envi la prééminence littéraire : Toulouse mérita le nom de ville de Pallas ; les écoles de Bordeaux, Marseille, Lyon, Besançon et autres, acquirent une grande réputation, et répandirent les lumières au-delà des limites de la Gaule. Les Bretons, dit Juvénal, apprirent des Gaulois l'éloquence du barreau[14].

Cependant, moins mûrs encore que les Romains pour une civilisation si prompte, les Gaulois payèrent cher ses bienfaits : la culture des arts et le luxe produisirent sur eux leur premier effet inévitable. Cette énergie sauvage qui les rendait insensibles

aux dangers, ce courage, ce mépris de la vie que leurs ancêtres avaient poussé si loin, s'émoussèrent peu à peu avec les douceurs de la paix.

Il y avait chez nos grossiers aïeux un vif esprit national, puisque César ne parvint à les subjuguer qu'après dix ans de guerre, et en semant au milieu d'eux la haine et la division. Ce caractère se perdit sous la domination romaine : après avoir été pillés par des proconsuls, *avides tyrans de passage*, qui venaient là pour faire fortune et se livrer à toutes les exigences de l'intérêt personnel et du pouvoir absolu ; après avoir végété sous le despotisme, et avoir vu tomber l'une après l'autre toutes leurs institutions, ils plièrent et servirent sous ces Barbares sortis des forêts de la Germanie, qui se rendirent maîtres de leurs biens, de leur liberté, de leur existence.

Les mœurs des Bretons étaient plus simples, plus sauvages encore que celles des Gaulois ; il y a peu de différence entre les usages, le *gouvernement* et surtout la religion des deux peuples.

« Les Bretons, dit César, regardaient Pluton comme leur créateur ; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés, ainsi que d'autres divinités locales ; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière. »

On voit que si la bravoure et la légèreté d'esprit ont toujours été le caractère distinctif des Gaulois et des Français, les Bretons, comme les Anglais, ont toujours été dominés par l'esprit du commerce, et en général par le goût des choses positives.

Les druides de la Gaule venaient étudier chez leurs frères de Bretagne l'art de gouverner les hommes et de les tenir dans une dépendance absolue. Tombée plus tard que la Gaule sous le joug romain, la Bretagne se civilisa plus tard; elle ne partagea les progrès de cette nation, qui fut de tout temps son émule, sa sœur ou sa rivale, qu'après avoir subi l'invasion de César et la domination d'Agricola[15].

Les Romains avaient trouvé cette province encore sauvage; ils la laissaient instruite en agriculture, en industrie, et riche de son trafic maritime autant que de ses productions[16].

L'Hibernie et la Calédonie ne présentaient encore au IVme siècle que des habitations sauvages disséminées dans les bois et sur les hautes montagnes. Les Écossais, moins civilisés peut-être que les Goths ou les Germains, insensibles aux froids les plus rigoureux, restaient nus dans leurs neiges et leurs brouillards, tatoués comme les sauvages d'Amérique; et, fiers de cette parure, ils combattaient sans armes défensives.

Les racines, les fruits, et parfois la chair humaine étaient leur nourriture habituelle [17].

C'est un tel peuple qui résista si long-temps au courage éprouvé des légions romaines et aux savantes manœuvres d'Agricola.

L'Ibérie, favorisée par un climat délicieux, avait été connue et civilisée avant la Bretagne et les Gaules; ses mines de fer, d'airain, d'argent et d'or avaient, autant que son beau ciel, attiré les Romains sur son sol. Mais il fallut bien des années aux grands capitaines de Rome avant de parvenir à soumettre ce peuple brave autant que fier. Une longue paix succéda à des guerres sanglantes. La Péninsule, plus heureuse sous les empereurs que sous la république, partagea la gloire de Rome, et donna à l'empire sa portion de grands hommes et d'empereurs : Quintilien, les deux Sénèque, Columelle, Lucain, Martial, Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Maxime et Théodose, avaient vu le jour dans son sein. Aussi la vit-on adopter progressivement et sans répugnance les lois, les mœurs, la langue et même le culte des Romains.

Le christianisme arriva dans l'Ibérie en même temps que les Barbares; mais loin d'y adoucir les mœurs, comme dans les autres parties de l'Europe, il prit de suite une teinte fanatique, fomenta des

divisions, et fut la source des plus atroces persécutions.

Les chrétiens voulurent forcer les Juifs à adopter leur nouvelle croyance, et les Juifs préférèrent les tourmens à l'abjuration : effet éternel, inévitable des persécutions religieuses...

Les riantes vallées de l'Helvétie suivirent l'impulsion de l'Europe occidentale : le Léman, les sources du Rhin virent leurs ondes couvertes de légers radeaux; les montagnards se frayèrent de grandes routes à travers les forêts qu'ils surent utiliser; ils connurent aussi les biens et les maux d'une civilisation précoce; le vol rapide et le brillant éclat des aigles romaines leur firent oublier la pureté de leurs mœurs et la liberté, leur plus chère idole.

Avenche (*Aventicum*) était alors la plus grande ville de l'Helvétie, dit Muller; elle brillait par la magnificence publique et le luxe des citoyens. Genève faisait partie de la province de Vienne, en Gaule. Des monumens dont il reste encore de faibles débris embellirent les quelques cités que les Romains avaient trouvées dans l'Helvétie [18].

Nous avons successivement parcouru les contrées de l'Europe les plus avancées en civilisation, celles que la domination de Rome avait régénérées, et dans les entrailles desquelles avaient circulé de

nouveaux modes d'existence. Il nous reste à parler des peuplades encore vierges qui devaient à leur tour réagir sur la partie éclairée de l'Europe, et lui faire subir la loi de la force, d'une force sauvage, matérielle, désorganisatrice ; des peuplades du Nord.

Les trois races principales étaient les Germains, les Sarmates et les Scythes. Chacune d'elles se partageait en plusieurs peuples divers, qui changeaient de nom toutes les fois qu'ils se formaient en confédérations nouvelles; mais elles étaient toujours reconnaissables à leur langage teutonique, slave ou tartare, à leurs habitudes et à leur manière de faire la guerre. Les Francs, les Allemands, les Hérules, les Quades et les Marcomans campaient sur les bords du Rhin et du Veser; la Baltique voyait sur ses rivages les Lombards, les Bourguignons, les Vandales et les Suèves; la Norwége et la Suède étaient la patrie commune des Danois, des Normands et des Goths divisés en Ostrogoths, Visigoths et Gépides; enfin les Angles et les Saxons vivaient sur les bords de l'Elbe. Les Tartares, les Alains, les Avars, etc., sortirent de l'Asie ; les Scythes, les Sarmates, les Slaves, les Venèdes et autres étaient mitoyens entre l'Asie et l'Europe. La plus grande partie des peuples du nord de l'Europe étaient connus sous le seul nom de Germains, et no-

tamment ceux qui contenaient les pays situés entre le Rhin, le Danube, la Teiss, la Vistule, le golfe Baltique et la mer du Nord. Entrons dans quelques détails sur ceux qui nous intéressent le plus. Les Francs occupaient la rive droite du Rhin, depuis le Mein jusqu'à la mer, une partie de la Westphalie et du pays de Hesse; ils étaient grands et forts; on remarquait leurs chevelures blondes, leurs yeux bleus et la blancheur de leur teint. L'inaction était inconnue à ce peuple belliqueux et mobile; la guerre était son élément, son bonheur, et il ne la bornait pas au continent; les Francs parcouraient dans des navires informes les mers voisines dont ils ravageaient les côtes.

Leur culte était celui des autres Germains, dont ils ne différèrent pas jusqu'en 240 : à cette époque seulement ils formèrent une nouvelle organisation sociale sous le nom de *Francs* ou *Hommes libres*. D'autres les imitèrent, et de ces séparations successives naquirent les Saxons, les Allemands, les Thuringiens, etc. Pendant qu'ils se fortifiaient par ces fédérations, l'empire romain s'écroulait de vétusté, et défendait à peine ses frontières, qui bientôt ne devaient plus être respectées. Les Francs, devenus maîtres de la Gaule, eurent bientôt, d'accord avec les Romains, à la défendre contre les invasions de nouveaux Barbares, et déjà leur luxe

s'était accru, leur civilisation s'était avancée. Quelques passages d'une lettre de Sidonius Apollinaris à Domitius, écrite au commencement du vme siècle, pourront vous donner une idée des rapides progrès de ces peuples.

«Je voudrais, dit-il, que vous eussiez vu comme moi le cortége du jeune Sigismer, prince du sang royal des Francs, lorsqu'il se rendait au prétoire, précédé et suivi de chevaux richement harnachés et chargés de pierreries. Le prince était lui-même le plus bel ornement de cette pompe : il marchait à pied, entouré d'officiers revêtus d'écarlate et de soie d'une blancheur éblouissante; l'or éclate sur ses vêtemens; sa chevelure et son teint répondent aux couleurs de sa riche parure. L'aspect des petits rois et des officiers qui l'accompagnaient inspire la terreur au sein de la paix : leurs pieds sont enfermés dans des bottines attachées au-dessus du talon et revêtues d'un poil hérissé; leurs jambes et leurs genoux sont nus et découverts; leurs habits serrés montent très haut et sont bigarrés de diverses couleurs; ils descendent à peine aux jarrets; leurs manches ne couvrent que le haut du bras; leur saie est verte et bordée d'écarlate; ils suspendent leurs glaives à leurs épaules par de larges baudriers; leur robe fourrée est attachée par une agrafe. Je les ai trouvés aussi soigneux de leur

sûreté que de leur parure; leur main droite portait ou des piques à crochet, ou des haches qui se lancent de loin; leur bras gauche était ombragé par des boucliers bordés d'argent, et ornés au centre d'une bosse dorée; le soleil, en les frappant, en faisait briller à la fois la richesse et le travail. »

Il y a loin de là aux hordes sauvages des Germains restés dans le Nord : retirées dans leurs forêts, campées sur la pente des collines ou au milieu des déserts de bruyères [19] selon les temps et le climat, elles vivaient de la chasse, de la pêche, du produit de leurs troupeaux et des dépouilles de l'ennemi vaincu [20]; leurs femmes, leurs enfans les suivaient au combat, y soutenaient leur courage, et poussant de sauvages cris, ils s'appliquaient à augmenter leur furie [21].

Du temps de Tacite, les Germains ne connaissaient point encore les lettres [22] : leurs habitations éparses, isolées, changeaient avec leurs besoins; des souterrains couverts de fumier étaient leurs asiles pendant l'hiver; une saie attachée avec des épines formait leur vêtement; leur vie, écoulée dans l'ignorance et la misère, les rendait peu différens des bêtes fauves au milieu desquelles ils vivaient. Quelques écrivains, et Châteaubriand entre autres, dans son *Essai* sur les révolutions, donnent à cet état des Germains le nom de *simplicité vertueuse et*

Narbonne avaient l'élégance et le luxe de l'Italie.

Partout des amphithéâtres, des thermes, des temples, des arcs de triomphe attestent la magnificence des Gaules devenues romaines[8].

On creusa le lit des torrens et des rivières; on traça des routes et des aquéducs; le commerce s'accrut, s'étendit, et le luxe vint embellir les tristes habitations de ce peuple sauvage[9]. La nourriture des Gaulois, peu différente de celle des animaux de leurs forêts, s'améliora; leurs festins, si souvent ensanglantés par l'ivresse et la férocité de leurs pères[10], changèrent de nature avec l'abondance, la variété et la recherche des mets, avec le charme de la conversation et le chant des bardes, tant aimé des nations belliqueuses.

Les vignes, qu'ils ne savaient pas cultiver, couvrirent, sous les empereurs, le sol de la Bourgogne, du Languedoc et de l'Aquitaine, et les excès produits par le vin diminuèrent avec la facilité de se procurer cette boisson. Avant cette époque, ils troquaient des esclaves contre du vin à des marchands d'Italie.

L'usage des sacrifices humains cessa avec l'idolâtrie; enfin le caractère farouche des Gaulois s'adoucit sous l'influence du christianisme et de la civilisation[11].

Leurs belles contrées offrirent partout l'image

de l'Italie dont elles empruntaient la religion, les mœurs, la jurisprudence[12], les arts, l'éloquence et les lettres qu'elles conservèrent long-temps encore au milieu des ténèbres qui enveloppaient le reste de l'Europe ; le langage aussi changea, mais il ne fut jamais pur, et s'effaça peu à peu après la conquête des Francs ; les lettres, abandonnées en Italie, se soutinrent chez nous avec quelque éclat. Martial se vantait d'être lu et apprécié des Viennois[13].

Favorin d'Arles, Sulpice-Sévère d'Agen, Auzone de Bordeaux, Sidonius Apollinaris de Clermont, Salvien de Marseille, saint Paulin, saint Prosper, saint Ambroise firent briller dans les Gaules l'éloquence, la poésie et l'histoire.

Les grandes villes se disputaient à l'envi la prééminence littéraire : Toulouse mérita le nom de ville de Pallas ; les écoles de Bordeaux, Marseille, Lyon, Besançon et autres, acquirent une grande réputation, et répandirent les lumières au-delà des limites de la Gaule. Les Bretons, dit Juvénal, apprirent des Gaulois l'éloquence du barreau[14].

Cependant, moins mûrs encore que les Romains pour une civilisation si prompte, les Gaulois payèrent cher ses bienfaits : la culture des arts et le luxe produisirent sur eux leur premier effet inévitable. Cette énergie sauvage qui les rendait insensibles

aux dangers, ce courage, ce mépris de la vie que leurs ancêtres avaient poussé si loin, s'émoussèrent peu à peu avec les douceurs de la paix.

Il y avait chez nos grossiers aïeux un vif esprit national, puisque César ne parvint à les subjuguer qu'après dix ans de guerre, et en semant au milieu d'eux la haine et la division. Ce caractère se perdit sous la domination romaine : après avoir été pillés par des proconsuls, *avides tyrans de passage*, qui venaient là pour faire fortune et se livrer à toutes les exigences de l'intérêt personnel et du pouvoir absolu ; après avoir végété sous le despotisme, et avoir vu tomber l'une après l'autre toutes leurs institutions, ils plièrent et servirent sous ces Barbares sortis des forêts de la Germanie, qui se rendirent maîtres de leurs biens, de leur liberté, de leur existence.

Les mœurs des Bretons étaient plus simples, plus sauvages encore que celles des Gaulois ; il y a peu de différence entre les usages, le *gouvernement* et surtout la religion des deux peuples.

« Les Bretons, dit César, regardaient Pluton comme leur créateur; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés, ainsi que d'autres divinités locales ; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière. »

On voit que si la bravoure et la légèreté d'esprit ont toujours été le caractère distinctif des Gaulois et des Français, les Bretons, comme les Anglais, ont toujours été dominés par l'esprit du commerce, et en général par le goût des choses positives.

Les druides de la Gaule venaient étudier chez leurs frères de Bretagne l'art de gouverner les hommes et de les tenir dans une dépendance absolue. Tombée plus tard que la Gaule sous le joug romain, la Bretagne se civilisa plus tard; elle ne partagea les progrès de cette nation, qui fut de tout temps son émule, sa sœur ou sa rivale, qu'après avoir subi l'invasion de César et la domination d'Agricola[15].

Les Romains avaient trouvé cette province encore sauvage; ils la laissaient instruite en agriculture, en industrie, et riche de son trafic maritime autant que de ses productions[16].

L'Hibernie et la Calédonie ne présentaient encore au IVme siècle que des habitations sauvages disséminées dans les bois et sur les hautes montagnes. Les Écossais, moins civilisés peut-être que les Goths ou les Germains, insensibles aux froids les plus rigoureux, restaient nus dans leurs neiges et leurs brouillards, tatoués comme les sauvages d'Amérique; et, fiers de cette parure, ils combattaient sans armes défensives.

pes, le Rhin et l'Océan. Aux domaines de cette puissante monarchie il faut encore ajouter le duché de Savoie, les cantons de la Suisse, les quatre électorats du Rhin, le pays de Liége, le Luxembourg, le Hainaut, la Flandre et le Brabant. Après la mort de César, Auguste eut égard, dans la division de la Gaule, à l'établissement des légions, au cours des rivières et aux distinctions des provinces déjà connues dans ce pays, qui renfermait plus de cent états indépendans avant que les Romains s'en fussent rendus maîtres. La colonie de Narbonne donna son nom au Languedoc, à la Provence et au Dauphiné. Le gouvernement d'Aquitaine s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire. Entre ce fleuve et la Seine, était située la Gaule celtique, qui reçut bientôt une nouvelle dénomination de la fameuse colonie de *Lugdunum*, Lyon. Au-delà de la Seine était la Belgique, bornée d'abord seulement par le Rhin; mais quelque temps avant le siècle de César, les Germains, profitant de la supériorité que donne la bravoure, s'étaient emparés d'une partie considérable de la Belgique. Les empereurs romains saisirent avec empressement une occasion favorable aux prétentions de leur vanité, et la frontière du Rhin, qui s'étendait depuis Leyde jusqu'à Bâle, fut décorée du nom pompeux de haute et basse Germanie. Telles étaient, sous les Antonins,

les six provinces de la Gaule, la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Celtique ou Lyonnaise, la Belgique et les deux Germanies[3].

Les Gaulois ne commencèrent à se civiliser qu'après la conquête de César. Avant ce temps, la force du corps, les armes et la toute-puissante autorité des druides étaient leurs seules lois.

Ces prêtres s'étaient emparé du pouvoir législatif et judiciaire, et ils avaient sur le peuple le même ascendant que les chefs militaires exerçaient sur l'armée. Leur mémoire tenait lieu d'archives, comme leur volonté et quelques usages tenaient lieu de lois écrites. Versés dans l'art de guérir, ils attribuaient aux plantes une influence magique; ils lisaient l'avenir dans les entrailles des hommes. Ces moyens et mille autres du même genre rendaient ces théocrates maîtres absolus de l'existence d'une nation aussi crédule qu'ignorante.

Divisés en trois classes, les druides étaient distingués par les dénominations suivantes : *les Eubades*, dépositaires des dogmes religieux, de la morale et des sciences; *les Vates* ou devins, et *les Bardes*, qui exaltaient par leurs chants l'esprit des guerriers. Ils faisaient tous leur demeure au milieu des forêts où ils exerçaient la médecine. Ils jouissaient d'immenses prérogatives : seuls exempts du service militaire et des charges de l'état, le dépôt

des lois leur était confié, et leurs jugemens étaient sans appel en matière civile et criminelle. Ils étaient chargés de l'éducation de la jeunesse, décidaient de la paix ou de la guerre, etc. — Strabon assure qu'ils avaient eu quelquefois le crédit d'arrêter des armées prêtes à combattre et de leur faire signer la paix.

Le grand collége des druides gaulois se trouvait dans le pays Chartrain : c'est là que toutes les années ils tenaient les états.

Un emblème du soleil, grand être qui remplissait et vivifiait l'univers, et le culte des divinités protectrices du pays, parmi lesquelles *Teutatès* ou Mercure avait le premier rang, étaient à peu près toute la religion des Gaulois: *Dis*, dieu de la nuit; *Ogmius*, dieu de la force et de l'éloquence; *Vogenus*, révéré surtout dans les Vosges; *Belenus*, dieu des arts; *Tanaris*, gouverneur du ciel, et quelques autres, pris des Égyptiens et des Romains, étaient leurs divinités secondaires; ils les priaient en plein air, et sacrifiaient sur d'énormes pierres qu'on retrouve encore dans les champs de Dreux et d'Autun. Le chêne était le plus en honneur parmi les arbres de leurs forêts, et les druides célébraient tous les ans le réveil de la nature en coupant le gui qui s'y attache. Ce chêne-dieu, ce gui sacré étaient une source féconde de pouvoir et de riches-

ses; la vénération des Gaulois pour ces objets était aussi profonde que leur obéissance aux ordres de leurs pontifes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces matières, dont l'intérêt et les détails mèneraient trop loin. Je me contenterai d'indiquer les sources les plus authentiques où vous pourrez puiser vous-même : César, Strabon, Pline, Diogène-Laërce sont ceux qui en ont le plus et le mieux parlé. L'*Histoire des Gaulois* de Picot et celle d'Amédée Thierry sont les plus estimées parmi les modernes.

Les pratiques absurdes et cruelles du culte des druides ne pouvaient subsister avec l'accroissement des lumières[4]; elles se conservèrent quelque temps encore dans les forêts et les pays de montagnes ; la religion des Romains remplaça le druidisme dans la plus grande partie des Gaules, et fut elle-même remplacée par le christianisme : souvent elles se trouvaient mêlées, et leur lutte fut longue et sanglante ; dans plusieurs provinces du centre, les nouvelles religions avaient à combattre des préjugés enracinés par l'ignorance, le temps et l'intérêt des pontifes gaulois.

La morale des Gaules se bornait à trois points : honorer Dieu, s'abstenir du mal, se montrer courageux ; les druides y ajoutaient (et c'était le point le mieux observé) une soumission passive

et sans bornes à leur volonté ou à celle des dieux qu'ils faisaient parler.

Ils persuadaient aux Gaulois que les offrandes de métaux précieux étaient très agréables aux dieux : aussi on lit dans Grégoire de Tours que les habitans des Cévennes allaient tous les ans jeter des présens sur les bords d'un lac sacré, et que les Celtes semaient l'or dans les forêts. Ces présens, ainsi offerts à l'Éternel, étaient respectés de tout autre que de ses prêtres.

On a trouvé récemment, en desséchant quelques lacs des Indes, des objets consacrés, la plupart très précieux, qui prouvent que ces exemples des druides n'ont pas été perdus, ou que d'autres ont eu la même idée.

Plusieurs écoles recevaient les enfans des grands. Quelques principes faux on incomplets de théologie, de philosophie et de jurisprudence, y étaient enseignés sans livres et dans la langue celtique, première source d'une foule d'idiomes barbares, d'où sont sortis les divers patois de nos provinces.

Leurs bardes chantaient, comme ceux des Scandinaves, les dieux et les héros; la poésie fut toujours en honneur chez les peuples guerriers[6]; mais si quelques usages des Gaulois les rapprochaient des temps héroïques de la Grèce, ils s'en éloignaient par l'abus horrible qu'ils faisaient de la vic-

toire[6], et plus encore par la coutume barbare de sacrifier des hommes pour lire dans l'avenir ou rendre le ciel favorable à leurs chefs[7].

Lorsque la civilisation romaine, les dogmes et la morale chrétienne se furent étendus dans les Gaules, tout changea : on put apercevoir un véritable progrès dans la philosophie ; les idées s'étendirent, les mœurs s'adoucirent ; il s'introduisit plus d'égalité entre les classes diverses.

D'antiques forêts, consacrées par la superstition, étaient le repaire de reptiles affreux, et répandaient au loin des maladies contagieuses ; les pluies, les brouillards, sans cesse attirés par leur épais ombrage, ajoutaient encore à la rigueur du climat, à l'insalubrité de l'air, et portaient la mort dans toutes les plaines : ces forêts furent coupées en partie, et les marais devinrent moins infects. Les villes surtout sentirent l'influence de la civilisation naissante : de simples chaumières, faites de chaume, de bois et de roseaux, étaient les habitations des anciens Gaulois ; le toit, arrondi en voûte, était percé d'une ouverture pour faire sortir la fumée et donner du jour. Marseille seule était mieux bâtie avant la conquête de César, et on le devait à la colonie phocéenne qui la fonda ; sous les Romains, au contraire, Reims, Vienne, Lyon, Nîmes, Orange, Arles, Bordeaux, Toulouse et

Narbonne avaient l'élégance et le luxe de l'Italie.

Partout des amphithéâtres, des thermes, des temples, des arcs de triomphe attestent la magnificence des Gaules devenues romaines[8].

On creusa le lit des torrens et des rivières; on traça des routes et des aquéducs; le commerce s'accrut, s'étendit, et le luxe vint embellir les tristes habitations de ce peuple sauvage[9]. La nourriture des Gaulois, peu différente de celle des animaux de leurs forêts, s'améliora; leurs festins, si souvent ensanglantés par l'ivresse et la férocité de leurs pères[10], changèrent de nature avec l'abondance, la variété et la recherche des mets, avec le charme de la conversation et le chant des bardes, tant aimé des nations belliqueuses.

Les vignes, qu'ils ne savaient pas cultiver, couvrirent, sous les empereurs, le sol de la Bourgogne, du Languedoc et de l'Aquitaine, et les excès produits par le vin diminuèrent avec la facilité de se procurer cette boisson. Avant cette époque, ils troquaient des esclaves contre du vin à des marchands d'Italie.

L'usage des sacrifices humains cessa avec l'idolâtrie; enfin le caractère farouche des Gaulois s'adoucit sous l'influence du christianisme et de la civilisation[11].

Leurs belles contrées offrirent partout l'image

de l'Italie dont elles empruntaient la religion, les mœurs, la jurisprudence[12], les arts, l'éloquence et les lettres qu'elles conservèrent long-temps encore au milieu des ténèbres qui enveloppaient le reste de l'Europe; le langage aussi changea, mais il ne fut jamais pur, et s'effaça peu à peu après la conquête des Francs; les lettres, abandonnées en Italie, se soutinrent chez nous avec quelque éclat. Martial se vantait d'être lu et apprécié des Viennois[13].

Favorin d'Arles, Sulpice-Sévère d'Agen, Auzone de Bordeaux, Sidonius Apollinaris de Clermont, Salvien de Marseille, saint Paulin, saint Prosper, saint Ambroise firent briller dans les Gaules l'éloquence, la poésie et l'histoire.

Les grandes villes se disputaient à l'envi la prééminence littéraire : Toulouse mérita le nom de ville de Pallas; les écoles de Bordeaux, Marseille, Lyon, Besançon et autres, acquirent une grande réputation, et répandirent les lumières au-delà des limites de la Gaule. Les Bretons, dit Juvénal, apprirent des Gaulois l'éloquence du barreau[14].

Cependant, moins mûrs encore que les Romains pour une civilisation si prompte, les Gaulois payèrent cher ses bienfaits : la culture des arts et le luxe produisirent sur eux leur premier effet inévitable. Cette énergie sauvage qui les rendait insensibles

aux dangers, ce courage, ce mépris de la vie que leurs ancêtres avaient poussé si loin, s'émoussèrent peu à peu avec les douceurs de la paix.

Il y avait chez nos grossiers aïeux un vif esprit national, puisque César ne parvint à les subjuguer qu'après dix ans de guerre, et en semant au milieu d'eux la haine et la division. Ce caractère se perdit sous la domination romaine : après avoir été pillés par des proconsuls, *avides tyrans de passage,* qui venaient là pour faire fortune et se livrer à toutes les exigences de l'intérêt personnel et du pouvoir absolu ; après avoir végété sous le despotisme, et avoir vu tomber l'une après l'autre toutes leurs institutions, ils plièrent et servirent sous ces Barbares sortis des forêts de la Germanie, qui se rendirent maîtres de leurs biens, de leur liberté, de leur existence.

Les mœurs des Bretons étaient plus simples, plus sauvages encore que celles des Gaulois ; il y a peu de différence entre les usages, le *gouvernement* et surtout la religion des deux peuples.

« Les Bretons, dit César, regardaient Pluton comme leur créateur; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés, ainsi que d'autres divinités locales ; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière. »

On voit que si la bravoure et la légèreté d'esprit ont toujours été le caractère distinctif des Gaulois et des Français, les Bretons, comme les Anglais, ont toujours été dominés par l'esprit du commerce, et en général par le goût des choses positives.

Les druides de la Gaule venaient étudier chez leurs frères de Bretagne l'art de gouverner les hommes et de les tenir dans une dépendance absolue. Tombée plus tard que la Gaule sous le joug romain, la Bretagne se civilisa plus tard; elle ne partagea les progrès de cette nation, qui fut de tout temps son émule, sa sœur ou sa rivale, qu'après avoir subi l'invasion de César et la domination d'Agricola[15].

Les Romains avaient trouvé cette province encore sauvage; ils la laissaient instruite en agriculture, en industrie, et riche de son trafic maritime autant que de ses productions[16].

L'Hibernie et la Calédonie ne présentaient encore au IVme siècle que des habitations sauvages disséminées dans les bois et sur les hautes montagnes. Les Écossais, moins civilisés peut-être que les Goths ou les Germains, insensibles aux froids les plus rigoureux, restaient nus dans leurs neiges et leurs brouillards, tatoués comme les sauvages d'Amérique; et, fiers de cette parure, ils combattaient sans armes défensives.

pes, le Rhin et l'Océan. Aux domaines de cette puissante monarchie il faut encore ajouter le duché de Savoie, les cantons de la Suisse, les quatre électorats du Rhin, le pays de Liége, le Luxembourg, le Hainaut, la Flandre et le Brabant. Après la mort de César, Auguste eut égard, dans la division de la Gaule, à l'établissement des légions, au cours des rivières et aux distinctions des provinces déjà connues dans ce pays, qui renfermait plus de cent états indépendans avant que les Romains s'en fussent rendus maîtres. La colonie de Narbonne donna son nom au Languedoc, à la Provence et au Dauphiné. Le gouvernement d'Aquitaine s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire. Entre ce fleuve et la Seine, était située la Gaule celtique, qui reçut bientôt une nouvelle dénomination de la fameuse colonie de *Lugdunum*, Lyon. Au-delà de la Seine était la Belgique, bornée d'abord seulement par le Rhin; mais quelque temps avant le siècle de César, les Germains, profitant de la supériorité que donne la bravoure, s'étaient emparés d'une partie considérable de la Belgique. Les empereurs romains saisirent avec empressement une occasion favorable aux prétentions de leur vanité, et la frontière du Rhin, qui s'étendait depuis Leyde jusqu'à Bâle, fut décorée du nom pompeux de haute et basse Germanie. Telles étaient, sous les Antonins,

les six provinces de la Gaule, la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Celtique ou Lyonnaise, la Belgique et les deux Germanies[3].

Les Gaulois ne commencèrent à se civiliser qu'après la conquête de César. Avant ce temps, la force du corps, les armes et la toute-puissante autorité des druides étaient leurs seules lois.

Ces prêtres s'étaient emparé du pouvoir législatif et judiciaire, et ils avaient sur le peuple le même ascendant que les chefs militaires exerçaient sur l'armée. Leur mémoire tenait lieu d'archives, comme leur volonté et quelques usages tenaient lieu de lois écrites. Versés dans l'art de guérir, ils attribuaient aux plantes une influence magique; ils lisaient l'avenir dans les entrailles des hommes. Ces moyens et mille autres du même genre rendaient ces théocrates maîtres absolus de l'existence d'une nation aussi crédule qu'ignorante.

Divisés en trois classes, les druides étaient distingués par les dénominations suivantes : *les Eubades*, dépositaires des dogmes religieux, de la morale et des sciences; *les Vates* ou devins, et *les Bardes*, qui exaltaient par leurs chants l'esprit des guerriers. Ils faisaient tous leur demeure au milieu des forêts où ils exerçaient la médecine. Ils jouissaient d'immenses prérogatives : seuls exempts du service militaire et des charges de l'état, le dépôt

pes, le Rhin et l'Océan. Aux domaines de cette puissante monarchie il faut encore ajouter le duché de Savoie, les cantons de la Suisse, les quatre électorats du Rhin, le pays de Liége, le Luxembourg, le Hainaut, la Flandre et le Brabant. Après la mort de César, Auguste eut égard, dans la division de la Gaule, à l'établissement des légions, au cours des rivières et aux distinctions des provinces déjà connues dans ce pays, qui renfermait plus de cent états indépendans avant que les Romains s'en fussent rendus maîtres. La colonie de Narbonne donna son nom au Languedoc, à la Provence et au Dauphiné. Le gouvernement d'Aquitaine s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire. Entre ce fleuve et la Seine, était située la Gaule celtique, qui reçut bientôt une nouvelle dénomination de la fameuse colonie de *Lugdunum*, Lyon. Au-delà de la Seine était la Belgique, bornée d'abord seulement par le Rhin; mais quelque temps avant le siècle de César, les Germains, profitant de la supériorité que donne la bravoure, s'étaient emparés d'une partie considérable de la Belgique. Les empereurs romains saisirent avec empressement une occasion favorable aux prétentions de leur vanité, et la frontière du Rhin, qui s'étendait depuis Leyde jusqu'à Bâle, fut décorée du nom pompeux de haute et basse Germanie. Telles étaient, sous les Antonins,

les six provinces de la Gaule, la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Celtique ou Lyonnaise, la Belgique et les deux Germanies[3].

Les Gaulois ne commencèrent à se civiliser qu'après la conquête de César. Avant ce temps, la force du corps, les armes et la toute-puissante autorité des druides étaient leurs seules lois.

Ces prêtres s'étaient emparé du pouvoir législatif et judiciaire, et ils avaient sur le peuple le même ascendant que les chefs militaires exerçaient sur l'armée. Leur mémoire tenait lieu d'archives, comme leur volonté et quelques usages tenaient lieu de lois écrites. Versés dans l'art de guérir, ils attribuaient aux plantes une influence magique; ils lisaient l'avenir dans les entrailles des hommes. Ces moyens et mille autres du même genre rendaient ces théocrates maîtres absolus de l'existence d'une nation aussi crédule qu'ignorante.

Divisés en trois classes, les druides étaient distingués par les dénominations suivantes : *les Eubades*, dépositaires des dogmes religieux, de la morale et des sciences; *les Vates* ou devins, et *les Bardes*, qui exaltaient par leurs chants l'esprit des guerriers. Ils faisaient tous leur demeure au milieu des forêts où ils exerçaient la médecine. Ils jouissaient d'immenses prérogatives : seuls exempts du service militaire et des charges de l'état, le dépôt

des lois leur était confié, et leurs jugemens étaient sans appel en matière civile et criminelle. Ils étaient chargés de l'éducation de la jeunesse, décidaient de la paix ou de la guerre, etc. — Strabon assure qu'ils avaient eu quelquefois le crédit d'arrêter des armées prêtes à combattre et de leur faire signer la paix.

Le grand collége des druides gaulois se trouvait dans le pays Chartrain : c'est là que toutes les années ils tenaient les états.

Un emblème du soleil, grand être qui remplissait et vivifiait l'univers, et le culte des divinités protectrices du pays, parmi lesquelles *Teutatès* ou Mercure avait le premier rang, étaient à peu près toute la religion des Gaulois: *Dis*, dieu de la nuit; *Ogmius*, dieu de la force et de l'éloquence; *Vogenus*, révéré surtout dans les Vosges; *Belenus*, dieu des arts; *Tanaris*, gouverneur du ciel, et quelques autres, pris des Égyptiens et des Romains, étaient leurs divinités secondaires; ils les priaient en plein air, et sacrifiaient sur d'énormes pierres qu'on retrouve encore dans les champs de Dreux et d'Autun. Le chêne était le plus en honneur parmi les arbres de leurs forêts, et les druides célébraient tous les ans le réveil de la nature en coupant le gui qui s'y attache. Ce chêne-dieu, ce gui sacré étaient une source féconde de pouvoir et de riches-

ses; la vénération des Gaulois pour ces objets était aussi profonde que leur obéissance aux ordres de leurs pontifes. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ces matières, dont l'intérêt et les détails mèneraient trop loin. Je me contenterai d'indiquer les sources les plus authentiques où vous pourrez puiser vous-même : César, Strabon, Pline, Diogène-Laërce sont ceux qui en ont le plus et le mieux parlé. L'*Histoire des Gaulois* de Picot et celle d'Amédée Thierry sont les plus estimées parmi les modernes.

Les pratiques absurdes et cruelles du culte des druides ne pouvaient subsister avec l'accroissement des lumières[4]; elles se conservèrent quelque temps encore dans les forêts et les pays de montagnes ; la religion des Romains remplaça le druidisme dans la plus grande partie des Gaules, et fut elle-même remplacée par le christianisme : souvent elles se trouvaient mêlées, et leur lutte fut longue et sanglante ; dans plusieurs provinces du centre, les nouvelles religions avaient à combattre des préjugés enracinés par l'ignorance, le temps et l'intérêt des pontifes gaulois.

La morale des Gaules se bornait à trois points : honorer Dieu, s'abstenir du mal, se montrer courageux ; les druides y ajoutaient (et c'était le point le mieux observé) une soumission passive

et sans bornes à leur volonté ou à celle des dieux qu'ils faisaient parler.

Ils persuadaient aux Gaulois que les offrandes de métaux précieux étaient très agréables aux dieux : aussi on lit dans Grégoire de Tours que les habitans des Cévennes allaient tous les ans jeter des présens sur les bords d'un lac sacré, et que les Celtes semaient l'or dans les forêts. Ces présens, ainsi offerts à l'Éternel, étaient respectés de tout autre que de ses prêtres.

On a trouvé récemment, en desséchant quelques lacs des Indes, des objets consacrés, la plupart très précieux, qui prouvent que ces exemples des druides n'ont pas été perdus, ou que d'autres ont eu la même idée.

Plusieurs écoles recevaient les enfans des grands. Quelques principes faux on incomplets de théologie, de philosophie et de jurisprudence, y étaient enseignés sans livres et dans la langue celtique, première source d'une foule d'idiomes barbares, d'où sont sortis les divers patois de nos provinces.

Leurs bardes chantaient, comme ceux des Scandinaves, les dieux et les héros; la poésie fut toujours en honneur chez les peuples guerriers[6]; mais si quelques usages des Gaulois les rapprochaient des temps héroïques de la Grèce, ils s'en éloignaient par l'abus horrible qu'ils faisaient de la vic-

toire[6], et plus encore par la coutume barbare de sacrifier des hommes pour lire dans l'avenir ou rendre le ciel favorable à leurs chefs[7].

Lorsque la civilisation romaine, les dogmes et la morale chrétienne se furent étendus dans les Gaules, tout changea : on put apercevoir un véritable progrès dans la philosophie ; les idées s'étendirent, les mœurs s'adoucirent ; il s'introduisit plus d'égalité entre les classes diverses.

D'antiques forêts, consacrées par la superstition, étaient le repaire de reptiles affreux, et répandaient au loin des maladies contagieuses ; les pluies, les brouillards, sans cesse attirés par leur épais ombrage, ajoutaient encore à la rigueur du climat, à l'insalubrité de l'air, et portaient la mort dans toutes les plaines : ces forêts furent coupées en partie, et les marais devinrent moins infects. Les villes surtout sentirent l'influence de la civilisation naissante : de simples chaumières, faites de chaume, de bois et de roseaux, étaient les habitations des anciens Gaulois ; le toit, arrondi en voûte, était percé d'une ouverture pour faire sortir la fumée et donner du jour. Marseille seule était mieux bâtie avant la conquête de César, et on le devait à la colonie phocéenne qui la fonda ; sous les Romains, au contraire, Reims, Vienne, Lyon, Nîmes, Orange, Arles, Bordeaux, Toulouse et

Narbonne avaient l'élégance et le luxe de l'Italie.

Partout des amphithéâtres, des thermes, des temples, des arcs de triomphe attestent la magnificence des Gaules devenues romaines[8].

On creusa le lit des torrens et des rivières; on traça des routes et des aquéducs; le commerce s'accrut, s'étendit, et le luxe vint embellir les tristes habitations de ce peuple sauvage[9]. La nourriture des Gaulois, peu différente de celle des animaux de leurs forêts, s'améliora; leurs festins, si souvent ensanglantés par l'ivresse et la férocité de leurs pères[10], changèrent de nature avec l'abondance, la variété et la recherche des mets, avec le charme de la conversation et le chant des bardes, tant aimé des nations belliqueuses.

Les vignes, qu'ils ne savaient pas cultiver, couvrirent, sous les empereurs, le sol de la Bourgogne, du Languedoc et de l'Aquitaine, et les excès produits par le vin diminuèrent avec la facilité de se procurer cette boisson. Avant cette époque, ils troquaient des esclaves contre du vin à des marchands d'Italie.

L'usage des sacrifices humains cessa avec l'idolâtrie; enfin le caractère farouche des Gaulois s'adoucit sous l'influence du christianisme et de la civilisation[11].

Leurs belles contrées offrirent partout l'image

de l'Italie dont elles empruntaient la religion, les mœurs, la jurisprudence[12], les arts, l'éloquence et les lettres qu'elles conservèrent long-temps encore au milieu des ténèbres qui enveloppaient le reste de l'Europe; le langage aussi changea, mais il ne fut jamais pur, et s'effaça peu à peu après la conquête des Francs; les lettres, abandonnées en Italie, se soutinrent chez nous avec quelque éclat. Martial se vantait d'être lu et apprécié des Viennois[13].

Favorin d'Arles, Sulpice-Sévère d'Agen, Auzone de Bordeaux, Sidonius Apollinaris de Clermont, Salvien de Marseille, saint Paulin, saint Prosper, saint Ambroise firent briller dans les Gaules l'éloquence, la poésie et l'histoire.

Les grandes villes se disputaient à l'envi la prééminence littéraire : Toulouse mérita le nom de ville de Pallas; les écoles de Bordeaux, Marseille, Lyon, Besançon et autres, acquirent une grande réputation, et répandirent les lumières au-delà des limites de la Gaule. Les Bretons, dit Juvénal, apprirent des Gaulois l'éloquence du barreau[14].

Cependant, moins mûrs encore que les Romains pour une civilisation si prompte, les Gaulois payèrent cher ses bienfaits : la culture des arts et le luxe produisirent sur eux leur premier effet inévitable. Cette énergie sauvage qui les rendait insensibles

aux dangers, ce courage, ce mépris de la vie que leurs ancêtres avaient poussé si loin, s'émoussèrent peu à peu avec les douceurs de la paix.

Il y avait chez nos grossiers aïeux un vif esprit national, puisque César ne parvint à les subjuguer qu'après dix ans de guerre, et en semant au milieu d'eux la haine et la division. Ce caractère se perdit sous la domination romaine : après avoir été pillés par des proconsuls, *avides tyrans de passage*, qui venaient là pour faire fortune et se livrer à toutes les exigences de l'intérêt personnel et du pouvoir absolu ; après avoir végété sous le despotisme, et avoir vu tomber l'une après l'autre toutes leurs institutions, ils plièrent et servirent sous ces Barbares sortis des forêts de la Germanie, qui se rendirent maîtres de leurs biens, de leur liberté, de leur existence.

Les mœurs des Bretons étaient plus simples, plus sauvages encore que celles des Gaulois ; il y a peu de différence entre les usages, le *gouvernement* et surtout la religion des deux peuples.

« Les Bretons, dit César, regardaient Pluton comme leur créateur; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés, ainsi que d'autres divinités locales ; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière. »

On voit que si la bravoure et la légèreté d'esprit ont toujours été le caractère distinctif des Gaulois et des Français, les Bretons, comme les Anglais, ont toujours été dominés par l'esprit du commerce, et en général par le goût des choses positives.

Les druides de la Gaule venaient étudier chez leurs frères de Bretagne l'art de gouverner les hommes et de les tenir dans une dépendance absolue. Tombée plus tard que la Gaule sous le joug romain, la Bretagne se civilisa plus tard; elle ne partagea les progrès de cette nation, qui fut de tout temps son émule, sa sœur ou sa rivale, qu'après avoir subi l'invasion de César et la domination d'Agricola[15].

Les Romains avaient trouvé cette province encore sauvage; ils la laissaient instruite en agriculture, en industrie, et riche de son trafic maritime autant que de ses productions[16].

L'Hibernie et la Calédonie ne présentaient encore au IVme siècle que des habitations sauvages disséminées dans les bois et sur les hautes montagnes. Les Écossais, moins civilisés peut-être que les Goths ou les Germains, insensibles aux froids les plus rigoureux, restaient nus dans leurs neiges et leurs brouillards, tatoués comme les sauvages d'Amérique; et, fiers de cette parure, ils combattaient sans armes défensives.

Les racines, les fruits, et parfois la chair humaine étaient leur nourriture habituelle [17].

C'est un tel peuple qui résista si long-temps au courage éprouvé des légions romaines et aux savantes manœuvres d'Agricola.

L'Ibérie, favorisée par un climat délicieux, avait été connue et civilisée avant la Bretagne et les Gaules; ses mines de fer, d'airain, d'argent et d'or avaient, autant que son beau ciel, attiré les Romains sur son sol. Mais il fallut bien des années aux grands capitaines de Rome avant de parvenir à soumettre ce peuple brave autant que fier. Une longue paix succéda à des guerres sanglantes. La Péninsule, plus heureuse sous les empereurs que sous la république, partagea la gloire de Rome, et donna à l'empire sa portion de grands hommes et d'empereurs : Quintilien, les deux Sénèque, Columelle, Lucain, Martial, Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Maxime et Théodose, avaient vu le jour dans son sein. Aussi la vit-on adopter progressivement et sans répugnance les lois, les mœurs, la langue et même le culte des Romains.

Le christianisme arriva dans l'Ibérie en même temps que les Barbares; mais loin d'y adoucir les mœurs, comme dans les autres parties de l'Europe, il prit de suite une teinte fanatique, fomenta des

divisions, et fut la source des plus atroces persécutions.

Les chrétiens voulurent forcer les Juifs à adopter leur nouvelle croyance, et les Juifs préférèrent les tourmens à l'abjuration : effet éternel, inévitable des persécutions religieuses...

Les riantes vallées de l'Helvétie suivirent l'impulsion de l'Europe occidentale : le Léman, les sources du Rhin virent leurs ondes couvertes de légers radeaux; les montagnards se frayèrent de grandes routes à travers les forêts qu'ils surent utiliser ; ils connurent aussi les biens et les maux d'une civilisation précoce ; le vol rapide et le brillant éclat des aigles romaines leur firent oublier la pureté de leurs mœurs et la liberté, leur plus chère idole.

Avenche (*Aventicum*) était alors la plus grande ville de l'Helvétie, dit Muller; elle brillait par la magnificence publique et le luxe des citoyens. Genève faisait partie de la province de Vienne, en Gaule. Des monumens dont il reste encore de faibles débris embellirent les quelques cités que les Romains avaient trouvées dans l'Helvétie [18].

Nous avons successivement parcouru les contrées de l'Europe les plus avancées en civilisation, celles que la domination de Rome avait régénérées, et dans les entrailles desquelles avaient circulé de

nouveaux modes d'existence. Il nous reste à parler des peuplades encore vierges qui devaient à leur tour réagir sur la partie éclairée de l'Europe, et lui faire subir la loi de la force, d'une force sauvage, matérielle, désorganisatrice ; des peuplades du Nord.

Les trois races principales étaient les Germains, les Sarmates et les Scythes. Chacune d'elles se partageait en plusieurs peuples divers, qui changeaient de nom toutes les fois qu'ils se formaient en confédérations nouvelles; mais elles étaient toujours reconnaissables à leur langage teutonique, slave ou tartare, à leurs habitudes et à leur manière de faire la guerre. Les Francs, les Allemands, les Hérules, les Quades et les Marcomans campaient sur les bords du Rhin et du Veser; la Baltique voyait sur ses rivages les Lombards, les Bourguignons, les Vandales et les Suèves; la Norwége et la Suède étaient la patrie commune des Danois, des Normands et des Goths divisés en Ostrogoths, Visigoths et Gépides; enfin les Angles et les Saxons vivaient sur les bords de l'Elbe. Les Tartares, les Alains, les Avars, etc., sortirent de l'Asie; les Scythes, les Sarmates, les Slaves, les Venèdes et autres étaient mitoyens entre l'Asie et l'Europe. La plus grande partie des peuples du nord de l'Europe étaient connus sous le seul nom de Germains, et no-

tamment ceux qui contenaient les pays situés entre le Rhin, le Danube, la Teiss, la Vistule, le golfe Baltique et la mer du Nord. Entrons dans quelques détails sur ceux qui nous intéressent le plus. Les Francs occupaient la rive droite du Rhin, depuis le Mein jusqu'à la mer, une partie de la Westphalie et du pays de Hesse; ils étaient grands et forts; on remarquait leurs chevelures blondes, leurs yeux bleus et la blancheur de leur teint. L'inaction était inconnue à ce peuple belliqueux et mobile; la guerre était son élément, son bonheur, et il ne la bornait pas au continent; les Francs parcouraient dans des navires informes les mers voisines dont ils ravageaient les côtes.

Leur culte était celui des autres Germains, dont ils ne différèrent pas jusqu'en 240 : à cette époque seulement ils formèrent une nouvelle organisation sociale sous le nom de *Francs* ou *Hommes libres*. D'autres les imitèrent, et de ces séparations successives naquirent les Saxons, les Allemands, les Thuringiens, etc. Pendant qu'ils se fortifiaient par ces fédérations, l'empire romain s'écroulait de vétusté, et défendait à peine ses frontières, qui bientôt ne devaient plus être respectées. Les Francs, devenus maîtres de la Gaule, eurent bientôt, d'accord avec les Romains, à la défendre contre les invasions de nouveaux Barbares, et déjà leur luxe

s'était accru, leur civilisation s'était avancée. Quelques passages d'une lettre de Sidonius Apollinaris à Domitius, écrite au commencement du vme siècle, pourront vous donner une idée des rapides progrès de ces peuples.

«Je voudrais, dit-il, que vous eussiez vu comme moi le cortége du jeune Sigismer, prince du sang royal des Francs, lorsqu'il se rendait au prétoire, précédé et suivi de chevaux richement harnachés et chargés de pierreries. Le prince était lui-même le plus bel ornement de cette pompe : il marchait à pied, entouré d'officiers revêtus d'écarlate et de soie d'une blancheur éblouissante; l'or éclate sur ses vêtemens; sa chevelure et son teint répondent aux couleurs de sa riche parure. L'aspect des petits rois et des officiers qui l'accompagnaient inspire la terreur au sein de la paix : leurs pieds sont enfermés dans des bottines attachées au-dessus du talon et revêtues d'un poil hérissé; leurs jambes et leurs genoux sont nus et découverts; leurs habits serrés montent très haut et sont bigarrés de diverses couleurs; ils descendent à peine aux jarrets; leurs manches ne couvrent que le haut du bras; leur saie est verte et bordée d'écarlate; ils suspendent leurs glaives à leurs épaules par de larges baudriers; leur robe fourrée est attachée par une agrafe. Je les ai trouvés aussi soigneux de leur

sûreté que de leur parure; leur main droite portait ou des piques à crochet, ou des haches qui se lancent de loin; leur bras gauche était ombragé par des boucliers bordés d'argent, et ornés au centre d'une bosse dorée; le soleil, en les frappant, en faisait briller à la fois la richesse et le travail. »

Il y a loin de là aux hordes sauvages des Germains restés dans le Nord : retirées dans leurs forêts, campées sur la pente des collines ou au milieu des déserts de bruyères [19] selon les temps et le climat, elles vivaient de la chasse, de la pêche, du produit de leurs troupeaux et des dépouilles de l'ennemi vaincu [20]; leurs femmes, leurs enfans les suivaient au combat, y soutenaient leur courage, et poussant de sauvages cris, ils s'appliquaient à augmenter leur furie [21].

Du temps de Tacite, les Germains ne connaissaient point encore les lettres [22] : leurs habitations éparses, isolées, changeaient avec leurs besoins; des souterrains couverts de fumier étaient leurs asiles pendant l'hiver; une saie attachée avec des épines formait leur vêtement; leur vie, écoulée dans l'ignorance et la misère, les rendait peu différens des bêtes fauves au milieu desquelles ils vivaient. Quelques écrivains, et Châteaubriand entre autres, dans son *Essai* sur les révolutions, donnent à cet état des Germains le nom de *simplicité vertueuse et*

Narbonne avaient l'élégance et le luxe de l'Italie.

Partout des amphithéâtres, des thermes, des temples, des arcs de triomphe attestent la magnificence des Gaules devenues romaines[8].

On creusa le lit des torrens et des rivières; on traça des routes et des aquéducs; le commerce s'accrut, s'étendit, et le luxe vint embellir les tristes habitations de ce peuple sauvage[9]. La nourriture des Gaulois, peu différente de celle des animaux de leurs forêts, s'améliora; leurs festins, si souvent ensanglantés par l'ivresse et la férocité de leurs pères[10], changèrent de nature avec l'abondance, la variété et la recherche des mets, avec le charme de la conversation et le chant des bardes, tant aimé des nations belliqueuses.

Les vignes, qu'ils ne savaient pas cultiver, couvrirent, sous les empereurs, le sol de la Bourgogne, du Languedoc et de l'Aquitaine, et les excès produits par le vin diminuèrent avec la facilité de se procurer cette boisson. Avant cette époque, ils troquaient des esclaves contre du vin à des marchands d'Italie.

L'usage des sacrifices humains cessa avec l'idolâtrie; enfin le caractère farouche des Gaulois s'adoucit sous l'influence du christianisme et de la civilisation[11].

Leurs belles contrées offrirent partout l'image

de l'Italie dont elles empruntaient la religion, les mœurs, la jurisprudence[12], les arts, l'éloquence et les lettres qu'elles conservèrent long-temps encore au milieu des ténèbres qui enveloppaient le reste de l'Europe ; le langage aussi changea, mais il ne fut jamais pur, et s'effaça peu à peu après la conquête des Francs ; les lettres, abandonnées en Italie, se soutinrent chez nous avec quelque éclat. Martial se vantait d'être lu et apprécié des Viennois[13].

Favorin d'Arles, Sulpice-Sévère d'Agen, Auzone de Bordeaux, Sidonius Apollinaris de Clermont, Salvien de Marseille, saint Paulin, saint Prosper, saint Ambroise firent briller dans les Gaules l'éloquence, la poésie et l'histoire.

Les grandes villes se disputaient à l'envi la prééminence littéraire : Toulouse mérita le nom de ville de Pallas ; les écoles de Bordeaux, Marseille, Lyon, Besançon et autres, acquirent une grande réputation, et répandirent les lumières au-delà des limites de la Gaule. Les Bretons, dit Juvénal, apprirent des Gaulois l'éloquence du barreau[14].

Cependant, moins mûrs encore que les Romains pour une civilisation si prompte, les Gaulois payèrent cher ses bienfaits : la culture des arts et le luxe produisirent sur eux leur premier effet inévitable. Cette énergie sauvage qui les rendait insensibles

aux dangers, ce courage, ce mépris de la vie que leurs ancêtres avaient poussé si loin, s'émoussèrent peu à peu avec les douceurs de la paix.

Il y avait chez nos grossiers aïeux un vif esprit national, puisque César ne parvint à les subjuguer qu'après dix ans de guerre, et en semant au milieu d'eux la haine et la division. Ce caractère se perdit sous la domination romaine : après avoir été pillés par des proconsuls, *avides tyrans de passage*, qui venaient là pour faire fortune et se livrer à toutes les exigences de l'intérêt personnel et du pouvoir absolu ; après avoir végété sous le despotisme, et avoir vu tomber l'une après l'autre toutes leurs institutions, ils plièrent et servirent sous ces Barbares sortis des forêts de la Germanie, qui se rendirent maîtres de leurs biens, de leur liberté, de leur existence.

Les mœurs des Bretons étaient plus simples, plus sauvages encore que celles des Gaulois ; il y a peu de différence entre les usages, le *gouvernement* et surtout la religion des deux peuples.

« Les Bretons, dit César, regardaient Pluton comme leur créateur ; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés, ainsi que d'autres divinités locales ; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière. »

On voit que si la bravoure et la légèreté d'esprit ont toujours été le caractère distinctif des Gaulois et des Français, les Bretons, comme les Anglais, ont toujours été dominés par l'esprit du commerce, et en général par le goût des choses positives.

Les druides de la Gaule venaient étudier chez leurs frères de Bretagne l'art de gouverner les hommes et de les tenir dans une dépendance absolue. Tombée plus tard que la Gaule sous le joug romain, la Bretagne se civilisa plus tard; elle ne partagea les progrès de cette nation, qui fut de tout temps son émule, sa sœur ou sa rivale, qu'après avoir subi l'invasion de César et la domination d'Agricola[15].

Les Romains avaient trouvé cette province encore sauvage; ils la laissaient instruite en agriculture, en industrie, et riche de son trafic maritime autant que de ses productions[16].

L'Hibernie et la Calédonie ne présentaient encore au IVme siècle que des habitations sauvages disséminées dans les bois et sur les hautes montagnes. Les Écossais, moins civilisés peut-être que les Goths ou les Germains, insensibles aux froids les plus rigoureux, restaient nus dans leurs neiges et leurs brouillards, tatoués comme les sauvages d'Amérique ; et, fiers de cette parure, ils combattaient sans armes défensives.

Les racines, les fruits, et parfois la chair humaine étaient leur nourriture habituelle [17].

C'est un tel peuple qui résista si long-temps au courage éprouvé des légions romaines et aux savantes manœuvres d'Agricola.

L'Ibérie, favorisée par un climat délicieux, avait été connue et civilisée avant la Bretagne et les Gaules; ses mines de fer, d'airain, d'argent et d'or avaient, autant que son beau ciel, attiré les Romains sur son sol. Mais il fallut bien des années aux grands capitaines de Rome avant de parvenir à soumettre ce peuple brave autant que fier. Une longue paix succéda à des guerres sanglantes. La Péninsule, plus heureuse sous les empereurs que sous la république, partagea la gloire de Rome, et donna à l'empire sa portion de grands hommes et d'empereurs : Quintilien, les deux Sénèque, Columelle, Lucain, Martial, Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Maxime et Théodose, avaient vu le jour dans son sein. Aussi la vit-on adopter progressivement et sans répugnance les lois, les mœurs, la langue et même le culte des Romains.

Le christianisme arriva dans l'Ibérie en même temps que les Barbares; mais loin d'y adoucir les mœurs, comme dans les autres parties de l'Europe, il prit de suite une teinte fanatique, fomenta des

divisions, et fut la source des plus atroces persécutions.

Les chrétiens voulurent forcer les Juifs à adopter leur nouvelle croyance, et les Juifs préférèrent les tourmens à l'abjuration : effet éternel, inévitable des persécutions religieuses...

Les riantes vallées de l'Helvétie suivirent l'impulsion de l'Europe occidentale : le Léman, les sources du Rhin virent leurs ondes couvertes de légers radeaux; les montagnards se frayèrent de grandes routes à travers les forêts qu'ils surent utiliser; ils connurent aussi les biens et les maux d'une civilisation précoce; le vol rapide et le brillant éclat des aigles romaines leur firent oublier la pureté de leurs mœurs et la liberté, leur plus chère idole.

Avenche (*Aventicum*) était alors la plus grande ville de l'Helvétie, dit Muller; elle brillait par la magnificence publique et le luxe des citoyens. Genève faisait partie de la province de Vienne, en Gaule. Des monumens dont il reste encore de faibles débris embellirent les quelques cités que les Romains avaient trouvées dans l'Helvétie [18].

Nous avons successivement parcouru les contrées de l'Europe les plus avancées en civilisation, celles que la domination de Rome avait régénérées, et dans les entrailles desquelles avaient circulé de

nouveaux modes d'existence. Il nous reste à parler des peuplades encore vierges qui devaient à leur tour réagir sur la partie éclairée de l'Europe, et lui faire subir la loi de la force, d'une force sauvage, matérielle, désorganisatrice ; des peuplades du Nord.

Les trois races principales étaient les Germains, les Sarmates et les Scythes. Chacune d'elles se partageait en plusieurs peuples divers, qui changeaient de nom toutes les fois qu'ils se formaient en confédérations nouvelles; mais elles étaient toujours reconnaissables à leur langage teutonique, slave ou tartare, à leurs habitudes et à leur manière de faire la guerre. Les Francs, les Allemands, les Hérules, les Quades et les Marcomans campaient sur les bords du Rhin et du Veser; la Baltique voyait sur ses rivages les Lombards, les Bourguignons, les Vandales et les Suèves; la Norwége et la Suède étaient la patrie commune des Danois, des Normands et des Goths divisés en Ostrogoths, Visigoths et Gépides; enfin les Angles et les Saxons vivaient sur les bords de l'Elbe. Les Tartares, les Alains, les Avars, etc., sortirent de l'Asie; les Scythes, les Sarmates, les Slaves, les Venèdes et autres étaient mitoyens entre l'Asie et l'Europe. La plus grande partie des peuples du nord de l'Europe étaient connus sous le seul nom de Germains, et no-

tamment ceux qui contenaient les pays situés entre le Rhin, le Danube, la Teiss, la Vistule, le golfe Baltique et la mer du Nord. Entrons dans quelques détails sur ceux qui nous intéressent le plus. Les Francs occupaient la rive droite du Rhin, depuis le Mein jusqu'à la mer, une partie de la Westphalie et du pays de Hesse; ils étaient grands et forts; on remarquait leurs chevelures blondes, leurs yeux bleus et la blancheur de leur teint. L'inaction était inconnue à ce peuple belliqueux et mobile; la guerre était son élément, son bonheur, et il ne la bornait pas au continent; les Francs parcouraient dans des navires informes les mers voisines dont ils ravageaient les côtes.

Leur culte était celui des autres Germains, dont ils ne différèrent pas jusqu'en 240 : à cette époque seulement ils formèrent une nouvelle organisation sociale sous le nom de *Francs* ou *Hommes libres*. D'autres les imitèrent, et de ces séparations successives naquirent les Saxons, les Allemands, les Thuringiens, etc. Pendant qu'ils se fortifiaient par ces fédérations, l'empire romain s'écroulait de vétusté, et défendait à peine ses frontières, qui bientôt ne devaient plus être respectées. Les Francs, devenus maîtres de la Gaule, eurent bientôt, d'accord avec les Romains, à la défendre contre les invasions de nouveaux Barbares, et déjà leur luxe

s'était accru, leur civilisation s'était avancée. Quelques passages d'une lettre de Sidonius Apollinaris à Domitius, écrite au commencement du vme siècle, pourront vous donner une idée des rapides progrès de ces peuples.

«Je voudrais, dit-il, que vous eussiez vu comme moi le cortége du jeune Sigismer, prince du sang royal des Francs, lorsqu'il se rendait au prétoire, précédé et suivi de chevaux richement harnachés et chargés de pierreries. Le prince était lui-même le plus bel ornement de cette pompe : il marchait à pied, entouré d'officiers revêtus d'écarlate et de soie d'une blanchenr éblouissante; l'or éclate sur ses vêtemens; sa chevelure et son teint répondent aux couleurs de sa riche parure. L'aspect des petits rois et des officiers qui l'accompagnaient inspire la terreur au sein de la paix : leurs pieds sont enfermés dans des bottines attachées au-dessus du talon et revêtues d'un poil hérissé; leurs jambes et leurs genoux sont nus et découverts; leurs habits serrés montent très haut et sont bigarrés de diverses couleurs; ils descendent à peine aux jarrets; leurs manches ne couvrent que le haut du bras; leur saie est verte et bordée d'écarlate; ils suspendent leurs glaives à leurs épaules par de larges baudriers; leur robe fourrée est attachée par une agrafe. Je les ai trouvés aussi soigneux de leur

sûreté que de leur parure; leur main droite portait ou des piques à crochet, ou des haches qui se lancent de loin; leur bras gauche était ombragé par des boucliers bordés d'argent, et ornés au centre d'une bosse dorée; le soleil, en les frappant, en faisait briller à la fois la richesse et le travail. »

Il y a loin de là aux hordes sauvages des Germains restés dans le Nord : retirées dans leurs forêts, campées sur la pente des collines ou au milieu des déserts de bruyères [19] selon les temps et le climat, elles vivaient de la chasse, de la pêche, du produit de leurs troupeaux et des dépouilles de l'ennemi vaincu [20]; leurs femmes, leurs enfans les suivaient au combat, y soutenaient leur courage, et poussant de sauvages cris, ils s'appliquaient à augmenter leur furie [21].

Du temps de Tacite, les Germains ne connaissaient point encore les lettres [22] : leurs habitations éparses, isolées, changeaient avec leurs besoins; des souterrains couverts de fumier étaient leurs asiles pendant l'hiver; une saie attachée avec des épines formait leur vêtement; leur vie, écoulée dans l'ignorance et la misère, les rendait peu différens des bêtes fauves au milieu desquelles ils vivaient. Quelques écrivains, et Châteaubriand entre autres, dans son *Essai* sur les révolutions, donnent à cet état des Germains le nom de *simplicité vertueuse et*

noble. Cela ne fût-il pas faux, la simplicité la plus vertueuse, la plus noble serait trop chère à ce prix, et je doute qu'aucun de nos contemporains voulût en jouir encore.

Le guerrier, abusant de sa force, laissait aux vieillards et aux femmes la culture des terres et le soin des troupeaux, pendant qu'il passait ses jours dans l'ivresse ou le jeu, auquel il s'abandonnait avec tant de fureur qu'il jouait jusqu'à sa liberté [23].

Certaines familles avaient le privilége de fournir des rois à la nation; mais les autres chefs civils ou militaires étaient pris dans tous les rangs, et le mérite décidait l'élection. Le suffrage libre du peuple pouvait seul sanctionner les délibérations du pouvoir [24], et ce pouvoir ne s'étendait pas beaucoup. Les rois germains n'avaient d'autres prérogatives, en temps de paix, que le droit de proposer leur avis, et d'autre force que la persuasion. Aucun impôt ne pesait sur le peuple. Après chaque bataille, on réunissait les dépouilles, et le partage était fait aussitôt le danger passé.

Les Germains avaient en horreur l'adultère : la femme coupable, dépouillée de ses vêtemens, était publiquement frappée de verges par son époux, et déshonorée sans retour [25]. Des exemples pareils peuvent nous dispenser de plus longs développemens; ils peignent assez le caractère d'une nation :

la femme adultère de Rome était, au même siècle, honorée par ses concitoyens et divinisée après sa mort !...

La religion des Germains était basée sur leurs besoins, sur leur ignorance craintive et superstitieuse.

A en croire Adelung, ils adoraient des idoles épouvantables de laideur; selon Muller, le soleil, la lune, la terre et le feu; d'après Tacite, ils croyaient aux diverses divinités des Grecs et des Romains. Il est probable que leur religion, informe comme leur état politique et social, comportait toutes ces croyances et de plus superstitieuses encore. Cependant ils ne connaissaient pas d'autres supérieurs que Dieu, et les prêtres présidaient toutes les assemblées. Leur gouvernement démocratique ne supportait que cette autorité et celle d'un chef de milice, dans les temps difficiles. Le plus brave était alors élu par sa tribu; mais son autorité, suspecte quoique bornée, cessait avec le danger.

Il y a si peu de différence entre les mœurs et l'état de civilisation de tous ces Barbares qu'il deviendrait fastidieux et inutile de parler de tous. Je ferai seulement observer que les Goths, subdivisés en Ostrogoths, Visigoths et Gépides, ou traîneurs, sont les plus célèbres et les plus redoutables ennemis des Gaulois et des Romains. Ils ont occupé origi-

nairement la Scandinavie, qui comprend la Suède, le Danemarck, l'Islande, la Norwége, la Prusse, la Pologne, etc. Le grand Odin, guerrier législateur, les conduisait au combat, et les gouvernait pendant la paix. Les traditions des Goths rapportent qu'il se fit neuf blessures profondes dans une assemblée solennelle, et dit en expirant : « Je cours préparer le festin des héros dans le palais du dieu de la guerre. » Il réussit à se diviniser, et fonda ainsi une religion. « Les trois principales divinités des Goths, dit Gibbon, d'après Adam de Brême, sont : le dieu de la guerre, la déesse de la génération et le dieu du tonnerre. Dans la fête générale que l'on célébrait chaque neuvième année, deux animaux de toute espèce, sans en excepter l'espèce humaine, étaient immolés avec la plus grande cérémonie, et leurs corps ensanglantés suspendus dans le bois sacré qui tenait au temple. »

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les Goths étaient établis sur les bords de la Vistule aux lieux où l'on voit maintenant Dantzick et Kœnigsberg. Différens des Germains sous ce rapport, leur soumission à des rois héréditaires donnait à leurs conseils une union, une stabilité bien rares chez les Barbares, et qui les rendaient plus redoutables que d'autres.

L'Edda, qui renferme la cosmogonie, la théolo-

gie et la morale des anciens Scandinaves; les ouvrages de Tacite, Pline et Strabon; ceux de Jornandès, Adam de Brême, Mallet, Dalin, Jean Muller, et enfin la grande histoire de Gibbon, sont les seules sources un peu sûres où l'on puisse trouver quelques notions sur ces divers peuples.

Comment toutes ces hordes indisciplinées, et sans ce lien qui fait la force, purent-elles venir à bout de détruire et de se partager cet imposant colosse qui couvrait de ses branches l'Europe et le monde entier? J'ai déjà souvent eu l'occasion de répondre à cette réflexion si naturelle. Manquant à la fois de discipline et d'union, d'armes et de fer pour en forger, trop peu instruits et trop faibles enfin pour oser franchir les redoutables limites du peuple-roi, long-temps défendu par sa renommée, elles ne se hasardèrent que lorsque les Romains eux-mêmes leur eurent appris, soit en les combattant, soit en admettant dans leurs conseils plusieurs de leurs chefs infidèles, une partie de leur savante tactique. Toutefois, cette cause de l'invasion des Barbares n'a pu être la seule : jamais Rome républicaine n'eût vu dans ses murs des myriades de Germains, de Vandales, de Scythes et de Goths; et si plus tard la même discipline, les mêmes institutions eussent encore existé, si l'amour de la patrie et de la liberté eût encore fait battre des cœurs

romains, ces Barbares eussent été chassés de l'empire comme l'avaient été les Cimbres et les Gaulois.

Rome, moins civilisée, les eût repoussés par les armes; plus civilisée, elle les eût repoussés par des moyens différens ou leur eût fait partager ses connaissances, sa civilisation et son bonheur.

Nous terminerons ici cette esquisse rapide, et sans doute très imparfaite, des connaissances humaines aux quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.

Dans les leçons suivantes j'essaierai de vous tracer l'état religieux de l'Europe pendant la même période : la naissance du christianisme, les persécutions qui l'ont agrandi, les hérésies qui l'ont affaibli, ses institutions, sa hiérarchie, ses ordres monastiques, et enfin son influence sur la civilisation et le bonheur des peuples nous occuperont successivement.

Si, parvenu au terme de la carrière que je me suis tracée, j'ai prouvé que la religion, les mœurs, la vertu, le bien-être suivent toujours une marche progressive et proportionnée à l'accroissement des lumières, mon but sera rempli.

DIXIÈME LEÇON.

Que l'idée de l'existence d'un Dieu soit innée dans l'homme, ou qu'elle résulte de l'ordre physique et moral de l'univers, peu importe; elle n'en est pas moins gravée dans tous les cœurs [1]. Que le sauvage adore une idole, le païen des dieux enfans de son imagination, le chrétien l'auteur de l'Évangile qui le soustrait à l'esclavage, cela doit être; le progrès de ses connaissances intellectuelles et son état politique l'y ont amené par degrés. La religion n'est salutaire que lorsqu'elle est en harmonie avec les facultés de l'homme : le sauvage ne comprendra pas le Dieu des chrétiens; l'homme civilisé se rira de l'idole; et tous les deux repousseront un culte si peu d'accord avec leurs connaissances [2]. Une classe intéressée au *statu quo* a toujours voulu rendre la religion immuable, et la force des choses a toujours vaincu sa résistance. Elle a été terrible, mais impuissante; et une révolution a toujours éclaté là où la conviction seule eut dû suf-

fire. Chaque idole, chaque dieu de l'Olympe a écrasé, en tombant, des milliers de novateurs, mais sa chute n'en pas été moins réelle. La religion des Grecs, plus adaptée au génie des descendans d'Homère, avait triomphé d'un fétichisme grossier, comme la doctrine des apôtres a triomphé du polythéisme. Comment s'est opérée cette dernière réforme? c'est ce qu'il nous importe de savoir, et pour cela nous examinerons d'abord les causes qui ont pu amener une révolution sanglante, mais nécessaire, et dont les effets ont été si prodigieux.

Naître, s'élever, vieillir et mourir; telle est la destinée des choses humaines, telle a été celle du polythéisme. Les anciens Grecs ont adoré, comme les peuples d'Égypte et les sauvages de l'Amérique, des objets matériels et des animaux malfaisans. A ce fétichisme grossier succédèrent des divinités plus raisonnables, telles que l'esprit des héros morts pour leur défense [3], des fondateurs de leurs villes, et enfin le soleil et les diverses planètes [4].

Uranus, Saturne furent remplacés par de nouveaux dieux plus en harmonie avec le degré de leur civilisation; l'imagination des poètes peupla bientôt un olympe brillant, sans cesse agrandi par les traditions et les fables superstitieuses [5]; la beauté, la force, le courage, toutes les vertus et tous les vices eurent leurs autels [6]: il y eut des bois, des

fleuves sacrés; la nature entière s'anima; elle n'était qu'éternelle, elle fut éternelle, pensante, personnifiée [7].

Les premiers Romains adoptèrent ce culte : Romulus, fils de Mars, fut déifié par le sénat, et son successeur, accommodant la religion à sa politique, en fit la principale base de son gouvernement. Depuis Numa, chaque époque lui imprima une forme nouvelle et toujours plus douce, plus morale, plus tolérante [8], jusqu'au moment de sa décadence. L'esprit sacerdotal, essentiellement stable, ne hâta pas moins sa chute que les progrès de la philosophie et de la civilisation. Les efforts des prêtres pour conserver des dieux impuissans ne tendirent qu'à leur ruine [9].

L'affaiblissement du paganisme date des plus belles années de Rome. Déjà sous la république les poètes insultaient aux dieux, et ces dieux, tous les jours plus nombreux, devinrent, sous l'empire, un objet de risée pour la classe éclairée de la nation. Cicéron, séparant la religion de la superstition, professait les idées de Socrate, et, comme les poètes de son siècle, plaisantait sur les cérémonies et le culte païen. La politique adroite d'Auguste, la crédule mais tolérante piété d'Antonin, la superstition d'Adrien et de Marc-Aurèle essayèrent en vain de ranimer le fantôme; la voluptueuse

mythologie, devenue un ornement poétique, cessa d'être une religion. Comment conserver une vénération sérieuse pour les dieux d'Ovide?... Partout dans *les Métamorphoses* on voit ces dieux cyniques, voleurs, poltrons, railleurs et méchans, tellement qu'on finit par leur adjoindre tous les vices divinisés plus tard. Mercure s'applaudit de ses vols :

Talia Mercurius poscentem ridet ab alto,
Se memor Ortygias surripuisse boves.

Un marchand prie ce dieu de le seconder dans ses fourberies :

Da modo lucra mihi, da facto gaudia lucro
Et face ut emptori verba dedisse juvet.

Jupiter, brûlant d'amour pour sa sœur, lui nomme ses maîtresses et lui jure qu'aucune d'elles (pas même Ganimède) ne lui a inspiré une aussi vive passion. Les temples étaient remplis des marques d'impudicité de ce maître des dieux.

Cùm steterit Jovis æde, Jovis succurret in æde
Quàm multas matres fecerit ille deus...

Apollon garde les troupeaux. — Hercule nettoie des étables. — Neptune bâtit les murs de Troie pour un salaire. — Mars est mis en prison. — Vénus est blessée par des mains mortelles; se prostitue à des mortels; un homme, arbitre entre des déesses, lui donne la pomme de la beauté quand elle s'est découverte à ses yeux; elle a un culte in-

fâme, encore surpassé par celui qu'on rend à Adonis, à Priape, à Flora et à Cybèle qui, ne pouvant se faire aimer d'Atys, en fit un dieu eunuque, et exigea le même sacrifice de ses prêtres. Enfin les Romains n'ont-ils pas adoré jusqu'à un dieu *Crepitus!*

Des tyrans insensés, des femmes adultères, des prostituées avilirent encore cet Olympe où ils prenaient place...

Pendant que la philosophie abandonnait ses dieux pour de plus nobles doctrines, l'ignorante superstition du peuple délaissait aussi les oracles, mais pour l'astrologie : Rome dégradée, interprétant mal ou exagérant la doctrine d'Épicure, n'adorait que l'or et la volupté, qu'elle trouvait dans la débauche la plus honteuse et dans le sang.

Les crimes de la superstition, ceux de l'incrédulité et d'une entière dépravation morale remplissaient la ville des Césars, et cependant, au dehors, elle polissait les Barbares, défendait les sacrifices humains, substituait ses dieux à ceux des druides et des peuples du Nord. La Grèce conserva plus long-temps ses mœurs et son culte; plus éclairée que l'Italie, elle était moins féroce, mais aussi incrédule : chaque secte philosophique avait son opinion religieuse, et ne s'accordait que pour mépriser le culte populaire que sa politique respectait cependant [40].

aux dangers, ce courage, ce mépris de la vie que leurs ancêtres avaient poussé si loin, s'émoussèrent peu à peu avec les douceurs de la paix.

Il y avait chez nos grossiers aïeux un vif esprit national, puisque César ne parvint à les subjuguer qu'après dix ans de guerre, et en semant au milieu d'eux la haine et la division. Ce caractère se perdit sous la domination romaine : après avoir été pillés par des proconsuls, *avides tyrans de passage*, qui venaient là pour faire fortune et se livrer à toutes les exigences de l'intérêt personnel et du pouvoir absolu ; après avoir végété sous le despotisme, et avoir vu tomber l'une après l'autre toutes leurs institutions, ils plièrent et servirent sous ces Barbares sortis des forêts de la Germanie, qui se rendirent maîtres de leurs biens, de leur liberté, de leur existence.

Les mœurs des Bretons étaient plus simples, plus sauvages encore que celles des Gaulois ; il y a peu de différence entre les usages, le *gouvernement* et surtout la religion des deux peuples.

« Les Bretons, dit César, regardaient Pluton comme leur créateur; Apollon, Mars, Jupiter et Minerve étaient diversement adorés, ainsi que d'autres divinités locales ; mais ils accordaient à Mercure, comme inventeur des arts utiles, une vénération toute particulière. »

On voit que si la bravoure et la légèreté d'esprit ont toujours été le caractère distinctif des Gaulois et des Français, les Bretons, comme les Anglais, ont toujours été dominés par l'esprit du commerce, et en général par le goût des choses positives.

Les druides de la Gaule venaient étudier chez leurs frères de Bretagne l'art de gouverner les hommes et de les tenir dans une dépendance absolue. Tombée plus tard que la Gaule sous le joug romain, la Bretagne se civilisa plus tard; elle ne partagea les progrès de cette nation, qui fut de tout temps son émule, sa sœur ou sa rivale, qu'après avoir subi l'invasion de César et la domination d'Agricola[15].

Les Romains avaient trouvé cette province encore sauvage; ils la laissaient instruite en agriculture, en industrie, et riche de son trafic maritime autant que de ses productions[16].

L'Hibernie et la Calédonie ne présentaient encore au IVme siècle que des habitations sauvages disséminées dans les bois et sur les hautes montagnes. Les Écossais, moins civilisés peut-être que les Goths ou les Germains, insensibles aux froids les plus rigoureux, restaient nus dans leurs neiges et leurs brouillards, tatoués comme les sauvages d'Amérique; et, fiers de cette parure, ils combattaient sans armes défensives.

Les racines, les fruits, et parfois la chair humaine étaient leur nourriture habituelle [17].

C'est un tel peuple qui résista si long-temps au courage éprouvé des légions romaines et aux savantes manœuvres d'Agricola.

L'Ibérie, favorisée par un climat délicieux, avait été connue et civilisée avant la Bretagne et les Gaules; ses mines de fer, d'airain, d'argent et d'or avaient, autant que son beau ciel, attiré les Romains sur son sol. Mais il fallut bien des années aux grands capitaines de Rome avant de parvenir à soumettre ce peuple brave autant que fier. Une longue paix succéda à des guerres sanglantes. La Péninsule, plus heureuse sous les empereurs que sous la république, partagea la gloire de Rome, et donna à l'empire sa portion de grands hommes et d'empereurs : Quintilien, les deux Sénèque, Columelle, Lucain, Martial, Trajan, Adrien, Marc-Aurèle, Maxime et Théodose, avaient vu le jour dans son sein. Aussi la vit-on adopter progressivement et sans répugnance les lois, les mœurs, la langue et même le culte des Romains.

Le christianisme arriva dans l'Ibérie en même temps que les Barbares; mais loin d'y adoucir les mœurs, comme dans les autres parties de l'Europe, il prit de suite une teinte fanatique, fomenta des

divisions, et fut la source des plus atroces persécutions.

Les chrétiens voulurent forcer les Juifs à adopter leur nouvelle croyance, et les Juifs préférèrent les tourmens à l'abjuration : effet éternel, inévitable des persécutions religieuses...

Les riantes vallées de l'Helvétie suivirent l'impulsion de l'Europe occidentale : le Léman, les sources du Rhin virent leurs ondes couvertes de légers radeaux; les montagnards se frayèrent de grandes routes à travers les forêts qu'ils surent utiliser ; ils connurent aussi les biens et les maux d'une civilisation précoce ; le vol rapide et le brillant éclat des aigles romaines leur firent oublier la pureté de leurs mœurs et la liberté, leur plus chère idole.

Avenche (*Aventicum*) était alors la plus grande ville de l'Helvétie, dit Muller; elle brillait par la magnificence publique et le luxe des citoyens. Genève faisait partie de la province de Vienne, en Gaule. Des monumens dont il reste encore de faibles débris embellirent les quelques cités que les Romains avaient trouvées dans l'Helvétie [18].

Nous avons successivement parcouru les contrées de l'Europe les plus avancées en civilisation, celles que la domination de Rome avait régénérées, et dans les entrailles desquelles avaient circulé de

nouveaux modes d'existence. Il nous reste à parler des peuplades encore vierges qui devaient à leur tour réagir sur la partie éclairée de l'Europe, et lui faire subir la loi de la force, d'une force sauvage, matérielle, désorganisatrice ; des peuplades du Nord.

Les trois races principales étaient les Germains, les Sarmates et les Scythes. Chacune d'elles se partageait en plusieurs peuples divers, qui changeaient de nom toutes les fois qu'ils se formaient en confédérations nouvelles ; mais elles étaient toujours reconnaissables à leur langage teutonique, slave ou tartare, à leurs habitudes et à leur manière de faire la guerre. Les Francs, les Allemands, les Hérules, les Quades et les Marcomans campaient sur les bords du Rhin et du Veser ; la Baltique voyait sur ses rivages les Lombards, les Bourguignons, les Vandales et les Suèves ; la Norwége et la Suède étaient la patrie commune des Danois, des Normands et des Goths divisés en Ostrogoths, Visigoths et Gépides ; enfin les Angles et les Saxons vivaient sur les bords de l'Elbe. Les Tartares, les Alains, les Avars, etc., sortirent de l'Asie ; les Scythes, les Sarmates, les Slaves, les Venèdes et autres étaient mitoyens entre l'Asie et l'Europe. La plus grande partie des peuples du nord de l'Europe étaient connus sous le seul nom de Germains, et no-

tamment ceux qui contenaient les pays situés entre le Rhin, le Danube, la Teiss, la Vistule, le golfe Baltique et la mer du Nord. Entrons dans quelques détails sur ceux qui nous intéressent le plus. Les Francs occupaient la rive droite du Rhin, depuis le Mein jusqu'à la mer, une partie de la Westphalie et du pays de Hesse; ils étaient grands et forts; on remarquait leurs chevelures blondes, leurs yeux bleus et la blancheur de leur teint. L'inaction était inconnue à ce peuple belliqueux et mobile; la guerre était son élément, son bonheur, et il ne la bornait pas au continent; les Francs parcouraient dans des navires informes les mers voisines dont ils ravageaient les côtes.

Leur culte était celui des autres Germains, dont ils ne différèrent pas jusqu'en 240 : à cette époque seulement ils formèrent une nouvelle organisation sociale sous le nom de *Francs* ou *Hommes libres*. D'autres les imitèrent, et de ces séparations successives naquirent les Saxons, les Allemands, les Thuringiens, etc. Pendant qu'ils se fortifiaient par ces fédérations, l'empire romain s'écroulait de vétusté, et défendait à peine ses frontières, qui bientôt ne devaient plus être respectées. Les Francs, devenus maîtres de la Gaule, eurent bientôt, d'accord avec les Romains, à la défendre contre les invasions de nouveaux Barbares, et déjà leur luxe

s'était accru, leur civilisation s'était avancée. Quelques passages d'une lettre de Sidonius Apollinaris à Domitius, écrite au commencement du v[me] siècle, pourront vous donner une idée des rapides progrès de ces peuples.

«Je voudrais, dit-il, que vous eussiez vu comme moi le cortége du jeune Sigismer, prince du sang royal des Francs, lorsqu'il se rendait au prétoire, précédé et suivi de chevaux richement harnachés et chargés de pierreries. Le prince était lui-même le plus bel ornement de cette pompe : il marchait à pied, entouré d'officiers revêtus d'écarlate et de soie d'une blancheur éblouissante; l'or éclate sur ses vêtemens; sa chevelure et son teint répondent aux couleurs de sa riche parure. L'aspect des petits rois et des officiers qui l'accompagnaient inspire la terreur au sein de la paix : leurs pieds sont enfermés dans des bottines attachées au-dessus du talon et revêtues d'un poil hérissé; leurs jambes et leurs genoux sont nus et découverts; leurs habits serrés montent très haut et sont bigarrés de diverses couleurs; ils descendent à peine aux jarrets; leurs manches ne couvrent que le haut du bras; leur saie est verte et bordée d'écarlate; ils suspendent leurs glaives à leurs épaules par de larges baudriers; leur robe fourrée est attachée par une agrafe. Je les ai trouvés aussi soigneux de leur

sûreté que de leur parure; leur main droite portait ou des piques à crochet, ou des haches qui se lancent de loin; leur bras gauche était ombragé par des boucliers bordés d'argent, et ornés au centre d'une bosse dorée; le soleil, en les frappant, en faisait briller à la fois la richesse et le travail. »

Il y a loin de là aux hordes sauvages des Germains restés dans le Nord : retirées dans leurs forêts, campées sur la pente des collines ou au milieu des déserts de bruyères [19] selon les temps et le climat, elles vivaient de la chasse, de la pêche, du produit de leurs troupeaux et des dépouilles de l'ennemi vaincu [20]; leurs femmes, leurs enfans les suivaient au combat, y soutenaient leur courage, et poussant de sauvages cris, ils s'appliquaient à augmenter leur furie [21].

Du temps de Tacite, les Germains ne connaissaient point encore les lettres [22] : leurs habitations éparses, isolées, changeaient avec leurs besoins; des souterrains couverts de fumier étaient leurs asiles pendant l'hiver; une saie attachée avec des épines formait leur vêtement; leur vie, écoulée dans l'ignorance et la misère, les rendait peu différens des bêtes fauves au milieu desquelles ils vivaient. Quelques écrivains, et Châteaubriand entre autres, dans son *Essai* sur les révolutions, donnent à cet état des Germains le nom de *simplicité vertueuse et*

noble. Cela ne fût-il pas faux, la simplicité la plus vertueuse, la plus noble serait trop chère à ce prix, et je doute qu'aucun de nos contemporains voulût en jouir encore.

Le guerrier, abusant de sa force, laissait aux vieillards et aux femmes la culture des terres et le soin des troupeaux, pendant qu'il passait ses jours dans l'ivresse ou le jeu, auquel il s'abandonnait avec tant de fureur qu'il jouait jusqu'à sa liberté[25].

Certaines familles avaient le privilége de fournir des rois à la nation; mais les autres chefs civils ou militaires étaient pris dans tous les rangs, et le mérite décidait l'élection. Le suffrage libre du peuple pouvait seul sanctionner les délibérations du pouvoir[24], et ce pouvoir ne s'étendait pas beaucoup. Les rois germains n'avaient d'autres prérogatives, en temps de paix, que le droit de proposer leur avis, et d'autre force que la persuasion. Aucun impôt ne pesait sur le peuple. Après chaque bataille, on réunissait les dépouilles, et le partage était fait aussitôt le danger passé.

Les Germains avaient en horreur l'adultère : la femme coupable, dépouillée de ses vêtemens, était publiquement frappée de verges par son époux, et déshonorée sans retour[26]. Des exemples pareils peuvent nous dispenser de plus longs développemens; ils peignent assez le caractère d'une nation :

la femme adultère de Rome était, au même siècle, honorée par ses concitoyens et divinisée après sa mort!...

La religion des Germains était basée sur leurs besoins, sur leur ignorance craintive et superstitieuse.

A en croire Adelung, ils adoraient des idoles épouvantables de laideur; selon Muller, le soleil, la lune, la terre et le feu; d'après Tacite, ils croyaient aux diverses divinités des Grecs et des Romains. Il est probable que leur religion, informe comme leur état politique et social, comportait toutes ces croyances et de plus superstitieuses encore. Cependant ils ne connaissaient pas d'autres supérieurs que Dieu, et les prêtres présidaient toutes les assemblées. Leur gouvernement démocratique ne supportait que cette autorité et celle d'un chef de milice, dans les temps difficiles. Le plus brave était alors élu par sa tribu; mais son autorité, suspecte quoique bornée, cessait avec le danger.

Il y a si peu de différence entre les mœurs et l'état de civilisation de tous ces Barbares qu'il deviendrait fastidieux et inutile de parler de tous. Je ferai seulement observer que les Goths, subdivisés en Ostrogoths, Visigoths et Gépides, ou traîneurs, sont les plus célèbres et les plus redoutables ennemis des Gaulois et des Romains. Ils ont occupé origi-

nairement la Scandinavie, qui comprend la Suède, le Danemarck, l'Islande, la Norwége, la Prusse, la Pologne, etc. Le grand Odin, guerrier législateur, les conduisait au combat, et les gouvernait pendant la paix. Les traditions des Goths rapportent qu'il se fit neuf blessures profondes dans une assemblée solennelle, et dit en expirant : « Je cours préparer le festin des héros dans le palais du dieu de la guerre. » Il réussit à se diviniser, et fonda ainsi une religion. « Les trois principales divinités des Goths, dit Gibbon, d'après Adam de Brême, sont : le dieu de la guerre, la déesse de la génération et le dieu du tonnerre. Dans la fête générale que l'on célébrait chaque neuvième année, deux animaux de toute espèce, sans en excepter l'espèce humaine, étaient immolés avec la plus grande cérémonie, et leurs corps ensanglantés suspendus dans le bois sacré qui tenait au temple. »

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les Goths étaient établis sur les bords de la Vistule aux lieux où l'on voit maintenant Dantzick et Kœnigsberg. Différens des Germains sous ce rapport, leur soumission à des rois héréditaires donnait à leurs conseils une union, une stabilité bien rares chez les Barbares, et qui les rendaient plus redoutables que d'autres.

L'Edda, qui renferme la cosmogonie, la théolo-

gie et la morale des anciens Scandinaves; les ouvrages de Tacite, Pline et Strabon; ceux de Jornandès, Adam de Brême, Mallet, Dalin, Jean Muller, et enfin la grande histoire de Gibbon, sont les seules sources un peu sûres où l'on puisse trouver quelques notions sur ces divers peuples.

Comment toutes ces hordes indisciplinées, et sans ce lien qui fait la force, purent-elles venir à bout de détruire et de se partager cet imposant colosse qui couvrait de ses branches l'Europe et le monde entier? J'ai déjà souvent eu l'occasion de répondre à cette réflexion si naturelle. Manquant à la fois de discipline et d'union, d'armes et de fer pour en forger, trop peu instruits et trop faibles enfin pour oser franchir les redoutables limites du peuple-roi, long-temps défendu par sa renommée, elles ne se hasardèrent que lorsque les Romains eux-mêmes leur eurent appris, soit en les combattant, soit en admettant dans leurs conseils plusieurs de leurs chefs infidèles, une partie de leur savante tactique. Toutefois, cette cause de l'invasion des Barbares n'a pu être la seule : jamais Rome républicaine n'eût vu dans ses murs des myriades de Germains, de Vandales, de Scythes et de Goths; et si plus tard la même discipline, les mêmes institutions eussent encore existé, si l'amour de la patrie et de la liberté eût encore fait battre des cœurs

romains, ces Barbares eussent été chassés de l'empire comme l'avaient été les Cimbres et les Gaulois.

Rome, moins civilisée, les eût repoussés par les armes; plus civilisée, elle les eût repoussés par des moyens différens ou leur eût fait partager ses connaissances, sa civilisation et son bonheur.

Nous terminerons ici cette esquisse rapide, et sans doute très imparfaite, des connaissances humaines aux quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.

Dans les leçons suivantes j'essaierai de vous tracer l'état religieux de l'Europe pendant la même période : la naissance du christianisme, les persécutions qui l'ont agrandi, les hérésies qui l'ont affaibli, ses institutions, sa hiérarchie, ses ordres monastiques, et enfin son influence sur la civilisation et le bonheur des peuples nous occuperont successivement.

Si, parvenu au terme de la carrière que je me suis tracée, j'ai prouvé que la religion, les mœurs, la vertu, le bien-être suivent toujours une marche progressive et proportionnée à l'accroissement des lumières, mon but sera rempli.

DIXIÈME LEÇON.

Que l'idée de l'existence d'un Dieu soit innée dans l'homme, ou qu'elle résulte de l'ordre physique et moral de l'univers, peu importe; elle n'en est pas moins gravée dans tous les cœurs[1]. Que le sauvage adore une idole, le païen des dieux enfans de son imagination, le chrétien l'auteur de l'Évangile qui le soustrait à l'esclavage, cela doit être; le progrès de ses connaissances intellectuelles et son état politique l'y ont amené par degrés. La religion n'est salutaire que lorsqu'elle est en harmonie avec les facultés de l'homme : le sauvage ne comprendra pas le Dieu des chrétiens; l'homme civilisé se rira de l'idole; et tous les deux repousseront un culte si peu d'accord avec leurs connaissances[2]. Une classe intéressée au *statu quo* a toujours voulu rendre la religion immuable, et la force des choses a toujours vaincu sa résistance. Elle a été terrible, mais impuissante; et une révolution a toujours éclaté là où la conviction seule eut dû suf-

fire. Chaque idole, chaque dieu de l'Olympe a écrasé, en tombant, des milliers de novateurs, mais sa chute n'en pas été moins réelle. La religion des Grecs, plus adaptée au génie des descendans d'Homère, avait triomphé d'un fétichisme grossier, comme la doctrine des apôtres a triomphé du polythéisme. Comment s'est opérée cette dernière réforme? c'est ce qu'il nous importe de savoir, et pour cela nous examinerons d'abord les causes qui ont pu amener une révolution sanglante, mais nécessaire, et dont les effets ont été si prodigieux.

Naître, s'élever, vieillir et mourir, telle est la destinée des choses humaines, telle a été celle du polythéisme. Les anciens Grecs ont adoré, comme les peuples d'Égypte et les sauvages de l'Amérique, des objets matériels et des animaux malfaisans. A ce fétichisme grossier succédèrent des divinités plus raisonnables, telles que l'esprit des héros morts pour leur défense [3], des fondateurs de leurs villes, et enfin le soleil et les diverses planètes [4].

Uranus, Saturne furent remplacés par de nouveaux dieux plus en harmonie avec le degré de leur civilisation; l'imagination des poètes peupla bientôt un olympe brillant, sans cesse agrandi par les traditions et les fables superstitieuses [5]; la beauté, la force, le courage, toutes les vertus et tous les vices eurent leurs autels [6] : il y eut des bois, des

fleuves sacrés; la nature entière s'anima; elle n'était qu'éternelle, elle fut éternelle, pensante, personnifiée [7].

Les premiers Romains adoptèrent ce culte : Romulus, fils de Mars, fut déifié par le sénat, et son successeur, accommodant la religion à sa politique, en fit la principale base de son gouvernement. Depuis Numa, chaque époque lui imprima une forme nouvelle et toujours plus douce, plus morale, plus tolérante [8], jusqu'au moment de sa décadence. L'esprit sacerdotal, essentiellement stable, ne hâta pas moins sa chute que les progrès de la philosophie et de la civilisation. Les efforts des prêtres pour conserver des dieux impuissans ne tendirent qu'à leur ruine [9].

L'affaiblissement du paganisme date des plus belles années de Rome. Déjà sous la république les poètes insultaient aux dieux, et ces dieux, tous les jours plus nombreux, devinrent, sous l'empire, un objet de risée pour la classe éclairée de la nation. Cicéron, séparant la religion de la superstition, professait les idées de Socrate, et, comme les poètes de son siècle, plaisantait sur les cérémonies et le culte païen. La politique adroite d'Auguste, la crédule mais tolérante piété d'Antonin, la superstition d'Adrien et de Marc-Aurèle essayèrent en vain de ranimer le fantôme ; la voluptueuse

mythologie, devenue un ornement poétique, cessa d'être une religion. Comment conserver une vénération sérieuse pour les dieux d'Ovide?... Partout dans *les Métamorphoses* on voit ces dieux cyniques, voleurs, poltrons, railleurs et méchans, tellement qu'on finit par leur adjoindre tous les vices divinisés plus tard. Mercure s'applaudit de ses vols :

Talia Mercurius poscentem ridet ab alto,
Se memor Ortygias surripuisse boves.

Un marchand prie ce dieu de le seconder dans ses fourberies :

Da modo lucra mihi, da facto gaudia lucro
Et facc ut emptori verba dedisse juvet.

Jupiter, brûlant d'amour pour sa sœur, lui nomme ses maîtresses et lui jure qu'aucune d'elles (pas même Ganimède) ne lui a inspiré une aussi vive passion. Les temples étaient remplis des marques d'impudicité de ce maître des dieux.

Cùm steterit Jovis æde, Jovis succurret in æde
Quàm multas matres fecerit ille deus...

Apollon garde les troupeaux. — Hercule nettoie des étables. — Neptune bâtit les murs de Troie pour un salaire. — Mars est mis en prison. — Vénus est blessée par des mains mortelles; se prostitue à des mortels; un homme, arbitre entre des déesses, lui donne la pomme de la beauté quand elle s'est découverte à ses yeux; elle a un culte in-

fâme, encore surpassé par celui qu'on rend à Adonis, à Priape, à Flora et à Cybèle qui, ne pouvant se faire aimer d'Atys, en fit un dieu eunuque, et exigea le même sacrifice de ses prêtres. Enfin les Romains n'ont-ils pas adoré jusqu'à un dieu *Crepitus!*

Des tyrans insensés, des femmes adultères, des prostituées avilirent encore cet Olympe où ils prenaient place...

Pendant que la philosophie abandonnait ses dieux pour de plus nobles doctrines, l'ignorante superstition du peuple délaissait aussi les oracles, mais pour l'astrologie : Rome dégradée, interprétant mal ou exagérant la doctrine d'Épicure, n'adorait que l'or et la volupté, qu'elle trouvait dans la débauche la plus honteuse et dans le sang.

Les crimes de la superstition, ceux de l'incrédulité et d'une entière dépravation morale remplissaient la ville des Césars, et cependant, au dehors, elle polissait les Barbares, défendait les sacrifices humains, substituait ses dieux à ceux des druides et des peuples du Nord. La Grèce conserva plus long-temps ses mœurs et son culte; plus éclairée que l'Italie, elle était moins féroce, mais aussi incrédule : chaque secte philosophique avait son opinion religieuse, et ne s'accordait que pour mépriser le culte populaire que sa politique respectait cependant [10].

Notre travail se bornant à l'Europe, nous ne rechercherons pas quels étaient l'état religieux et la croyance des divers peuples du globe; les Juifs seuls nous intéressent parce que leur histoire se lie intimement à celle de Rome chrétienne.

Depuis long-temps dispersés dans l'univers, les Juifs, occupés à ramasser de l'or par tous les moyens possibles, étaient à Rome avilis et méprisés [11]. Quelques-uns seulement, soutenus par des biens immenses ou une naissance illustre, approchaient le souverain. Mais ceux que le sort avait laissés dans le pays natal conservaient encore, avec tous leurs droits, leur caractère, leurs lois et leur religion. La Judée avait des mœurs plus pures, plus douces que l'Europe, et les Israélites étaient plus heureux que les maîtres du monde. L'agriculture était en honneur dans la terre de Juda, dit l'Écriture, chacun cultivait paisiblement son champ, les vieillards rendaient la justice, la paix régnait dans le pays... Une avarice sordide et l'usure viennent seuls jeter de l'ombre sur ce tableau.

Plusieurs sectes existaient chez les Juifs avant l'ère chrétienne, mais les livres hébreux, la loi mosaïque étaient la base de toutes. Profondément religieux, ils n'étaient divisés que sur des points peu importans. Les Pharisiens, rigides observateurs de la loi, en exagéraient les pratiques. Leur

culte, tout extérieur, laissait peu à la réflexion; la vertu n'était rien pour eux sans la religion, et celle-ci existait souvent sans vertus. Cette secte ambitieuse, s'ingérant dans les affaires de l'état et pénétrant jusque dans les secrets de famille, exerça une grande autorité sur le peuple [12] jusqu'au moment où Jésus-Christ eut prononcé sur eux un anathème foudroyant [13].

Plus spiritualistes, les Esséniens, admirateurs zélés de Moïse, se plaisaient dans une vie contemplative et solitaire; moralistes sévères, chastes, désintéressés et exempts d'ambition, ils s'éloignaient des villes, et formaient des sociétés particulières, première origine de nos maisons de chartreux. Ils renonçaient au mariage et élevaient les enfans des autres; leur règle leur commandait un silence presque absolu; ils étaient, au rapport de Pline, les plus superstitieux de tous les Juifs, et par contre il nous reste de Philon un ouvrage sur la vie contemplative, tout rempli de leur éloge [14].

Les Saducéens, bien éloignés de ces doctrines, croyaient au bonheur terrestre, et donnaient beaucoup à cette vie qu'ils entouraient de voluptés; moins nombreux que les Pharisiens, ils réunissaient la partie la plus distinguée de la nation [15]. « Les Saducéens, dit Voltaire, avaient sans doute des mœurs irréprochables, puisque nos évangiles ne

rapportent aucune parole contre eux, non plus que contre les Esséniens, dont la vertu était encore plus épurée et plus respectable. » Cette opinion de Voltaire peut être dictée par son penchant pour l'épicuréisme que professaient les Saducéens; il est permis de douter un peu des mœurs d'une secte qui plaçait la volupté au-dessus de tout. Celle des Thérapeutes, plus près de la nature et de la vérité, avait adopté la vie patriarcale; le séjour des champs, la prière, le travail et la frugalité étaient mêlés chez eux à une ame ardente et à l'espoir d'une autre existence[16].

Quelques écrivains prétendent que les Thérapeutes n'ont existé qu'après Jésus-Christ; d'autres, et le père Calmet surtout, combattent cette idée. Philon met cette secte au-dessus de toutes les autres. Il paraît qu'elle n'était qu'une épuration de celle des Esséniens, et que, comme cette dernière, elle avait une grande analogie avec les maisons religieuses des premiers siècles.

Un Sauveur avait été annoncé aux Juifs par le prophète; tous y croyaient; mais les Esséniens embrassaient cette idée avec enthousiasme, et, les premiers, ils se soumirent à sa loi. D'autres sectes, telles que celles des Samaritains et des Hérodiens, eurent peu de crédit et s'éteignirent avec Jérusalem.

Au milieu de cette divergence d'opinions religieuses, les Juifs n'étaient d'accord que sur un seul point : un éloignement extrême pour les Romains et leur culte. Le peuple avait des idées, des superstitions, des traditions à lui, et repoussait celles de ses vainqueurs. Chaque fois que ce peuple, faible par le nombre, mais que son fanatisme rendait redoutable, vit ses croyances menacées par les empereurs, il prit les armes, combattit avec acharnement et parfois avec succès. Le meilleur des princes fut pour lui un fléau terrible ; le fer décima la nation hébraïque, la flamme consuma ses temples[17]. La religion seule survécut, existe encore, et, appuyée sur son antique origine, vivra peut-être des siècles. Si quelque chose a assez de force pour anéantir une religion quelconque, c'est le temps et l'accroissement des lumières. Tout le reste est impuissant. La persécution n'a servi qu'à donner une plus longue vie à des religions absurdes qu'un siècle d'indifférence eût vu naître et s'évanouir.

Celle que nous venons de voir s'élever et s'éteindre dans l'espace d'un an, la religion saint-simonienne, eût peut-être compté des siècles d'existence, si un gouvernement moins tolérant ou moins prudent se fût avisé de la persécuter.

Souvent rajeuni sans succès, le vieux paganisme

avait encore dans l'empire des partisans nombreux, mais divisés; les uns, tenant aux anciens usages, voulaient le culte primitif; d'après eux, les livres impies de Platon et de Cicéron devaient être brûlés; d'autres, désirant un polythéisme épuré, expliquaient les fables trop absurdes pour la poésie ou la métaphysique. Il y avait trop d'ignorance dans les premiers, trop de subtilités dans les autres; aucun ne réussit. Le théisme pénétrait avec la raison et les lumières dans des cœurs rassasiés de dieux matériels plus grossiers que le siècle. Enfin le scepticisme général qu'avait laissé la religion tombée, les extravagances de la magie, les sectes philosophiques ou religieuses disséminées par toute l'Europe et sur la terre hébraïque, les lumières plus répandues, le nombre des esclaves devenu immense, la lutte du pouvoir politique et du pouvoir religieux, l'incrédulité éclairée des grands et l'incrédulité brutale du peuple, tout confirmait le besoin d'un nouvel état de choses et semblait appeler une révolution. Elle se fit.

Grand et imposant, beau de ses vertus, jeune, original par ses dogmes et sa loi, fortifié par le sang de ses martyrs et l'éloquence de ses apôtres, le christianisme s'avança majestueusement dans l'univers.

Nous ne devons parler ici que des causes pure-

ment humaines qui ont concouru à établir et propager si rapidement cette excellente religion. Les documens sur cette époque sont plus rares et aussi incertains que ceux sur les premiers temps de la Grèce et de Rome. Les historiens profanes s'occupaient peu des chrétiens; les écrivains religieux s'en sont occupés trop tard.

Le scepticisme résultant de l'état de malaise dont nous avons donné les causes demandait, pour cesser, un événement miraculeux qui entraînât les esprits, les forçât à croire. Il eut lieu, et les circonstances qui l'entourent augmentent son merveilleux. Le cœur et l'esprit sont également charmés de l'idée d'un Dieu naissant au milieu des bergers, et dont la vie, les miracles et la mort douloureuse, consacrés au bonheur des hommes, sont autant de bienfaits.

La Judée fut le berceau du Christ et la première à entendre sa loi. Cette loi sublime est partout écoutée : un culte d'amour et de respect s'établit après les prédications du Sauveur des hommes; le souvenir ou le récit de ses miracles, de sa mort, de sa glorieuse résurrection augmente le nombre des croyans; les apôtres, héritant de son zèle, prêchent à Jérusalem, où déjà des milliers de chrétiens applaudissent à leurs paroles; ne connaissant aucun danger, ils se répandent dans la Palestine,

dans le monde entier, et enfin dans la ville impériale qui devait être bientôt le foyer de la persécution, comme elle fut plus tard le foyer du monde chrétien.

Le christianisme, si excellent pour les malheureux, nuisait aux intérêts et aux croyances des épicuriens, de pyrrhoniens, des fanatiques idolâtres et de tout ce qui vivait du culte des faux dieux. Les gens du monde, les esprits forts, n'y virent qu'une nouvelle superstition, et les puissans de l'état commençaient à la craindre. Le succès d'ailleurs provoque la haine[18].

Persécutés par les Juifs, par les païens, les nouveaux prosélytes se dispersent dans l'Orient et vont prêcher chez tous les peuples. L'unité de Dieu, sa bonté infinie, les merveilles de la création, la venue du Christ et les mystères sont les principaux textes des prédications. La charité, l'amour du prochain, le pardon des injures, la résignation dans les souffrances humaines, la croyance dans une vie future viennent étonner et entraîner tous les cœurs.

L'Italie était déjà chrétienne quand la Gaule reçut les premiers apôtres de la foi. La conversion des Gaulois fut aussi lente que tardive : Grégoire de Tours rapporte que saint Martin répandait les premiers germes de la foi chrétienne dans les Gau—

les au milieu du IVe siècle. Autun, au Ve siècle, célébrait les lupercales, et l'on voyait des païens dans Paris, six cents ans après la naissance du Christ; cependant, à cette époque, l'immense majorité était chrétienne [19]. La Grande-Bretagne s'instruisit après les Gaules, mais le christianisme y fut anéanti par l'invasion saxonne. Les Irlandais convertis la rendirent plus tard à la vraie croyance; les monastères d'Irlande devinrent fameux par le savoir de leurs cénobites. On ne sait précisément à quelle époque la péninsule reçut des missionnaires, mais tout porte à croire que ce fut la dernière province d'Occident; celles du Nord connaissaient à peine le nom du Christ avant Constantin, et l'hérésie se mêla à leur première croyance [20].

On a souvent dit que pendant les premiers temps le christianisme ne fut adopté que par la classe ignorante et pauvre. Ce fait est dénué de fondement, puisque c'est le progrès des lumières qui avait détruit le polythéisme et propagé la religion naissante. La dignité humaine était avilie par une religion et des dieux devenus ridicules aux yeux de tous les hommes instruits, de tous les êtres raisonnables; elle s'est relevée par une religion qui substituait à des rites révoltans ou risibles des cérémonies touchantes autant que simples. La classe pauvre y voyait, en effet, la charité; les esclaves la liberté; les

opprimés la justice ; mais la classe éclairée y voyait, comme nous l'avons dit, la raison et l'espérance.

Nous lisons d'ailleurs dans Pline, dans Lucien, Justin et beaucoup d'autres auteurs, que les conversions étaient fréquentes aussi dans les hautes classes de Rome, et qu'un grand nombre de familles riches et considérées venaient déposer aux pieds des apôtres, ou de leurs successeurs, le prix de leurs propriétés mises en commun.

Le martyre, loin d'arrêter ce zèle pieux, l'anima de nouveaux feux. Dix fois la persécution la plus horrible vint fondre sur les chrétiens, et toujours leur nombre augmentait ; ils venaient s'offrir eux-mêmes à la mort en s'avouant chrétiens ; ils se glorifiaient de ce titre et mouraient avec le courage de l'exaltation, au milieu des plus épouvantables supplices[21]. Leur dieu les voyait ; une félicité éternelle, immense, devait payer quelques heures de douleurs !...

Mais comment les chrétiens, si tranquilles pendant un siècle, avaient-ils pu s'attirer ensuite de si violentes persécutions pendant que Rome souffrait dans son sein tous les cultes[22] ? Leur nombre et leurs prétentions augmentaient chaque jour ; leurs assemblées nocturnes avaient effrayé leurs gouvernans ; leurs mœurs calomniées[23] avaient éloigné d'eux jusqu'aux philosophes. Les vainqueurs du

monde accusaient d'orgueil et d'impiété d'obscurs sectateurs qui méprisaient leurs dieux et condamnaient les païens à des tourmens éternels.

Ces derniers auraient volontiers reçu le Christ parmi leurs divinités, mais ils ne pouvaient supporter l'idée de lui sacrifier des croyances intimement liées à dix siècles de gloire. Ils admiraient leur courage dans le martyre, mais ils l'attribuaient à un désespoir obstiné, à une frénésie superstitieuse. Parfois, cependant, on voyait cette frénésie se communiquer du martyr au persécuteur, et ce spectacle terrible enfanter des chrétiens[24].

L'incendie de Rome fut le premier signal de ces persécutions. Néron la leur attribua, et punit des hommes, encore peu à craindre, d'un crime qu'il avait peut-être commis[25]. Domitien renouvela les cruautés de Néron[26]. Trajan et ses successeurs établirent contre une secte devenue plus redoutable une forme légale de procédure. Modifiés, adoucis sous Antonin, les jugemens n'en existèrent pas moins; mais il était facile aux chrétiens d'y échapper. Loin d'admettre comme preuve la voix féroce de la multitude, on les pressait de nier leur culte ou de l'abjurer; les séductions, les tortures étaient employées ensuite, mais l'enthousiasme religieux résistait à tout. Saint Cyprien fut le premier évêque martyr livré aux lions: il s'était sauvé, mais il eut

des remords de cette action, et vint un an après s'offrir lui-même à la mort. Cet exemple devint contagieux et la palme du martyre fut le seul bonheur des chrétiens[27].

Persécutés même sous Marc-Aurèle, qui crut que le bien de l'empire exigeait une sévérité si loin de son caractère, ils furent tranquilles sous Commode, grace à la protection d'une concubine qui se déclara patrone des chrétiens. Le grand nombre des prosélytes qu'ils firent pendant ce temps leur rendit funeste la fin du règne de Sévère et celui de son successeur; mais un long repos les attendait après ces malheurs passagers : leur conduite durant trente-huit années leur valut une juste considération et des droits au respect de leurs ennemis, qui cessèrent de croire aux infâmes calomnies auxquelles avaient donné lieu leurs assemblées nocturnes. Ces calomnies ont été le sujet de l'*Apologétique* de Tertullien, écrit plein de force et d'éloquence, qui rappelle toutes les horreurs dont on accusait les chrétiens, en disculpe ces derniers et les rejette sur les païens.

Cependant une persécution plus violente que celles qu'ils avaient encore éprouvées se préparait; les progrès rapides de la nouvelle religion irritaient les Romains; réveillés d'un long assoupissement, ils voulurent défendre d'anciens droits contre des novateurs que le succès rendait plus audacieux. Ils

rappelèrent leurs miracles et en supposèrent de nouveaux; les chrétiens opposèrent les leurs, et chaque secte attribuait à la magie ou au démon les fables qu'une crédule superstition faisait écouter et croire. La philosophie même abandonna les chrétiens, et le IVe siècle vit en naissant le plus violent orage se former et éclater sur eux.

Dioclétien, qui pendant vingt ans avait été guidé par la douceur et la tolérance, écoutant enfin ses collègues et les craintes qu'ils lui avaient inspirées sur ses propres jours, signa l'édit de persécution; les églises furent démolies[28], les prisons se remplirent, les bûchers s'allumèrent, et le sang chrétien coula sans relâche au milieu des plus horribles supplices; l'enthousiasme des martyrs redoublait avec la cruauté des bourreaux, jusqu'au moment où Dioclétien, effrayé de son propre ouvrage, abdiqua, quitta le sceptre pour la bêche, laissant ainsi à ses successeurs le soin de surveiller les massacres. Constance, plus doux, plus tolérant, les fit cesser dans l'occident de l'Europe[29], tandis que Maximien en couvrait l'Afrique et l'Italie. La révolte de Maxence, en appelant ailleurs l'attention du tyran, donna aux chrétiens un calme de courte durée; mais les persécutions commencèrent en Orient avec la fin du danger, et la mort de Maximien put seule délivrer l'église de son plus cruel ennemi.

Ce prince avait été le dernier persécuteur de l'église. Constantin fut son premier bienfaiteur. Soit politique, superstition ou véritable foi, il fit servir à son ambition le nouveau culte et les miracles. Il paraît certain, non que la croix parut dans le ciel, mais que Constantin crut réellement l'y voir. Son ame ardente, enthousiaste et déjà portée au christianisme, ne rêvait que victoires et miracles; le signe sacré lui sembla venir d'en-haut pour le conduire au trône, objet de tous ses vœux; sa vanité, son ambition y étaient également intéressées; il se laissa persuader, sans appeler la raison au secours de ses sens abusés, et son enthousiasme se communiqua rapidement à des soldats du IVe siècle, à des soldats enivrés du succès.

Devenu seul maître de l'empire, Constantin embrassa publiquement le christianisme. Le *labarum*, plus jeune, plus puissant, remplaça sur les étendards l'aigle vieillie dans les victoires, et le monde changea de face [30].

Rome seule résistait: Rome fut délaissée, et une brillante capitale s'éleva dans l'Orient. La cupidité, la soif des honneurs multiplièrent les chrétiens dans toutes les classes. La religion nationale fut changée sans révolution. Le polythéisme, privé de soutien, tomba de lui-même, et ses faibles murmures furent étouffés par le cri général d'une armée victorieuse.

ONZIÈME LEÇON.

Nous avons vu, dans notre précédente leçon, l'église chrétienne pauvre, persécutée, et multipliant ses prosélytes malgré tous les obstacles : l'église triomphante étendit encore ses limites ; mais déjà germaient dans son sein des semences de trouble et de discorde. Elle supporta ses maux avec courage, se glorifia, s'ennoblit dans son infortune, et se corrompit dans la prospérité. Sa lutte contre l'adversité avait vivifié sa racine ; le succès flétrit ses rameaux. Déjà, lorsque Constantin monta sur le trône, elle n'était plus aussi pure, aussi supérieure au paganisme qu'au temps de Sévère et de Tertullien ; la mort de ce prince la laissa en proie aux plus honteuses dissensions, aux schismes, aux hérésies les plus ridicules.

Julien, élevé parmi les sages de la Grèce, aimant la philosophie autant qu'il abhorrait le chrétien Constance, meurtrier de sa famille, s'accou-

tuma à regarder le culte des muses comme le seul divin et le seul digne de l'homme. Son imagination brillante peuplait l'Olympe de divinités favorables aux lettres et à l'humanité. La douce vie des sages d'Athènes, la majesté des dieux de Phidias, la beauté de leurs temples, de leurs fêtes, de leurs sacrifices, avaient séduit sa jeunesse, et le paganisme, qu'il associait au spiritualisme, devint chez lui une seconde nature. «La philosophie, disait-il, m'a donné la certitude que l'ame n'est vraiment heureuse que lorsqu'elle est séparée du corps, et qu'on doit se réjouir quand elle s'enfuit de l'enveloppe qui la dégrade[1].»

Loin de détourner ce penchant, les philosophes qui l'entouraient[2] l'entretenaient dans sa dévotion superstitieuse. Le plus profond secret voila longtemps ce mystère; il professait publiquement le christianisme, et écrivait contre ses dogmes et ses miracles. Mais ce fut là le seul effet de sa haine contre les chrétiens; il déversa le ridicule sur eux, et les laissa en paix exercer leur religion, lorsque a mort de Constance eut placé entre ses mains le souverain pouvoir. Les deux cultes, presque également favorisés, remplissaient l'univers : le saint sacrifice se célébrait souvent à côté de l'hécatombe païenne, et l'encens destiné à Jupiter se confondait dans les nues avec celui du Christ.

La tolérance de Julien ne se démentit qu'un instant : irrité contre le clergé, il le priva de ses immunités, ferma ses écoles, bannit les chrétiens des emplois honorifiques, et, après avoir détruit quelques églises, les condamna à relever les temples sur les ruines desquels ils les avaient construites. Mais son animosité n'alla pas plus loin, et le sang ne coula jamais.

Le paganisme, un moment rétabli par le seul pouvoir d'un homme, retomba bientôt dans un oubli éternel, et l'église, abaissée par Julien, se relevant fière et triomphante à sa mort, n'eut plus de guerre à soutenir que contre ses propres enfans.

La voix éloquente de Symmaque se leva en vain pour redemander ces autels qui mirent l'univers aux pieds du sénat romain, ces sacrifices qui éloignèrent Annibal et les Gaulois du Capitole... Ces autels, ces sacrifices étaient délaissés : un reste de préjugé national les rendait encore chers à quelques Romains; mais leur petit nombre s'éteignit avec le temps, et la nouvelle loi régna seule en Europe.

Ici un nouveau spectacle se présente : ce ne sont plus ces chrétiens purs et courageux se dévouant au supplice pour imiter le sacrifice du Christ et mériter la palme du martyre ; ce ne sont plus surtout ces chrétiens pleins de charité, de foi et d'hu-

milité qui passent de longs jours en prières et se soumettent à la loi du Sauveur, prêchée par ses apôtres : ils sont triomphans, ils se divisent ; c'est la loi de nature, et nous la retrouvons dans toutes les sociétés politiques et religieuses.

Si, au milieu d'un scepticisme général et pénible, une vérité fondamentale se fait apercevoir, tous les esprits l'adoptent d'abord sans examen ; mais bientôt le doute renaît avec la réflexion, les vieilles idées reprennent leur empire, le nouveau système se hérisse de difficultés que chacun résout d'après ses mœurs, son caractère, ses lumières et sa croyance. La vérité est reconnue, mais entourée d'erreurs qui la défigurent. Chaque opinion se soutient avec l'acharnement de l'amour-propre ; croyant défendre le vrai, on défend ses seules idées, sa propre conviction [3], et la haine la plus violente est la suite d'un pareil état de choses.

Chacun, n'ayant plus à combattre l'ennemi commun, songe à faire triompher ses doctrines ; il les émet, les soutient, et sans égard au mal qu'elles font à ses semblables par les divisions qu'elles fomentent, il veut qu'elles soient adoptées de tous ou que la société croule. Pauvre humanité !

Des hérésies sans nombre entourent le berceau du christianisme [4]. Les principales ont eu leur source dans l'influence du judaïsme. On vit naître et se

multiplier des hérésies philosophiques, des hérésies de mœurs, de dogmes, de controverses, de formes. La religion de Jésus fut défigurée et perdit, avec le temps et avec le pouvoir, une partie de son caractère divin [5]. Nous rappellerons ici quelques-unes des plus célèbres de ces *opinions* qui d'abord troublèrent le culte établi par les apôtres, et qui furent ensuite si cruellement persécutées par les orthodoxes [6]. Guidés par Theutatès, les gnostiques ou savans, rejetant la loi de Moïse, regardaient Jésus-Christ comme un être intermédiaire entre Dieu et l'homme. Il n'était venu sur la terre que pour éclairer les humains et les rendre inaccessibles aux passions, seul moyen de mériter la grace éternelle. Mais il arriva que beaucoup d'entre eux succombèrent aux tentations qu'ils recherchaient et vécurent dans l'infamie; ils existèrent jusqu'au IV[e] siècle, et se divisèrent en différentes branches qui tirèrent leurs noms du chef de leurs sectes ou de leur sentiment : tels furent les barbelonites, les floriens, les phibéonites, les zachéens, les borborites, les coddiens, les lévites, les eutuchites, les stratiorites, les ophrites et les séchiens [7].

Peu éloignés des gnostiques, les manichéens, disciples du persan Manès [8], n'admettaient que deux principes qui se combattaient sans cesse et amenaient l'étude de la morale et la répression de

tout ce qui tenait aux sens. Mais la morale des premiers siècles, encore peu éclairée, laissait pénétrer des abus, des exagérations qui retombaient sur les sectaires et provoquaient les persécutions. Les manichéens furent persécutés presque sans relâche; ceux qui ne l'étaient pas se persécutaient eux-mêmes par les règles ridicules auxquelles ils s'astreignaient : exilés, poursuivis, torturés, livrés aux flammes des chrétiens, ils éprouvaient, des mains de leurs pères devenus puissans, les mêmes tourmens que leur avaient fait souffrir les païens.

La secte manichéenne n'est que la suite d'une tradition orientale du bon et du mauvais génie, à laquelle Manès mêla le christianisme en le dénaturant. Elle dura fort long-temps après lui, puisque le roi Robert fit brûler des manichéens en 1022. Mais elle dégénéra insensiblement, et fut, d'après Bossuet, l'une des sources de l'hérésie des Albigeois.

Les nicolaïtes et les carpocratiens, tombant dans un excès contraire à celui des deux premières sectes, prêchèrent la communauté des biens, le mépris des lois, *ouvrage de l'homme*, et l'obéissance aux passions *que nous tenons de Dieu.* Ces hérésiarques vivaient dans les premiers siècles; ils firent beaucoup de mal aux chrétiens que les païens confondaient souvent avec eux

Les montanistes entreprirent de perfectionner l'Évangile; ils allaient proscrivant les arts, le luxe, les plaisirs; et leur austérité, commandant l'admiration, leur fit de nombreux prosélytes.

Ils remplirent la Phrygie, la Galatie et Constantinople de leurs partisans; ils pénétrèrent jusqu'en Afrique où ils séduisirent Tertullien qui se sépara d'eux par la suite, mais sans condamner leurs mœurs [9].

Cette austérité, déjà trop grande, fut poussée à l'excès par Origène, qui se mutila par vertu et pour faire taire des bruits calomnieux. Cet acte de folie eut encore des prosélytes chez des hommes amoureux de l'extraordinaire ou *anéantis* dans la vie ascétique. Valesius l'imita : faisant une doctrine de l'action la plus atroce, il prêcha la mutilation, condamnant aux peines éternelles ceux qui ne se faisaient point eunuques. Ce n'est pas tout : d'autres disciples, plus exagérés encore et croyant travailler à leur salut comme à celui de leurs frères, regardaient comme un devoir indispensable de réduire à cet état tous ceux dont ils pouvaient s'emparer. Il ne fallut rien moins qu'un canon du concile de Nicée pour faire cesser ce hideux scandale [10]. Pendant que des hommes se martyrisaient pour résister plus facilement aux tentations, on en voyait d'autres qui transformaient des filles et des veuves

en nièces spirituelles pour amener ces tentations et se donner la gloire de les vaincre. Le même concile tonna contre ces fous d'un autre genre, malgré l'exemple de Jésus-Christ se retirant chez Marthe et Madeleine qu'ils donnaient pour justifier leur conduite [11].

Parmi les hérésies sur la nature de Jésus-Christ, une seule mérite de fixer notre attention : c'est l'arianisme. Sabellius et quelques autres avaient nié ou mis en doute la divinité du Sauveur des hommes. Arius, plus enthousiaste, plus ferme, plus éloquent, soutint avec audace, contre tout le clergé, que le Verbe n'était ni égal à Dieu, ni *coéternel*, ni *consubstantiel;* qu'il n'était qu'une *créature engendrée* pour la rédemption du monde [12].

Condamné par un concile assemblé à cet effet, dépouillé du sacerdoce, il n'en vint pas moins à ses fins, puisqu'il réussit à attirer l'attention du monde chrétien et à s'emparer de l'opinion. Ses prédications en Europe et dans l'Asie lui firent de nombreux partisans [13].

La controverse agitait tous les esprits : les écoles, le clergé et jusqu'au peuple déraisonnaient sur des subtilités inintelligibles. Constantin sentit enfin la nécessité de terminer des querelles qui pouvaient devenir funestes à l'état, et après avoir écrit en vain à Arius et aux orthodoxes [14], il convoqua

le concile général de Nicée (en 325) où cette grande question fut débattue et décidée en ces termes : « Nous croyons en un seul seigneur Jésus-Christ fils de Dieu, fils unique du père ; Dieu émané de Dieu ; lumière émanée de la lumière ; vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré et non pas fait, consubstantiel à son père [16]. »

L'hérésie succomba et l'anathème frappa son auteur. Constantin exila tous ceux qui refusèrent de souscrire au jugement du concile, défendit les assemblées d'hérétiques et fit saisir leurs livres. Mais sa sévérité fléchit bientôt, et il suffit d'une exhortation de sa sœur mourante pour changer la disposition de son esprit. Les évêques ariens rentrèrent en faveur : saint Athanase, leur ennemi le plus acharné, fut exilé à Trèves et déposé pour des crimes vrais ou faux. Arius fut rappelé, et il était sur le point de recevoir la communion des mains même d'Alexandre, et par l'ordre de l'empereur, lorsque la mort le surprit ; les orthodoxes bénirent le miracle, et les ariens crièrent au meurtre.

La guerre recommença : l'église désunie voyait ses membres oublier les saints devoirs de leur ministère pour s'invectiver et se combattre au nom de Dieu. Constantinople était en proie aux fureurs d'une anarchie religieuse qui la remplit de troubles et de deuil.

Constance avait succédé à Constantin; Eusèbe et Macédonius avaient remplacé Arius; saint Athanase, après la mort d'Alexandre, résista seul au torrent de l'arianisme, sans cesse grossi par de nouvelles forces: banni cinq fois de son siége, le vertueux et éloquent prélat passa la moitié de sa vie dans l'exil et les souffrances [16]; son enthousiasme pour la foi orthodoxe lui fit braver et oublier les dangers, mais sa persévérance fut inutile; l'arianisme avait jeté de profondes racines que l'autorité du grand Théodose ne parvint pas à couper [17]. Tantôt vaincue et poursuivie, tantôt triomphante et persécutrice, cette hérésie ne quitta l'empire que pour semer la discorde religieuse dans les peuplades du Nord [18]. L'arianisme, en effet, était plus compréhensible, plus naturel pour des idolâtres que le dogme de la consubstantialité, et ils le professaient avec cette cruauté qui caractérise des mœurs barbares: les sacremens étaient administrés de force à ceux qui s'en défendaient. Les ariens triomphans arrachaient les femmes, les enfans des bras de leurs parens pour leur donner le baptême. On tenait la bouche ouverte aux communians avec des baillons, pour leur enfoncer le pain consacré dans le gosier. On brûlait le sein des jeunes vierges avec des coquilles d'œufs rougies au feu ou on le serrait entre deux planches aiguës! Les

cruautés des païens ont-elles été jamais plus raffinées?

A cette hérésie succéda le nestorianisme : Nestorius voyait deux personnes en Jésus-Christ. « On ne peut, disait-il, admettre entre la nature divine et la nature humaine d'union qui rende la divinité sujette aux passions; et il faudrait le reconnaître, si le Verbe était uni à la nature humaine de manière qu'il n'y eût en Jésus-Christ qu'une seule personne; il faudrait reconnaître un Dieu né, un Dieu de trois mois qui devient grand et qui s'instruit [19]. » Il soutenait de plus que la sainte Vierge n'était que mère du Christ et non mère de Dieu. Ces nouvelles subtilités remplacèrent l'arianisme dans des esprits avides de nouveautés, et, malgré l'autorité du concile d'Éphèse qui exila Nestorius dans les déserts de l'Afrique, sa doctrine se répandit dans tout l'Orient. Ces deux portions du globe étaient déjà infestées du fanatisme féroce des circoncellions et des donatistes; lorsqu'ils manquaient de victimes, ils s'immolaient eux-mêmes à leur rage, et tout cela pour obtenir un bonheur éternel!..... Quelques-uns de ces fanatiques détestaient la vie et désiraient vivement de recevoir le martyre. Il leur importait peu par quel supplice ou par quelles mains ils périssaient, pourvu que leur mort fût sanctifiée par l'intention de se dévouer à la gloire de

la vraie foi et à l'espérance d'un bonheur éternel. Ils allaient quelquefois insulter les païens au milieu de leurs fêtes et jusque dans leurs temples, dans l'espérance d'exciter les plus zélés idolâtres à venger l'honneur de leurs divinités. D'autres se précipitaient dans les lieux où se rendait la justice, et forçaient les juges effrayés à ordonner leur prompte exécution. Ils arrêtaient souvent les voyageurs sur les grands chemins, et les forçaient à leur infliger le martyre, en leur promettant une récompense s'ils consentaient à les immoler, et en les menaçant de leur donner la mort s'ils refusaient ce singulier service. Lorsque toutes ces ressources leur manquaient, ils annonçaient un jour où, en présence de leurs amis et de leurs parens, ils se précipiteraient du haut d'un rocher; et on montrait plusieurs précipices devenus fameux par le nombre de ces suicides religieux [20].

Une élection contestée avait donné naissance au nestorianisme; il ne fallait qu'un prétexte pour exalter des imaginations ardentes et répandre des flots de sang!

En lisant le récit de ces turpitudes horribles et honteuses pour l'humanité, combien nous devons bénir notre civilisation qui, en éclairant les hommes, a éloigné d'eux tous les genres de fanatisme! Nous avons cependant vu, depuis lors, et la Saint-

Barthélemy, et les dragonades, et le culte *de la Raison !* mais ce sont autant d'exemples isolés, de leçons pour nos neveux : l'expérience des siècles écoulés leur apprend à regarder une religion essentiellement sage et tolérante comme la sauvegarde des états et la base du bonheur public. Chaque calamité et le fléau qui naguère encore a désolé la France sont venus mettre en lumière tout ce que la religion avait de divin, tout ce qu'elle possédait d'amour et de charité : c'est là sa véritable mission. La croix a été élevée pour aimer, pour consoler, pour secourir le malheureux, et non pour combattre un pouvoir légitime qu'elle ne doit pas songer à partager. La croix a été le trône du fils de Dieu ; sa couronne fut d'épines : que cet exemple ne soit pas perdu ; que ceux qui ont fait vœu de l'imiter ne voient dans les chrétiens que de faibles hommes à secourir, des frères à chérir, à consoler dans leurs peines ! S'ils en sont repoussés, ils doivent pardonner, jamais haïr.

La vie toute consacrée à la religion et l'humilité des premiers chrétiens les avaient éloignés des affaires publiques : ils vivaient sans lois, sans statuts, sans ministres ; devenus plus puissans et surtout plus nombreux, ils sentirent la nécessité de se créer une hiérarchie, un gouvernement particulier, une police

intérieure entièrement distincte de celle de l'état ; et les passions reparurent avec ces nouveaux besoins.

Les prophètes furent les premiers guides de l'église chrétienne : tout fidèle inspiré par le Saint-Esprit, par le génie ou l'ambition, pouvait remplir cette fonction sacrée, prêcher ses frères assemblés, conseiller et souvent déterminer de grandes choses. De funestes désordres étaient la conséqnence inévitable de cette forme anarchique de gouvernement. Elle fut abolie. La religion avait assuré ses conquêtes, elle voulut les consolider : les cités qui avaient un sénat acceptèrent un évêque. La nomination du défenseur de la cité devint celle des défenseurs de l'autel[21]. Le peuple concourut à l'élection des prêtres, des évêques, du pape, et la regarda comme le plus précieux de ses droits[22]. Bientôt on les élut à vie, et dès lors ils furent considérés dans toute l'église comme ayant une origine et des droits divins que la réforme seule songea à leur disputer plusieurs siècles après.

Réunis par diocèses, par métropoles[23], ils formèrent des synodes et des conciles : quelques prélats composaient seuls les premières assemblées : plus de trois cents évêques et six fois autant d'ecclésiastiques de tous les rangs assistaient au concile de Nicée tenu en 325. Les quatre premiers siècles ne virent que deux conciles généraux : dans celui

de Constantinople convoqué par Théodose en 381, et présidé par quatre patriarches différens, Grégoire de Nasiance, forcé par l'assemblée de renoncer à son siége, s'oublia jusqu'aux plus grossières injures[24].

Les canons[25] ou décrets réglaient tous les points controversés, et avaient force de loi dans l'église, qui devint une grande république dans l'empire. L'exhortation patriarcale avait fait place aux ordres absolus. L'autorité des prélats augmenta selon l'importance de leur siége. Les métropoles eurent des évêques supérieurs en dignité, et Rome enfin réclama pour le sien l'héritage de saint Pierre, le plus ancien pasteur de la ville impériale. Ce n'est guère qu'au VIe siècle que le pouvoir immense des papes a été reconnu par l'église. L'histoire ecclésiastique compte cependant quarante papes pendant les cinq premiers siècles. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.

Les chrétiens se divisèrent en clercs et en laïcs; ces derniers comprenaient le corps des fidèles; et le clergé se consacrait à la religion sous les titres de diacres, de curés, de prêtres, de vicaires, de primats, de patriarches, etc. Cette hiérarchie fut réglée par divers conciles et modifiée avec le temps.

La primitive église avait adopté la communauté

des biens, mais une pareille institution ne pouvait durer dans une société d'hommes : aussi faiblit-elle bientôt pour faire place aux dons gratuits des laïcs au clergé qui se multiplièrent et enrichirent l'autel, malgré les lois sévères de l'empire qui défendaient de rien léguer à une société formant corps dans l'état, sans une dispense de l'empereur[26].

Les évêques disposaient du trésor et le partageaient entre le culte public, les agapes[27] et les pauvres chrétiens. La cupidité de quelques prélats dilapida parfois l'or consacré aux aumônes ; mais ces exemples furent rares, et cette institution admirable, inconnue aux païens, contribua beaucoup aux progrès de la nouvelle religion.

L'église châtiait ses enfans en les privant de la communion ; cette punition infamante éloignait de l'excommunié ses amis et ses proches ; elle le dégradait aux yeux de la société entière, et étendait les tourmens du coupable jusque dans la vie éternelle. Le gouvernement chrétien avait horreur du sang, et il avait su augmenter son autorité sans être obligé de le verser. Cette institution eût été au-dessus de tout éloge, si le clergé n'en avait pas abusé.

La pénitence publique était la suite de la soumission, du repentir du pécheur. Couvert d'un sac et maigri par les jeûnes, il se confessait devant le

peuple assemblé, et demandait aux fidèles des prières qui lui obtinssent son pardon[28]. Des épreuves plus lentes et aussi pénibles suivaient cette humiliante cérémonie, qui était une partie essentielle de la religion. Cette constitution sévère et la pratique d'une vertu plus sévère encore assurèrent le succès rapide du christianisme, en dirigeant les efforts du clergé et les unissant contre les attaques de ses ennemis intérieurs ou extérieurs.

La distinction entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle n'avait jamais existé chez les païens ; elle servit encore l'autorité épiscopale. L'on vit Théodose s'arrêtant en suppliant aux pieds de saint Ambroise qui lui refusait l'entrée du temple, et l'impératrice versant à boire à saint Martin, qui remet la coupe à un simple prêtre avant de la passer à son empereur. Plus tard, cette distinction s'évanouit ; et, loin d'y perdre, l'arrogant pouvoir de la tiare ne connut plus de bornes. Des pontifes disposèrent alors des couronnes et mirent des royaumes en interdit.

Dix-huit cents évêques, répandus dans toutes les provinces, gouvernaient l'église avec une égale autorité. Le peuple les nommait, et les passions, soulevées par ce mode d'élection, se portèrent à tous les excès comme aux plus honteuses manœuvres[29].

Plus tard, le bas peuple fut exclu du droit de

suffrage, et l'église réprima ces désordres, soit en soumettant les candidats à de certaines conditions, soit en refusant l'ordination à un élu indigne.

Le célibat des prêtres, d'abord recommandé comme une vertu, ensuite comme un devoir, devint, avant le VI[e] siècle, une obligation absolue [30]. Chaque pas de leur politique augmentait leur pouvoir.

Les empereurs avaient exempté le corps entier du clergé, plus nombreux que celui des légions, de tout service public et des taxes. Chaque évêque avait un droit éternel et absolu à l'obéissance des prêtres qu'il avait ordonnés. Leur rang, et leur nombre multiplié par la superstition, introduisirent dans l'église les cérémonies fastueuses. En 321 Constantin permit à tous ses sujets de léguer leur fortune à l'église, et fit lui-même des dons magnifiques. Dès ce moment les richesses du clergé s'accrurent avec rapidité. La libéralité de Constantin croissait avec sa ferveur et ses vices. Dans l'espace de deux siècles, depuis son règne jusqu'à celui de Justinien, les dix-huit cents églises de l'empire s'enrichirent des dons multipliés et inaliénables du prince et de ses sujets. Les évêques obtinrent et conservèrent le privilége de n'être jugés que par leurs pairs. Leur arbitrage fut reconnu par une loi positive, et bientôt toutes les causes furent portées devant eux.

L'ancien privilége des sanctuaires fut transféré aux églises chrétiennes, et la puissante médiation des évêques pouvait défendre la fortune et la vie des plus illustres citoyens. Ces prélats censuraient hardiment les magistrats en sous-ordre qui n'étaient pas décorés de la pourpre; mais des raisons de fidélité, de politique ou de crainte, mirent longtemps les empereurs à l'abri [34].

Les prédications, souvent utiles aux peuples des premiérs siècles, devinrent, avec le temps, des armes de sédition et de désordre. « Les prédicateurs, dit Gibbon, recommandaient la pratique des devoirs de la société, mais ils exaltaient la perfection de la vertu monastique, aussi pénible à l'individu qu'inutile au genre humain. Leurs charitables exhortations tendaient visiblement à donner au clergé le droit de disposer de la fortune des fidèles au profit des pauvres. Les plus sublimes représentations des lois et des attributs de la Divinité étaient défigurées par un mélange de subtilités métaphysiques, de cérémonies puériles et de miracles fabuleux; et ils appuyaient avec le zèle le plus ardent sur le pieux mérite d'obéir aux ministres de l'église et de détester tous ses adversaires. Lorsque la tranquillité publique fut troublée par le schisme et l'hérésie, ils firent éclater la trompette de la discorde ou de la sédition. Ils embarrassaient la raison

de leurs auditeurs d'idées mystiques, enflammaient les passions par des invectives, et sortaient des temples d'Antioche et d'Alexandrie également propres à recevoir ou à faire souffrir le martyre. »

Il est permis de diminuer quelque chose du blâme déversé par Gibbon sur le clergé des premiers siècles ; mais si les détails sont exagérés, le fond reste, et il est plus qu'évident que le premier des devoirs prêchés par l'église d'alors, c'est une soumission passive et absolue du laïc au clerc, comme du simple diacre à son supérieur en dignité.

La vie solitaire, contemplative ou ascétique était née avant le christianisme[32]. Elle prit faveur avec lui, et l'on vit, dit Fleury, des ascètes[33] en grande retraite, ajoutant, à la frugalité ordinaire des chrétiens, des abstinences et des jeûnes de trois jours de suite. Ils portaient le cilice, dormaient sur la terre ou veillaient et priaient sans cesse[34].

Les prédications exaltèrent encore cette tendance, et elle devint chez les chrétiens une véritable folie. De nombreux anachorètes, abandonnant leur patrie, se choisirent, dans les déserts les plus arides et sur le sommet escarpé des monts, une retraite où la solitude, les jeûnes et les macérations achevaient de leur enlever le peu de raison qu'ils y apportaient. Entièrement absorbés par le mysticisme, les extases et les prétendues possessions,

ils ne vivaient plus pour cette terre, objet de leur mépris[35]. Un Syrien poussa l'extravagance jusqu'à passer trente ans de sa vie sur le chapiteau élevé d'une colonne, exposé sans cesse aux rayons brûlans du soleil, dans le but d'atteindre à la perfection morale[36]... et ce Syrien eut des prosélytes!

Les flagellations et nombre d'autres inepties plus hideuses vinrent encore enchérir sur cette folie singulière. Tout l'Orient se couvrit de monastères que remplissaient d'innombrables essaims de moines; des ermites, des anachorètes[37] nombreux venaient aussi peupler ses déserts; la seule Thébaïde en compte 76,000[38].

Paul l'ermite, Antoine, Pacôme et Basile sont les principaux fondateurs des divers ordres monastiques d'Orient.

L'église latine, moins enthousiaste, suivit cet exemple avec lenteur : les premiers siècles comptent à peine deux ou trois monastères dans l'Occident, encore ne furent-ils fondés que sous le règne d'Honorius.

Cependant des génies sublimes sortaient souvent de ces retraites isolées; la morale pure et austère, l'éloquence forte et terrible des cénobites venaient souvent épouvanter les chrétiens d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome. Tant de sacrifices, de veilles et d'études leur avait acquis une autorité

immense sur un peuple enthousiaste et peu éclairé. Mais laissons ces intéressantes considérations pour la séance prochaine. Il ne nous reste plus qu'à rechercher quelle a été l'influence du christianisme sur le sort des peuples et sur la civilisation. L'histoire des progrès de cette civilisation en Europe, pendant les premiers siècles, sera alors terminée, et nous pourrons nous occuper des siècles suivans.

DOUZIÈME LEÇON.

Nous avons vu dans notre précédent entretien la prospérité fatale au christianisme, à sa vertu et à son union ; nous avons vu des hérésies de dogme, de formes, de controverses, s'élever innombrables et diviser l'église triomphante. Elles étaient comme autant de maladies morales, autant d'infirmités attachées à la nature *humaine* de l'église ; mais elles n'ont influé en rien sur son caractère primordial et sacré ; l'immutabilité a triomphé des erreurs ; le corps a pu être altéré, l'ame n'a pas souffert. Chaque infirmité, chaque maladie s'est éteinte avec la génération qui l'avait apportée, et le bien seul est resté. Nous voyons les victoires des plus illustres guerriers de Rome, la politique profonde de quelques-uns de ses empereurs, perdues pour les peuples ; mais la naissance, les progrès du christianisme et son établissement public sont liés à tous les événemens de notre histoire moderne. Cette révolution était nécessaire, indispensable ; elle étendit son influence sur le monde qui la vit et sur les siècles qui la suivirent.

Le peuple romain, corrompu par le despotisme et l'esclavage, sentait de jour en jour un besoin plus pressant de régénération[1] : sa féroce vertu, morte avec la république, ne fut pendant la paix qu'une barbarie sans but. Rampant sous des tyrans méprisables, les spectacles sanguinaires et l'impudicité publiques le consolaient de son avilissement et de la perte de sa grandeur.

A Babylone, à Corinthe, sur les bords du Gange, la prostitution fut érigée en cérémonie religieuse. Que l'on parcoure l'histoire romaine ou celle des autres peuples ou des autres âges, on ne trouvera d'époques ni de siècles où l'espèce humaine ait tant souffert que dans les siècles qui suivirent la proscription de Sylla : la guerre sur tous les points du globe, la dévastation au dehors, la corruption au dedans. Si le règne d'Auguste et ceux de quelques bons princes ont fait luire sur l'Europe un rayon de bonheur, ils n'ont rien donné aux générations à venir. Loin de gêner les passions, la morale du paganisme les flattait, l'exemple des divinités consacrait les vices les plus honteux. La prostitution même était un acte religieux, un acte dès long-temps autorisé par les lois à Rome et dans les provinces. A Rome, dit Plaute, on avouait même jusqu'aux excès qui outragent la nature[2].

Eh bien! ce sont ces hommes voluptueux ou

endurcis dans la débauche que le christianisme a ramenés à la vie la plus austère. Au milieu de cet abrutissement, un besoin vague d'humanité se faisait sentir. L'orgueil romain, malgré d'atroces calomnies, malgré des préjugés enracinés, fut forcé de rendre hommage à la conduite de ces sectateurs qui mettaient au premier rang de leurs vertus l'union, la bienveillance, l'humilité, si étrangères aux Romains de Tibère et de Commode. La philosophie stoïque, fondée sur le mépris de la douleur, leur avait appris à supporter leurs maux; le christianisme enseignait à souffrir les siens avec résignation, et surtout à soulager ceux des autres avec la charité la plus tendre et la plus active. Épictète, Marc-Aurèle et Antonin étaient déjà plus près du christianisme que Zénon, mais ils avaient à peine ébauché une révolution que le divin génie de Jésus-Christ pouvait seul accomplir. La patiente et courageuse mission de ses apôtres acheva cette révolution. Les martyrs l'affermirent par leurs supplices et la scellèrent de leur sang. La morale de l'ancienne philosophie ne combattait que les passions de l'humanité, sans en attaquer le principe : aussi n'a-t-elle produit que des vertus rares et passagères. C'est aux sources qu'a frappé le christianisme, tant pour améliorer les vertus que pour corriger les vices. L'Evangile a fait, de la modestie, l'humilité; de la philan-

tropie, la charité; enfin à la vengeance, *si douce aux nobles cœurs*[3], elle a substitué le pardon des offenses. « Lactance avoue, dit Freret, que si quelqu'un voulait recueillir toutes les vérités que les philosophes ont enseignées, on ferait un corps de doctrine assez semblable aux principes de la religion chrétienne. » Cela est juste : mais ces vérités ne se sont pas répandues dans les basses classes ; elles sont nées et mortes dans la tête de quelques excellens hommes. La masse du peuple n'en a profité qu'après la prédication des apôtres. Le savant avait admiré la profondeur de la morale évangélique; l'homme borné y a trouvé la simplicité et l'a embrassée avec amour.

Les princes philosophes avaient pour un instant adouci des mœurs barbares, épuré une corruption toujours croissante ; mais leur fausse politique voyait le salut de Rome dans un polythéisme vieilli. Ils étaient païens et Romains: la régénération du monde demandait une source étrangère plus originale et plus profonde. La terre de Juda devait être le berceau du Christ.

Le besoin d'une nouvelle religion se faisait sentir aussi dans l'Égypte et dans toute la Judée : les prédictions des prophètes le prouvent; et ce sont ces mêmes prédictions qui ont donné tant d'autorité aux paroles des apôtres...

Appuyé sur la philosophie et sur le judaïsme, le christianisme promettait une vie future. L'immortalité de l'ame, qui avant Jésus-Christ pouvait occuper les loisirs d'un philosophe, et, dans le silence de la solitude, le consoler parfois des chagrins de cette vie, se perdait dans les agitations du monde et n'arrivait pas jusqu'au peuple. Le Dieu législateur en fit la principale base de sa religion, et ce peuple, ces esclaves si nombreux, furent consolés et convertis; d'autant mieux que, d'après saint Paul et saint Mathieu, la fin du monde était prochaine[4].

Le zèle des païens était faible comme leur croyance. Les chrétiens, pleins de foi, se faisaient une loi et une gloire d'amener les infidèles à la vraie croyance; leur vie austère et chaste commandait la vénération[5]. Ils avaient en horreur les jeux du Cirque que Constantin ferma plus tard; la joie, les festins, le luxe, tous les biens, toutes les vanités de cette vie leur étaient également interdits; la prière, la pénitence, le travail occupaient leurs journées et une partie de leurs nuits[6].

La virginité était en honneur, considérée comme pureté et mortification; mais le mariage n'en était pas moins dans l'intention du Créateur. « Dans les maladies et dans le long âge, disent les écrivains de cette époque, il n'est pas de soins pareils à ceux

que l'on reçoit de ses enfans et de sa femme; mais attachez-vous à l'ame, et ne regardez le corps que comme une statue dont la beauté fait songer à l'ouvrier, et ramène à la beauté véritable. Honorez Dieu partout, ajoutent-ils, parce qu'il est en tous lieux. La vie du chrétien doit être une fête perpétuelle : il loue Dieu en labourant, en navigant; dans le travail comme dans les plaisirs. »

La vie ascétique des premiers chrétiens les conduisit à l'extase, aux miracles, et augmenta l'admiration du peuple païen, déjà ébranlé par des exemples si pieux, si courageux et si patiens. Les affaires du gouvernement leur étaient aussi étrangères que les plaisirs: ce fut là une des causes de la tranquillité dont ils jouirent jusqu'à Néron. Les premiers empereurs ne regardaient pas une secte si obscure et si paisible comme digne de leur attention[7].

L'égalité, l'indépendance étaient la base de la constitution intérieure des premiers chrétiens; des prophètes pris parmi eux, sans distinction, dictaient des lois que l'Esprit-Saint leur inspirait.

Les chrétiens étaient toujours en présence de leur Dieu. « Une ame droite, une conscience pure, une foi sincère, voilà, dit Minutius Félix, les seules offrandes que notre Dieu exige de nous: vivre dans l'innocence, c'est le prier; pratiquer la justice,

c'est lui faire des libations ; s'abstenir de la fraude, c'est se le rendre propice ; sauver un homme dans le danger, c'est lui immoler la plus belle des victimes. Ainsi, parmi nous, celui-là est le plus religieux qui est le meilleur et le plus juste. »

Et, en effet, pendant que les prisons regorgeaient de païens, le seul crime de religion y amenait les premiers disciples des apôtres[8].

La journée d'un païen du IIme siècle s'écoulait dans les affaires, les plaisirs de tout genre, le luxe et les orgies des festins ; celle des chrétiens de la même époque était une suite continuelle de prières, de lectures et de travail. Exempts des affaires publiques, ils évitaient tous les états qui pouvaient leur faire contracter des habitudes profanes ou les distraire de leurs devoirs de religion. « Non-seulement, dit Fleury, les chrétiens n'excitaient pas de révoltes, n'avaient de part à aucune conspiration, mais ils acceptaient très peu de places, et à peine pouvaient-ils se résoudre à ouvrir la bouche pour se défendre des calomnies. Ils souffraient et rendaient souvent le bien pour le mal, à l'exemple de leur divin maître. La modestie et la sobriété présidaient à leurs repas ; point de ces lits voluptueux devant des tables somptueusement servies ; les légumes, le fruit et du laitage composaient les repas de ceux d'entre eux qui avaient fait vœu de ne pas se nour-

rir de viande. Le luxe fut aussi banni de leurs demeures et de leurs vêtemens. Pendant les premiers siècles, l'église persécutée employait les dons des fidèles et toutes ses ressources à la charité, au soin des malades, à l'hospitalité, à l'éducation[9]. « Les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent les nôtres, disait Julien, leur ennemi ; ces nouveau-venus nous enlèvent notre vertu ; il couvrent d'opprobre notre négligence et notre inhumanité. » L'église, en effet, prenait soin de tous les pauvres ; mais on ne comptait pas pour tels ceux qui pouvaient travailler, puisqu'ils étaient en état d'assister les autres ; car on croyait qu'un bon chrétien devait travailler pour aider ceux de ses frères qui ne le pouvaient pas. Chaque église avait un fonds pour la subsistance, l'hospitalité, le soin des malades, les sépultures et l'éducation des orphelins enfans des chrétiens et surtout des martyrs, puis des enfans païens exposés et qu'ils pouvaient instruire à la véritable religion[10]...

Malheureusement il n'en fut pas toujours ainsi : la munificence des empereurs porta un coup mortel à ces admirables vertus. Constantin avait assuré l'existence de l'église, il voulut l'enrichir après l'avoir sauvée ; et, dans l'excès de son zèle, il répandit l'or à pleines mains. Il donna à une seule basilique des ornemens pour une valeur de plus

million, et outre cela quatre-vingt mille francs de rentes en terres. Il en fit presque autant pour sept autres églises de Rome qui se couvrirent de mosaïques, de marbre et d'or[11]. Les provinces ne tardèrent pas à suivre un si funeste exemple. Devenu riche et puissant, le clergé vit se relâcher ses mœurs si pures, s'évanouir son ardente charité; il commença par orner ses autels de tout le faste du siècle; les desservans vinrent ensuite. Les monastères quittèrent leurs rochers sauvages et s'embellirent à leur tour; la croix d'or succéda partout à la croix de bois...

« Je ne savais pas que nous dussions disputer de luxe et de magnificence avec les consuls et les généraux d'armée », dit avec ironie saint Grégoire, après avoir tonné contre le faste et les intrigues ambitieuses des prélats de son siècle. L'homme se retrouve toujours, et toujours il dénature et corrompt les meilleures choses. « J'ai honte de le dire, écrivait saint Jérôme au ve siècle, mais il y a des hommes qui recherchent le sacerdoce pour avoir le luxe et la liberté; la parure est tout leur soin; leurs cheveux sont bouclés avec le fer, et leurs doigts brillent du feu des diamans. »

Mais nous sortons de notre sujet en anticipant sur les siècles. Ce qu'il nous importe de connaître, c'est l'influence morale du christianisme sur les

temps qui ont suivi son établissement ; ce que j'ai à cœur de prouver, c'est qu'elle fut immense, excellente et durable.

Le christianisme a fait le plus grand bien aux mœurs en consacrant le lien conjugal, et ne reconnaissant pas d'intermédiaire entre le célibat et le mariage, comme chez les Juifs et les païens [12]. Il concentra ainsi l'affection sur un seul objet, qui dès lors en fut plus digne, assura l'état des enfans, resserra et fortifia les liens de famille. Les femmes lui doivent leur rang dans l'état social ; il a fait disparaître l'inégalité des sexes, en leur accordant les mêmes avantages spirituels. « Vous êtes tous enfans de Dieu, a dit saint Paul ; il n'y a plus maintenant de Juif ni de Gentil, ni de libre, ni d'esclave, ni d'homme, ni de femme ; vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. » Le christianisme opposa la puissance morale à la force physique, et c'est ainsi que le faible et l'opprimé trouvèrent en lui un recours. L'église primitive a toujours pris la morale pour base de sa politique ; ses ordonnances sont toutes justes et grandes ; elles ont un fond d'universalité qu'on retrouve partout, et en première ligne dans l'abolition de l'esclavage. Nous voyons, dans un temps encore barbare, un souverain invoquer dans un édit l'autorité de l'Évangile, et solliciter comme chrétien la charité qu'il ne peut ordonner comme

prince [13]. Nous voyons un canon du IIme concile de Tours, tenu en 567, excommunier les seigneurs et les juges qui opprimaient le peuple, et il existe plusieurs bulles qui pressent un affranchissement difficile à obtenir.

L'usage de racheter les prisonniers fut rétabli par le christianisme. « Au milieu des désastres de l'invasion, dit Montesquieu, les entrailles de la charité s'émurent ; plusieurs évêques, voyant les captifs attachés deux à deux, employèrent l'argent des églises pour en racheter ce qu'ils purent. » Ces invasions multipliées et sans cesse renaissantes ont long-temps retardé les effets de la morale du Christ. Nous voyons au XIIe siècle une bulle d'Alexandre III qui réclame l'*affranchissement général des esclaves ;* il y en avait donc encore au XIIe siècle.

Il est vrai de dire qu'ils étaient infiniment mieux traités. Rien ne prouverait mieux le besoin d'une nouvelle religion que la manière horrible dont on traitait les esclaves avant l'ère chrétienne dans les villes les plus policées de l'Europe : « A Lacédémone, dit Montesquieu, ils n'avaient aucune justice contre les insultes ; ils n'étaient pas seulement esclaves d'un citoyen, mais encore du public ; à Rome, on confondait la blessure faite à une bête et celle faite à un esclave. Platon lui-même ôtait aux esclaves la défense naturelle : *Si un esclave tue un*

homme libre, il doit être puni comme un parricide. Ceux qui travaillaient à la terre avaient les fers aux pieds ; l'eau, le sel et le pain étaient leur seule nourriture ; des souterrains leur seul gîte pendant la nuit ; enfin il leur était interdit de se défendre contre les tigres et les lions, de peur de blesser un de ces animaux si utiles aux plaisirs des Romains[14]... Quoi de plus fort, de plus nouveau, de plus admirable que les paroles de saint Paul prononcées sous la tyrannie des empereurs? Quelle législation, quelle morale, quelle politique elles promettaient au monde !... L'invasion des Barbares, l'ambition des grands, les vices des hommes ont pu arrêter les bienfaits de l'Evangile; mais on a reconnu avec le temps, et après les orages, l'excellence de ses institutions. La civilisation s'est appuyée sur la religion chrétienne pour déployer sur l'Europe ses ailes rapides et protectrices. Plus de ces remparts qui seuls pouvaient déterminer le droit des gens sous le règne d'une force sauvage ; ils ne seront désormais pour le monde que des monumens de son ancienne barbarie[15]. Plus de ces horribles sacrifices, de ces orgies brutales que réclamaient des dieux débauchés et altérés de sang; partout la justice, l'amour et la charité; partout le retentissement de ces sublimes paroles de saint Jean : « Celui qui aura des biens de ce monde, et qui, voyant son frère

dans le besoin, lui fermera ses entrailles, celui-là ne peut avoir l'amour du Dieu qui s'est donné soi-même et a été cloué sur la croix pour lui. »

Nous avons vu ce que le christianisme avait donné à l'Europe abrutie et avilie par des Néron et des Caligula; nous avons vu l'Europe régénérée sous sa bienfaisante influence: je vous demanderai maintenant ce que serait devenu cet empire croulant sous ses ruines vermoulues, en proie à des myriades de Barbares, sans lien, sans morale, sans appui contre d'innombrables élémens de dissolution.... ce que serait devenu le monde entier livré à la force matérielle? L'église seule, et déjà forte de ses institutions, a pu contrebalancer ces élémens de dissolution, se défendre contre cette barbarie envahissante, la soumettre, lui donner ses propres élémens de morale et de civilisation, l'instruire, l'améliorer, en faire une société nouvelle, forte, agissante et progressive.

Quelques considérations sur l'influence de la religion dans la philosophie, les lettres et les beaux-arts, termineront cette séance et ce que j'avais à vous dire encore sur le christianisme. Ici surtout je dois vous demander toute votre indulgence et la permission de citer souvent, pour ne pas me montrer trop au-dessous d'un sujet aussi vaste, aussi imposant.

« La philosophie, dit un grand écrivain [16], était parvenue, par de longues méditations, à établir sur la théologie naturelle et sur la règle des devoirs de vraies et sages doctrines. Mais ces doctrines, développées, perfectionnées avec lenteur, mêlées à des erreurs plus ou moins graves, livrées aux discussions, partageant les esprits les plus distingués, ne pouvaient être le patrimoine que d'un petit nombre de penseurs exercés, et ne descendaient point jusqu'à la multitude. » C'était précisément cette multitude sur laquelle pèsent les privations, le travail, la souffrance, que le christianisme réhabilitait, qu'il élevait à toute la grandeur de ses leçons, à tout le bonheur de ses jouissances; il abaissait les puissans, il exaltait les humbles, et de tous les hommes, quelles que fussent leur condition, leur patrie, il ne formait plus qu'une famille.

Freret, l'un des plus savans philosophes du XVIIIe siècle, emploie toute son érudition à prouver que le dogme de l'unité d'un Dieu était connu des excellens philosophes de l'antiquité. Soit; mais l'était-il chez le peuple? c'est ce qu'il fallait établir. A quoi servent ces dogmes admirables de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'ame? A quoi servent les meilleurs principes de morale, s'ils restent renfermés dans l'enceinte du lycée ou du portique? Il fallait plus que du raisonnement pour éloigner les

hommes de l'idolâtrie. « Qu'ont gagné les philosophes, s'écrie Bossuet, avec leurs discours pompeux et leur style sublime, leurs raisonnemens si artificieusement arrangés? Platon a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étaient adorées? Au contraire, lui et ses disciples et tous les sages du siècle ont sacrifié au mensonge. » Les hommes n'étaient pas encore à la hauteur d'une révolution si grande; la science et la corruption du monde ne l'exigeaient pas encore.

Cette science, cette corruption étaient arrivées au temps des empereurs; une révolution ne pouvait tarder à se faire, car il y a toujours révolution là où l'harmonie manque entre les idées et les choses.

Cet idéal de la religion que le christianisme nous offre dans ses maximes, l'histoire nous le montre réalisé dans le tableau de l'église primitive. Concentré d'abord dans le petit nombre de ceux qu'il avait conquis par l'ascendant d'une conviction sincère et profonde, qu'il avait rendus supérieurs aux dangers, aux tourmens, à la mort elle-même, il n'avait que des disciples pénétrés de son véritable esprit; il se produisait en eux vivant et agissant. Quelle société que celle de ces premiers chrétiens, tels que nous les peignent les Actes des Apôtres et les écrits des Pères des premiers siècles! Mettant

« La philosophie, dit un grand écrivain[16], était parvenue, par de longues méditations, à établir sur la théologie naturelle et sur la règle des devoirs de vraies et sages doctrines. Mais ces doctrines, développées, perfectionnées avec lenteur, mêlées à des erreurs plus ou moins graves, livrées aux discussions, partageant les esprits les plus distingués, ne pouvaient être le patrimoine que d'un petit nombre de penseurs exercés, et ne descendaient point jusqu'à la multitude. » C'était précisément cette multitude sur laquelle pèsent les privations, le travail, la souffrance, que le christianisme réhabilitait, qu'il élevait à toute la grandeur de ses leçons, à tout le bonheur de ses jouissances; il abaissait les puissans, il exaltait les humbles, et de tous les hommes, quelles que fussent leur condition, leur patrie, il ne formait plus qu'une famille.

Freret, l'un des plus savans philosophes du XVIIIe siècle, emploie toute son érudition à prouver que le dogme de l'unité d'un Dieu était connu des excellens philosophes de l'antiquité. Soit; mais l'était-il chez le peuple? c'est ce qu'il fallait établir. A quoi servent ces dogmes admirables de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'ame? A quoi servent les meilleurs principes de morale, s'ils restent renfermés dans l'enceinte du lycée ou du portique? Il fallait plus que du raisonnement pour éloigner les

hommes de l'idolâtrie. « Qu'ont gagné les philosophes, s'écrie Bossuet, avec leurs discours pompeux et leur style sublime, leurs raisonnemens si artificieusement arrangés? Platon a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étaient adorées? Au contraire, lui et ses disciples et tous les sages du siècle ont sacrifié au mensonge. » Les hommes n'étaient pas encore à la hauteur d'une révolution si grande; la science et la corruption du monde ne l'exigeaient pas encore.

Cette science, cette corruption étaient arrivées au temps des empereurs; une révolution ne pouvait tarder à se faire, car il y a toujours révolution là où l'harmonie manque entre les idées et les choses.

Cet idéal de la religion que le christianisme nous offre dans ses maximes, l'histoire nous le montre réalisé dans le tableau de l'église primitive. Concentré d'abord dans le petit nombre de ceux qu'il avait conquis par l'ascendant d'une conviction sincère et profonde, qu'il avait rendus supérieurs aux dangers, aux tourmens, à la mort elle-même, il n'avait que des disciples pénétrés de son véritable esprit; il se produisait en eux vivant et agissant. Quelle société que celle de ces premiers chrétiens, tels que nous les peignent les Actes des Apôtres et les écrits des Pères des premiers siècles! Mettant

tout en commun, n'ayant qu'un cœur et qu'une ame, pleins de zèle pour la pratique du bien, de patience dans les épreuves; modèles de bonté, de douceur, de désintéressement, de courage; déployant, surpassant, même au sein des conditions les plus obscures, les hautes vertus que nous admirons éparses chez les plus grands hommes!

On ne sera pas faché de voir ici ce que pensent sur l'établissement et l'influence du christianisme deux hommes que de profondes études et une vie entièrement consacrée aux sciences et à la philosophie ont mis, autant que possible, à l'abri des préventions et des préjugés : Lacépède et M. Degérando. « Ceux même, dit le premier, à qui la lumière de la foi ne révèlerait pas la nature divine de Jésus, verraient en lui l'admirable auteur du plus grand et du plus heureux changement que puissent raconter les annales du monde. L'esprit de l'Évangile a pénétré jusqu'au plus profond des cœurs; il y a gravé les principes d'une morale aussi douce que sublime. En rendant à la nature humaine toute sa dignité, quels progrès n'a-t-il pas imprimés à la civilisation? Nous observerons plus d'une fois dans cette histoire les mémorables effets de cette puissance invincible contre laquelle tous les efforts des passions humaines ont été et seront toujours vains; et le tableau de cette guerre se liera avec ceux des

combats de la civilisation contre la barbarie, pour compléter le récit des progrès des lumières et de la dispersion des ténèbres.

« Ce fut sous Claude que se tint à Jérusalem la première assemblée des disciples de Jésus, et que l'on donna la première forme à cette église destinée à répandre dans toutes les parties du monde les principes de la bonté, de la justice, du désintéressement, de la charité fraternelle, de l'oubli des offenses, de la bienveillance, étendue même jusque'à ses ennemis, et de cette égalité touchante qui ne laisse voir sur la terre que des fils d'un Dieu unique, le père commun de tous les humains [27]. »

« L'établissement du christianisme, dit le second, est le plus beau spectacle qu'offrent les annales de la civilisation, et l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité. La notion de la Divinité, dégagée enfin de tous les voiles dont les superstitions l'avaient environnée, apparaissait aux hommes dans toute sa sublimité, toute sa pureté, toute sa grandeur; réunissait en elle la perfection de la sagesse, l'immensité de la puissance, le trésor inépuisable de la bonté, les attributs de la cause qui crée, ordonne, et le caractère touchant d'une Providence qui veille sur l'homme avec une constante sollicitude. L'Évangile expliquait à l'homme le profond mystère de sa propre destinée, lui dé-

couvrait son auguste origine, la noble perspective de son avenir, le but de son existence passagère sur la terre. L'Évangile donnait à la morale le code le plus complet et en même temps le plus admirable, consacrait tous les liens sociaux, épurait toutes les affections, conférait un prix à toutes les actions, créait à l'infortune une dignité nouvelle, consolait toutes les douleurs, récompensait tous les sacrifices, immolait toutes les passions, inspirait tous les genres d'héroïsme, recommandait et rendait facile l'oubli le plus absolu de soi-même. Il unissait entre eux ces trois ordres de dogmes et de préceptes par la plus étroite et la plus belle harmonie, représentait la Divinité aux yeux de sa créature à son auteur par le culte en esprit et en vérité, faisait découler la morale du sentiment religieux, lui imprimait la sanction de la volonté divine et de l'immortalité, animait le cœur de l'homme, la société humaine d'une vie toute nouvelle, celle de la céleste charité; identifiait l'amour de Dieu avec l'amour de nos semblables. L'humanité, affligée sous le poids de tant de misères, livrée à tant d'erreurs et d'incertitude, voyait enfin luire dans l'Évangile cette lumière divine qui dissipe tous les nuages; trouvait dans l'Évangile la source de la paix, de l'espérance, et saluait de ses transports cette religion qui, la première, satisfaisait à tous

ses besoins, remplissait tous ses vœux, et qui se justifiait en quelque sorte par ses propres bienfaits. A tant de bienfaits s'en joignait un encore qui formait l'un des caractères essentiels et distinctifs du christianisme : c'est que, loin d'être exclusif, loin de se concentrer dans un petit nombre d'êtres privilégiés, il tendait de sa nature à se répandre, à se communiquer; il était de sa nature le culte universel, le trésor commun; il cherchait surtout les faibles, les pauvres, les malheureux, pour les embrasser dans son adoption [18]. »

Je n'ajouterai qu'un mot à de si nobles paroles : les esprits, tels que les avaient faits les siècles et les événemens, avaient besoin à la fois de philosophie et de religion; leur alliance les fit marcher toutes deux d'un pas plus rapide; elles s'éclairèrent mutuellement sur leurs véritables intérêts, et le bonheur des hommes s'en accrut. « Si l'athéisme blesse l'esprit humain, si la superstition le fatigue et le dégoûte, la philosophie religieuse seule le satisfait et le repose [19]. »

La morale, le droit des gens, la philosophie ne gagnèrent pas seuls à cette immense révolution : l'éloquence et les lettres, s'emparant des plus profondes affections de l'ame, et s'élevant au-dessus

des intérêts terrestres et passagers, étalèrent des richesses inconnues jusqu'alors.

« Il y a dans la religion, a dit un de nos collègues, quelque chose de grand et de pénétrant qui met en jeu toutes les facultés de l'ame, qui l'élève, qui l'anime, qui l'attendrit, qui la prépare pour les chefs-d'œuvre. L'éloquence d'un beau talent peut ennoblir un mince sujet; mais elle ne sera jamais plus grande et plus irrésistible que lorsqu'elle puisera sa force dans un sujet pour lequel il existe une corde sensible pour tous les cœurs, et la religion chrétienne remplit éminemment cette condition [20]. »

Les Grégoire, les Basile, les Chrysostome firent revivre avec plus de jeunesse et de force la langue harmonieuse de Platon. Elle renaissait avec des idées originales qui lui prêtaient un charme nouveau. Je ne citerai que le début de l'un de ces discours de saint Basile qui remplissaient d'admiration et d'étonnement les habitans de Césarée : « Si quelquefois dans la sérénité de la nuit, portant des yeux attentifs sur l'inexprimable beauté des astres, vous avez pensé au Créateur de toutes choses; si vous vous êtes demandé quel est celui qui a semé le ciel de telles fleurs; si quelquefois dans le jour vous avez étudié les merveilles de la lumière, et si vous vous êtes élevé, par les choses visibles, à l'être

invisible; alors vous êtes un auditeur bien préparé, et vous pouvez prendre place dans ce magnifique amphithéâtre; venez : de même que, prenant par la main ceux qui ne connaissent pas une ville, on la leur fait parcourir, ainsi je vais vous conduire comme des étrangers à travers les merveilles de cette grande cité de l'univers. »

« Partout, ajoute l'éloquent écrivain auquel j'emprunte cette traduction, partout les vérités morales viennent se mêler aux descriptions que trace l'orateur; et quand il a parcouru le spectacle du monde matériel et de la nature vivante, il revient à ses auditeurs par des allocutions d'un charme inexprimable. »

La civilisation plus retardée de l'occident de l'Europe offrait moins de ressources à l'éloquence et aux lettres que ne pouvait plus soutenir la capitale veuve de ses empereurs. Les hommes qui ont honoré l'église latine sont en partie sortis de l'Afrique. Tertullien, Paulin, l'ardent Jérôme, le vertueux Ambroise, et cet Augustin dont le génie sut mêler aux disputes théologiques, à la scolastique, à une science étonnante pour son siècle, tout ce que la sensibilité a de plus doux et l'imagination de plus riant; voilà les hommes que l'Occident peut opposer aux Pères de l'église grecque, qui conserve cependant une supériorité immense sur sa rivale[21].

Vous le voyez : au milieu de la décadence générale et dans l'abaissement honteux de l'empire, des évêques, des anachorètes s'élèvent seuls au-dessus de leur siècle, et font entendre à des nations abruties par les vices, à des peuplades ignorantes et féroces, les divins accens d'un génie créateur. Nés entre deux tombeaux, ils furent comme le chant du cygne dans les écoles de Rome et d'Athènes; mais tout ne périt pas avec eux : leurs pensées, leurs livres existaient. Ils échappèrent à la torche des Goths et des Vandales; les siècles modernes y ont puisé une éloquence aussi sublime, mais plus douce, plus persuasive, et dépouillée de cette énergie presque sauvage que ne comportait pas une civilisation plus avancée et un auditoire de rois.

La poésie s'éteignit aussi; mais privée de modèles à son réveil tardif, elle reçut de la religion seule sa supériorité sur celle des anciens : l'humilité et la douceur des vertus chrétiennes, leur combat contre les passions, et l'amour, l'amitié, tous ces sentimens les plus chers divinisés par l'espoir d'une autre vie, lui donnent un charme infini : la morale, séparée de la religion, ne pouvait qu'être faible, souvent fausse en poésie; fortifiée par le christianisme, elle acquiert une grande autorité et pénètre profondément dans nos cœurs préparés à la recevoir. Le ciel païen chargé de divinités impuissantes

ou méprisables, ce ciel qui semble réfléchir tous les vices de l'humanité, peut-il balancer le spiritualisme moderne qui exalte toutes les idées généreuses et flétrit l'égoïsme? Ces forêts peuplées de dieux ridicules, sans cesse augmentés par l'imagination des poètes, parlaient-elles au cœur comme nos vastes solitudes où la puissance et les bienfaits du Créateur se présentent seuls à la pensée? Tous les brillans mensonges de l'antiquité peuvent-ils entrer en parallèle avec cette poésie de l'ame qui prend sa source et qui se perd dans l'immensité de la bonté divine? Nous ne le croyons pas.

La poésie, d'ailleurs, n'était pas le beau côté des Pères de l'église. Un modèle, peut-être unique en ce genre, existait dans les archives du moyen-âge, et c'est le goût si pur, si éclairé de M. Villemain qui a su l'y découvrir; nous nous servirons ici de son élégante traduction : « Rien ne t'arrachera de mon souvenir, écrit Paulin à son ami; pendant toute la durée de cet âge accordée aux mortels, tant que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond de mon cœur. Partout présent pour moi, je te verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'ame, et, lorsque délivré de cette prison du corps je m'envolerai de la terre, dans quelque astre du ciel que me place le Père commun, là je te porterai en es-

prit; et le dernier moment qui m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour toi; car cette ame qui, survivant à nos organes détruits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien qu'elle conserve ses affections, comme elle garde son existence. Pleine de vie et de mémoire, elle ne peut oublier, non plus que mourir [22]. »

Si l'influence du christianisme sur les beaux-arts fut moins grande, elle est cependant bien remarquable. Les temples gothiques remplacèrent les temples grecs et romains. Moins parfaits de style, ils remplirent mieux leur but : le dieu des chrétiens n'eût pu trouver place sous ces voûtes élégantes, mais basses, de l'architecture grecque. Les ogives gothiques pénètrent l'ame d'un sentiment religieux, et la portent au recueillement. Les mystères de la nouvelle religion avaient besoin de ces formes hardies, imposantes, originales.

La peinture aussi changea d'aspect; l'histoire des patriarches, les sujets de la Bible et ceux plus doux, plus suaves du Nouveau-Testament, remplacèrent les éternelles bacchanales, les divinités et les héros d'Homère. Cependant, jusqu'au réveil des arts en Italie, la peinture fut presque anéantie, et la sculpture s'éteignit avec le paganisme; si les anges, la Vierge et les miracles de Jésus-Christ conve-

naient mieux à la première, la religion des dieux et des héros était plus favorable à la seconde.

Les sciences physiques ne gagnèrent-elles pas aussi à cette régénération? Dès que l'homme fut convaincu qu'une intelligence unique présidait à l'ordre si admirable de l'univers, la direction de ses études fut plus suivie, il chercha en tout une cause; et des résultats aussi nombreux qu'utiles à la science découlèrent de cette recherche. L'esprit humain ne s'arrêta qu'à ce premier principe que notre faible intelligence ne peut connaître ni concevoir.

Résumons-nous : le christianisme, sorti de la Judée sans richesses, sans autorité, sans forces, sans science, s'est établi par la seule vertu et la patience dans les tourmens [23]... Calomnié par les Juifs, les prêtres païens et une populace crédule; persécuté par des princes tout-puissans qui ont tour à tour employé contre lui les séductions et les tortures; divisé enfin par les hérésies et la folie de ses partisans, il s'est élevé triomphant au milieu des plus terribles obstacles; tant le monde vieilli avait besoin d'une régénération!

Ce que n'avaient pu faire Lycurgue et Solon, Socrate son divin disciple, Antonin et Marc-Aurèle,

le christianisme le fit [24]. Il eut à combattre l'éducation, et des coutumes, des préjugés enracinés : mais aidé par une civilisation plus avancée, des jouissances usées, des besoins nouveaux, des lumières plus grandes, il changea la face du globe en améliorant le sort des hommes : les mœurs, les lois, la philosophie, les lettres, les arts, les sciences obéirent à l'impulsion de la religion nouvelle. La civilisation avait amené le christianisme, le christianisme établi fit faire des pas immenses à la civilisation ; il répandit ses bienfaits sur l'Europe éclairée, sur les Barbares du Nord et jusque dans les déserts de l'Afrique et du Nouveau-Monde [25].

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

DISCOURS D'OUVERTURE.

(1) Vico. *Scienza nuova.*

(2) Pascal. *Pensées.*

(3) Massius. *Principes de littérature.*

(4) Patrizzi. *Della storia : Dialoghi.*

(5) L'Histoire, jeune et brillante, étalait aux yeux de la Grèce la peinture de la naissance de la société et des mœurs primitives des hommes. On avait alors l'avantage d'écrire les annales de la Fable en écrivant celle de la vérité. On n'était obligé qu'à peindre, et non pas à réfléchir. Les vices et les vertus des nations n'en étaient qu'à leur âge poétique. (Chateaubriand, *Génie du Christianisme.*)

(6) Hérodote nous parlera d'animaux sauvages et inconnus ; d'arbres miraculeux ; d'oiseaux fabuleux ; de nations cannibales ; de géans et de nains ; de divinités barbares ; de dynasties anciennes, dont les monumens surpassent en grandeur tous les monumens modernes ; de cités plus grandes que des provinces ; de lacs aussi vastes que des océans ; de remparts qui touchent le ciel et de pyramides sur lesquelles une main savante a gravé les secrets du monde naissant. Il nous dira quels rites mystérieux les mages célébraient, au lever de l'aurore, sur la cime de leurs montagnes ; comment les vieilles prédictions se sont accomplies ; comment la justice du ciel, long-temps assoupie, s'est réveillée la foudre à la main ; quels avertissemens terribles les vivans ont reçus des morts ; et par quelle haute et sublime prédestination les fils des races héroïques, échappant au glaive des bourreaux, ont retrouvé leur famille et rempli leurs nobles destinées.

Ces matériaux romanesques remplissent les pages d'Hérodote.

(7) Cousin. *Fragmens philosophiques.*

(8) Le résumé de la *science nouvelle* se trouve dans ces quelques mots que j'emprunte à M. Michelet :

« Dans cette variété infinie d'actions et de pensées, de mœurs et de langues que nous présente l'histoire de l'homme, nous retrouvons souvent les mêmes traits, les mêmes caractères. Les nations les plus éloignées par les temps et par les lieux suivent dans leurs révolutions politiques, dans celles du langage, une marche singulièrement analogue. Dégager les phénomènes réguliers des accidentels, et déterminer les lois générales qui régissent les premiers ; tracer l'histoire universelle, éternelle, qui se produit dans le temps sous la forme des histoires particulières ; décrire le cercle idéal dans lequel tourne le monde réel, voilà l'objet de la nouvelle science ; tout à la fois philosophie et l'histoire de l'humanité. Elle tire son unité de la religion, principe conducteur et conservateur de la société. »

Le premier numéro de la *Revue française*, qui parut en janvier 1828, contient un article dans lequel les principes historiques de Vico sont adoptés avec quelques modifications. Je me fais un plaisir d'autant plus vif de reproduire ici ces lignes, que je les crois d'un homme qui, lui aussi, a fait avancer la science, de M. Guizot.

« L'homme visible est fait de matière : une force invisible, inconnue, indépendante de lui, imprime à la matière dont il est fait des mouvemens et des lois dont l'action produit et maintient l'organisation et la vie ; le cœur bat, les poumons s'enflent, le sang circule ; toutes les fonctions, tous les phénomènes vitaux s'accomplissent sans que l'homme y concoure, sans qu'il exerce sur leur marche aucun pouvoir, sans qu'il en ait seulement la conscience. Au sein de cette organisation, dans le cours de cette vie, l'homme pense, veut, agit, se sent, se connaît, se détermine, et produit à son tour des faits dont il est le premier et volontaire auteur. Une matière élémentaire, une organisation préétablie, une intelligence libre, tel est l'homme dans sa condition actuelle ; à l'un ou à l'autre de ces principes se rapporte tout ce qui se passe en lui ou en provient.

« Tel l'homme, tel le genre humain ; la vie de l'individu a pour fidèle image la destinée de l'humanité. Des faits se produisent, extérieurs, visibles, élémens matériels de l'histoire. Ces faits se lient, s'enchaînent, se modifient réciproquement par des rapports et selon des lois que ne leur impose point la volonté de l'homme, qu'entrevoit à peine, et très incomplètement, son intelligence. Qu'il s'agisse d'événemens naturels, que personne n'a prémédités ni voulus, ou d'événemens émanés à leur source d'une intention individuelle, les uns et les autres, en prenant place dans ce vaste réseau, dans cette immense série de causes et d'effets qu'on appelle l'histoire, tombent sous l'empire de règles que l'homme n'a point instituées

et ne peut changer, amènent des effets qui n'étaient point entrés dans sa prévoyance, ni dans son dessein. C'est aussi une organisation préétablie à laquelle se rattachent tous les phénomènes visibles, et qui en gouverne le développement. En même temps l'homme est intelligent et libre ; sa volonté, instrument de sa pensée, donne en lui naissance à des faits d'un autre ordre, faits individuels et moraux qui, à ce titre seul, appartiennent à l'histoire, et passent ensuite au dehors, pour devenir ou enfanter des événemens. En sorte qu'ici, comme dans l'individu, trois élémens distinctifs se rencontrent : les faits proprement dits, extérieurs, matériels ; les forces et les lois naturelles, générales, immuables, d'après lesquelles les faits se lient et se modifient ; les actes libres de l'homme lui-même ; la vie morale des individus au sein de la vie sociale du genre humain. L'ensemble de ces trois ordres de faits, c'est l'histoire.

« Selon les temps, l'état de la civilisation, le tour des esprits, les historiens se sont attachés de préférence à l'un ou à l'autre de ses élémens. »

Bossuet avait précédé Vico dans cette recherche des lois selon lesquelles s'est développée l'humanité ; mais les écritures avaient faussé sa pensée en la spécialisant. Il n'a donc eu que la gloire de poser cette question, que Vico, Herder, Montesquieu, Voltaire, Condorcet ont tour à tour éclaircie, et dont Eggel, Schelling, Guizot, Jouffroy et d'autres philosophes se sont emparés de nos jours avec une science plus avancée, plus profonde, plus consciencieuse surtout. On pourrait joindre à ces noms célèbres d'autres noms illustres aussi, mais qui se sont moins occupés de cette question, ou lui ont fait faire des pas moins grands : c'est en Italie Machiavel, en Angleterre Bacon, Price, Priestley, Fergusson, en Allemagne Kant et Lessing, dans notre France enfin, Turgot, Saint-Simon, Mᵉ de Staël, Cousin, Dunoyer, et tout récemment encore M. Buchez, dont on annonce un ouvrage sous ce titre : *Introduction à la science de l'Histoire, ou science du développement de l'humanité.*

(9) Maurin.

(10) Voyez *Idées sur l'histoire de l'humanité,* 4 vol. in-8° (1779), *Lettres sur les progrès de l'humanité,* 1 vol. in-8°. (1793-1797.)

(11) Voyez Condorcet, *Esquisses des progrès de l'esprit humain*, 1 vol. in-8° (1794).

(12) Schelling n'a pas écrit l'histoire ; il ne s'est pas emparé de l'idée de Herder et de Condorcet ; mais il a, lui aussi, cru à la perfectibilité de l'espèce humaine, et cette idée tient une place importante dans son système d'idéalisme transcendantal ; il y a même ajouté une idée propre à jeter de la lumière sur cette grande question, celle de la *notion du droit*, comme but final des progrès de l'humanité. La notion d'histoire, dit-il, contient celle de progressivité indéfinie. Cela

ne suffit pas, néanmoins, pour conclure immédiatement la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Ceux qui nient cette perfectibilité nient de même, en effet, que l'homme soit plus apte que l'animal à posséder une histoire : ils supposent l'homme emprisonné dans un cercle d'actes toujours le même, dans lequel il serait condamné à se mouvoir aussi éternellement qu'Ixion sur sa roue ; ils admettent que l'homme, jouet d'oscillations perpétuelles, tout en paraissant s'éloigner du point de départ, ne puisse pourtant éviter jamais d'y revenir l'instant d'après. D'un autre côté, ceux qui admettent le progrès ne laissent pas que de se trouver fort embarrassés sur la manière de le constater : les uns veulent le mesurer par le perfectionnement moral de l'homme, les autres par le perfectionnement des arts ou des sciences. Or, cette dernière sorte de perfectionnement ne paraît souvent qu'un progrès rétrograde ; mais il est une autre mesure qu'il semble plus rationnel d'employer. L'objet de l'histoire étant la réalisation successive de la notion du droit qui conduit à la *liberté*, n'est-il pas naturel de mesurer les progrès historiques de l'humanité par le chemin qu'elle aura fait vers ce but final ? Quelque éloignés que nous soyons de ce but, l'expérience nous enseigne, en effet, que nous y marchons. La théorie l'établit *à priori*. Ce but est enfin un des articles de foi de l'humanité.

Un autre écrivain très remarquable par la lucidité et la force logique de ses idées, M. Jouffroy, a donné de l'histoire une définition analogue à celles de tous les historiens philosophes que nous avons cités : j'en reproduirai les principaux passages ; ils me paraissent concluans en faveur de cette opinion : « Il n'y a dans ce monde que deux choses, l'immuable et le changeant ; l'immuable est l'objet de la science, le changeant celui de l'histoire ; *or*, tout ce qui ne dérive point de la liberté humaine est immuable jusque dans le changement même ; car s'il change, c'est par des lois immuables ; cela seul peut n'être pas immuable qui dépend de l'homme ; car tandis qu'on est sûr, *à priori*, que les forces naturelles sont soumises dans leur action à des lois constantes, on ne l'est pas encore que l'intelligence, qui est la loi de la force humaine, ait un développement régulier. Et c'est pourquoi, tandis que tous les jours les changemens naturels passent du domaine de l'histoire dans celui de la science, les changemens, qui sont l'œuvre de l'homme, se refusent à la science, et semblent devoir rester, sinon à jamais, du moins long-temps encore, flottans et désunis dans le réservoir de l'histoire.

« Si donc l'histoire a un objet propre qui ne doive pas lui échapper, c'est-à-dire s'il y a quelque chose de vraiment changeant en ce monde, ce sont les œuvres de l'homme.

« L'objet de l'histoire, dans la seule acception légitime du mot, est donc le développement de l'intelligence humaine, manifesté par les changemens exté-

rieurs qui ont été, aux différentes époques, les effets de ce développement.

« Le point où ces changemens sont arrivés à une certaine époque et dans un certain pays, constitue la condition humaine à cette époque et dans ce pays. L'histoire de ces changemens est donc l'histoire du développement de la condition humaine, comme elle est celle du développement de l'intelligence humaine.

« Développement de l'intelligence humaine, changemens successifs dans ses idées, effets successifs de ces changemens ou développement de la condition humaine : voilà l'ordre logique.

« L'histoire embrasse tous ces changemens dans sa compréhension ; mais elle ne procède pas de la cause à l'effet ; elle suit un ordre inverse par nécessité. Les idées lui sont invisibles, les effets seuls tombent sous sa prise ; ces effets sont des faits qu'elle recueille, faits de toute nature et de toute espèce, d'où elle induit les idées, concluant du signe à la chose signifiée, ou de l'effet à la cause : voilà l'ordre historique.

« Il n'y a donc que trois questions historiques, ou, en d'autres termes, le changeant n'offre que trois seuls problèmes à résoudre : 1° quelle a été la condition humaine ou la forme visible de l'humanité depuis l'origine jusqu'à nos jours ; 2° quelle a été l'intelligence humaine ou le développement des idées de l'humanité depuis l'origine jusqu'à nos jours ; 3° correspondance de ces deux développemens, ou comment du développement des idées est né le développement de la forme humaine depuis l'origine jusqu'à nos jours : voilà le champ de l'histoire.

« La plupart des historiens se bornent aux faits, et souvent ils ne s'occupent que de la moindre partie de ces faits, laissant de côté la plus expressive. Ainsi ont écrit ceux qui, oubliant les institutions politiques et religieuses, les arts, la vie privée et l'industrie des peuples, se sont bornés à raconter la vie des rois, les batailles et les traités, l'accroissement et la décadence des empires, espèce de faits qui ne sont que les conséquences des premiers, comme ceux-ci ne sont à leur tour que les conséquences et les signes du mouvement des idées.

« Les écrivains qui ont introduit l'histoire des mœurs et des institutions dans l'histoire, ont fait une révolution. Ils ont passé pour avoir pénétré jusqu'à la racine du genre. On les a appelés historiens philosophes, et cependant ils n'avaient atteint que des causes secondes. La cause de ces causes est dans le développement de l'intelligence ou la succession des idées. Il faut transporter jusque là la philosophie de l'histoire, et la gloire de notre siècle est de le comprendre.

« Et le jour où l'on aura reconnu que l'intelligence humaine est soumise dans son développement à des lois constantes, la succession des idées ne sera plus elle-même qu'une cause seconde, et la philosophie de l'histoire, changeant encore une fois d'objet, ne s'appliquera légitimement qu'à l'explication de la succession des idées.

pour les lois nécessaires du développement intellectuel. Alors, si ce jour arrive, l'histoire périra tout entière : elle n'aura plus d'objet ; la science lui aura succédé dans le domaine des modifications de l'humanité, comme elle lui a déjà succédé dans le domaine des modifications naturelles. »

(13) Pour être court, il faut être caractéristique ; si vous dites peu de paroles, ces paroles doivent avoir quelque chose qui frappe et laisse un long souvenir. Vous supprimez beaucoup de circonstances, réservez-en donc quelques-unes de tellement vives, de tellement singulières, que la pensée ne puisse s'en délivrer jamais. (Villemain.)

(14) M. Thierry, dans ses lettres sur l'*Histoire de France*, ouvrage empreint de la plus judicieuse originalité, présente le résumé des diverses manières d'écrire l'histoire, adoptée en France du XVe au XVIIIe siècle.

« Depuis la naissance de l'histoire nationale moderne, c'est-à-dire depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours, trois écoles historiques ont fleuri successivement : l'école populaire du moyen-âge, l'école classique ou italienne, et l'école philosophique, dont les chefs jouissent aujourd'hui d'une réputation européenne. De même qu'il y a deux cents ans l'on désirait pour la France des Guicciardin et des Davila, on lui souhaite en ce moment des Robertson et des Hume. Est-il donc vrai que les livres de ces auteurs présentent le type réel et définitif de l'histoire? Est-il vrai que le modèle où ils l'ont réduite soit aussi complètement satisfaisant pour nous que l'était pour les anciens, par exemple, le plan des historiens de l'antiquité? Je ne le pense pas ; je crois, au contraire, que cette forme philosophique a les mêmes défauts pour l'histoire que la forme toute littéraire de l'avant-dernier siècle. Je crois que l'histoire ne doit pas plus se servir de dissertations hors-d'œuvre pour peindre les différentes époques, que de portraits hors-d'œuvre pour représenter fidèlement les différens personnages. Les hommes et même les siècles passés doivent entrer, pour ainsi dire, en scène dans le récit ; ils doivent s'y montrer en quelque sorte tout vivans, et il ne faut pas que le lecteur ait besoin de tourner cent pages pour apprendre après coup quel était leur véritable caractère. C'est une fausse méthode que celle qui tend à isoler les faits de ce qui constitue leur couleur et leur physionomie individuelle, et il n'est pas possible qu'un historien puisse d'abord bien raconter sans peindre, et ensuite bien peindre sans raconter. Ceux qui ont adopté cette manière d'écrire ont presque toujours négligé le récit. Le commentaire arrive et n'éclaircit rien, parce que le lecteur ne le rattache pas à la narration dont l'écrivain l'a séparé. Dans cet état, la composition manque entièrement d'unité ; c'est la réunion incohérente de deux ouvrages, l'un d'histoire, l'autre de philosophie. »

Ces réflexions, fort justes pour une courte période historique, ne peuvent s'ap-

pliquer à l'histoire de dix-huit siècles, et surtout à un résumé. Il est tout-à-fait impossible de faire ressortir du récit le caractère et les mœurs des peuples, quand on embrasse l'histoire de plusieurs nations, et qu'on n'a que cent pages à consacrer à chaque siècle.

(15) C'est une erreur assez commune de négliger le caractère général des différentes époques, et de raisonner sur quelque coïncidence partielle du présent avec le passé, tandis qu'une comparaison plus générale de tous les faits qui doivent entrer dans la balance détruirait entièrement le parallèle. (HALLAM.)

L'esprit humain ne pouvant se faire aucune idée des choses lointaines et inconnues, il les juge sur les choses connues et présentes. C'est là la source inépuisable des erreurs où sont tombés tous les savans, toutes les nations, au sujet des commencemens de l'humanité. Les dernières s'étant mises à observer, les premiers à raisonner sur ce sujet dans les siècles d'une brillante civilisation, ils n'ont pas manqué de juger, d'après leur temps, des premiers âges de l'humanité, qui naturellement ne devaient être que grossièreté, faiblesse, obscurité. (VICO.)

(16) Il est douteux, dit Bentham, que tous les pairs et les lords de Henry VIII sussent lire... Quelles connaissances politiques pouvaient-ils avoir? quelles lois devaient en émaner? Que l'on compare cette chambre avec le parlement actuel et l'état politique de l'Angleterre aux deux époques.

(17) Le pardon des injures, si beau depuis l'Évangile, était autrefois une lâcheté. « Les Germains se vengeaient eux-mêmes des affronts qu'ils recevaient, satisfaisant, s'il le fallait, les parens de celui qu'ils avaient tué ou maltraité, avec quelques deniers. » Le vol, le faux témoignage, tout enfin était effacé avec un peu d'argent!...

(Extrait de la loi salique.)

(18) En écrivant l'histoire d'une courte période, il est facile de se tromper sur les causes et les conséquences de tel ou tel événement, il faut tenir compte de tant d'incidens, il faut tant donner au hasard! Mais il n'en est pas ainsi de l'histoire abrégée de plusieurs siècles : par exemple, on ne peut douter des causes qui ont amené notre révolution, et des suites nécessaires qu'elle a entraînées; mais si, dans cette même révolution, on veut, comme M. Mignet, que tel événement soit la suite naturelle, indispensable de tel autre, on sort de la vérité pour tomber dans l'esprit de système.

(19) Je me proposais, en revoyant ces pages pour les livrer à l'impression, de mieux expliquer ce que j'entendais par *civilisation*. M. Guizot, dans ses admirables leçons, s'est chargé de ce soin : la civilisation, d'après lui, consiste dans le développement de la condition extérieure et générale, et dans celui de la nature intérieure et personnelle de l'homme. *Elle est le perfectionnement de la société et de l'humanité*; l'union de ces deux faits en elle est indispensable à sa perfection.

(20) La croix de Jésus offrit aux hommes un nouveau centre d'activité, le sang coula; mille folies, mille extravagances se croisèrent dans tous les sens; le christianisme à peine éclos fut déshonoré par des fautes sans nombre; mais d'erreurs en erreurs, de sophismes en sophismes, on s'avança vers un but plus noble.

L'invasion du christianisme n'aurait pas suffi pour sauver la civilisation. Le remède, quelle que fût son influence, n'était pas assez violent. Sans doute, le vieux système de morale avait croulé; la vieille métaphysique avait disparu; le centre de la pensée humaine se trouvait déplacé. Un principe vital se glissait au sein de la société morte; le cadavre gigantesque de cet empire asservi se réveillait, étonné de se sentir en proie à tous les mouvemens orageux du génie démocratique. D'un tyran à l'autre, ces troupeaux d'hommes avaient long-temps passé sans jeter un cri de douleur, sans réclamer contre leurs maîtres; maintenant, sous l'influence chrétienne, tout a changé: ils craignent l'hérésie, s'arment pour la foi, souffrent le martyre, font retentir les voûtes des cathédrales des accens d'une éloquence rajeunie; maintenant ces esclaves si paisibles se transforment en rebelles obstinés, en partisans dévoués, et retrempent dans les idées religieuses leur dignité, leur énergie, leur indépendance épuisées et éteintes.

(EDINBURGH REVIEW.)

(21) Cette idée, que j'emprunte à M. Villemain, est de la plus grande vérité; chaque siècle ne présente-t-il pas en effet un aspect différent, une physionomie originale que lui impriment la succession naturelle des faits, d'importantes découvertes ou de grands événemens nés du hasard?

(22) La situation centrale de la France, sa puissance, la longue durée de sa monarchie, la suprématie qu'en deux ou trois reprises elle s'est acquise sur tout l'Occident, ont tellement lié sa destinée à toutes les autres, que les révolutions des peuples européens procèdent presque toujours de celles de la France, et qu'après l'histoire nationale, c'est l'histoire de France que chacun d'eux doit surtout étudier. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne septentrionale, la Savoie, la Belgique, la Hollande et la Suisse, ont fait partie des Francs, ou Mérovingiens, ou Carlovingiens. C'est par leur soumission à cette monarchie que commence pour ces contrées l'histoire de tous les peuples qui les habitent aujourd'hui; celle des îles Britanniques s'est liée à l'histoire de France par la rivalité des Anglais et l'alliance des Écossais. (SISMONDI.)

Si nous parlons si peu des Gaules aux quatre premiers siècles, c'est qu'elles ne furent réellement, pendant cette période, qu'une province romaine, sans esprit national, sans gouvernement propre, sans vie. « L'histoire des Français, dit encore Sismondi, ne commence qu'au V[e] siècle; celle des Gaulois était finie à la naissance du Christ. »

(23) Machiavel, Bodin, Bacon, Hobbes, Grotius, Puffendorf, et quelques autres encore, mais moins célèbres.

(24) La croix de bois a sauvé le monde, dit quelque part un de nos plus illustres et de nos plus religieux écrivains ; la croix d'or a contribué à le perdre.

(25) En Italie, dit M. Pagès, on a chassé le Dieu des juifs ; en Angleterre on a chassé le Dieu des catholiques ; en France on avait chassé le Dieu des protestans, et le Dieu des musulmans est chassé de l'Europe chrétienne. Cependant, juifs, chrétiens, musulmans adorent des dieux qui furent jadis un même Dieu, celui d'Abraham, de Moïse et de Salomon ; cependant, grecs, catholiques, protestans adorent le même Christ, celui qu'ont prédit les mêmes écritures, celui qu'ont annoncé les mêmes évangélistes, celui qui fut prêché par les mêmes apôtres, confessé par les mêmes martyrs.

Ces persécutions toujours folles, souvent atroces, pouvaient se concevoir sous le polythéisme des anciens, lorsque des divinités locales et exclusives protégeaient le peuple dont elles recevaient l'encens. Mais quand l'unité de Dieu est reconnue par l'Europe, quand le monde est régi par un seul Dieu, proscrire une forme quelconque de l'adorer, ce n'est pas seulement un outrage à la raison, c'est une insulte à la Divinité. Ces réformateurs qui ont éveillé tant de haines et de passions, qui ont fait couler tant de sang et de larmes, Luther, Calvin n'eussent peut-être fait que du bien s'ils se fussent contentés de modifier, de réclamer ce que les lumières de leur temps exigeaient ; mais l'homme se contente-t-il du bien? Luther et Calvin étaient surtout ambitieux ; ils aspiraient plus à fonder le *luthérianisme*, *le calvinisme*, qu'à accroître le bonheur du genre humain. Quoi qu'il en soit, leur réforme eut au moins cela de bon, qu'en prêchant la liberté religieuse, elle diminua l'ignorance, la crédulité, la superstition du peuple et l'autorité tyrannique des chefs spirituels. Qu'on ne m'accuse pas d'exagération systématique ; c'est l'histoire à la main que je parle. Entre mille exemples, je ne citerai que les deux suivans : le premier est extrait d'un *dictatus* de Grégoire VII : « Le pape seul peut faire de nouvelles lois ; il peut seul porter les ornemens impériaux ; il est le seul dont tous les princes baisent les pieds ; il est le seul nom dans l'univers. Il peut déposer les empereurs ; son jugement ne doit être réformé par personne, et il peut réformer celui de tous les autres. Il devient indubitablement saint par les mérites de saint Pierre ». Le deuxième est tiré du canon d'un concile de Nîmes, tenu par Urbain II, en 1097 : « Quelques insensés, par un zèle amer, prétendent que les moines, étant morts au monde, sont indignes des fonctions sacerdotales ; ils se trompent. Les moines et les chanoines sont des anges, puisqu'ils annoncent la volonté de Dieu ; mais l'ordre angélique est plus élevé selon qu'il contemple

Dieu de plus près. Les moines n'ont-ils pas six ailes comme les chérubins; deux figurées par le capuce, deux par les manches, deux par l'habit? Nous ordonnons donc que ceux qui s'élèvent contre les moines soient privés des fonctions sacerdotales.... »

(26) Etat act. de l'Eur. *Les trois époques des temps mod.*, *etc.*

(27) Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France.*

(28) En France, et dans quelques autres royaumes, les fiefs devinrent héréditaires; les ducs ou gouverneurs des provinces, les marquis préposés à la garde des frontières, les comtes chargés de la justice, tous officiers du roi, devinrent les maîtres de leurs duchés, de leurs marquisats et de leurs comtés. Ces grands vassaux de la couronne exerçaient souverainement la justice dans leurs terres, et faisaient battre monnaie.

Chaque province était une petite monarchie indépendante du pouvoir royal: tout était bouleversé; la France gémissait dans l'anarchie la plus complète. Les rois n'étaient rien, le peuple était abruti et servile, la noblesse dominait seule.

(29) L'économie politique, en nous faisant connaître les lois suivant lesquelles les biens peuvent être créés, distribués et consommés, tend efficacement à la conservation et au bien-être, non-seulement des individus, mais aussi de la société, qui, sans cela, ne saurait présenter que confusion et pillage. (J. B. Say.)

Que de crimes politiques, jadis tolérés, et réprouvés aujourd'hui! la torture, l'esclavage des noirs, par exemple. « Le principe de l'intérêt public, dit avec raison M. de Rémusat, domine dans les affaires publiques: toujours invoqué, s'il n'est toujours observé; et les institutions corruptrices, les coutumes immorales dans l'administration, ne sont plus hautement louées là même où elles sont conservées. »

(30) M. Dunoyer, dans un excellent ouvrage intitulé: *L'industrie et la morale dans leurs rapports avec la liberté*, a longuement développé ces idées. On lira sans doute avec plaisir le résumé très succinct de la portion du livre qui s'y rapporte.

Chaque période de la vie des nations a son degré de liberté fondé sur une civilisation plus ou moins avancée.

L'homme sauvage est sous la dépendance de son ignorance et des coutumes barbares qu'elle enfante; il n'a pas même la force physique au-dessus de l'homme civilisé, et, en lui supposant cette supériorité, une force matérielle et brutale est-elle préférable à l'intelligence et au sentiment? La morale privée et celle de relation sont nulles aussi chez les sauvages, qui cèdent sans raisonnement à tous leurs appétits. Les moins malheureux sont ceux qui ont un commencement d'industrie. Etendez cette observation, et vous arriverez à la civilisation. Montesquieu, Rous-

seau, Raynal, Mably voient la liberté dans l'indépendance des nomades et la faculté de fuir les persécutions. Ces préjugés sont ceux du siècle. Un homme est-il libre parce qu'il est ignorant, brutal, intempérant, voleur, et qu'il peut fuir? La liberté consiste à rester dans ses foyers si l'on en a envie, et non à fuir en vivant de pillage si l'on est persécuté.

Les peuples pasteurs sont un peu plus libres, précisément parce qu'ils ont des notions d'arts, d'agriculture et d'échanges; il y a chez eux moins de voracité avec plus d'abondance, moins de cruauté avec plus de sûreté, moins de paresse et d'incontinence avec le travail. Les prisonniers ne sont plus brûlés, les femmes ne servent plus de bêtes de somme, les vieillards ne sont plus massacrés... autant de pas vers le bien.

Les travaux des champs ont exigé des bras soumis; aussi les peuples agricoles ont-ils eu plus d'esclaves que les peuples sauvages et pasteurs. Les nations anciennes ont été beaucoup moins libres qu'on ne le croit; elles ont fini par établir leur propre servitude en fondant leur liberté sur l'esclavage. Ces hommes maltraités et avilis, devenus plus nombreux, ont été un sujet éternel de crainte pour leurs maîtres. Les Grecs et les Romains en offrent deux exemples; et si l'Amérique n'en souffre pas autant, c'est que les esclaves y sont achetés et non conquis; ils sont ouvriers plutôt qu'esclaves.

Avec le temps, en Europe, les esclaves sont devenus forts et puissans; serfs au moyen-âge, ils sont libres sous les communes, et deviennent enfin le tiers-état; une révolution en a fait en France la nation entière.

Le XII[e] siècle vit détruire l'esclavage: c'était sans doute une grande amélioration; mais de ce vaste mouvement, favorable à la liberté, naquit en France une foule de privilèges; chacun, devenu libre, voulut s'élever et opprimer; les monopoles, les corporations, les hiérarchies factices affligèrent une partie de l'Europe. C'était un débordement universel de prétentions exclusives et injustes que chacun appela des libertés. Cependant, malgré les obstacles qu'opposait ce nouvel état social à la civilisation, elle avait beaucoup gagné au changement: le défaut de capacité politique faisait seul le malheur des peuples; plus éclairés, ils ne se seraient pas mutuellement entravés.

La révolution de 1789 qui, dit-on souvent, *a nivelé les hommes*, a détruit au contraire le niveau que l'ancien régime avait abaissé sur tous les talens et toutes les gloires: le plébéien a pu, par son seul mérite, s'élever aux premiers rangs, et si chacun alors eût mieux vu ou mieux voulu le bien de l'état, ce nouvel ordre de choses eût beaucoup amélioré le sort des hommes. Le pas était grand; il eût été immense sans la passion des places et du pouvoir. La révolution l'avait encouragée, la politique de l'empire et de la restauration l'a portée au plus haut point. Les mai-

trises et les jurandes ont fait place aux régies, aux administrations, qui ont paralysé les progrès du bien en s'emparant de tout. Nous en sommes venus au point, sous ce nouveau système, de ne plus voir que des solliciteurs, des protecteurs et des valets : on ne reprend un peu d'indépendance que lorsqu'on a tout obtenu *et qu'on est inamovible*. Chaque employé répète à l'envi le mot de Louis XIV : *L'état, c'est moi*... Heureusement, plus les places ont été recherchées, plus elles ont été rares, surtout pour une classe de la nation qui a été refoulée vers l'industrie, les sciences et les arts libéraux ; chacun, dans la difficulté qu'il a eue à en obtenir, s'est créé un état indépendant, et la France est devenue industrielle ; elle tend du moins à le devenir ; car pour l'être réellement, il faut que tout dans l'état soit tourné vers l'industrie, que la classe laborieuse y ait pris l'ascendant sur les classes dominatrices, et que toutes les classes soient appliquées à créer des richesses nouvelles. L'Amérique en offre un exemple ; aussi y dit-on : « L'homme blanc fait travailler le cheval, le bœuf, tout, excepté le cochon, qui boit, mange, se promène et dort comme un gentilhomme... »

On a accusé l'industrie d'arrêter l'essor de nos facultés et d'en pervertir l'usage ; examinons et jugeons. Nous avons dit que pour disposer librement de ses forces, il faut les développer, apprendre à s'en servir sans se nuire et sans nuire aux autres : si le cercle des arts destructeurs est borné, celui des arts utiles est illimité. L'industrie ne veut ni esclaves, ni abrutissement, puisqu'elle devient florissante à mesure que les hommes s'éclairent : avec l'industrie, il y a plus de moralité ; le travail devient une jouissance, un besoin, et de douces habitudes resserrent les liens de famille. L'industrie enfin bannit la violence de nos relations, nous porte à la paix, impossible à conserver avec le despotisme et les privilèges. L'organisation des pouvoirs, que tous les publicistes ont mise en première ligne, n'est pas aussi importante que le caractère et le régime économique des peuples. La rivalité qui existe dans le travail est plus utile que nuisible : la prospérité de l'un aide celle de l'autre ; il y a quatre cents ans qu'on s'associait pour piller ; il y en a cent qu'on s'unissait pour nuire : maintenant les associations industrielles centuplent les forces et les dirigent vers un but philantropique. *Un gouvernement conduit par des protecteurs de l'industrie n'est que le gardien des libertés publiques ; il n'a de pouvoir que contre les volontés malfaisantes manifestées par des actes offensifs*. Chez un peuple industriel, point d'imprudente ambition : il souhaite à ses voisins une prospérité qui doit aider la sienne ; tous ses efforts tendent à se défendre contre une agression injuste. Chacun, dans l'état, n'est subordonné qu'à celui qui lui est utile, et cette subordination est volontaire : la liberté doit naître d'un tel état de choses, mais elle trouve encore des obstacles ; quel est l'état social si parfait où on la trouve pleine et entière ?... L'industrie fait disparaître les inégalités factices, mais elle

fait ressortir celles de talens et de conduite. En supposant un nouveau partage de biens, la paresse, l'ineptie, l'imprévoyance en auront bientôt créé d'aussi grandes; c'est une loi de la nature; il faut des inégalités; mais ne vaut-il pas mieux qu'elles s'établissent ainsi que par une injuste violence? et des ouvriers soldés sont encore bien loin des esclaves et des serfs. On peut dire que l'état industriel, s'il n'offre pas une liberté impossible à trouver, est celui qui en donne le plus...

Voilà des notes bien longues, mais on me le pardonnera en faveur de l'intention: le seul but de ce cours a été d'instruire. J'y parviendrai bien plus sûrement en accompagnant mes propres idées, mes propres réflexions des réflexions et des idées des écrivains célèbres qui m'ont précédé; ce résumé est trop succinct pour n'être pas décoloré. Mais j'engage mes lecteurs à recourir à la source.

(31) L'intervalle d'un siècle ne présente pas une simple division de temps, arbitraire et sans conséquence morale. Il est naturel et presque inévitable que chaque siècle amène, par la succession des événemens, quelque révolution dans le génie des peuples. On appliquerait difficilement cette remarque aux VIe et VIIe siècles: on ne saurait les distinguer; rien n'est plus uniforme que l'ignorance, et la barbarie n'admet pas de degrés: il n'en est pas de même des temps où l'esprit humain travaille et se déploie. Le mouvement une fois commencé se prolonge, et si l'esprit humain, traversé dans ses théories par les passions sur lesquelles on ne calcule jamais, ne s'avance pas constamment vers la perfection, cependant il marche toujours, et du moins par ses chutes et ses égaremens il atteste sa perpétuelle instabilité. (VILLEMAIN.)

PREMIÈRE LEÇON.

(1) Les progrès rapides de la civilisation aux États-Unis, et les merveilles qu'elle fait naître à chaque instant dans les déserts qui les entourent, pourront rendre cette assertion fausse dans quelques années. Mais pourquoi? L'Amérique septentrionale a profité de notre vieille expérience et de la liberté qu'elle a su conquérir. Sa marine couvre les mers; son sol sillonné se fertilise; ses communications se multiplient; son commerce s'agrandit; son industrie se perfectionne; sa population s'accroît avec rapidité. Des mœurs pures, une tolérance universelle et une sage union couronnent ce tableau d'une nation jeune et forte, aussi admirable dans ses progrès que dans sa naissance.

(2) Les représentations théâtrales ont pris naissance chez les Grecs. C'est à Thespis qu'on les doit : il jouait lui-même dans ses pièces, 390 ans avant J.-C. (Goguet.)

(3) Nous laissons à ceux qui font une étude particulière de l'antiquité le soin de démêler ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'histoire si connue de Thespis et de son char, de ses courses vagabondes, du visage barbouillé de lie des premiers comédiens improvisateurs, du défi dont un bouc était le prix, et d'où l'on dit qu'est dérivé le nom de tragédie. Eschyle, le premier, s'avança à pas de géant dans la carrière, tira l'art dramatique de ses commencemens grossiers, et l'éleva tout à coup à cette forme noble et régulière que nous lui voyons dans ses ouvrages. (A. W. Schlegel.)

(4) Platon et Aristote, que je ne considère que comme écrivains, nous font connaître toute l'étendue de la civilisation grecque, en même temps que la plus grande élévation à laquelle le génie grec soit jamais parvenu. Le premier a tout-à-fait traité et présenté la philosophie comme un art; l'autre comme une science dans le sens le plus étendu de ce mot, embrassant dans ses écrits, outre la philosophie et les sciences naturelles, l'histoire et la politique, et coordonnant en un vaste système toutes les connaissances des Grecs. (Frédéric Schlegel.)

Platon revit dans les Pères de l'église; il était à peu près le philosophe de l'Europe chrétienne jusqu'à Bacon; Platon et Aristote se sont partagé le monde, et peut-être même après Bacon. (Cousin.)

(5) La Grèce ne fut pas seulement la mère des arts et de la liberté : cette philosophie, dont les leçons universelles peuvent seules perfectionner l'homme et toutes ses institutions, y naquit aussi de toutes parts, comme par une espèce

de prodige, avec la plus belle langue que les hommes aient parlée, et qui n'était pas moins digne de servir d'organe à la raison que d'enchanter les imaginations, ou d'enflammer les ames par tous les miracles de l'éloquence et de la poésie. Quel plus beau spectacle que celui d'une classe entière d'hommes occupés sans cesse à chercher les moyens d'améliorer la destinée humaine, d'arracher les peuples à l'oppression, de fortifier le lien social, de porter dans les mœurs publiques cette énergie et cette élégance dont l'union ne s'est rencontrée depuis nulle part au même degré, et, lorsqu'ils désespéraient de pouvoir agir sur les polices générales, s'efforçant du moins, tantôt par les préceptes d'une philosophie forte et sévère, tantôt par des doctrines plus riantes et plus faciles, tantôt par une appréciation dédaigneuse de tout ce qui tourmente les faibles humains, s'efforçant, dis-je, de mettre le bonheur individuel à l'abri de la fureur des tyrans, de l'iniquité des lois, des caprices même de la nature !

Parmi ces bienfaiteurs du genre humain, dont les noms suffiraient pour consacrer le souvenir d'un peuple si justement célèbre à tant d'autres égards, quelques génies extraordinaires se font particulièrement remarquer. Pythagore, Démocrite, Hippocrate, Aristote et Épicure doivent être mis au premier rang. Quoique Hippocrate soit plus spécialement célèbre par ses travaux et ses succès dans la théorie, la pratique et l'enseignement de son art, je le mets de ce nombre, parce qu'il transporta, comme il le dit lui-même, la philosophie dans la médecine, et la médecine dans la philosophie. Tous les cinq créèrent des méthodes et des systèmes rationnels; ils y lièrent leurs principes de morale; ils fondèrent ces principes, ces systèmes et ces méthodes sur la connaissance physique de l'homme. On ne peut douter que la grande influence qu'ils ont exercée sur leur siècle et sur les siècles suivans ne soit due, en grande partie, à cette réunion d'objets qui se renvoient mutuellement une si vive lumière, et qui sont si capables, par leurs résultats combinés, d'étendre, d'élever et de diriger les esprits. (Cabanis.)

La civilisation intellectuelle a été spontanée chez les Grecs, et indépendante de celle d'autres nations; l'ensemble leur en appartient; les Romains la reçurent d'eux, et les Européens modernes la reçurent des Grecs, des Romains et de l'Orient tout à la fois, jusqu'à ce que, par des efforts soutenus, ils eurent appris à se l'approprier et à la perfectionner. (Fréd. Schlegel.)

(6) Leurs lois sont encore en vigueur; leur langue se parle encore, et presque toute l'Europe rédigea pendant des siècles ses actes publics en latin.

(7) Je n'entre dans aucun détail sur les premiers temps des Romains, et je crains encore d'en trop dire. Fabius Pictor fut le premier historien de Rome; il n'écrivit que six siècles après la fondation de cette ville; il ne put consulter que des traditions plus qu'incertaines, ou son imagination. Un savant contemporain,

Niébuhr, a, depuis peu, battu en ruine toutes ces fables, ces légendes pompeusement décorées du nom d'histoire romaine.

(8) L'histoire nous présente plus de Romains punis pour avoir combattu sans ordre que pour avoir évité le combat. (BOSSUET.)

(9) Nous verrons plus tard que ce gouvernement était bien loin d'exister à Rome, et que la liberté n'y fut qu'imparfaitement connue, même à l'apogée de sa gloire. La république romaine était ce qu'elle pouvait être alors. La succession des siècles peut seule avancer la civilisation et assurer le bonheur des états.

(10) Quelques femmes avaient eu une influence singulière sur les destinées de Rome : la mort de Lucrèce fut la première cause de la chute des rois ; celle de Virginie décida l'expulsion des décemvirs ; Véturie sauva Rome ; Octavie et Cléopâtre ne sont pas étrangères à la révolution qui donna le sceptre à Octave.

(11) Jules-César fit la conquête des Gaules ; mais quoiqu'il éprouvât d'assez grandes difficultés dans cette expédition, elles furent légères en comparaison de celles qu'il aurait rencontrées si les Gaulois eussent formé une seule nation. Mais, comme l'observe Fabre d'Olivet, ils étaient depuis long-temps divisés en une infinité de peuples souvent jaloux l'un de l'autre, et que nul lien commun ne réunissait plus. Dès ce moment les Gaulois, dont l'histoire est si importante avant l'invasion romaine, cessent d'exister politiquement, jusqu'à ce qu'ils renaissent au ve siècle mêlés avec les Francs.

(12) Caton vit avec peine l'amour des lettres s'introduire dans Rome ; il craignit que la jeunesse, tournant vers cette idée toute son ardeur, ne préférât la gloire de bien parler à celle de se distinguer par les armes... Il pensait qu'il fallait renvoyer de Rome tous les philosophes, et affectait du mépris pour les muses grecques. Il traitait Socrate lui-même de bavard et de séditieux. Il professait un mépris au moins égal pour les médecins. (PLUTARQUE.)

Quelques auteurs pensent que c'était, chez Caton, patriotisme plutôt que haine contre les sciences, les lettres et la philosophie. Caton l'ancien, dit Fréd. Schlegel, voulant défendre la manière de penser des Romains contre les envahissemens du génie attique, fit de l'histoire, des mœurs, et de la langue des ancêtres le sujet de ses investigations.

(13) Mais elle s'y répandit sans but utile. On conserva le même mépris pour l'industrie, et l'on s'attacha de préférence à de brillantes inutilités.

(14) Cicéron n'est pas seulement l'orateur éloquent des derniers temps de la république. Il est aussi le philosophe éclairé, le représentant à Rome de Platon, d'Aristote et de Zénon ; il ne rejeta positivement que la morale relâchée et la doctrine anti-sociale d'Épicure. Toujours clair et concis, simple et animé, sans

art et sans affectation, César, bien au-dessus des Hérodote et des Xénophon, peut être comparé aux illustres historiens qu'il eut le mérite de devancer.

(15) *Naître* n'est peut-être pas exactement vrai ; mais est-ce bien de la poésie que l'ouvrage scientifique de Lucrèce sur la nature des choses ? Encore ce seul poème didactique, peu goûté de ses contemporains, était-il imité du genre grec que Virgile appropria plus tard dans ses Géorgiques aux mœurs adoucies des Romains.

(16) Les Grecs étaient plus assidus aux spectacles qu'aux exercices militaires. Les théâtres, chez eux, étaient remplis et les camps déserts; on n'applaudissait plus aux grands capitaines ; il n'y avait d'acclamations que pour les bons poète, et les excellens comédiens. (PLUTARQUE.)

(17) Πηλὸν αἵματι πεφυραμένον, disait le maître de rhétorique de Tibère. C'est de la boue détrempée dans du sang.

(18) Infensus turbæ faventi adversùs studium suum, exclamavit : Utinàm populus romanus unam cervicem haberet ! (SUÉTONE.)

Si ces quelques traits ne suffisaient pas pour faire connaître le caractère de Caligula, nous aurions pu faire dans Tacite et Suétone une bien plus abondante moisson : la dernière moitié de sa vie se compose de paroles et d'actions semblables. Voltaire doute de tous ces faits ; mais si l'on ne croit pas Tacite et Suétone, quels sont les historiens croyables, et sur quoi doit-on se fier pour les temps antérieurs ? En supposant même que les anecdotes de Suétone ne soient pas exactement vraies, elles font du moins connaître l'opinion qu'on avait des Tibère, des Caligula, des Néron, et les mœurs du temps qui permettaient de croire à de pareils récits.

(19) Inlatusque castrari Nero et congruentia tempori præfatus, promisso donativo ad exemplum paternæ largitionis, imperator consalutatur. Sententiam militum secuta patrum consulta : nec dubitatum est apud provincias. (TACITE.)

(20) Une phrase de Suétone donnera, plus que tous mes récits, l'idée des hideuses débauches de Néron, et le degré de folie où un homme peut atteindre lorsqu'il ne connaît plus de bornes à son pouvoir :

. . . « Novissimè, quasi genus lusûs excogitaret, quatenùs feræ pelle contectus emitteretur e caveâ virorumque ac feminarum ad stipidem deligatorum inguina invaderet : et quum affatim descœviscet, conficeretur a doriforo liberto : hic etiam, sicut ipsi Sporus, ita ipse denupsit ; voces quoque et ejulatus vim patientium virginum imitatus. »

(21) Pline, dans son célèbre panégyrique, peint Domitien enfermé dans son palais comme une bête féroce dans son antre ; tantôt s'y abreuvant du sang de ses proches, tantôt méditant le meurtre des plus illustres citoyens, et s'élançant au dehors pour le carnage....

(22) Cette soumission ne fut pas de longue durée ; l'Écosse ne fut jamais entièrement subjuguée : une poignée de Barbares, demi-nus, mais disséminés dans des montagnes inaccessibles, conserva son indépendance contre les efforts réitérés des maîtres du monde.

(23) « Noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit : exceptusque brevi osculo et nullo sermone, turbæ servientium immixtus est. » (Tacite.)

(24) « Augebat miserationem constans rumor veneno interceptum. » (Tacite.)

(25) « Quam voluntatem quum præ se identidem ferret, quodam etiam edicto his verbis testatus est : « Ita mihi salvam ac sospitem rempublicam sistere in suâ sede liceat, atque ejus rei fructum percipere quam peto, ut optimi statûs auctor dicar, et moriens ut feram mecum spem mansura in vestigio suo fundamenta reipublicæ quæ jecero. » (Suétone.)

(26) « Cœlestesque honores Claudio decernuntur et funeris solemne, perindè ac divo Augusto celebratur. » (Tacite.)

Que dirons-nous de ce monstre Claudius, commencé et non achevé de nature, qui, après sa mort, fut receu au nombre des dieux immortels, et duquel Néron (qui l'avoit faict empoisonner) disoit, qu'il avoit esté faict dieu par le morceau d'un bolet ?

. . . .

C'estoit la coustume des Romains de consacrer et canoniser les empereurs qui laissoyent leurs enfans successeurs quand ils venoyent à mourir, faisants certaines cérimonies, par lesquelles ils estoyent receus au nombre des dieux immortels. Or, pour monstrer la déification, la cité estoit toute meslée de pleurs et de lamentations accoustumées d'estre faictes aux funérailles des empereurs, pour ce que le corps de l'empereur mort estoit enterré avec une grande pompe, selon la coustume des autres hommes. Après ils faisoyent une image de cire à la semblance du mort, laquelle ils mettoyent dedans un grand liet de parement faict d'yvoire, eslevé en hault à l'entrée du palais impérial, couvert et enrichi de couvertures d'or, où l'imaige du mort estoit couchée, qui ressembloit à un malade découlouré et pasle. De l'un des costes du liet, et à senestre, estoyent assis tous les sénateurs de Rome, qui demeuroyent là une grande partie du iour avecques leurs robes de dueil. Du costé droit estoyent assises toutes les dames, selon l'estat et dignité de leurs maris, ou de leurs pères. Et ne s'en trouvoit pas une accoustrée de doreures, ny parée de carquants ou de cheines ; mais estoyent vestues de robes blanches légères, à la semblance de personnes tristes et dolentes ; et duroyent ces cérimonies sept iours sans plus ; durant lesquels les médecins entroyent tous les iours, s'approchants du liet, faignant de taster le pous au malade, et faisants iugement qu'il allait tousiours de pis en pis. Et quand ils dysoient

que le patient avoit rendu l'ame, les plus nobles de l'ordre des chevaliers, et les plus apparents des sénateurs, prenants le lict sur les épaules, le portoyent par la ruë sacrée iusques au marché vieux, où les magistrats de Rome avoyent accoustumé de se demettre de leurs offices. De tous les deux costez il y avoit des degrez à la semblance d'un scalier, où estoyent d'une part, les plus nobles enfans de la cité et patrices, et de l'autre, les plus illustres et honorables dames de Rome; lesquels chantoyent tous ensemble hymnes et cantiques que l'on a de coustume de chanter aux funérailles, faicts d'une piteuse rythme et lamentable. Ce faict, soustenants de rechef ce lict, ils le portoyent hors la cité, en un lieu nommé le Champt-de-Mars, où estoit dressé au milieu un parc, à la semblance d'un tabernacle quarré, esgal de tous les coustez, qui n'estoit faict d'autre matière que de grands bois mis ensemble; lequel, par dedans, estoit plein de serment et de fagots secs, paille, poudre et autre matière seiche; et par dehors richement accoustré et couvert de custodes brodées d'or, de statues d'yvoire, et de diverses painctures. Au-dessus de ce tabernacle, il s'en trouvoit un autre de façon semblable au premier, mais plus petit, et d'ornements, couvert à la forme de celuy de dessoubs, qui avoit les portes et fenestres ouvertes; et tout ainsi suivoit le troisième, et le quatrième tousiours moindre que celuy de dessoubs, iusqu'au dernier qui estoit le plus petit de tous. L'on pourroit comparer le modelle de ce bastiment aux tours que l'on bastit, et sont relevées sur les ports pour garder les navires, qui regardent le feu de ces tours la nuict, pour qu'ils puissent asseurément prendre port, nommées par aucuns *fanals*, et des anciens *pharos*. En portant doncques le lict sur le second tabernacle, ils boutoyent grand quantité d'espisseries, de parfums, de fruits, d'herbes et onguents de bonne senteur de toutes les parties que la terre porte. Car il ne se trouvoit nation, cité, ou personne de dignité ou d'honneur, qui ne s'efforçast de faire, et à l'envy, ce dernier don à l'empereur qui estoit décédé. Après qu'ils avoyent amassé un grand tas de toutes ces senteurs et espisseries, de sorte que tout le lieu estoit rempli de bonnes odeurs, ils faisoyent une course de chevaux autour de ce bastiment, où tous les chevaliers couroyent en limaçon par ordre, faisants une danse d'une mesure qui s'appelloit pyrrique. Semblablement les coches couroyent à l'entour, gardants un mesme ordre, dessus lesquelles estoyent montez les cochiers et gouverneurs de ces chars, accoustrez et vestus de pourpre, comme veloux cramoisy, pourtants masques sur le visage, qui retiroyent aux capitaines et ducs romains, des princes et des empereurs du temps passé, qui fuyoient l'ordonnande des autres. Et depuis que toutes ces choses estoyent faictes, celuy qui succédoit à l'empire, prenant une torche allumée, boutoit le feu au tabernacle, et après luy tous les autres partout l'édifice; de manière que tout incontinent et soubdain, pour la

seicheresse des serments, espisseries et parfums qui avoyent esté mis là dedans, se levoit en hault une flamme merveilleuse. Et du petit tabernacle qui retiroit à une petite tour, montoit amont, avec le feu, une aigle en l'air, laquelle (comme croyoyent les Romains), de terre, portoit l'ame de l'empereur aux cieux ; et des-lors l'adoroyent et luy faisoyent temples, pour monstrer sa déification.

(GUILL. DUCHOUL. *Discours de la relig. des anc. Romains.*)

DEUXIÈME LEÇON.

(1) Aussi Trajan fut-il l'ami de Pline, de Tacite, de Plutarque et de Dion.... Quel éloge en quatre mots!

(2) « Rimane ancora nella Vicinanza di Roma un vastissimo spazio sparso d'imponenti rovine. E noto ai moderni sotto il nome di *Villa Adriana*. In questo luogo il principe riduce da' lunghi suoi viaggi, erger fece numerosi e magnifici edifizi simili a quelli che veduti aveva in Egitto, in Grecia, ed in Asia; spogliato questa grandiosa riunione prima dagli imperadori che vennero dopo Adriano, poscica rovinata dal tempo ed ancor più dalla mano distruggitrici de' Barbari che invasero l'Italia, offre tuttavia allo sguardo considerabilissimi avanzi di bagni, teatri, templi, biblioteche, etc. I quali congetturar ne fanno la prisca magnificenza. »

(Sforzosi.)

(3) Antonin était d'une famille gauloise, et originaire de Nîmes. Quelques historiens croient que c'est lui qui y a fait bâtir les arènes; d'autres prétendent qu'Adrien en ordonna la construction à son passage dans les Gaules.

(4) Albin s'était déjà emparé d'une partie des Gaules. Cette bataille décisive se livra entre Lyon et Trévoux. Sévère, furieux, foula aux pieds le corps d'Albin, et incendia plusieurs quartiers de Lyon.

(5) Homme d'état, homme de guerre, aussi actif que César, aussi implacable dans ses vengeances que Sylla, Septime-Sévère était un de ces hommes qui, nés pour le malheur et la gloire de leur pays, ont été tout à la fois grands et cruels.

(Thomas.)

(6) Ce que je dis ici d'Héliogabale est bien vague, bien pâle, comparé à la vérité historique, telle que nous la donnent les annales de l'époque; je me contenterai d'en mettre quelques fragmens originaux sous les yeux des lecteurs qui, connaissant la langue, pourront mieux les apprécier.

« In penum Vestæ, quod solæ virgines solique pontifices adeunt, irrupit Heliogabalus, pollutus ipse omni contagione morum, cum iis qui se polluerant. . . .

« Ad honores reliquos promovit commendator sibi pudibilium enormitate membrorum. . . . .

« Nupsit et coit ut et pronubum haberet, clamaretque concide, magire, et eoquidem tempore, etc. . . . .

« Jactavit autem caput inter præcisos phanaticos et genitalia sibi devinxit. . . .

« Atque in latrinâ, ad quam confugerat, occisus. »

(Hérodien, *Histoire Auguste*, etc.)

Le nom de cet empereur a été écrit de bien des manières : Hérodien l'appelait Ἐλαιαγάβαλος, Dion Ἐλεγάβαλος ; Lampride en a fait *Héliogabale*, Saumaise *Elagabale*, etc. Mais si les historiens sont peu d'accord sur le nom, ils s'accordent sur la vie et le caractère, ce qui est autrement important.

(7) Dijon et Orléans furent fondées par Aurélien.

TROISIÈME LEÇON.

(1) Avant Constantin, le sort de l'univers était comme indécis. Du fond de la Scythie, aux extrémités de l'Espagne, Rome luttait contre les Barbares, et les Barbares contre Rome, et, depuis trois siècles, le christianisme luttait contre les bourreaux et les Césars. Constantin fit pencher la balance. En abandonnant Rome, il précipita la chute de l'Occident; et livrant l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne aux Barbares, il prépara de loin la constitution actuelle de l'Europe. En créant Constantinople, il donna une nouvelle direction à l'Orient, établit un nouveau centre de commerce, posa certaines barrières, en abaissa d'autres, et fit revivre ou conserva pendant mille ans au fond de la Thrace une partie du goût et des lumières de la Grèce. Enfin, en plaçant avec lui le christianisme sur le trône, il fit la plus grande révolution qu'il y ait jamais eue dans les idées, les lois, les mœurs, l'esprit général des nations, changeant tout ce qui avait gouverné les hommes jusqu'alors, et devant influer, sans le savoir, sur presque tous les événemens politiques et sacrés de l'histoire moderne.

(THOMAS.)

(2) Il avait institué une manière si odieuse de faire payer le cens dans les provinces, que les Romains y voyaient, dit Lactance, l'image affreuse de la guerre et de la captivité. Les tourmens et la misère étaient alors la perspective des riches; une mort infâme, celle des misérables. Nous reviendrons sur ce sujet dans les leçons consacrées à la civilisation.

(3) Cet enthousiasme religieux aveuglait la fierté romaine, qui ne s'aperçut pas que l'enseigne de J.-C. anéantissait le signe de son antique puissance. Le *labarum* portait autrefois les initiales du peuple et du sénat romain S. P. Q. R. Cet étendard avait porté la victoire dans tout le monde connu.

(4) La première enceinte de Constantinople était à peu près égale à celle de Paris sous Louis XIV.

(5) En général, dit Thomas, appréciateur juste et éclairé du mérite des grands hommes, en général on trouve dans Constantin un mélange de qualités qui paraissent se combattre. Il eut l'ame d'un guerrier, et il aima la pompe et la mollesse; il fut humain dans sa législation et barbare dans sa politique; il pardonna des injures, et fit égorger ses parens et ses amis; il donnait par humanité, et laissait piller les provinces par faiblesse. Enfin, il y eut des jours où il fut Antonin; il y en eut d'autres où il fut Néron.

(6) Noms que Dioclétien et Maximien avaient donnés à leur garde.

(7) Julien, avant de monter sur le trône, avait médité en philosophe les devoirs d'un souverain. On a de lui, sur ce sujet, un morceau aussi beau d'éloquence que fort de pensée.

(8) On aime à voir un homme admiré dans sa cour et sur les champs de bataille, écrire et penser dans son cabinet, et parler en philosophe aux peuples qu'il sait gouverner en roi.

Julien réunit ces deux genres de mérite; mais remarquons que cet avantage, si rare aujourd'hui, l'était beaucoup moins chez les anciens. A Rome, un grand nombre d'empereurs avaient cultivé les lettres. On sait que César fut le rival de Cicéron à la tribune, et voulut l'être de Sophocle au théâtre. Auguste, très bon écrivain en prose, fit de plus des tragédies et des poèmes. Caïus se piqua d'éloquence. Claude écrivait avec pureté, et composa l'histoire de son temps. L'imagination ardente et fougueuse de Néron se livra à la poésie comme à la musique. Adrien, poète, peintre, architecte et historien, passa encore pour le premier oracle de son siècle. Marc-Aurèle, philosophe comme Épictète, fut écrivain comme lui. Septime-Sévère, orateur dans les deux langues, composa les mémoires de son règne. Alexandre-Sévère chanta les vertus qu'il avait dans son cœur, et célébra en vers les empereurs les plus humains qui l'avaient précédé sur le trône. Les deux Gordiens furent magistrats, guerriers et hommes de lettres; et l'un d'eux, avant de régner, avait publié un poème de trente chants en l'honneur de Marc-Aurèle et d'Antonin. Balbin, élu par le sénat et massacré par les troupes, réussit dans la poésie et l'éloquence. Gallien, qui fut à la fois voluptueux et brave, et qui se rendit célèbre par des victoires et des bons mots, avait le talent de bien écrire, et fit des vers pleins de volupté et de goût. L'empereur Tacite, maître du monde, se glorifiait de descendre de l'historien de ce nom, et ne passait pas une nuit sans lire ou composer. On érigea une statue à Numérien comme orateur, et un seul homme dans l'empire lui disputait le prix de la poésie. Constantin, enfin, unissant les usages de l'ancienne Rome à ceux de l'église, et les droits de l'autel à ceux du trône, devenu chrétien, fut tout à la fois empereur et orateur sacré : il composa et prêcha plusieurs sermons; et on a encore aujourd'hui un de ces ouvrages intitulé : *Discours à l'assemblée des saints*, sermon composé et prêché à Byzance, pour la fête de Pâques, par le successeur de César et d'Auguste.

Ainsi, avant Julien, seize empereurs avaient été au rang des écrivains de Rome : Julien, dont nous n'examinons ici que les talens littéraires, fut en même temps philosophe, orateur, écrivain satirique et plaisant; et il paraît tour à tour dans ses ouvrages l'élève de Platon, de Démosthènes et de Lucien. Ses satires sont

plus connues que ses éloges. Ceux-ci ne sont pas cependant sans mérite. (THOMAS.)

(9) Le fanatisme s'empare aisément des ames faibles et crédules : Valens, circonvenu par les Ariens, persécuta les catholiques avec une froide et lâche cruauté. Ayant reçu un jour une députation de quatre-vingt prêtres qui venaient pour le fléchir, il les fit embarquer ensemble, et ordonna qu'on mît le feu au vaisseau quand il serait en pleine mer...

(10) Fléchier lui-même convient de ce défaut poussé à l'extrême chez l'empereur. Il faut lui savoir gré de cette concession ; car les historiens chrétiens ont presque tous fait de Julien un monstre, de Constantin et de Théodose des modèles de perfection, tandis que Libanius fait un demi-dieu du monstre, et flétrit la mémoire de Constantin, comme Zosime celle de Théodose ; et ce Gratien, tant loué par les orthodoxes, un païen, le compare à Néron...

(11) J'ai été long-temps, hélas ! dit Théodose, à savoir la différence qui existe entre un évêque et un empereur : mes alentours me flattaient ; Ambroise m'a redressé ! (FLÉCHIER.)

(12) Non toutefois sans avoir consulté un saint ermite... La difficulté des temps a seule élevé Théodose à la hauteur des plus célèbres empereurs de Rome. Lorsqu'il monta sur le trône, l'empire croulait de toute part : la main qui le soutint quinze années de plus ne pouvait être vulgaire.

(13) La religion chrétienne avait fait de grands progrès dans toutes les parties de l'empire : cette doctrine qui devait avoir une part si active à la civilisation de l'Europe, et lui imprimer, avec un grand caractère, des formes nouvelles, avait introduit dans toutes les provinces un esprit de division ; les habitans étaient partagés en deux classes qui se haïssaient mutuellement, et les chrétiens, bien loin de faire des vœux et des efforts pour la conservation de l'empire, en faisaient pour sa chute qu'ils regardaient comme l'accomplissement de leurs prophéties. Rome même ne renfermait dans ses murs que des hommes flétris par la servitude, énervés par le luxe, tour à tour victimes et instrumens de la tyrannie, et une populace nombreuse, corrompue, accoutumée à vivre sans travail des largesses des empereurs, ne demandant que du pain et des jeux, également prête à tout souffrir et à tout commettre.

Dioclétien voulut soumettre les différentes parties de l'empire à une vigilance plus active ; mais il ne fit qu'augmenter le nombre des germes de discorde, et porta un coup mortel à l'unité du corps politique. Constantin, en bâtissant à frais immenses une résidence nouvelle, et en y transférant le siége de l'empire, sous prétexte que Rome était trop éloignée du centre, détruisit le respect religieux et les idées de domination et de gloire qui tenaient au seul nom de Rome dans l'i-

magination des peuples, et qui répandaient la confiance parmi les sujets et la terreur chez les ennemis. Théodose acheva ce que Dioclétien et Constantin avaient préparé en partageant l'empire entre ses deux fils. En essayant de créer deux états nouveaux, il signa l'arrêt de destruction de l'héritage d'Auguste.

(ANCILLON.)

QUATRIÈME LEÇON.

(1) Comte. *Traité de Législation.*

(2) J.-B. Say. *Traité d'Economie politique.*

(3) Lycurgue parvint à établir au milieu d'un peuple encore barbare une législation sage et austère que Solon améliora plus tard. La civilisation grecque leur dut ses rapides progrès. Romulus et Numa ne firent-ils pas d'une horde de brigands le premier peuple de la terre?

(4) Voyez sur ce sujet les ouvrages de MM. Comte et Dunoyer : *La Morale dans ses rapports avec la liberté*, et le *Traité de législation*. Voyez aussi notre première leçon.

(5) Depuis Numa jusqu'à Auguste le temple de Janus ne fut fermé que trois fois.

(6) Les Romains prenaient cette dénomination dans tous leurs actes, même sous l'empire. Au XVIIIe siècle, l'auteur du *Contrat social* les appelait encore le modèle de tous les peuples.

(7) Lucullus vendait ses esclaves à si bon compte que l'un d'eux fut acheté 4 drachmes, environ 3 fr. 50 c. (PLUTARQUE.)

(8) Lorsque les Romains se furent agrandis, que leurs esclaves ne furent plus les compagnons de leurs travaux, mais les instrumens de leur luxe et de leur orgueil, il fallut des lois terribles pour établir la sûreté de ces maîtres cruels qui vivaient au milieu de leurs ennemis. (MONTESQ. *Esprit des lois.*)

(9) Guizot. *Du Régime municipal dans l'Empire romain.*

(10) *Esprit des Lois, liv. XI.*

(11) *Esprit des Lois.*

(12) Sous César il y eut 900 sénateurs au lieu de 400. Outre ses officiers, il y établit encore des soldats mercenaires. (*Antiquités romaines.*)

(13) César avait empiété sur les attributions des comices, en partageant avec le peuple la nomination des magistrats ; Tibère priva tout-à-fait le peuple du droit d'élection. Caligula eut le projet de rétablir les comices, mais ce dessein eut peu ou point de suite, etc. (ADAM, *d'après Tacite, Juvénal*, etc.)

(14) C. Meiner, d'après Cicéron et Salluste.

(15) Fœcunda culpæ secula nuptias
Primùm inquinavère, et genus et domos;
Hoc fonte dirivata clades
In patriam populumque fluxit.

Jam pauca aratro jugera regiæ
Moles relinquent; undique latius
Extenta visentur Lucrino
Stagna lacu; platanusque cælebs

Evincet ulmos: tum violaria et
Myrtus, et omnis copia narium,
Spargent olivetis odorem
Fertilibus domino priori.

Tum spissa ramis laurea fervidos
Excludet ictus. Non ita Romuli
Præscriptum, et intonsi Catonis
Auspiciis, veterumque normâ.

Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum: nulla decempedis
Metata privatis opacam
Porticus excipiebat Arcton:

Nec fortuitum spernere cespitem
Leges sinebant, oppida publico
Sumptu jubentes et Deorum
Templa novo decorare saxo.

(8) Le premier combat de gladiateurs que l'on vit à Rome fut donné environ trois siècles avant Jésus-Christ. Le dernier eut lieu sous Honorius. Malgré la défense de Constantin, ils ont duré 700 ans.

Le nombre d'hommes détruits dans ces combats est incroyable: après le triomphe de Trajan on fit combattre dix mille gladiateurs, et l'on tua onze mille animaux. On peut en juger par ce seul fait.

(9) La guerre, cet art barbare, adouci par l'esprit de philantropie que dictait le christianisme, perdit au IVe siècle de sa force dévastatrice. (ROBERTSON.)

SIXIÈME LEÇON.

(1) Fragmens philosophiques.

(2) Tous, dans le principe, reconnaissaient la nécessité de la vertu; les stoïciens seulement prétendaient que le bonheur est tout moral, ou que la vie d'une ame active, ferme, sage, bienfaisante, est le vrai bien et le seul que nous devons chercher. (FERGUSON.)

(3) La philosophie d'Aristote se trouve encore dans les disputes scolastiques du XVIIe siècle. Pour suivre les progrès de l'art du raisonnement, dit Cabanis, il faut passer tout d'un coup d'Aristote à Bacon... Les doctrines d'Aristote reparurent au temps des Arabes qui les portèrent en Espagne; de là elles se répandirent dans le reste de l'Europe.

(4) Les principales sectes philosophiques des quatre premiers siècles sont, d'après Formey, la secte *pytagoricienne*, qui compte parmi ses membres Apollonius de Thyane, que Philostrate a comparé à Jésus-Christ; la secte *platonicienne* a eu le savant Trasille, Maxime de Tyr, Apulée, Plutarque et Galien; la secte *éclectique* : Plotin, Origène, Jamblique, Proclus, etc.; la secte *péripatétique* : Sosigène, Ammonius et autres. La secte *cynique* : Musonius, Démétrius et Démonax; la secte *stoïcienne*, presque tous les grands historiens et les empereurs du IIe et IIIe siècle; la secte *épicurienne*: Pline et Lucien; et enfin la secte *sceptique*, qui fut la plus faible et la moins riche en hommes de talens.

Il sera peut-être curieux de connaître l'ordre chronologique des plus illustres philosophes depuis Thalès jusqu'à Diogène-Laërce. C'est à ce dernier que j'emprunte le tableau suivant :

Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule, Périandre, Anacharsis, Mison, Épiménide, Phérécyde, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, Archélaüs, Socrate, Xénophon, Eschines, Aristippe, Phédon, Euclide, Diodore, Stilpon, Ériton, Simon, Glaucon, Simmias, Cebès, Ménédème, Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, Cratès, Crantor, Arcésilas, Bion, Lacydes, Carnéade, Clitomaque, Aristote, Théophraste, Straton, Lycon, Démétrius, Héraclide, Antisthène, Diogène-le-Cynique, Monime, Onésicrite, Cratès, Métrocle, Hypparchie, Ménippe, Ménédème, Zénon, Ariston, Hérille, Denys-le-Transfuge, Cléanthe, Sphœrus, Chrysippe, Pythagore, Empédocle, Épicharme, Archytas, Alcméon, Hippasus, Philolaüs, Eudoxe, Héraclite, Xénophane, Parménide, Mélisse, Zénon, Leucippe, Démocrite, Protagore, Diogène-Apolloniate, Anaxarque, Pyrrhon, Timon-Épicure, Posidonius, Diogène-Laërce.

Je joindrai à cette table un passage de sa préface qui m'a paru aussi présenter de l'intérêt.

« Les philosophes furent désignés par différens noms ; ils les reçurent, les uns des villes où ils demeuraient, comme les Éliens, les Mégariens, les Érétriens et les Cyrénaïques ; les autres, des lieux où ils s'assemblaient, comme les académiciens, les stoïciens ; ceux-ci, de leur manière d'enseigner, comme les péripatéticiens ; ceux-là, de leurs plaisanteries, comme les cyniques ; quelques-uns de leur humeur, comme les *fortunés* ; quelques autres de leurs sentimens vains, comme les philalètes ou amateurs de la vérité, les éclectiques et les analogistes. Les disciples de Socrate et les épicuriens empruntèrent les noms de leurs maîtres. On appela encore physiciens ceux qui méditaient sur la nature ; moralistes, ceux qui se bornaient à former les mœurs ; et dialecticiens, ceux qui enseignaient les règles du raisonnement.

« La philosophie a trois parties : la physique, la morale et la logique. La physique a pour objet le monde et ce qu'il contient ; la morale roule sur la vie et les mœurs ; la logique apprend à conduire sa raison dans l'examen des deux autres sciences. La physique seule soutint son crédit jusqu'à Archélaüs. Nous avons dit que la morale fut introduite par Socrate et Zénon ; d'Ellée forma la dialectique. La morale a produit dix sectes : l'académique, la cyrénaïque, l'éliaque, la mégarique, la cynique, l'érotique, la dialectique, la péripatéticienne, la stoïcienne et l'épicurienne. Platon fut chef de l'ancienne académie, Arcésilas de la moyenne, et Lacydes de la nouvelle. Aristippe de Cyrène forma la secte cyrénaïque ; Phédon d'Ellée, l'éliaque ; Euclide de Mégare, la mégarique ; Antisthène l'Athénien, la cynique ; Ménédème d'Érétrée, l'érotique ; Clitomaque de Carthage, la dialectique ; Aristote, la péripatéticienne ; Zénon le Cittique, la stoïcienne ; et Épicure, celle qui est nommée de son nom. Quant à la pyrrhonienne, la plupart la mettent au rebut, à cause de l'obscurité de ses principes. » (Diogène-Laerce.)

(5) De ἐκλέγω, cueillir-choisir avec discernement. L'éclectisme, le néo-platonisme et les philosophes dits Alexandrins sont à peu près même chose.

(*Encycl. mod.*)

(6) Durosoir.

(7) Delaulnaye.

(8) On voit que si les principaux philosophes et les hommes de génie de cette époque reconnaissaient et professaient la toute-puissance d'un Dieu unique, la foule était loin d'avoir encore adopté ces idées.

(9) Degérando.

SEPTIÈME LEÇON.

(1) *Unus qui nobis cunctando restituit rem.*

(*Énéide*, liv. VII.)

(2) « Et toi aussi tu es placé parmi nos plus grands écrivains, et tu le mérites par la pureté de ton style. Et plût au ciel qu'au charme de tes écrits se joignît cette force comique qui t'était si nécessaire pour égaler les Grecs, et que tu ne leur fusses pas si inférieur dans cette partie ! Voilà ce qui te manque, Térence, et j'en ai bien du regret. » (J. César.)

(3) *Satira tota nostra est.* (Quintilien.)

(4) Villemain.

(5) Fontanes.

(6) Catulle.

(7) Tibulle : traduction de La Harpe.

(8) Horace : traduction de Daru.

(9) Victor Hugo : *Feuilles d'Automne*.

(10) Lamartine : *Pensées des Morts*.

(11) Reboul.

(12) Alex. Guiraud : *les Petits Savoyards*.

(13) Fulgentius Moller : *Mercure de France*. Delaulnaye : *Biographie*.

On compte 43 éditions des Œuvres d'Apulée ; elles se composent d'un grand nombre de pièces diverses : hymnes, épîtres, gryphes, proverbes, facéties, traité sur les nombres, la musique, les poissons, le gouvernement, la médecine, la philosophie, l'agriculture, etc. ; il y en a beaucoup de perdus.

(14) Les défauts de Lucain et de Stace sont ceux de l'époque plus encore que des auteurs. Ne devrait-on pas, en les lisant dans un esprit d'équité, songer à cette manie du gigantesque qui s'empara de toutes les imaginations et de tous les arts après le siècle d'Auguste ? Cette *mesure*, dont les Grecs avaient fait une loi de conduite et de goût, ne suffit plus à leurs imitateurs devenus maîtres du monde, et qui veulent que leurs caprices soient sans limites comme leur puissance. Il faut que le pont de Caligula s'étende sur la mer depuis Baies jusqu'à Pouzzoles ; il faut que Néron, qui attelait dix chevaux à son char, ou même vingt, comme on le voit sur une pierre antique, fasse dépasser à sa statue colossale la hauteur des temples, et que son palais d'or, après avoir couvert tout le mont Palatin, descende dans la voie Sacrée, se prolonge jusqu'aux Esquilies, et plonge dans les flancs de la montagne ses profondes et hardies substructions dont nous admirons les grandes

Je joindrai à cette table un passage de sa préface qui m'a paru aussi présenter de l'intérêt.

« Les philosophes furent désignés par différens noms ; ils les reçurent, les uns des villes où ils demeuraient, comme les Éliens, les Mégariens, les Érétriens et les Cyrénaïques ; les autres, des lieux où ils s'assemblaient, comme les académiciens, les stoïciens ; ceux-ci, de leur manière d'enseigner, comme les péripatéticiens ; ceux-là, de leurs plaisanteries, comme les cyniques ; quelques-uns de leur humeur, comme les *fortunés* ; quelques autres de leurs sentimens vains, comme les philalètes ou amateurs de la vérité, les éclectiques et les analogistes. Les disciples de Socrate et les épicuriens empruntèrent les noms de leurs maîtres. On appela encore physiciens ceux qui méditaient sur la nature ; moralistes, ceux qui se bornaient à former les mœurs ; et dialecticiens, ceux qui enseignaient les règles du raisonnement.

« La philosophie a trois parties : la physique, la morale et la logique. La physique a pour objet le monde et ce qu'il contient ; la morale roule sur la vie et les mœurs ; la logique apprend à conduire sa raison dans l'examen des deux autres sciences. La physique seule soutint son crédit jusqu'à Archélaüs. Nous avons dit que la morale fut introduite par Socrate et Zénon ; d'Ellée forma la dialectique. La morale a produit dix sectes : l'académique, la cyrénaïque, l'éliaque, la mégarique, la cynique, l'érotique, la dialectique, la péripatéticienne, la stoïcienne et l'épicurienne. Platon fut chef de l'ancienne académie, Arcésilas de la moyenne, et Lacydes de la nouvelle. Aristippe de Cyrène forma la secte cyrénaïque ; Phédon d'Ellée, l'éliaque ; Euclide de Mégare, la mégarique ; Antisthène l'Athénien, la cynique ; Ménédème d'Érétrée, l'érotique ; Clitomaque de Carthage, la dialectique ; Aristote, la péripatéticienne ; Zénon le Cittique, la stoïcienne ; et Épicure, celle qui est nommée de son nom. Quant à la pyrrhonienne, la plupart la mettent au rebut, à cause de l'obscurité de ses principes. » (Diogène-Laerce.)

(5) De ἐκλέγω, cueillir-choisir avec discernement. L'éclectisme, le néo-platonisme et les philosophes dits Alexandrins sont à peu près même chose.

(*Encycl. mod.*)

(6) Durosoir.

(7) Delaulnaye.

(8) On voit que si les principaux philosophes et les hommes de génie de cette époque reconnaissaient et professaient la toute-puissance d'un Dieu unique, la foule était loin d'avoir encore adopté ces idées.

(9) Degérando.

SEPTIÈME LEÇON.

(1) *Unus qui nobis cunctando restituit rem.*

(*Énéide*, liv. VIII.)

(2) « Et toi aussi tu es placé parmi nos plus grands écrivains, et tu le mérites par la pureté de ton style. Et plût au ciel qu'au charme de tes écrits se joignît cette force comique qui t'était si nécessaire pour égaler les Grecs, et que tu ne leur fusses pas si inférieur dans cette partie ! Voilà ce qui te manque, Térence, et j'en ai bien du regret. » (J. César.)

(3) *Satira tota nostra est.* (Quintilien.)

(4) Villemain.

(5) Fontanes.

(6) Catulle.

(7) Tibulle : traduction de La Harpe.

(8) Horace : traduction de Daru.

(9) Victor Hugo : *Feuilles d'Automne*.

(10) Lamartine : *Pensées des Morts*.

(11) Reboul.

(12) Alex. Guiraud : *les Petits Savoyards*.

(13) Fulgentius Moller : *Mercure de France*. Delaulnaye : *Biographie*.

On compte 43 éditions des Œuvres d'Apulée ; elles se composent d'un grand nombre de pièces diverses : hymnes, épîtres, gryphes, proverbes, facéties, traité sur les nombres, la musique, les poissons, le gouvernement, la médecine, la philosophie, l'agriculture, etc. ; il y en a beaucoup de perdus.

(14) Les défauts de Lucain et de Stace sont ceux de l'époque plus encore que des auteurs. Ne devrait-on pas, en les lisant dans un esprit d'équité, songer à cette manie du gigantesque qui s'empara de toutes les imaginations et de tous les arts après le siècle d'Auguste ? Cette *mesure*, dont les Grecs avaient fait une loi de conduite et de goût, ne suffit plus à leurs imitateurs devenus maîtres du monde, et qui veulent que leurs caprices soient sans limites comme leur puissance. Il faut que le pont de Caligula s'étende sur la mer depuis Baies jusqu'à Pouzzoles ; il faut que Néron, qui attelait dix chevaux à son char, ou même vingt, comme on le voit sur une pierre antique, fasse dépasser à sa statue colossale la hauteur des temples, et que son palais d'or, après avoir couvert tout le mont Palatin, descende dans la voie Sacrée, se prolonge jusqu'aux Esquilies, et plonge dans les flancs de la montagne ses profondes et hardies substructions dont nous admirons les grandes

ruines ; il faut que l'amphithéâtre de Vespasien, les Thermes de Titus, le tombeau d'Adrien, et tant d'autres fastueux monumens, répondent à ces habitudes nouvelles. Voyez dans nos musées les pieds, les têtes, les autres fragmens qui nous restent de quelques statues de ces temps ; elles devaient être immenses ; ce fut une sorte d'ivresse, et l'imagination des peuples, une fois abusée par ces images de grandeur matérielle et de force brutale, en vint à choisir et à conserver pendant trois ans pour maître un colosse, un géant, un Maximin à qui ses muscles et sa haute taille tinrent lieu de droits et de vertus. Qu'on s'étonne, après cela, de quelque fausse grandeur dans Stace et dans Lucain! (J. V., deb.)

(15) Les ouvrages que nous a laissés Claudien sont brillans d'imagination ; mais son pinceau, si riche de coloris, est souvent empreint du faux goût du siècle. Ce poète, l'ami de Stilicon, tomba avec le grand homme et passa le reste de sa vie dans la disgrace et l'oubli.

Je terminerai ce tableau de la poésie sous l'empire par une table chronologique assez exacte de tous les poètes qui ont vécu pendant ces cinq siècles :

Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Trabea, Licinius Tégula, Appollonius, Plaute, Pacuvius, Accius, Cæcilius, Térence, Lucile, Afranius, Atchius, Lucrèce, Labérius, Publius Syrius, César, Cicéron, Licinius Calvus, Valérius Caton, Varron le Gaulois, Valérius Soranus, Catulle, Auguste, Mécène, Varius, Pollion, Tucca, Gallus, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, Fundanius, Arulius, Macer, Apulée, Julius-Montanus, Phèdre, Manilius, Néron, Perse, Sénèque, Pétrone, Lucain, Afranius, Juvénal, Martial, Valérius-Flaccus, Silius-Italicus, Stace, Sulpicia, Adrien, Juvencus, Ausone, Claudien.

(16) La prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.....

(17) Fabius Pictor le précéda de deux siècles ; mais son histoire des premiers temps de Rome ne peut être mise au rang de celle des auteurs que nous citons : c'est plutôt un recueil de données curieuses dont ses successeurs ont profité.

(18) Il excelle à exprimer les sentimens doux et touchans, et nul historien n'est plus éloquent ni plus pathétique ; sa narration est claire et très agréable, etc. (Quintilien)

(19) Villemain.

(20) Quelques chaires avaient été fondées à Athènes par Adrien et Marc-Aurèle ; d'autres villes en eurent aussi, mais moins célèbres. La médecine, la philosophie, la théologie et le droit y étaient enseignés. Le professorat d'Athènes au IVe siècle, dit M. Matter, était une académie de luxe au milieu d'écoles plus utiles, une sorte de ruine parmi des institutions plus nouvelles, une espèce d'oasis littéraire au milieu d'une terre abandonnée par les Muses ; mais cette oasis était le pèlerinage du monde civilisé, cette ruine éclipsait encore toutes ses rivales, et ce

luxe était indispensable à la bonne compagnie de l'empire, quelque province qu'elle habitât.

Les professeurs de philosophie avaient à cette époque 10,000 drachmes de traitement, et les simples professeurs de sciences politiques (alors bien subordonnées à la science des sciences, à la philosophie) recevaient 6,000 drachmes du trésor impérial; ajoutez à cela quelques priviléges, par exemple la franchise de toute charge municipale, dont jouissaient les sophistes, et l'on comprendra tout ce qu'avait de beau, de brillant le sort d'un professeur que payait l'empereur, que venait entendre, applaudir et payer la jeunesse des provinces, et qui allait encore périodiquement se faire entendre, applaudir et payer dans ces provinces mêmes.

HUITIÈME LEÇON.

(1) Cette assertion est justifiée par la description du palais qu'il fit bâtir sous le nom de la Maison-dorée, qui comprenait la totalité du mont Palatin et la partie du Viminal aujourd'hui occupée par le Temple de la paix. Trajan rappela pour quelque temps l'architecture à sa première pureté, ainsi que nous pouvons en juger par les fragmens de l'arc et du Forum qui lui furent élevés : mais depuis elle déclina constamment, surtout lorsqu'à la belle et simple architecture grecque vint se mêler le goût des différens peuples soumis à la domination romaine.

(DAUNEY.)

(2) Pline.

(3) Martial.

(4) L'an 55 avant J.-C., Pompée, à l'occasion de l'inauguration de son théâtre, montra un rhinocéros unicorne, 600 lions dont 315 à crinière, et 410 panthères. Certainement tous les rois de l'Europe ne pourraient pas parvenir aujourd'hui à réunir un pareil nombre d'animaux; la plupart des lions et des panthères qu'on amenait alors à Rome venaient probablement d'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

48 ans avant J.-C., Antoine fit atteler des lions à son char, et montra pour la première fois aux Romains ces animaux apprivoisés.

César donna des fêtes dans lesquelles il parut s'attacher à surpasser celles de Pompée. On y montra 400 lions à crinière; 20 éléphans y furent attaqués par 500 fantassins, puis un pareil nombre par 500 cavaliers. César y donna encore le premier exemple de combats de taureaux contre des hommes. Le soir il retourna chez lui éclairé par des éléphans qui portaient des lanternes.

Le nombre des animaux qu'on faisait périr dans le Cirque était effrayant. A la dédicace du théâtre de Marcellus, on fit tuer 268 lions et 310 panthères. Les cris de douleur, les rugissemens, les ruisseaux de sang devaient former un spectacle horrible.

Ce fut à la même dédicace du théâtre de Marcellus que parut le premier tigre royal qui ait été amené à Rome; il fut montré enfermé dans une cage.

Une inscription élevée à Ancyre, en l'honneur d'Auguste, nous apprend que ce prince avait fait tuer 3,500 bêtes sauvages devant le peuple.

La connaissance de cette profusion d'animaux intéresse les naturalistes de plus d'une manière. D'un côté, elle prouve que les lions, les panthères étaient beaucoup plus fréquens alors qu'ils ne le sont aujourd'hui; d'un autre côté, elle

peut nous éclairer sur l'origine de certains dépôts d'ossemens enfouis dans des terrains particuliers, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les véritables ossemens fossiles.

Un grand nombre d'hommes étaient occupés à s'emparer des animaux destinés aux plaisirs des Romains. On avait imaginé plusieurs espèces de chasses très curieuses pour parvenir à les prendre vivans. Certains hommes s'occupaient spécialement de l'art de les apprivoiser; on les appelait *mansuetarii*, et leur habileté surpassait, à ce qu'il parait, tout ce qu'ont pu produire les modernes dans le même genre. Galba fit danser sur la corde un éléphant portant sur son dos un chevalier romain.

Le goût des spectacles d'animaux se maintint pendant plus de six siècles à Rome. Titus, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes d'amusemens, fut obligé de se conformer à l'usage, et fit paraître, pendant son règne, 9,000 animaux dans le Cirque.

Domitien donna le spectacle d'une chasse aux flambeaux. On y vit une femme combattre contre un lion, qu'elle terrassa; un éléphant, après avoir combattu contre un bœuf et l'avoir mis à mort, se traina à genoux aux pieds de l'empereur. Marc-Aurèle eut en horreur les combats du Cirque, mais son fils Commode les aimait avec fureur; il tuait lui-même les animaux. On dit qu'il s'amusait surtout à faire sauter la tête des autruches d'un coup de cimeterre, au moment où elles couraient pour prendre la nourriture qu'on leur présentait. Ces animaux n'interrompaient pas leur course, ils la continuaient dans la même direction assez long-temps après le moment où leur tête avait été séparée de leur corps.

Probus fut, de tous les empereurs romains, celui qui fit paraître le rassemblement le plus nombreux d'animaux. Il fit planter une forêt dans le Cirque, seulement pour la fête qu'il voulait y donner; et, le jour venu, il fit courir jusqu'à mille autruches et une quantité innombrable d'animaux.

(5) L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, fit faire en moins d'un siècle plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de 2,000 ans. A portée de profiter des découvertes des Égyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Égypte vaincue, effaça bientôt ses maitres. (Goguet.)

Voyageurs éclairés, les sages de la Grèce demandèrent aux contrées où naquit la civilisation les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte, de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie. Il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie représentaient

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie. (Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles. (Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient : faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés fronditeurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, frondíteurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux).

(Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *oræ*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stolide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii* ; après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Je joindrai à cette table un passage de sa préface qui m'a paru aussi présenter de l'intérêt.

« Les philosophes furent désignés par différens noms ; ils les reçurent, les uns des villes où ils demeuraient, comme les Éliens, les Mégariens, les Érétriens et les Cyrénaïques ; les autres, des lieux où ils s'assemblaient, comme les académiciens, les stoïciens ; ceux-ci, de leur manière d'enseigner, comme les péripatéticiens ; ceux-là, de leurs plaisanteries, comme les cyniques ; quelques-uns de leur humeur, comme les fortunés ; quelques autres de leurs sentimens vains, comme les philalètes ou amateurs de la vérité, les éclectiques et les analogistes. Les disciples de Socrate et les épicuriens empruntèrent les noms de leurs maîtres. On appela encore physiciens ceux qui méditaient sur la nature ; moralistes, ceux qui se bornaient à former les mœurs ; et dialecticiens, ceux qui enseignaient les règles du raisonnement.

« La philosophie a trois parties : la physique, la morale et la logique. La physique a pour objet le monde et ce qu'il contient ; la morale roule sur la vie et les mœurs ; la logique apprend à conduire sa raison dans l'examen des deux autres sciences. La physique seule soutint son crédit jusqu'à Archélaüs. Nous avons dit que la morale fut introduite par Socrate et Zénon ; d'Ellée forma la dialectique. La morale a produit dix sectes : l'académique, la cyrénaïque, l'éliaque, la mégarique, la cynique, l'érotique, la dialectique, la péripatéticienne, la stoïcienne et l'épicurienne. Platon fut chef de l'ancienne académie, Arcésilas de la moyenne, et Lacydes de la nouvelle. Aristippe de Cyrène forma la secte cyrénaïque ; Phédon d'Ellée, l'éliaque ; Euclide de Mégare, la mégarique ; Antisthène l'Athénien, la cynique ; Ménédème d'Érétrée, l'érotique ; Clitomaque de Carthage, la dialectique ; Aristote, la péripatéticienne ; Zénon le Cittique, la stoïcienne ; et Épicure, celle qui est nommée de son nom. Quant à la pyrrhonienne, la plupart la mettent au rebut, à cause de l'obscurité de ses principes. » (Diogène-Laërce.)

(5) De ἐκλέγω, cueillir-choisir avec discernement. L'éclectisme, le néo-platonisme et les philosophes dits Alexandrins sont à peu près même chose.

(*Encycl. mod.*)

(6) Durosoir.

(7) Delaulnaye.

(8) On voit que si les principaux philosophes et les hommes de génie de cette époque reconnaissaient et professaient la toute-puissance d'un Dieu unique, la foule était loin d'avoir encore adopté ces idées.

(9) Degérando.

SEPTIÈME LEÇON.

(1) *Unus qui nobis cunctando restituit rem.*

(*Énéide*, liv. VII.)

(2) « Et toi aussi tu es placé parmi nos plus grands écrivains, et tu le mérites par la pureté de ton style. Et plût au ciel qu'au charme de tes écrits se joignît cette force comique qui t'était si nécessaire pour égaler les Grecs, et que tu ne leur fusses pas si inférieur dans cette partie ! Voilà ce qui te manque, Térence, et j'en ai bien du regret. » (J. César.)

(3) *Satira tota nostra est.* (Quintilien.)

(4) Villemain.

(5) Fontanes.

(6) Catulle.

(7) Tibulle : traduction de La Harpe.

(8) Horace : traduction de Daru.

(9) Victor Hugo : *Feuilles d'Automne.*

(10) Lamartine : *Pensées des Morts.*

(11) Reboul.

(12) Alex. Guiraud : *les Petits Savoyards.*

(13) Fulgentius Moller : *Mercure de France.* Delaulnaye : *Biographie.*

On compte 43 éditions des OEuvres d'Apulée ; elles se composent d'un grand nombre de pièces diverses : hymnes, épîtres, gryphes, proverbes, facéties, traité sur les nombres, la musique, les poissons, le gouvernement, la médecine, la philosophie, l'agriculture, etc. ; il y en a beaucoup de perdus.

(14) Les défauts de Lucain et de Stace sont ceux de l'époque plus encore que des auteurs. Ne devrait-on pas, en les lisant dans un esprit d'équité, songer à cette manie du gigantesque qui s'empara de toutes les imaginations et de tous les arts après le siècle d'Auguste? Cette *mesure*, dont les Grecs avaient fait une loi de conduite et de goût, ne suffit plus à leurs imitateurs devenus maîtres du monde, et qui veulent que leurs caprices soient sans limites comme leur puissance. Il faut que le pont de Caligula s'étende sur la mer depuis Baies jusqu'à Pouzzoles ; il faut que Néron, qui attelait dix chevaux à son char, ou même vingt, comme on le voit sur une pierre antique, fasse dépasser à sa statue colossale la hauteur des temples, et que son palais d'or, après avoir couvert tout le mont Palatin, descende dans la voie Sacrée, se prolonge jusqu'aux Esquilies, et plonge dans les flancs de la montagne ses profondes et hardies substructions dont nous admirons les grandes

ruines; il faut que l'amphithéâtre de Vespasien, les Thermes de Titus, le tombeau d'Adrien, et tant d'autres fastueux monumens, répondent à ces habitudes nouvelles. Voyez dans nos musées les pieds, les têtes, les autres fragmens qui nous restent de quelques statues de ces temps; elles devaient être immenses : ce fut une sorte d'ivresse, et l'imagination des peuples, une fois abusée par ces images de grandeur matérielle et de force brutale, en vint à choisir et à conserver pendant trois ans pour maître un colosse, un géant, un Maximin à qui ses muscles et sa haute taille tinrent lieu de droits et de vertus. Qu'on s'étonne, après cela, de quelque fausse grandeur dans Stace et dans Lucain! (J. V., *déb.*)

(15) Les ouvrages que nous a laissés Claudien sont brûlans d'imagination; mais son pinceau, si riche de coloris, est souvent empreint du faux goût du siècle. Ce poète, l'ami de Stilicon, tomba avec le grand homme et passa le reste de sa vie dans la disgrace et l'oubli.

Je terminerai ce tableau de la poésie sous l'empire par une table chronologique assez exacte de tous les poètes qui ont vécu pendant ces cinq siècles :

Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Trabea, Licinius Tégula, Appollonius, Plaute, Pacuvius, Accius, Cæcilius, Térence, Lucile, Afranius, Archias, Lucrèce, Labérius, Publius Syrius, César, Cicéron, Licinius Calvus, Valérius Caton, Varron-le-Gaulois, Valérius Soranus, Catulle, Auguste, Mécène, Varrius, Pollion, Tucca, Gallus, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, Fundanius, Arnilius, Macer, Apulée, Julius-Montanus, Phèdre, Manilius, Néron, Perse, Sénèque, Pétrone, Lucain, Afranius, Juvénal, Martial, Valérius-Flaccus, Silius-Italicus, Stace, Sulpicia, Adrien, Juvencus, Ausone, Claudien.

(16) La prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.....

(17) Fabius Pictor le précéda de deux siècles; mais son histoire des premiers temps de Rome ne peut être mise au rang de celle des auteurs que nous citons : c'est plutôt un recueil de données curieuses dont ses successeurs ont profité.

(18) Il excelle à exprimer les sentimens doux et touchans, et nul historien n'est plus éloquent ni plus pathétique; sa narration est claire et très agréable, etc. (Quintilien.)

(19) Villemain.

(20) Quelques chaires avaient été fondées à Athènes par Adrien et Marc-Aurèle; d'autres villes en eurent aussi, mais moins célèbres. La médecine, la philosophie, la théologie et le droit y étaient enseignés. Le professorat d'Athènes au IVe siècle, dit M. Matter, était une académie de luxe au milieu d'écoles plus utiles, une sorte de ruine parmi des institutions plus nouvelles, une espèce d'oasis littéraire au milieu d'une terre abandonnée par les Muses; mais cette oasis était le pèlerinage du monde civilisé; cette ruine éclipsait encore toutes ses rivales, et ce

luxe était indispensable à la bonne compagnie de l'empire, quelque province qu'elle habitât.

Les professeurs de philosophie avaient à cette époque 10,000 drachmes de traitement, et les simples professeurs de sciences politiques (alors bien subordonnées à la science des sciences, à la philosophie) recevaient 6,000 drachmes du trésor impérial; ajoutez à cela quelques priviléges, par exemple la franchise de toute charge municipale, dont jouissaient les sophistes, et l'on comprendra tout ce qu'avait de beau, de brillant le sort d'un professeur que payait l'empereur, que venait entendre, applaudir et payer la jeunesse des provinces, et qui allait encore périodiquement se faire entendre, applaudir et payer dans ces provinces mêmes.

HUITIÈME LEÇON.

(1) Cette assertion est justifiée par la description du palais qu'il fit bâtir sous le nom de la Maison-dorée, qui comprenait la totalité du mont Palatin et la partie du Viminal aujourd'hui occupée par le Temple de la paix. Trajan rappela pour quelque temps l'architecture à sa première pureté, ainsi que nous pouvons en juger par les fragmens de l'arc et du Forum qui lui furent élevés : mais depuis elle déclina constamment, surtout lorsqu'à la belle et simple architecture grecque vint se mêler le goût des différens peuples soumis à la domination romaine.

(DESRET.)

(2) Pline.

(3) Mazois.

(4) L'an 55 avant J.-C., Pompée, à l'occasion de l'inauguration de son théâtre, montra un rhinocéros unicorne, 600 lions dont 315 à crinière, et 410 panthères. Certainement tous les rois de l'Europe ne pourraient pas parvenir aujourd'hui à réunir un pareil nombre d'animaux; la plupart des lions et des panthères qu'on amenait alors à Rome venaient probablement d'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

48 ans avant J.-C., Antoine fit atteler des lions à son char, et montra pour la première fois aux Romains ces animaux apprivoisés.

César donna des fêtes dans lesquelles il parut s'attacher à surpasser celles de Pompée. On y montra 400 lions à crinière; 20 éléphans y furent attaqués par 500 fantassins, puis un pareil nombre par 500 cavaliers. César y donna encore le premier exemple de combats de taureaux contre des hommes. Le soir il retourna chez lui éclairé par des éléphans qui portaient des lanternes.

Le nombre des animaux qu'on faisait périr dans le Cirque était effrayant. A la dédicace du théâtre de Marcellus, on fit tuer 268 lions et 310 panthères. Les cris de douleur, les rugissemens, les ruisseaux de sang devaient former un spectacle horrible.

Ce fut à la même dédicace du théâtre de Marcellus que parut le premier tigre royal qui ait été amené à Rome; il fut montré enfermé dans une cage.

Une inscription élevée à Ancyre, en l'honneur d'Auguste, nous apprend que ce prince avait fait tuer 3,500 bêtes sauvages devant le peuple.

La connaissance de cette profusion d'animaux intéresse les naturalistes de plus d'une manière. D'un côté, elle prouve que les lions, les panthères étaient beaucoup plus fréquens alors qu'ils ne le sont aujourd'hui; d'un autre côté, elle

peut nous éclairer sur l'origine de certains dépôts d'ossemens enfouis dans des terrains particuliers, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les véritables ossemens fossiles.

Un grand nombre d'hommes étaient occupés à s'emparer des animaux destinés aux plaisirs des Romains. On avait imaginé plusieurs espèces de chasses très curieuses pour parvenir à les prendre vivans. Certains hommes s'occupaient spécialement de l'art de les apprivoiser; on les appelait *mansuetarii*, et leur habileté surpassait, à ce qu'il paraît, tout ce qu'ont pu produire les modernes dans le même genre. Galba fit danser sur la corde un éléphant portant sur son dos un chevalier romain.

Le goût des spectacles d'animaux se maintint pendant plus de six siècles à Rome. Titus, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes d'amusemens, fut obligé de se conformer à l'usage, et fit paraître, pendant son règne, 9,000 animaux dans le Cirque.

Domitien donna le spectacle d'une chasse aux flambeaux. On y vit une femme combattre contre un lion, qu'elle terrassa; un éléphant, après avoir combattu contre un bœuf et l'avoir mis à mort, se traina à genoux aux pieds de l'empereur. Marc-Aurèle eut en horreur les combats du Cirque, mais son fils Commode les aimait avec fureur; il tuait lui-même les animaux. On dit qu'il s'amusait surtout à faire sauter la tête des autruches d'un coup de cimeterre, au moment où elles couraient pour prendre la nourriture qu'on leur présentait. Ces animaux n'interrompaient pas leur course, ils la continuaient dans la même direction assez long-temps après le moment où leur tête avait été séparée de leur corps.

Probus fut, de tous les empereurs romains, celui qui fit paraître le rassemblement le plus nombreux d'animaux. Il fit planter une forêt dans le Cirque, seulement pour la fête qu'il voulait y donner; et, le jour venu, il fit courir jusqu'à mille autruches et une quantité innombrable d'animaux.

(5) L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, fit faire en moins d'un siècle plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de 2,000 ans. A portée de profiter des découvertes des Égyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Égypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. (GOGUET.)

Voyageurs éclairés, les sages de la Grèce demandèrent aux contrées où naquit la civilisation les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte, de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie. Il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie représentaient

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie. (Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles. (Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient : faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés fronditeurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, fronditeurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux). (Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *óræ*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées en haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeuma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii ;* après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains ; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre ; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses ; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer ; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem- « pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

ruines ; il faut que l'amphithéâtre de Vespasien, les Thermes de Titus, le tombeau d'Adrien, et tant d'autres fastueux monumens, répondent à ces habitudes nouvelles. Voyez dans nos musées les pieds, les têtes, les autres fragmens qui nous restent de quelques statues de ces temps ; elles devaient être immenses : ce fut une sorte d'ivresse, et l'imagination des peuples, une fois abusée par ces images de grandeur matérielle et de force brutale, en vint à choisir et à conserver pendant trois ans pour maître un colosse, un géant, un Maximin à qui ses muscles et sa haute taille tinrent lieu de droits et de vertus. Qu'on s'étonne, après cela, de quelque fausse grandeur dans Stace et dans Lucain! (J. V., *déb.*)

(15) Les ouvrages que nous a laissés Claudien sont brûlans d'imagination ; mais son pinceau, si riche de coloris, est souvent empreint du faux goût du siècle. Ce poète, l'ami de Stilicon, tomba avec le grand homme et passa le reste de sa vie dans la disgrace et l'oubli.

Je terminerai ce tableau de la poésie sous l'empire par une table chronologique assez exacte de tous les poètes qui ont vécu pendant ces cinq siècles :

Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Trabea, Licinius Tégula, Appollonius, Plaute, Pacuvius, Accius, Cæcilius, Térence, Lucile, Afranius, Archias, Lucrèce, Labérius, Publius Syrius, César, Cicéron, Licinius Calvus, Valérius Caton, Varron-le-Gaulois, Valérius Soranus, Catulle, Auguste, Mécène, Varrius, Pollion, Tucca, Gallus, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, Fundanius, Arnilius, Macer, Apulée, Julius-Montanus, Phèdre, Manilius, Néron, Perse, Sénèque, Pétrone, Lucain, Afranius, Juvénal, Martial, Valérius-Flaccus, Silius-Italicus, Stace, Sulpicia, Adrien, Juvencus, Ausone, Claudien.

(16) La prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.....

(17) Fabius Pictor le précéda de deux siècles ; mais son histoire des premiers temps de Rome ne peut être mise au rang de celle des auteurs que nous citons : c'est plutôt un recueil de données curieuses dont ses successeurs ont profité.

(18) Il excelle à exprimer les sentimens doux et touchans, et nul historien n'est plus éloquent ni plus pathétique ; sa narration est claire et très agréable, etc. (Quintilien.)

(19) Villemain.

(20) Quelques chaires avaient été fondées à Athènes par Adrien et Marc-Aurèle ; d'autres villes en eurent aussi, mais moins célèbres. La médecine, la philosophie, la théologie et le droit y étaient enseignés. Le professorat d'Athènes au IVe siècle, dit M. Matter, était une académie de luxe au milieu d'écoles plus utiles, une sorte de ruine parmi des institutions plus nouvelles, une espèce d'oasis littéraire au milieu d'une terre abandonnée par les Muses ; mais cette oasis était le pèlerinage du monde civilisé ; cette ruine éclipsait encore toutes ses rivales, et ce

luxe était indispensable à la bonne compagnie de l'empire, quelque province qu'elle habitât.

Les professeurs de philosophie avaient à cette époque 10,000 drachmes de traitement, et les simples professeurs de sciences politiques (alors bien subordonnées à la science des sciences, à la philosophie) recevaient 6,000 drachmes du trésor impérial; ajoutez à cela quelques priviléges, par exemple la franchise de toute charge municipale, dont jouissaient les sophistes, et l'on comprendra tout ce qu'avait de beau, de brillant le sort d'un professeur que payait l'empereur, que venait entendre, applaudir et payer la jeunesse des provinces, et qui allait encore périodiquement se faire entendre, applaudir et payer dans ces provinces mêmes.

HUITIÈME LEÇON.

(1) Cette assertion est justifiée par la description du palais qu'il fit bâtir sous le nom de la Maison-dorée, qui comprenait la totalité du mont Palatin et la partie du Viminal aujourd'hui occupée par le Temple de la paix. Trajan rappela pour quelque temps l'architecture à sa première pureté, ainsi que nous pouvons en juger par les fragmens de l'arc et du Forum qui lui furent élevés : mais depuis elle déclina constamment, surtout lorsqu'à la belle et simple architecture grecque vint se mêler le goût des différens peuples soumis à la domination romaine.

(Desmaest.)

(2) Pline.

(3) Masois.

(4) L'an 55 avant J.-C., Pompée, à l'occasion de l'inauguration de son théâtre, montra un rhinocéros unicorne, 600 lions dont 315 à crinière, et 410 panthères. Certainement tous les rois de l'Europe ne pourraient pas parvenir aujourd'hui à réunir un pareil nombre d'animaux; la plupart des lions et des panthères qu'on amenait alors à Rome venaient probablement d'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

48 ans avant J.-C., Antoine fit atteler des lions à son char, et montra pour la première fois aux Romains ces animaux apprivoisés.

César donna des fêtes dans lesquelles il parut s'attacher à surpasser celles de Pompée. On y montra 400 lions à crinière; 20 éléphans y furent attaqués par 500 fantassins, puis un pareil nombre par 500 cavaliers. César y donna encore le premier exemple de combats de taureaux contre des hommes. Le soir il retourna chez lui éclairé par des éléphans qui portaient des lanternes.

Le nombre des animaux qu'on faisait périr dans le Cirque était effrayant. A la dédicace du théâtre de Marcellus, on fit tuer 268 lions et 310 panthères. Les cris de douleur, les rugissemens, les ruisseaux de sang devaient former un spectacle horrible.

Ce fut à la même dédicace du théâtre de Marcellus que parut le premier tigre royal qui ait été amené à Rome; il fut montré enfermé dans une cage.

Une inscription élevée à Ancyre, en l'honneur d'Auguste, nous apprend que ce prince avait fait tuer 3,500 bêtes sauvages devant le peuple.

La connaissance de cette profusion d'animaux intéresse les naturalistes de plus d'une manière. D'un côté, elle prouve que les lions, les panthères étaient beaucoup plus fréquens alors qu'ils ne le sont aujourd'hui; d'un autre côté, elle

peut nous éclairer sur l'origine de certains dépôts d'ossemens enfouis dans des terrains particuliers, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les véritables ossemens fossiles.

Un grand nombre d'hommes étaient occupés à s'emparer des animaux destinés aux plaisirs des Romains. On avait imaginé plusieurs espèces de chasses très curieuses pour parvenir à les prendre vivans. Certains hommes s'occupaient spécialement de l'art de les apprivoiser; on les appelait *mansuetarii*, et leur habileté surpassait, à ce qu'il paraît, tout ce qu'ont pu produire les modernes dans le même genre. Galba fit danser sur la corde un éléphant portant sur son dos un chevalier romain.

Le goût des spectacles d'animaux se maintint pendant plus de six siècles à Rome. Titus, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes d'amusemens, fut obligé de se conformer à l'usage, et fit paraître, pendant son règne, 9,000 animaux dans le Cirque.

Domitien donna le spectacle d'une chasse aux flambeaux. On y vit une femme combattre contre un lion, qu'elle terrassa; un éléphant, après avoir combattu contre un bœuf et l'avoir mis à mort, se traina à genoux aux pieds de l'empereur. Marc-Aurèle eut en horreur les combats du Cirque, mais son fils Commode les aimait avec fureur; il tuait lui-même les animaux. On dit qu'il s'amusait surtout à faire sauter la tête des autruches d'un coup de cimeterre, au moment où elles couraient pour prendre la nourriture qu'on leur présentait. Ces animaux n'interrompaient pas leur course, ils la continuaient dans la même direction assez long-temps après le moment où leur tête avait été séparée de leur corps.

Probus fut, de tous les empereurs romains, celui qui fit paraître le rassemblement le plus nombreux d'animaux. Il fit planter une forêt dans le Cirque, seulement pour la fête qu'il voulait y donner; et, le jour venu, il fit courir jusqu'à mille autruches et une quantité innombrable d'animaux.

(5) L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, fit faire en moins d'un siècle plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de 2,000 ans. A portée de profiter des découvertes des Égyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Égypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. (GOGUET.)

Voyageurs éclairés, les sages de la Grèce demandèrent aux contrées où naquit la civilisation les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte, de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie. Il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie représentaient

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie. (Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles. (Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient à faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés fronditeurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, frondíteurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux). (Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étu dient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum ; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *ora*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès ; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât ? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée ; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat ; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée ; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles ; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaissseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii* ; après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem- « pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter ; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait ; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts ; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

ruines; il faut que l'amphithéâtre de Vespasien, les Thermes de Titus, le tombeau d'Adrien, et tant d'autres fastueux monumens, répondent à ces habitudes nouvelles. Voyez dans nos musées les pieds, les têtes, les autres fragmens qui nous restent de quelques statues de ces temps; elles devaient être immenses : ce fut une sorte d'ivresse, et l'imagination des peuples, une fois abusée par ces images de grandeur matérielle et de force brutale, en vint à choisir et à conserver pendant trois ans pour maître un colosse, un géant, un Maximin à qui ses muscles et sa haute taille tinrent lieu de droits et de vertus. Qu'on s'étonne, après cela, de quelque fausse grandeur dans Stace et dans Lucain! (J. V., déb.)

(15) Les ouvrages que nous a laissés Claudien sont brûlans d'imagination; mais son pinceau, si riche de coloris, est souvent empreint du faux goût du siècle. Ce poëte, l'ami de Stilicon, tomba avec le grand homme et passa le reste de sa vie dans la disgrace et l'oubli.

Je terminerai ce tableau de la poésie sous l'empire par une table chronologique assez exacte de tous les poëtes qui ont vécu pendant ces cinq siècles :

Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Trabea, Licinius Tégula, Appollonius, Plaute, Pacuvius, Accius, Cæcilius, Térence, Lucile, Afranius, Archias, Lucrèce, Labérius, Publius Syrius, César, Cicéron, Licinius Calvus, Valérius Caton, Varron-le-Gaulois, Valérius Soranus, Catulle, Auguste, Mécène, Varrius, Pollion, Tucca, Gallus, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, Fundanius, Arnilius, Macer, Apulée, Julius-Montanus, Phèdre, Manilius, Néron, Perse, Sénèque, Pétrone, Lucain, Afranius, Juvénal, Martial, Valérius-Flaccus, Silius-Italicus, Stace, Sulpicia, Adrien, Juvencus, Ausone, Claudien.

(16) La prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.....

(17) Fabius Pictor le précéda de deux siècles; mais son histoire des premiers temps de Rome ne peut être mise au rang de celle des auteurs que nous citons : c'est plutôt un recueil de données curieuses dont ses successeurs ont profité.

(18) Il excelle à exprimer les sentimens doux et touchans, et nul historien n'est plus éloquent ni plus pathétique; sa narration est claire et très agréable, etc. (Quintilien)

(19) Villemain.

(20) Quelques chaires avaient été fondées à Athènes par Adrien et Marc-Aurèle; d'autres villes en eurent aussi, mais moins célèbres. La médecine, la philosophie, la théologie et le droit y étaient enseignés. Le professorat d'Athènes au IVe siècle, dit M. Matter, était une académie de luxe au milieu d'écoles plus utiles, une sorte de ruine parmi des institutions plus nouvelles, une espèce d'oasis littéraire au milieu d'une terre abandonnée par les Muses; mais cette oasis était le pélerinage du monde civilisé; cette ruine éclipsait encore toutes ses rivales, et ce

luxe était indispensable à la bonne compagnie de l'empire, quelque province qu'elle habitât.

Les professeurs de philosophie avaient à cette époque 10,000 drachmes de traitement, et les simples professeurs de sciences politiques (alors bien subordonnées à la science des sciences, à la philosophie) recevaient 6,000 drachmes du trésor impérial; ajoutez à cela quelques privilèges, par exemple la franchise de toute charge municipale, dont jouissaient les sophistes, et l'on comprendra tout ce qu'avait de beau, de brillant le sort d'un professeur que payait l'empereur, que venait entendre, applaudir et payer la jeunesse des provinces, et qui allait encore périodiquement se faire entendre, applaudir et payer dans ces provinces mêmes.

HUITIÈME LEÇON.

(1) Cette assertion est justifiée par la description du palais qu'il fit bâtir sous le nom de la Maison-dorée, qui comprenait la totalité du mont Palatin et la partie du Viminal aujourd'hui occupée par le Temple de la paix. Trajan rappela pour quelque temps l'architecture à sa première pureté, ainsi que nous pouvons en juger par les fragmens de l'arc et du Forum qui lui furent élevés : mais depuis elle déclina constamment, surtout lorsqu'à la belle et simple architecture grecque vint se mêler le goût des différens peuples soumis à la domination romaine.

(Desret.)

(2) Pline.

(3) Mazois.

(4) L'an 55 avant J.-C., Pompée, à l'occasion de l'inauguration de son théâtre, montra un rhinocéros unicorne, 600 lions dont 315 à crinière, et 410 panthères. Certainement tous les rois de l'Europe ne pourraient pas parvenir aujourd'hui à réunir un pareil nombre d'animaux; la plupart des lions et des panthères qu'on amenait alors à Rome venaient probablement d'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

48 ans avant J.-C., Antoine fit atteler des lions à son char, et montra pour la première fois aux Romains ces animaux apprivoisés.

César donna des fêtes dans lesquelles il parut s'attacher à surpasser celles de Pompée. On y montra 400 lions à crinière; 20 éléphans y furent attaqués par 500 fantassins, puis un pareil nombre par 500 cavaliers. César y donna encore le premier exemple de combats de taureaux contre des hommes. Le soir il retourna chez lui éclairé par des éléphans qui portaient des lanternes.

Le nombre des animaux qu'on faisait périr dans le Cirque était effrayant. A la dédicace du théâtre de Marcellus, on fit tuer 268 lions et 310 panthères. Les cris de douleur, les rugissemens, les ruisseaux de sang devaient former un spectacle horrible.

Ce fut à la même dédicace du théâtre de Marcellus que parut le premier tigre royal qui ait été amené à Rome; il fut montré enfermé dans une cage.

Une inscription élevée à Ancyre, en l'honneur d'Auguste, nous apprend que ce prince avait fait tuer 3,500 bêtes sauvages davant le peuple.

La connaissance de cette profusion d'animaux intéresse les naturalistes de plus d'une manière. D'un côté, elle prouve que les lions, les panthères étaient beaucoup plus fréquens alors qu'ils ne le sont aujourd'hui; d'un autre côté, elle

peut nous éclairer sur l'origine de certains dépôts d'ossemens enfouis dans des terrains particuliers, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les véritables ossemens fossiles.

Un grand nombre d'hommes étaient occupés à s'emparer des animaux destinés aux plaisirs des Romains. On avait imaginé plusieurs espèces de chasses très curieuses pour parvenir à les prendre vivans. Certains hommes s'occupaient spécialement de l'art de les apprivoiser; on les appelait *mansuetarii*, et leur habileté surpassait, à ce qu'il paraît, tout ce qu'ont pu produire les modernes dans le même genre. Galba fit danser sur la corde un éléphant portant sur son dos un chevalier romain.

Le goût des spectacles d'animaux se maintint pendant plus de six siècles à Rome. Titus, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes d'amusemens, fut obligé de se conformer à l'usage, et fit paraître, pendant son règne, 9,000 animaux dans le Cirque.

Domitien donna le spectacle d'une chasse aux flambeaux. On y vit une femme combattre contre un lion, qu'elle terrassa; un éléphant, après avoir combattu contre un bœuf et l'avoir mis à mort, se traina à genoux aux pieds de l'empereur. Marc-Aurèle eut en horreur les combats du Cirque, mais son fils Commode les aimait avec fureur; il tuait lui-même les animaux. On dit qu'il s'amusait surtout à faire sauter la tête des autruches d'un coup de cimeterre, au moment où elles couraient pour prendre la nourriture qu'on leur présentait. Ces animaux n'interrompaient pas leur course, ils la continuaient dans la même direction assez long-temps après le moment où leur tête avait été séparée de leur corps.

Probus fut, de tous les empereurs romains, celui qui fit paraître le rassemblement le plus nombreux d'animaux. Il fit planter une forêt dans le Cirque, seulement pour la fête qu'il voulait y donner; et, le jour venu, il fit courir jusqu'à mille autruches et une quantité innombrable d'animaux.

(5) L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, fit faire en moins d'un siècle plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de 2,000 ans. A portée de profiter des découvertes des Égyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Égypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. (Geourt.)

Voyageurs éclairés, les sages de la Grèce demandèrent aux contrées où naquit la civilisation les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte, de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie. Il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie représentaient

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie.

(Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles.

(Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient : faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés frondituers, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, fronditeurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux).

(Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *oræ*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât ponr recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en *français*, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel *côté* soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Oropo, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés ; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots ; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine ; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii* ; après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Je joindrai à cette table un passage de sa préface qui m'a paru aussi présenter de l'intérêt.

« Les philosophes furent désignés par différens noms ; ils les reçurent, les uns des villes où ils demeuraient, comme les Éliens, les Mégariens, les Érétriens et les Cyrénaïques ; les autres, des lieux où ils s'assemblaient, comme les académiciens, les stoïciens ; ceux-ci, de leur manière d'enseigner, comme les péripatéticiens ; ceux-là, de leurs plaisanteries, comme les cyniques ; quelques-uns de leur humeur, comme les fortunés ; quelques autres de leurs sentimens vains, comme les philalètes ou amateurs de la vérité, les éclectiques et les analogistes. Les disciples de Socrate et les épicuriens empruntèrent les noms de leurs maîtres. On appela encore physiciens ceux qui méditaient sur la nature ; moralistes, ceux qui se bornaient à former les mœurs ; et dialecticiens, ceux qui enseignaient les règles du raisonnement.

« La philosophie a trois parties : la physique, la morale et la logique. La physique a pour objet le monde et ce qu'il contient ; la morale roule sur la vie et les mœurs ; la logique apprend à conduire sa raison dans l'examen des deux autres sciences. La physique seule soutint son crédit jusqu'à Archélaüs. Nous avons dit que la morale fut introduite par Socrate et Zénon ; d'Élide forma la dialectique. La morale a produit dix sectes : l'académique, la cyrénaïque, l'éliaque, la mégarique, la cynique, l'érotique, la dialectique, la péripatéticienne, la stoïcienne et l'épicurienne. Platon fut chef de l'ancienne académie, Arcésilas de la moyenne, et Lacydes de la nouvelle. Aristippe de Cyrène forma la secte cyrénaïque ; Phédon d'Élide, l'éliaque ; Euclide de Mégare, la mégarique ; Antisthène l'Athénien, la cynique ; Ménédème d'Érétrie, l'érotique ; Clitomaque de Carthage, la dialectique ; Aristote, la péripatéticienne ; Zénon le Cittique, la stoïcienne ; et Épicure, celle qui est nommée de son nom. Quant à la pyrrhonienne, la plupart la mettent au rebut, à cause de l'obscurité de ses principes. » (Diogène-Laerce.)

(5) De ἐκλέγω, cueillir-choisir avec discernement. L'éclectisme, le néo-platonisme et les philosophes dits Alexandrins sont à peu près même chose.

(*Encycl. mod.*)

(6) Durosoir.

(7) Delaulnaye.

(8) On voit que si les principaux philosophes et les hommes de génie de cette époque reconnaissaient et professaient la toute-puissance d'un Dieu unique, la foule était loin d'avoir encore adopté ces idées.

(9) Degérando.

SEPTIÈME LEÇON.

(1) *Unus qui nobis cunctando restituit rem.*

(*Énéide*, liv. VII.)

(2) « Et toi aussi tu es placé parmi nos plus grands écrivains, et tu le mérites par la pureté de ton style. Et plût au ciel qu'au charme de tes écrits se joignît cette force comique qui t'était si nécessaire pour égaler les Grecs, et que tu ne leur fusses pas si inférieur dans cette partie ! Voilà ce qui te manque, Térence, et j'en ai bien dû regret. » (J. César.)

(3) *Satira tota nostra est.* (Quintilien.)

(4) Villemain.

(5) Fontanes.

(6) Catulle.

(7) Tibulle : traduction de La Harpe.

(8) Horace : traduction de Daru.

(9) Victor Hugo : *Feuilles d'Automne*.

(10) Lamartine : *Pensées des Morts*.

(11) Reboul.

(12) Alex. Guiraud : *les Petits Savoyards*.

(13) Fulgentius Moller : *Mercure de France*. Delaulnaye : *Biographie*.

On compte 43 éditions des OEuvres d'Apulée ; elles se composent d'un grand nombre de pièces diverses : hymnes, épîtres, gryphes, proverbes, facéties, traité sur les nombres, la musique, les poissons, le gouvernement, la médecine, la philosophie, l'agriculture, etc. ; il y en a beaucoup de perdus.

(14) Les défauts de Lucain et de Stace sont ceux de l'époque plus encore que des auteurs. Ne devrait-on pas, en les lisant dans un esprit d'équité, songer à cette manie du gigantesque qui s'empara de toutes les imaginations et de tous les arts après le siècle d'Auguste? Cette *mesure*, dont les Grecs avaient fait une loi de conduite et de goût, ne suffit plus à leurs imitateurs devenus maîtres du monde, et qui veulent que leurs caprices soient sans limites comme leur puissance. Il faut que le pont de Caligula s'étende sur la mer depuis Baies jusqu'à Pouzzoles ; il faut que Néron, qui attelait dix chevaux à son char, ou même vingt, comme on le voit sur une pierre antique, fasse dépasser à sa statue colossale la hauteur des temples, et que son palais d'or, après avoir couvert tout le mont Palatin, descende dans la voie Sacrée, se prolonge jusqu'aux Esquilies, et plonge dans les flancs de la montagne ses profondes et hardies substructions dont nous admirons les grandes

ruines ; il faut que l'amphithéâtre de Vespasien, les Thermes de Titus, le tombeau d'Adrien, et tant d'autres fastueux monumens, répondent à ces habitudes nouvelles. Voyez dans nos musées les pieds, les têtes, les autres fragmens qui nous restent de quelques statues de ces temps ; elles devaient être immenses : ce fut une sorte d'ivresse, et l'imagination des peuples, une fois abusée par ces images de grandeur matérielle et de force brutale, en vint à choisir et à conserver pendant trois ans pour maître un colosse, un géant, un Maximin à qui ses muscles et sa haute taille tinrent lieu de droits et de vertus. Qu'on s'étonne, après cela, de quelque fausse grandeur dans Stace et dans Lucain! (J. V., *déb.*)

(15) Les ouvrages que nous a laissés Claudien sont brûlans d'imagination ; mais son pinceau, si riche de coloris, est souvent empreint du faux goût du siècle. Ce poète, l'ami de Stilicon, tomba avec le grand homme et passa le reste de sa vie dans la disgrace et l'oubli.

Je terminerai ce tableau de la poésie sous l'empire par une table chronologique assez exacte de tous les poètes qui ont vécu pendant ces cinq siècles :

Livius Andronicus, Nævius, Ennius, Trabea, Licinius Tégula, Appollonius, Plaute, Pacuvius, Accius, Cæcilius, Térence, Lucile, Afranius, Archias, Lucrèce, Labérius, Publius Syrius, César, Cicéron, Licinius Calvus, Valérius Caton, Varron-le-Gaulois, Valérius Soranus, Catulle, Auguste, Mécène, Varrius, Pollion, Tucca, Gallus, Virgile, Horace, Ovide, Tibulle, Properce, Fundanius, Arullius, Macer, Apulée, Julius-Montanus, Phèdre, Manilius, Néron, Perse, Sénèque, Pétrone, Lucain, Afranius, Juvénal, Martial, Valérius-Flaccus, Silius-Italicus, Stace, Sulpicia, Adrien, Juvencus, Ausone, Claudien.

(16) La prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.....

(17) Fabius Pictor le précéda de deux siècles ; mais son histoire des premiers temps de Rome ne peut être mise au rang de celle des auteurs que nous citons : c'est plutôt un recueil de données curieuses dont ses successeurs ont profité.

(18) Il excelle à exprimer les sentimens doux et touchans, et nul historien n'est plus éloquent ni plus pathétique ; sa narration est claire et très agréable, etc. (QUINTILIEN.)

(19) Villemain.

(20) Quelques chaires avaient été fondées à Athènes par Adrien et Marc-Aurèle ; d'autres villes en eurent aussi, mais moins célèbres. La médecine, la philosophie, la théologie et le droit y étaient enseignés. Le professorat d'Athènes au IVe siècle, dit M. Matter, était une académie de luxe au milieu d'écoles plus utiles, une sorte de ruine parmi des institutions plus nouvelles, une espèce d'oasis littéraire au milieu d'une terre abandonnée par les Muses ; mais cette oasis était le pèlerinage du monde civilisé ; cette ruine éclipsait encore toutes ses rivales, et ce

luxe était indispensable à la bonne compagnie de l'empire, quelque province qu'elle habitât.

Les professeurs de philosophie avaient à cette époque 10,000 drachmes de traitement, et les simples professeurs de sciences politiques (alors bien subordonnées à la science des sciences, à la philosophie) recevaient 6,000 drachmes du trésor impérial; ajoutez à cela quelques privilèges, par exemple la franchise de toute charge municipale, dont jouissaient les sophistes, et l'on comprendra tout ce qu'avait de beau, de brillant le sort d'un professeur que payait l'empereur, que venait entendre, applaudir et payer la jeunesse des provinces, et qui allait encore périodiquement se faire entendre, applaudir et payer dans ces provinces mêmes.

HUITIÈME LEÇON.

(1) Cette assertion est justifiée par la description du palais qu'il fit bâtir sous le nom de la Maison-dorée, qui comprenait la totalité du mont Palatin et la partie du Viminal aujourd'hui occupée par le Temple de la paix. Trajan rappela pour quelque temps l'architecture à sa première pureté, ainsi que nous pouvons en juger par les fragmens de l'arc et du Forum qui lui furent élevés : mais depuis elle déclina constamment, surtout lorsqu'à la belle et simple architecture grecque vint se mêler le goût des différens peuples soumis à la domination romaine.

(Desmarest.)

(2) Pline.

(3) Mazois.

(4) L'an 55 avant J.-C., Pompée, à l'occasion de l'inauguration de son théâtre, montra un rhinocéros unicorne, 600 lions dont 315 à crinière, et 410 panthères. Certainement tous les rois de l'Europe ne pourraient pas parvenir aujourd'hui à réunir un pareil nombre d'animaux; la plupart des lions et des panthères qu'on amenait alors à Rome venaient probablement d'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

48 ans avant J.-C., Antoine fit atteler des lions à son char, et montra pour la première fois aux Romains ces animaux apprivoisés.

César donna des fêtes dans lesquelles il parut s'attacher à surpasser celles de Pompée. On y montra 400 lions à crinière; 20 éléphans y furent attaqués par 500 fantassins, puis un pareil nombre par 500 cavaliers. César y donna encore le premier exemple de combats de taureaux contre des hommes. Le soir il retourna chez lui éclairé par des éléphans qui portaient des lanternes.

Le nombre des animaux qu'on faisait périr dans le Cirque était effrayant. A la dédicace du théâtre de Marcellus, on fit tuer 268 lions et 310 panthères. Les cris de douleur, les rugissemens, les ruisseaux de sang devaient former un spectacle horrible.

Ce fut à la même dédicace du théâtre de Marcellus que parut le premier tigre royal qui ait été amené à Rome; il fut montré enfermé dans une cage.

Une inscription élevée à Ancyre, en l'honneur d'Auguste, nous apprend que ce prince avait fait tuer 3,500 bêtes sauvages davant le peuple.

La connaissance de cette profusion d'animaux intéresse les naturalistes de plus d'une manière. D'un côté, elle prouve que les lions, les panthères étaient beaucoup plus fréquens alors qu'ils ne le sont aujourd'hui; d'un autre côté, elle

peut nous éclairer sur l'origine de certains dépôts d'ossemens enfouis dans des terrains particuliers, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les véritables ossemens fossiles.

Un grand nombre d'hommes étaient occupés à s'emparer des animaux destinés aux plaisirs des Romains. On avait imaginé plusieurs espèces de chasses très curieuses pour parvenir à les prendre vivans. Certains hommes s'occupaient spécialement de l'art de les apprivoiser; on les appelait *mansuetarii*, et leur habileté surpassait, à ce qu'il paraît, tout ce qu'ont pu produire les modernes dans le même genre. Galba fit danser sur la corde un éléphant portant sur son dos un chevalier romain.

Le goût des spectacles d'animaux se maintint pendant plus de six siècles à Rome. Titus, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes d'amusemens, fut obligé de se conformer à l'usage, et fit paraître, pendant son règne, 9,000 animaux dans le Cirque.

Domitien donna le spectacle d'une chasse aux flambeaux. On y vit une femme combattre contre un lion, qu'elle terrassa; un éléphant, après avoir combattu contre un bœuf et l'avoir mis à mort, se traîna à genoux aux pieds de l'empereur. Marc-Aurèle eut en horreur les combats du Cirque, mais son fils Commode les aimait avec fureur; il tuait lui-même les animaux. On dit qu'il s'amusait surtout à faire sauter la tête des autruches d'un coup de cimeterre, au moment où elles couraient pour prendre la nourriture qu'on leur présentait. Ces animaux n'interrompaient pas leur course, ils la continuaient dans la même direction assez long-temps après le moment où leur tête avait été séparée de leur corps.

Probus fut, de tous les empereurs romains, celui qui fit paraître le rassemblement le plus nombreux d'animaux. Il fit planter une forêt dans le Cirque, seulement pour la fête qu'il voulait y donner; et, le jour venu, il fit courir jusqu'à mille autruches et une quantité innombrable d'animaux.

(5) L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, fit faire en moins d'un siècle plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de 2,000 ans. A portée de profiter des découvertes des Égyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Égypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. (Goguet.)

Voyageurs éclairés, les sages de la Grèce demandèrent aux contrées où naquit la civilisation les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte, de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie. Il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie représentaient

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie. (Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles. (Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient : faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés fronditeurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, fronditeurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux ; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux). (Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *oræ*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en *français*, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Oropo, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nosher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii ;* après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains ; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre ; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalâmus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses ; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer ; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi« cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais« seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent qu'un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc point considérer les faits qu'il accumule dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait; mais il faut les rendre par la pensée aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Etudiée ainsi, l'histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de 2,000 volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ 40: encore n'avons-nous de plusieurs que des fragmens ou des ouvrages différens de ceux où Pline a puisé; et même parmi ceux qui ne nous sont pas restés, il en est un grand nombre dont les noms et l'existence n'ont échappé à l'oubli qu'à cause des citations qu'il en a faites. La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore, et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme; et les contes les plus puériles ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité. Il n'est, par exemple, aucune des fables des voyageurs grecs, sur les hommes sans tête, sans bouche, sur les hommes à un seul pied et à grandes oreilles, qu'il ne place dans son septième livre, et avec tant de confiance, qu'il en termine l'énumération par cette remarque: *hæc atque talia ex hominum genere, ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura.* Que l'on juge, d'après cette facilité à répéter des récits absurdes sur l'espèce humaine, du discernement qu'il a pu mettre à choisir les témoignages sur les animaux étrangers et peu connus. Aussi les animaux les plus

fabuleux, les mantichores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoplitas, dont la vue seule fait périr, y jouent-ils leur rôle à côté de l'éléphant et du lion. Cependant tout n'est pas faux, même dans ceux de ces articles qui sont le plus remplis de faussetés. On peut quelquefois remonter aux vérités qui leur ont servi de base, en se rappelant que ce sont des extraits de voyageurs, et en supposant que l'ignorance et l'amour du merveilleux des voyageurs anciens, les ont entraînés dans les mêmes exagérations et leur ont dicté les mêmes descriptions vagues et superficielles dont nous sommes choqués dans un si grand nombre de voyageurs modernes. (Cuvier.)

(10) Cuvier.

(11) Galien parut. Génie assez vaste pour embrasser toutes les sciences, pour les cultiver toutes avec un égal succès, dès l'enfance, il donnait déjà des preuves d'une capacité rare, et dans les écoles il commençait à sentir le vide des systèmes dominans. Peu satisfait de ce que ses maîtres enseignaient comme des vérités incontestables, comme les principes éternels de l'art, il lut Hippocrate: il fut éclairé, pour ainsi dire, d'une lumière toute nouvelle. En le comparant à la nature, son étonnement et son admiration redoublèrent. Hippocrate et la nature furent dès lors les seuls maîtres dont il voulut recevoir les leçons. Il se mit à commenter les écrits du père de la médecine; il présente ses vues sous différens aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus: il répéta ses observations; il les enrichit et les appuya de tout ce que pouvaient leur prêter la philosophie et les sciences physiques, soit par le simple rapprochement des faits, soit par la comparaison des diverses théories, soit enfin par la combinaison des différentes méthodes de raisonnement. En un mot, Galien ressuscita la médecine hippocratique, et lui donna un éclat qu'elle n'avait point eu dans sa simplicité primitive.

Galien fut le médecin de Marc-Aurèle; c'est avec un intérêt touchant qu'on lit dans ses ouvrages l'histoire de quelques maladies de cet empereur-philosophe, dont la vie et les écrits offrent le plus digne modèle aux hommes qui tiennent dans leurs mains le sort des nations. (Cabanis.)

(12) Jusqu'au xve siècle, Galien fut regardé comme l'oracle des médecins, en anatomie principalement. (Renauldin.)

Les médecins composaient les remèdes et faisaient les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'eussent encore qu'une connaissance très imparfaite de l'anatomie. (Pline.)

Les progrès de l'anatomie étaient lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale. Il était im-

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie.

(Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles.

(Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient à faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés fronditeurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, fronditeurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux).

(Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *ora*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii ;* après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi« cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais« seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent qu'un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc point considérer les faits qu'il accumule dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait; mais il faut les rendre par la pensée aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Etudiée ainsi, l'histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de 2,000 volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ 40; encore n'avons-nous de plusieurs que des fragmens ou des ouvrages différens de ceux où Pline a puisé; et même parmi ceux qui ne nous sont pas restés, il en est un grand nombre dont les noms et l'existence n'ont échappé à l'oubli qu'à cause des citations qu'il en a faites. La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore, et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme; et les contes les plus puérils ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité. Il n'est, par exemple, aucune des fables des voyageurs grecs, sur les hommes sans tête, sans bouche, sur les hommes à un seul pied et à grandes oreilles, qu'il ne place dans son septième livre, et avec tant de confiance, qu'il en termine l'énumération par cette remarque: *hæc atque talia ex hominum genere, ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura.* Que l'on juge, d'après cette facilité à répéter des récits absurdes sur l'espèce humaine, du discernement qu'il a pu mettre à choisir les témoignages sur les animaux étrangers et peu connus. Aussi les animaux les plus

fabuleux, les mantichores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoplitas, dont la vue seule fait périr, y jouent-ils leur rôle à côté de l'éléphant et du lion. Cependant tout n'est pas faux, même dans ceux de ces articles qui sont le plus remplis de faussetés. On peut quelquefois remonter aux vérités qui leur ont servi de base, en se rappelant que ce sont des extraits de voyageurs, et en supposant que l'ignorance et l'amour du merveilleux des voyageurs anciens, les ont entraînés dans les mêmes exagérations et leur ont dicté les mêmes descriptions vagues et superficielles dont nous sommes choqués dans un si grand nombre de voyageurs modernes. (Cuvier.)

(10) Cuvier.

(11) Galien parut. Génie assez vaste pour embrasser toutes les sciences, pour les cultiver toutes avec un égal succès, dès l'enfance, il donnait déjà des preuves d'une capacité rare, et dans les écoles il commençait à sentir le vide des systèmes dominans. Peu satisfait de ce que ses maîtres enseignaient comme des vérités incontestables, comme les principes éternels de l'art, il lut Hippocrate : il fut éclairé, pour ainsi dire, d'une lumière toute nouvelle. En le comparant à la nature, son étonnement et son admiration redoublèrent. Hippocrate et la nature furent dès lors les seuls maîtres dont il voulut recevoir les leçons. Il se mit à commenter les écrits du père de la médecine ; il présenta ses vues sous différens aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus : il répéta ses observations ; il les enrichit et les appuya de tout ce que pouvaient leur prêter la philosophie et les sciences physiques, soit per le simple rapprochement des faits, soit par la comparaison des diverses théories, soit enfin par la combinaison des différentes méthodes de raisonnement. En un mot, Galien ressuscita la médecine hippocratique, et lui donna un éclat qu'elle n'avait point eu dans sa simplicité primitive.

Galien fut le médecin de Marc-Aurèle ; c'est avec un intérêt touchant qu'on lit dans ses ouvrages l'histoire de quelques maladies de cet empereur-philosophe, dont la vie et les écrits offrent le plus digne modèle aux hommes qui tiennent dans leurs mains le sort des nations. (Cabanis.)

(12) Jusqu'au xve siècle, Galien fut regardé comme l'oracle des médecins, en anatomie principalement. (Renauldin.)

Les médecins composaient les remèdes et faisaient les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'eussent encore qu'une connaissance très imparfaite de l'anatomie. (Pline.)

Les progrès de l'anatomie étaient lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale. Il était im-

possible que des erreurs graves ne fussent pas la suite des opérations sur les singes.

Dans les cinq premiers livres de l'*Administration anatomique*, Galien traite des muscles. Il en donne, dit Cuvier, des descriptions abrégées, mais fort claires : il est évident qu'elles ont été faites sur le singe et non sur l'homme. Tous les muscles qui diffèrent dans les deux espèces sont décrits tels qu'on les retrouve chez le singe. La même remarque est applicable à l'ostéologie. Galien dit que la mâchoire supérieure est composée de quatre os : ce qui est vrai pour le singe et ne l'est pas pour l'homme. En décrivant le *sacrum*, il compte dans cet os moins de vertèbres qu'il y en a dans l'homme, et réellement autant qu'on en trouve dans le singe.

(13) Elle connaissait moins encore l'économie politique : cette science eût fait de plus grands progrès en Europe, si le sort des armes eût favorisé les Carthaginois ou les Phéniciens. Carthage ne fut jamais en guerre avec les cités commerçantes, même avec ses plus redoutables antagonistes ; jamais Athènes, Corinthe, Tyr, Alexandrie, ne furent attaquées par ses armes.

C'est peut-être, dit Say, parce que les Grecs et les Romains ont été nos premiers et pendant long-temps nos seuls instituteurs, que l'économie politique s'est développée si tard en Europe.

Moreau de Jonnès confirme cette opinion, en ajoutant que la plus vaste érudition n'a pu rassembler qu'un petit nombre de notions certaines sur l'économie domestique des Romains aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces notions sont autant de preuves de la monstrueuse inégalité de fortune qui existait alors.

Les Économiques de Xénophon, la République de Platon et la Politique d'Aristote, sont les seuls ouvrages de l'antiquité où l'on puisse trouver éparses et sans suite quelques idées sur l'économie politique.

(14) Les Romains regardaient comme des états abjects le commerce et le trafic, surtout s'ils ne se faisaient pas en grand. Ne sommes-nous pas convenus, écrit Cicéron à Atticus, d'exclure tous les négocians des charges, et ne l'avons-nous pas fait adopter à Brutus?

Des esclaves, des affranchis, faisaient quelquefois le commerce pour leur compte. Il était défendu aux nobles et aux dignitaires d'exercer le trafic. (HUET.)

(15) *Panem et Circenses.*

(16) Va, dit Perse, cours chercher au royaume de Pont des poissons délicats, de l'encens, de l'ébène, du chanvre et l'excellent vin de Cos.....

.....Saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, Chus, ibrica, Coa....

(17) Strabon nous apprend que l'Angleterre fournissait des blés, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des peaux de cuir, des chiens de chasse, du plomb et de l'étain.

Tacite y joint les perles; mais César n'en parle pas, non plus que de l'or et de l'argent, ce qui montre que ces métaux d'Angleterre ne furent connus des Romains qu'après lui. L'Espagne, outre les métaux, fournissait du vin, des laines et des étoffes fines, du lin, des toiles, etc.; du miel, de la cire, de la poix, du borax, du vermillon, de l'écarlate, des poissons salés, des saumures excellentes, du gland même, des joncs pour les cordages et de l'huile, quoiqu'elle n'y fût pas abondante. Le Pont-Euxin donnait des blés, des cuirs, du lin, du miel, de la cire, des troupeaux de brebis et de chèvres, des fourrures, des plantes médicinales, des bois de charpente et quelques pierreries. (HUET.)

Le monde entier était devenu le fournisseur de quelques milliers d'hommes qui ne connaissaient du commerce que l'art de faire valoir l'argent et d'en tirer d'énormes intérêts. Leurs proconsuls, leurs préteurs, étaient de véritables pachas; ils revenaient, chargés de dépouilles des provinces, étaler dans Rome un luxe oriental; et ce n'est pas un spectacle indigne de réflexion que celui de Cicéron écrivant sur une table de citronnier, qui lui avait coûté 20,000 fr., l'acte d'accusation de Verrès qui avait volé 15 millions à la Sicile. (BLANQUI.)

(18) Les Romains n'eurent pas plus tôt pris du goût pour les délices de l'Orient, que le commerce avec l'Inde par la voie de l'Égypte reprit une vigueur nouvelle. La botanique et l'agriculture s'enrichirent d'une foule d'arbres jusqu'alors inconnus; le pêcher, l'abricotier, le cerisier, le grenadier, le citronnier, l'oranger, furent naturalisés en Europe. (BLANQUI.)

(19) Pendant long-temps les anciens ne se sont guidés sur mer que par la vue des côtes. Strabon n'est pas bien d'accord avec Ératosthène sur ce point; mais il paraît qu'en effet ils se hasardèrent rarement en pleine mer. Le voyage que fit la flotte d'Alexandre dans les Indes en est une preuve, et, d'après Pline, les Romains pendant long-temps ne prirent pas d'autre route. L'avidité des marchands leur faisant plus tard chercher des chemins plus courts, ils prirent enfin la pleine mer, et s'aperçurent que c'était un chemin plus sûr. (HUET.)

(20) On mettait aux fenêtres de la toile de lin et de la corne. On attribue à Cyrus le premier établissement des courriers qu'Auguste introduisit chez les Romains (Louis XI en donna à la France au XVe siècle, et l'Angleterre en fut privée jusqu'à Charles II).

L'usage des litières s'établit vers la fin de la république, et elles devinrent bientôt communes. Plus tard les voitures arrivèrent, et tout ce qu'on put imaginer de plus bizarre fut inventé pour l'attelage. On y dressa alternativement des bœufs,

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie. (Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles. (Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient à faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés frondíteurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion acé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, frondíteurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux).

(Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *oræ*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stolide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptérygia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés ; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots ; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celeutes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine ; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau ; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii ;* après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde ; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains ; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre ; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses ; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer ; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent qu'un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc point considérer les faits qu'il accumule dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait; mais il faut les rendre par la pensée aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Etudiée ainsi, l'histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de 2,000 volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ 40 : encore n'avons-nous de plusieurs que des fragmens ou des ouvrages différens de ceux où Pline a puisé; et même parmi ceux qui ne nous sont pas restés, il en est un grand nombre dont les noms et l'existence n'ont échappé à l'oubli qu'à cause des citations qu'il en a faites. La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore, et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme; et les contes les plus puérils ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité. Il n'est, par exemple, aucune des fables des voyageurs grecs, sur les hommes sans tête, sans bouche, sur les hommes à un seul pied et à grandes oreilles, qu'il ne place dans son septième livre, et avec tant de confiance, qu'il en termine l'énumération par cette remarque : *hæc atque talia ex hominum genere, ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura*. Que l'on juge, d'après cette facilité à répéter des récits absurdes sur l'espèce humaine, du discernement qu'il a pu mettre à choisir les témoignages sur les animaux étrangers et peu connus. Aussi les animaux les plus

fabuleux, les manticbores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoplitas, dont la vue seule fait périr, y jouent-ils leur rôle à côté de l'éléphant et du lion. Cependant tout n'est pas faux, même dans ceux de ces articles, qui sont le plus remplis de faussetés. On peut quelquefois remonter aux vérités qui leur ont servi de base, en se rappelant que ce sont des extraits de voyageurs, et en supposant que l'ignorance et l'amour du merveilleux des voyageurs anciens, les ont entraînés dans les mêmes exagérations et leur ont dicté les mêmes descriptions vagues et superficielles dont nous sommes choqués dans un si grand nombre de voyageurs modernes. (Cuvier.)

(10) Cuvier.

(11) Galien parut. Génie assez vaste pour embrasser toutes les sciences, pour les cultiver toutes avec un égal succès, dès l'enfance, il donnait déjà des preuves d'une capacité rare, et dans les écoles il commençait à sentir le vide des systèmes dominans. Peu satisfait de ce que ses maîtres enseignaient comme des vérités incontestables, comme les principes éternels de l'art, il lut Hippocrate : il fut éclairé, pour ainsi dire, d'une lumière toute nouvelle. En le comparant à la nature, son étonnement et son admiration redoublèrent. Hippocrate et la nature furent dès lors les seuls maîtres dont il voulut recevoir les leçons. Il se mit à commenter les écrits du père de la médecine ; il présenta ses vues sous différens aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus : il répéta ses observations ; il les enrichit et les appuya de tout ce que pouvaient leur prêter la philosophie et les sciences physiques, soit par le simple rapprochement des faits, soit par la comparaison des diverses théories, soit enfin par la combinaison des différentes méthodes de raisonnement. En un mot, Galien ressuscita la médecine hippocratique, et lui donna un éclat qu'elle n'avait point eu dans sa simplicité primitive.

Galien fut le médecin de Marc-Aurèle ; c'est avec un intérêt touchant qu'on lit dans ses ouvrages l'histoire de quelques maladies de cet empereur-philosophe, dont la vie et les écrits offrent le plus digne modèle aux hommes qui tiennent dans leurs mains le sort des nations. (Cabanis.)

(12) Jusqu'au xvᵉ siècle, Galien fut regardé comme l'oracle des médecins, en anatomie principalement. (Renauldin.)

Les médecins composaient les remèdes et faisaient les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'eussent encore qu'une connaissance très imparfaite de l'anatomie. (Pline.)

Les progrès de l'anatomie étaient lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale. Il était im-

HUITIÈME LEÇON.

(1) Cette assertion est justifiée par la description du palais qu'il fit bâtir sous le nom de la Maison-dorée, qui comprenait la totalité du mont Palatin et la partie du Viminal aujourd'hui occupée par le Temple de la paix. Trajan rappela pour quelque temps l'architecture à sa première pureté, ainsi que nous pouvons en juger par les fragmens de l'arc et du Forum qui lui furent élevés : mais depuis elle déclina constamment, surtout lorsqu'à la belle et simple architecture grecque vint se mêler le goût des différens peuples soumis à la domination romaine.

(Desmest.)

(2) Pline.

(3) Masois.

(4) L'an 55 avant J.-C., Pompée, à l'occasion de l'inauguration de son théâtre, montra un rhinocéros unicorne, 600 lions dont 315 à crinière, et 410 panthères. Certainement tous les rois de l'Europe ne pourraient pas parvenir aujourd'hui à réunir un pareil nombre d'animaux; la plupart des lions et des panthères qu'on amenait alors à Rome venaient probablement d'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

48 ans avant J.-C., Antoine fit atteler des lions à son char, et montra pour la première fois aux Romains ces animaux apprivoisés.

César donna des fêtes dans lesquelles il parut s'attacher à surpasser celles de Pompée. On y montra 400 lions à crinière ; 20 éléphans y furent attaqués par 500 fantassins, puis un pareil nombre par 500 cavaliers. César y donna encore le premier exemple de combats de taureaux contre des hommes. Le soir il retourna chez lui éclairé par des éléphans qui portaient des lanternes.

Le nombre des animaux qu'on faisait périr dans le Cirque était effrayant. A la dédicace du théâtre de Marcellus, on fit tuer 268 lions et 310 panthères. Les cris de douleur, les rugissemens, les ruisseaux de sang devaient former un spectacle horrible.

Ce fut à la même dédicace du théâtre de Marcellus que parut le premier tigre royal qui ait été amené à Rome ; il fut montré enfermé dans une cage.

Une inscription élevée à Ancyre, en l'honneur d'Auguste, nous apprend que ce prince avait fait tuer 3,500 bêtes sauvages devant le peuple.

La connaissance de cette profusion d'animaux intéresse les naturalistes de plus d'une manière. D'un côté, elle prouve que les lions, les panthères étaient beaucoup plus fréquens alors qu'ils ne le sont aujourd'hui ; d'un autre côté, elle

peut nous éclairer sur l'origine de certains dépôts d'ossemens enfouis dans des terrains particuliers, et qu'il ne faudrait pas confondre avec les véritables ossemens fossiles.

Un grand nombre d'hommes étaient occupés à s'emparer des animaux destinés aux plaisirs des Romains. On avait imaginé plusieurs espèces de chasses très curieuses pour parvenir à les prendre vivans. Certains hommes s'occupaient spécialement de l'art de les apprivoiser; on les appelait *mansuetarii*, et leur habileté surpassait, à ce qu'il paraît, tout ce qu'ont pu produire les modernes dans le même genre. Galba fit danser sur la corde un éléphant portant sur son dos un chevalier romain.

Le goût des spectacles d'animaux se maintint pendant plus de six siècles à Rome. Titus, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes d'amusemens, fut obligé de se conformer à l'usage, et fit paraître, pendant son règne, 9,000 animaux dans le Cirque.

Domitien donna le spectacle d'une chasse aux flambeaux. On y vit une femme combattre contre un lion, qu'elle terrassa; un éléphant, après avoir combattu contre un bœuf et l'avoir mis à mort, se traîna à genoux aux pieds de l'empereur. Marc-Aurèle eut en horreur les combats du Cirque, mais son fils Commode les aimait avec fureur; il tuait lui-même les animaux. On dit qu'il s'amusait surtout à faire sauter la tête des autruches d'un coup de cimeterre, au moment où elles couraient pour prendre la nourriture qu'on leur présentait. Ces animaux n'interrompaient pas leur course, ils la continuaient dans la même direction assez long-temps après le moment où leur tête avait été séparée de leur corps.

Probus fut, de tous les empereurs romains, celui qui fit paraître le rassemblement le plus nombreux d'animaux. Il fit planter une forêt dans le Cirque, seulement pour la fête qu'il voulait y donner; et, le jour venu, il fit courir jusqu'à mille autruches et une quantité innombrable d'animaux.

(5) L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolémées sur le trône d'Egypte, fit faire en moins d'un siècle plus de progrès aux Grecs dans l'astronomie qu'ils n'en avaient fait jusqu'alors en près de 2,000 ans. A portée de profiter des découvertes des Égyptiens, ils ne tardèrent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Égypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. (Geoust.)

Voyageurs éclairés, les sages de la Grèce demandèrent aux contrées où naquit la civilisation les élémens des sciences que le commerce appelle à son secours. Pythagore apporta de la Phénicie, de l'Égypte, de la Chaldée, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Anaximandre apporta la gnomonique et la géographie. Il apprit aux Grecs comment les anciens peuples de l'Asie représentaient

par des cartes gravées sur l'airain la figure et les distances des pays, des cités et des mers. (C. Dupin.)

Les colonies d'Orient sont le berceau des mathématiques et de l'astronomie.
(Boettiger.)

C'est dans l'école d'Alexandrie que nous trouvons les premières traces de l'algèbre, c'est-à-dire de calculs de quantités considérées uniquement comme telles.
(Condorcet.)

(6) Disons seulement un mot de leurs armes et de leurs machines de guerre. Un ouvrage intitulé *de la Castramétation des anciens Romains*, par Guillaume Duchoul, antiquaire que j'ai déjà eu occasion de citer, nous fournira quelques documens sur ce sujet. « Les manières principales dont se servaient les Romains, après avoir dressé leur camp et leurs boulevards, étaient : faire la tortue ou marcher couverts de leur pavois comme s'ils eussent été accouplés, porter le bélier, dresser les scorpions, arbalestes, catapultes, tours ambulatoires, grues, corbeaux, etc. Et pour les manier, ils élisaient les jeunes et les vieux soudards, et par ce moyen procédaient à l'expérience par les vieux et à l'action par les nouveaux. »

« Les Romains divisaient leurs gens en pesamment et légèrement armés : dans les soudards armés d'armes légères d'un même nom, appelés vélites, étaient compris ceux qui de loin pouvaient offenser l'ennemi, comme jeteurs de pierres par la fronde, particulièrement appelés fronditeurs, et les lanceurs de dards, dits jaculateurs ; la plupart desquels, comme dit Polybe, étaient armés d'un morion lacé, et portaient à bras pour défense une rondelle avec une courte dague et une pile de 3 pieds et demi. Tous ces vélites, frondîteurs, jaculateurs et archers faisaient course à toute heure sur les ennemis. Les gens de cheval allaient sans étriers et pourvus d'un lançon à la main droite et d'un grand écu à la gauche, et étaient couverts d'une cotte de maille qui leur tombait jusque sur les genoux ; devant le bras, gantelets, grues ; et d'un morion lacé et accoutré par le dessus de son panache. Souventes fois les chevaux étaient bardés de mailles et lames de fer. Telle coutume leur était venue des Perses. »

(7) Il y en avait de très grands, mais fort peu et construits sans solidité. Celui qui transporta d'Égypte, du temps de Caligula, le grand obélisque placé au Cirque du Vatican, était chargé pour son lest, outre cet obélisque, de 120,000 mesures de lentilles pesant environ 1138 tonneaux (plus de 2000 quintaux).
(Pline.)

(8) Adam, d'après Tite-Live et autres auteurs anciens.

Ne pouvant donner à ces leçons un développement qui souvent offrirait de l'intérêt et de l'instruction, je renvoie aux notes ceux de mes auditeurs qui, ne se

contentant pas d'effleurer un sujet, veulent connaître à fond la matière qu'ils étudient. J'ajouterai donc ici quelques mots de plus sur la marine des anciens, empruntés à Végèce, à Pline, à Pérotus et au savant ouvrage de M. J.-M. Henry.

Les vaisseaux des anciens, presque tous à rames, étaient calfatés avec de l'étoupe et du spartum; ils étaient enduits extérieurement d'une couche de cire, de poix et de résine. Un vaisseau ancien, retrouvé au fond du lac de Ricia, après 1300 ans d'immersion, nous prouve que quelquefois on doublait leur carène avec du plomb laminé que l'on attachait avec des clous de cuivre. Les vaisseaux avaient plusieurs ancres pour s'amarrer. La plus grosse était appelée ancre sacrée, et la plus petite portait le nom de *unca*. Les ancres avaient leur orin, *angina*, et leurs câbles, *anchoraria*, désignés par Tite-Live sous le nom de *ora*, par Ovide sous celui de *retinacula*, et sous celui de *rudentes* par Plaute.

Les voiles des anciens portaient différens noms, suivant le mât auquel elles tenaient et le lieu où elles étaient placées. Leur forme était, comme aujourd'hui, ou carrée ou triangulaire.

Alexandre avait fait barrioler de diverses couleurs celles de ses vaisseaux, pour inspirer de l'effroi aux Indiens, et Cléopâtre avait fait teindre en pourpre celles des galères d'Alexandrie : depuis cette époque, cette couleur fut particulière aux voiles des vaisseaux prétoriens.

Végèce veut que, dans les vaisseaux de découverte, le navire, ses voiles, ses cordages soient de la couleur de la mer, afin que, se confondant avec elle, ils soient aperçus de moins loin. Pompée le jeune, maître de la Sicile et de la mer, fit peindre en bleu ses vaisseaux et leurs agrès; et il fit donner cette couleur aux vêtemens de ses équipages, pour honorer Neptune dont il se disait le fils.

Les vaisseaux de guerre avaient-ils plusieurs voiles à chaque mât ? Nous croyons pouvoir répondre négativement à cette question.

Les galères avaient au milieu de leur pont un mât qui portait une voile carrée; ce mât, ils l'abattaient toutes les fois que le vent les forçait d'aller à la rame, ou quand ils se préparaient au combat; tous les anciens historiens en font foi. S'il y avait eu plusieurs mâts sur la galère, ou si ce mât avait été de nature à recevoir plusieurs voiles, son déplacement eût présenté les plus grandes difficultés, et l'on sait que pour une semblable manœuvre c'est la promptitude et la facilité de l'exécution qui sont principalement nécessaires. La galère de la médaille d'Adrien nous présente la forme de la voile, celle du mât et ses étais.

Quelquefois cependant, outre ce mât du milieu, on plaçait de l'avant un petit mâtereau qui supportait aussi une voile carrée; on l'aperçoit sur les figures de galères de quelques médailles; une petite guérite légère était au haut du mât pour recevoir le matelot qui y était en vigie.

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés ; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum triginta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots ; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine ; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant ; c'étaient les *præcursorii*; après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent qu'un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc point considérer les faits qu'il accumule dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait; mais il faut les rendre par la pensée aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Étudiée ainsi, l'histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de 2,000 volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ 40 : encore n'avons-nous de plusieurs que des fragmens ou des ouvrages différens de ceux où Pline a puisé; et même parmi ceux qui ne nous sont pas restés, il en est un grand nombre dont les noms et l'existence n'ont échappé à l'oubli qu'à cause des citations qu'il en a faites. La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore, et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme; et les contes les plus puérils ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité. Il n'est, par exemple, aucune des fables des voyageurs grecs, sur les hommes sans tête, sans bouche, sur les hommes à un seul pied et à grandes oreilles, qu'il ne place dans son septième livre, et avec tant de confiance, qu'il en termine l'énumération par cette remarque : *hæc atque talia ex hominum genere, ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura.* Que l'on juge, d'après cette facilité à répéter des récits absurdes sur l'espèce humaine, du discernement qu'il a pu mettre à choisir les témoignages sur les animaux étrangers et peu connus. Aussi les animaux les plus

fabuleux, les mantichores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoplitas, dont la vue seule fait périr, y jouent-ils leur rôle à côté de l'éléphant et du lion. Cependant tout n'est pas faux, même dans ceux de ces articles qui sont le plus remplis de faussetés. On peut quelquefois remonter aux vérités qui leur ont servi de base, en se rappelant que ce sont des extraits de voyageurs, et en supposant que l'ignorance et l'amour du merveilleux des voyageurs anciens, les ont entraînés dans les mêmes exagérations et leur ont dicté les mêmes descriptions vagues et superficielles dont nous sommes choqués dans un si grand nombre de voyageurs modernes. (Cuvier.)

(10) Cuvier.

(11) Galien parut. Génie assez vaste pour embrasser toutes les sciences, pour les cultiver toutes avec un égal succès, dès l'enfance, il donnait déjà des preuves d'une capacité rare, et dans les écoles il commençait à sentir le vide des systèmes dominans. Peu satisfait de ce que ses maîtres enseignaient comme des vérités incontestables, comme les principes éternels de l'art, il lut Hippocrate : il fut éclairé, pour ainsi dire, d'une lumière toute nouvelle. En le comparant à la nature, son étonnement et son admiration redoublèrent. Hippocrate et la nature furent dès lors les seuls maîtres dont il voulut recevoir les leçons. Il se mit à commenter les écrits du père de la médecine ; il présenta ses vues sous différens aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus : il répéta ses observations ; il les enrichit et les appuya de tout ce que pouvaient leur prêter la philosophie et les sciences physiques, soit par le simple rapprochement des faits, soit par la comparaison des diverses théories, soit enfin par la combinaison des différentes méthodes de raisonnement. En un mot, Galien ressuscita la médecine hippocratique, et lui donna un éclat qu'elle n'avait point eu dans sa simplicité primitive.

Galien fut le médecin de Marc-Aurèle ; c'est avec un intérêt touchant qu'on lit dans ses ouvrages l'histoire de quelques maladies de cet empereur-philosophe, dont la vie et les écrits offrent le plus digne modèle aux hommes qui tiennent dans leurs mains le sort des nations. (Cabanis.)

(12) Jusqu'au XVe siècle, Galien fut regardé comme l'oracle des médecins, en anatomie principalement. (Renauldin.)

Les médecins composaient les remèdes et faisaient les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'eussent encore qu'une connaissance très imparfaite de l'anatomie.

(Pline.)

Les progrès de l'anatomie étaient lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale. Il était im-

possible que des erreurs graves ne fussent pas la suite des opérations sur les singes.

Dans les cinq premiers livres de l'*Administration anatomique*, Galien traite des muscles. Il en donne, dit Cuvier, des descriptions abrégées, mais fort claires : il est évident qu'elles ont été faites sur le singe et non sur l'homme. Tous les muscles qui diffèrent dans les deux espèces sont décrits tels qu'on les retrouve chez le singe. La même remarque est applicable à l'ostéologie. Galien dit que la mâchoire supérieure est composée de quatre os : ce qui est vrai pour le singe et ne l'est pas pour l'homme. En décrivant le *sacrum*, il compte dans cet os moins de vertèbres qu'il y en a dans l'homme, et réellement autant qu'on en trouve dans le singe.

(13) Elle connaissait moins encore l'économie politique : cette science eût fait de plus grands progrès en Europe, si le sort des armes eût favorisé les Carthaginois ou les Phéniciens. Carthage ne fut jamais en guerre avec les cités commerçantes, même avec ses plus redoutables antagonistes ; jamais Athènes, Corinthe, Tyr, Alexandrie, ne furent attaquées par ses armes.

C'est peut-être, dit Say, parce que les Grecs et les Romains ont été nos premiers et pendant long-temps nos seuls instituteurs, que l'économie politique s'est développée si tard en Europe.

Moreau de Jonnès confirme cette opinion, en ajoutant que la plus vaste érudition n'a pu rassembler qu'un petit nombre de notions certaines sur l'économie domestique des Romains aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces notions sont autant de preuves de la monstrueuse inégalité de fortune qui existait alors.

Les Économiques de Xénophon, la République de Platon et la Politique d'Aristote, sont les seuls ouvrages de l'antiquité où l'on puisse trouver éparses et sans suite quelques idées sur l'économie politique.

(14) Les Romains regardaient comme des états abjects le commerce et le trafic, surtout s'ils ne se faisaient pas en grand. Ne sommes-nous pas convenus, écrit Cicéron à Atticus, d'exclure tous les négocians des charges, et ne l'avons-nous pas fait adopter à Brutus?

Des esclaves, des affranchis, faisaient quelquefois le commerce pour leur compte. Il était défendu aux nobles et aux dignitaires d'exercer le trafic. (Huet.)

(15) *Panem et Circenses.*

(16) Va, dit Perse, cours chercher au royaume de Pont des poissons délicats, de l'encens, de l'ébène, du chanvre et l'excellent vin de Cos.....

.....Superdas adveke Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, Chus, lbrica, Coa....

(17) Strabon nous apprend que l'Angleterre fournissait des blés, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des peaux de cuir, des chiens de chasse, du plomb et de l'étain.

Tacite y joint les perles; mais César n'en parle pas, non plus que de l'or et de l'argent, ce qui montre que ces métaux d'Angleterre ne furent connus des Romains qu'après lui. L'Espagne, outre les métaux, fournissait du vin, des laines et des étoffes fines, du lin, des toiles, etc.; du miel, de la cire, de la poix, du borax, du vermillon, de l'écarlate, des poissons salés, des saumures excellentes, du gland même, des joncs pour les cordages et de l'huile, quoiqu'elle n'y fût pas abondante. Le Pont-Euxin donnait des blés, des cuirs, du lin, du miel, de la cire, des troupeaux de brebis et de chèvres, des fourrures, des plantes médicinales, des bois de charpente et quelques pierreries. (HUET.)

Le monde entier était devenu le fournisseur de quelques milliers d'hommes qui ne connaissaient du commerce que l'art de faire valoir l'argent et d'en tirer d'énormes intérêts. Leurs proconsuls, leurs préteurs, étaient de véritables pachas; ils revenaient, chargés de dépouilles des provinces, étaler dans Rome un luxe oriental; et ce n'est pas un spectacle indigne de réflexion que celui de Cicéron écrivant sur une table de citronnier, qui lui avait coûté 20,000 fr., l'acte d'accusation de Verrès qui avait volé 15 millions à la Sicile. (BLANQUI.)

(18) Les Romains n'eurent pas plus tôt pris du goût pour les délices de l'Orient, que le commerce avec l'Inde par la voie de l'Égypte reprit une vigueur nouvelle. La botanique et l'agriculture s'enrichirent d'une foule d'arbres jusqu'alors inconnus; le pêcher, l'abricotier, le cerisier, le grenadier, le citronnier, l'oranger, furent naturalisés en Europe. (BLANQUI.)

(19) Pendant long-temps les anciens ne se sont guidés sur mer que par la vue des côtes. Strabon n'est pas bien d'accord avec Ératosthène sur ce point; mais il paraît qu'en effet ils se hasardèrent rarement en pleine mer. Le voyage que fit la flotte d'Alexandre dans les Indes en est une preuve, et, d'après Pline, les Romains pendant long-temps ne prirent pas d'autre route. L'avidité des marchands leur faisant plus tard chercher des chemins plus courts, ils prirent enfin la pleine mer, et s'aperçurent que c'était un chemin plus sûr. (HUET.)

(20) On mettait aux fenêtres de la toile de lin et de la corne. On attribue à Cyrus le premier établissement des courriers qu'Auguste introduisit chez les Romains (Louis XI en donna à la France au XVᵉ siècle, et l'Angleterre en fut privée jusqu'à Charles II).

L'usage des litières s'établit vers la fin de la république, et elles devinrent bientôt communes. Plus tard les voitures arrivèrent, et tout ce qu'on put imaginer de plus bizarre fut inventé pour l'attelage. On y dressa alternativement des bœufs,

des ânes, des mulets, des chameaux, des éléphans, des lions, des tigres, des léopards, des ours, des chiens, des chèvres, des daims, et aussi des hommes et des femmes. (*Ant. rom.* d'Adam.)

(21) Pline.

(22) La précipitation qu'on mit à reconstruire la ville après l'incendie des Gaulois rendit les rues irrégulières et peu commodes. Auguste l'embellit; aussi se vantait-il de l'avoir trouvée de briques et de la laisser de marbre. Cependant après l'incendie de Rome elle fut reconstruite avec plus de régularité et de splendeur. Le seul vestibule du palais doré de Néron avait, dit Suétone, une largeur si considérable, qu'il renfermait trois portiques, chacun de la longueur d'un mille, et une pièce d'eau immense, semblable à une mer entourée d'édifices qui offraient l'aspect d'une ville.

(23) J'emprunte à Moreau de Jonnès un tableau statistique sur la valeur des comestibles et du travail au IVe siècle. Ce précieux monument archéologique est tiré d'un édit de Dioclétien, qui fixe le maximum du prix de travail et des subsistances dans l'empire romain.

Il donnera une idée de la vie domestique des Romains, de l'état de leurs richesses et de la valeur qu'ils attachaient aux divers objets de luxe ou d'utilité. Réduit en monnaie de France, il sera mieux apprécié.

TRAVAIL.

Prix moyen en monnaie de France.

	fr.	c.
Au laboureur, pour sa journée...........25 deniers........	5	62
Au maçon..	11	25
Au faiseur de mortier................................	11	25
Au marbrier et faiseur de mosaïque.........................	13	50
Au tailleur, pour façon d'habit..........................	11	25
Pour façon de souliers de patriciens (*calcei*)..................	33	75
Chaussure de laboureur (*caligæ*)	27	» »
Chaussure de militaire................................	22	50
Chaussure de sénateur................................	22	50
Chaussure de femme................................	13	50
Sandales militaires (*campagi*)............................	16	87
Au barbier, pour chaque homme........................	» »	45
Au vétérinaire (*mulo-medicus*), pour tondre les animaux et tailler leurs sabots....................................	1	35

	fr	
Pour chaque mois de leçon d'architecture	22	50
A l'avocat, pour une requête aux tribunaux	,,	25
Pour l'audition de la cause	225	»

PRIX DES VINS.

Prix moyen du litre.

Picène, Tiburtin, Sabin, Aminéen, Surentin, Sétin, Falernien	13	50
Vieux vins, première qualité	10	90
Vin rustique	3	60
Bière (*camum*)	1	80
Vin épicé d'Asie (*caranium mæonium*)	13	50
Vin d'orge d'Attique	10	90

VIANDE.

Prix moyen de la livre de France.

Viande de bœuf	2	40
— de mouton ou chèvre	2	40
— d'agneau ou de chevreau	3	60
— de porc	3	60
Le meilleur lard	4	80
Le meilleur jambon de Westphalie, de Cerdagne ou du pays des Marses	4	80
Graisse de porc, fraîche	3	60
Foie de porc (*ficatum*), agrandi par l'engrais avec des figues	4	80
Pieds de cochon; chacun	,,	90
Saucisse de porc, fraîche (*isicium*), pesant une once	,,	40
— de bœuf, fraîche (*isicia*)	3	37
— de porc, fumée et assaisonnée (*lucanica*)	3	60
— de bœuf, fumée	3	37

VOLAILLES ET GIBIERS.

Prix moyen de la pièce.

Un paon mâle, engraissé	56	25
Un paon femelle, engraissé	45	,,
Un paon sauvage, mâle	28	12
— — femelle	22	50
Une oie grasse	45	»
— non engraissée	22	50

	fr.	c.
Un poulet	13	50
Une perdrix	6	75
Un lièvre	33	75
Un lapin	9	»

POISSON.

Poisson de mer, première qualité	5	40
— de rivière, première qualité	2	70
— salé	1	35
Huîtres, le cent	22	50

VÉGÉTAUX-COMESTIBLES.

Laitues, les meilleures, cinq ensemble	»»	90
Choux communs, les meilleurs, un seul	»»	90
Choux-fleurs, les meilleurs, cinq ensemble	»»	90
Betteraves, les meilleures, cinq ensemble	»»	90
Radis, les plus grands	»»	90

AUTRES COMESTIBLES.

Prix moyen du litre.

Miel, le meilleur	18	»
Huile, première qualité	18	»
Un excitant pour augmenter l'appétit (*liquemen*)	2	70

Ce qui frappe d'abord dans ce tableau, c'est l'extrême élévation de tous les prix : salaire et subsistances coûtent dix à vingt fois autant que chez nous. Mais quand on en vient à comparer le prix des comestibles au prix du travail, la cherté des choses nécessaires à la vie paraît encore plus excessive. M. Moreau de Jonnès fait cette comparaison : il rapproche de l'édit de Dioclétien un grand nombre de faits rapportés par les historiens, et montre que si l'abondance des métaux précieux influait sur l'élévation des prix, le défaut de travail, d'industrie et de production en était aussi cause. Ces considérations montrent de plus en plus l'indigence de ce peuple-roi dont les deux tiers, sinon les trois quarts, étaient réduits à vivre et de poisson et de fromage, et à boire de la piquette, quand la dépense de la table de Vitellius montait en une seule année à 175 millions.

(24) Pline.

(25) Au VIe siècle seulement, sous Justinien, des moines apportèrent des Indes à Constantin des vers à soie, et l'art de les élever avec la feuille de mûrier.

(26) On appelait ce travail mosaïque, parce qu'on l'exécuta d'abord dans des grottes consacrées aux Muses. Néron fit construire un plancher de salle à manger qui changeait et se présentait sous une nouvelle forme à tous les renouvellemens de service. (Suétone.)

Les provinces d'Asie étaient au niveau de la métropole : Alexandrie avait au IVe siècle un commerce et une industrie très actifs ; ses fabriques étaient remplies d'ouvriers de tout âge et de tout sexe ; le papier, le lin, le verre, les métaux, y étaient à l'envi forgés, polis ou confectionnés.

Fabius Pictor, Valère-Maxime, Salluste, Martial, Denys d'Halicarnasse, Juvénal, Horace, Cicéron, Sénèque, Pline, Suétone, Athanase, etc., consultés séparément ou réunis dans les Antiquités romaines d'Adam, m'ont fourni la plus grande partie de ces documens sur l'état du commerce et de l'industrie aux quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.

Après les cérémonies et les présages observés, on en venait aux mains ; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et soufrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre ; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des thranites par une trihémiole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses ; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer ; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem- « pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fit pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote ; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent qu'un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc point considérer les faits qu'il accumule dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait ; mais il faut les rendre par la pensée aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Etudiée ainsi, l'histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de 2,000 volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins ; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ 40 : encore n'avons-nous de plusieurs que des fragmens ou des ouvrages différens de ceux où Pline a puisé ; et même parmi ceux qui ne nous sont pas restés, il en est un grand nombre dont les noms et l'existence n'ont échappé à l'oubli qu'à cause des citations qu'il en a faites. La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore, et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte ; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme ; et les contes les plus puérils ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité. Il n'est, par exemple, aucune des fables des voyageurs grecs, sur les hommes sans tête, sans bouche, sur les hommes à un seul pied et à grandes oreilles, qu'il ne place dans son septième livre, et avec tant de confiance, qu'il en termine l'énumération par cette remarque : *hæc atque talia ex hominum genere, ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura.* Que l'on juge, d'après cette facilité à répéter des récits absurdes sur l'espèce humaine, du discernement qu'il a pu mettre à choisir les témoignages sur les animaux étrangers et peu connus. Aussi les animaux les plus

fabuleux, les manticbores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoplitas, dont la vue seule fait périr, y jouent-ils leur rôle à côté de l'éléphant et du lion. Cependant tout n'est pas faux, même dans ceux de ces articles qui sont le plus remplis de faussetés. On peut quelquefois remonter aux vérités qui leur ont servi de base, en se rappelant que ce sont des extraits de voyageurs, et en supposant que l'ignorance et l'amour du merveilleux des voyageurs anciens, les ont entraînés dans les mêmes exagérations et leur ont dicté les mêmes descriptions vagues et superficielles dont nous sommes choqués dans un si grand nombre de voyageurs modernes. (CUVIER.)

(10) Cuvier.

(11) Galien parut. Génie assez vaste pour embrasser toutes les sciences, pour les cultiver toutes avec un égal succès, dès l'enfance, il donnait déjà des preuves d'une capacité rare, et dans les écoles il commençait à sentir le vide des systèmes dominans. Peu satisfait de ce que ses maîtres enseignaient comme des vérités incontestables, comme les principes éternels de l'art, il lut Hippocrate : il fut éclairé, pour ainsi dire, d'une lumière toute nouvelle. En le comparant à la nature, son étonnement et son admiration redoublèrent. Hippocrate et la nature furent dès lors les seuls maîtres dont il voulut recevoir les leçons. Il se mit à commenter les écrits du père de la médecine ; il présenta ses vues sous différens aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus : il répéta ses observations ; il les enrichit et les appuya de tout ce que pouvaient leur prêter la philosophie et les sciences physiques, soit par le simple rapprochement des faits, soit par la comparaison des diverses théories, soit enfin par la combinaison des différentes méthodes de raisonnement. En un mot, Galien ressuscita la médecine hippocratique, et lui donna un éclat qu'elle n'avait point eu dans sa simplicité primitive.

Galien fut le médecin de Marc-Aurèle ; c'est avec un intérêt touchant qu'on lit dans ses ouvrages l'histoire de quelques maladies de cet empereur-philosophe, dont la vie et les écrits offrent le plus digne modèle aux hommes qui tiennent dans leurs mains le sort des nations. (CABANIS.)

(12) Jusqu'au XVe siècle, Galien fut regardé comme l'oracle des médecins, en anatomie principalement. (RENAULDIN.)

Les médecins composaient les remèdes et faisaient les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'eussent encore qu'une connaissance très imparfaite de l'anatomie. (PLINE.)

Les progrès de l'anatomie étaient lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale. Il était im-

possible que des erreurs graves ne fussent pas la suite des opérations sur les singes.

Dans les cinq premiers livres de l'*Administration anatomique*, Galien traite des muscles. Il en donne, dit Cuvier, des descriptions abrégées, mais fort claires : il est évident qu'elles ont été faites sur le singe et non sur l'homme. Tous les muscles qui diffèrent dans les deux espèces sont décrits tels qu'on les retrouve chez le singe. La même remarque est applicable à l'ostéologie. Galien dit que la mâchoire supérieure est composée de quatre os : ce qui est vrai pour le singe et ne l'est pas pour l'homme. En décrivant le *sacrum*, il compte dans cet os moins de vertèbres qu'il y en a dans l'homme, et réellement autant qu'on en trouve dans le singe.

(13) Elle connaissait moins encore l'économie politique : cette science eût fait de plus grands progrès en Europe, si le sort des armes eût favorisé les Carthaginois ou les Phéniciens. Carthage ne fut jamais en guerre avec les cités commerçantes, même avec ses plus redoutables antegonistes; jamais Athènes, Corinthe, Tyr, Alexandrie, ne furent attaquées par ses armes.

C'est peut-être, dit Say, parce que les Grecs et les Romains ont été nos premiers et pendant long-temps nos seuls instituteurs, que l'économie politique s'est développée si tard en Europe.

Moreau de Jonnès confirme cette opinion, en ajoutant que la plus vaste érudition n'a pu rassembler qu'un petit nombre de notions certaines sur l'économie domestique des Romains aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces notions sont autant de preuves de la monstrueuse inégalité de fortune qui existait alors.

Les Économiques de Xénophon, la République de Platon et la Politique d'Aristote, sont les seuls ouvrages de l'antiquité où l'on puisse trouver éparses et sans suite quelques idées sur l'économie politique.

(14) Les Romains regardaient comme des états abjects le commerce et le trafic, surtout s'ils ne se faisaient pas en grand. Ne sommes-nous pas convenus, écrit Cicéron à Atticus, d'exclure tous les négocians des charges, et ne l'avons-nous pas fait adopter à Brutus?

Des esclaves, des affranchis, faisaient quelquefois le commerce pour leur compte. Il était défendu aux nobles et aux dignitaires d'exercer le trafic. (Huet.)

(15) *Panem et Circenses.*

(16) Va, dit Perse, cours chercher au royaume de Pont des poissons délicats, de l'encens, de l'ébène, du chanvre et l'excellent vin de Cos.....

.....Superdas adveke Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, Chus, ibrica, Coa....

(17) Strabon nous apprend que l'Angleterre fournissait des blés, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des peaux de cuir, des chiens de chasse, du plomb et de l'étain.

Tacite y joint les perles; mais César n'en parle pas, non plus que de l'or et de l'argent, ce qui montre que ces métaux d'Angleterre ne furent connus des Romains qu'après lui. L'Espagne, outre les métaux, fournissait du vin, des laines et des étoffes fines, du lin, des toiles, etc.; du miel, de la cire, de la poix, du borax, du vermillon, de l'écarlate, des poissons salés, des saumures excellentes, du gland même, des joncs pour les cordages et de l'huile, quoiqu'elle n'y fût pas abondante. Le Pont-Euxin donnait des blés, des cuirs, du lin, du miel, de la cire, des troupeaux de brebis et de chèvres, des fourrures, des plantes médicinales, des bois de charpente et quelques pierreries. (HUET.)

Le monde entier était devenu le fournisseur de quelques milliers d'hommes qui ne connaissaient du commerce que l'art de faire valoir l'argent et d'en tirer d'énormes intérêts. Leurs proconsuls, leurs préteurs, étaient de véritables pachas; ils revenaient, chargés de dépouilles des provinces, étaler dans Rome un luxe oriental; et ce n'est pas un spectacle indigne de réflexion que celui de Cicéron écrivant sur une table de citronnier, qui lui avait coûté 20,000 fr., l'acte d'accusation de Verrès qui avait volé 15 millions à la Sicile. (BLANQUI.)

(18) Les Romains n'eurent pas plus tôt pris du goût pour les délices de l'Orient, que le commerce avec l'Inde par la voie de l'Égypte reprit une vigueur nouvelle. La botanique et l'agriculture s'enrichirent d'une foule d'arbres jusqu'alors inconnus; le pêcher, l'abricotier, le cerisier, le grenadier, le citronnier, l'oranger, furent naturalisés en Europe. (BLANQUI.)

(19) Pendant long-temps les anciens ne se sont guidés sur mer que par la vue des côtes. Strabon n'est pas bien d'accord avec Ératosthène sur ce point; mais il paraît qu'en effet ils se hasardèrent rarement en pleine mer. Le voyage que fit la flotte d'Alexandre dans les Indes en est une preuve, et, d'après Pline, les Romains pendant long-temps ne prirent pas d'autre route. L'avidité des marchands leur faisant plus tard chercher des chemins plus courts, ils prirent enfin la pleine mer, et s'aperçurent que c'était un chemin plus sûr. (HUET.)

(20) On mettait aux fenêtres de la toile de lin et de la corne. On attribue à Cyrus le premier établissement des courriers qu'Auguste introduisit chez les Romains (Louis XI en donna à la France au xve siècle, et l'Angleterre en fut privée jusqu'à Charles II).

L'usage des litières s'établit vers la fin de la république, et elles devinrent bientôt communes. Plus tard les voitures arrivèrent, et tout ce qu'on put imaginer de plus bisarre fut inventé pour l'attelage. On y dressa alternativement des bœufs,

des ânes, des mulets, des chameaux, des éléphans, des lions, des tigres, des léopards, des ours, des chiens, des chèvres, des daims, et aussi des hommes et des femmes. (*Ant. rom.* d'Adam.)

(21) Pline.

(22) La précipitation qu'on mit à reconstruire la ville après l'incendie des Gaulois rendit les rues irrégulières et peu commodes. Auguste l'embellit; aussi se vantait-il de l'avoir trouvée de briques et de la laisser de marbre. Cependant après l'incendie de Rome elle fut reconstruite avec plus de régularité et de splendeur. Le seul vestibule du palais doré de Néron avait, dit Suétone, une largeur si considérable, qu'il renfermait trois portiques, chacun de la longueur d'un mille, et une pièce d'eau immense, semblable à une mer entourée d'édifices qui offraient l'aspect d'une ville.

(23) J'emprunte à Moreau de Jonnès un tableau statistique sur la valeur des comestibles et du travail au ive siècle. Ce précieux monument archéologique est tiré d'un édit de Dioclétien, qui fixe le maximum du prix de travail et des subsistances dans l'empire romain.

Il donnera une idée de la vie domestique des Romains, de l'état de leurs richesses et de la valeur qu'ils attachaient aux divers objets de luxe ou d'utilité. Réduit en monnaie de France, il sera mieux apprécié.

TRAVAIL.

Prix moyen en monnaie de Fra[illegible]

Au laboureur, pour sa journée	25 [illegible]	[illegible]
Au maçon	[illegible]	[illegible]
Au faiseur de mortier	[illegible]	[illegible]
Au marbrier et faiseur [illegible]	[illegible]	[illegible] 50
Au tailleur, pour [illegible]	[illegible]	[illegible] 25
Pour façon de [illegible]	[illegible]	[illegible]
Chaussure de [illegible]	[illegible]	[illegible]
Chaussure de [illegible]	[illegible]	[illegible]
Chaussure [illegible]	[illegible]	[illegible]
Chaussure [illegible]	[illegible]	[illegible]
Sandales [illegible]	[illegible]	[illegible]
Au [illegible]	[illegible]	[illegible]
Au [illegible]	[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]	[illegible]

	fr	
Pour chaque mois de leçon d'architecture	22	50
A l'avocat, pour une requête aux tribunaux	››	25
Pour l'audition de la cause	225	›

PRIX DES VINS.

Prix moyen du litre.

Picène, Tiburtin, Sabin, Aminéen, Surentin, Sétin, Falernien	13	50
Vieux vins, première qualité	10	90
Vin rustique	3	60
Bière (*camum*)	1	80
Vin épicé d'Asie (*caranium mæonium*)	13	50
Vin d'orge d'Attique	10	90

VIANDE.

Prix moyen de la livre de France.

Viande de bœuf	2	40
— de mouton ou chèvre	2	40
— d'agneau ou de chevreau	3	60
— de porc	3	60
Le meilleur lard	4	80
Le meilleur jambon de Westphalie, de Cardagne ou du pays des Marses	4	80
Graisse de porc, fraîche	3	60
Foie de porc (*ficatum*), agrandi par l'engrais avec des figues	4	80
Pieds de cochon; chacun	››	90
Saucisse de porc, fraîche (*isicium*), pesant une once	››	40
— de bœuf, fraîche (*isicia*)	3	37
— de porc, fumée et assaisonnée (*lucanica*)	3	60
— de bœuf, fumée	3	37

VOLAILLES ET GIBIERS.

Prix moyen de la pièce.

Un paon mâle, engraissé	56	25
Un paon femelle, engraissé	45	››
Un paon sauvage, mâle	28	12
— — femelle	22	50
Une oie grasse	45	›
— non engraissée	22	50

On s'accorde à rendre en français, par le mot de *hune*, les mots latins *carchesium* et *corbis*. Nous ne pensons pas cependant que les anciens aient jamais eu rien qui se rapprochât de cette plate-forme qui, dans nos navires, porte le nom de *hune*, la *gabia* des Espagnols et des Italiens, le *top* des Anglais.

Les vaisseaux de charge, ne pouvant naviguer que par le moyen des voiles, étaient obligés de les multiplier, afin de présenter aux vents une plus grande surface. Ces voiles se trouvaient au nombre de trois au mât du milieu, et les petits mâts, qui étaient l'un à la proue, l'autre à la poupe, en portaient chacun une.

Pour connaître de quel côté soufflerait le vent, les anciens se servaient, comme nous, de petites girouettes ou penons, composés d'une petite bandelette très légère, suspendue à une baguette que l'on nommait *stelide*. Des banderolles semblables à nos flammes, *ptorigia*, étaient attachées au haut des mâts. On en voit une au bout du mât abattu d'une des birèmes de la colonne Trajane.

Dans les premiers temps, quand la navigation ne se faisait que terre à terre, on n'embarquait des vivres que quand on présumait n'en devoir pas trouver au lieu du débarquement. Thucydide semblerait indiquer que les équipages étaient obligés de se procurer eux-même leur subsistance, quand il dit, en parlant du combat d'Orope, que les Athéniens, venant pour se rembarquer, trouvèrent les vaisseaux dépourvus de rameurs et de matelots, ceux-ci ayant été obligés d'aller au bout de la ville pour y acheter des vivres, que les habitans, d'accord avec les ennemis, y avaient transportés. Cependant, quand une expédition forçait à tenir la mer, on embarquait des vivres, mais cuits et préparés; c'est ce que nous apprenons de Tite-Live, liv. 24 : « *Cum trigenta dierum coctis cibariis naves conscenderunt.* » Diodore, en rendant compte de la défaite des Athéniens dans le grand port de Syracuse, nous fait connaître que les vaisseaux étaient pourvus des ustensiles nécessaires pour faire la cuisine sur le rivage. On voit de ces ustensiles suspendus à la couverture d'un des vaisseaux de charge de la colonne Trajane.

L'équipage des vaisseaux se composait de soldats, des rameurs et des matelots; un capitaine, *trierarcus*, un lieutenant, *navarcus*, et un pilote, *thalassometra*, *rector navis*, en constituaient l'état-major. Le navarque, suivant Végèce, était chargé du détail du navire, et devait surveiller l'instruction des soldats, des rameurs et des matelots. « *Singulæ liburnæ singulos navarchos, id est, quasi navicularios habebant, qui exceptis cæteris nautarum officiis, gubernatoribus, atque remigibus et militibus exercendis, quotidianam curam et jugem exhibebant industriam.* » Le chef de la manœuvre, *nauclerus*, dont on a fait *nocher*, avait sous ses ordres les officiers mariniers, *celustes*, dont le cri de commandement portait le nom de *celeusma*.

Les Romains avaient des soldats spécialement affectés à la marine; c'étaient les épibates. Il paraît qu'avant Néron ces soldats formaient des compagnies isolées,

assimilées aux rameurs. Pour les entourer de plus de considération, cet empereur les organisa en corps de légion.

A l'époque de l'armement des flottes, s'il ne se trouvait pas assez de rameurs, on donnait la liberté à un certain nombre d'esclaves. C'est ce que pratiqua Auguste, au rapport de Suétone : « *Augustus bellum Siculum inchoavit in primis, sed diu traxit intermissum sæpius, donec navibus ex integro fabricatis ac servorum viginti millibus manumissis et ad remum datis*, etc. »

Les vêtemens des gens de mer étaient d'étoffes tissues de poil de chèvre, afin qu'ils fussent moins facilement pénétrés par l'eau; c'est Varron qui nous l'apprend (*de Re rusticâ*).

Les rameurs devant être assis sur leurs bancs et agir sans se gêner les uns les autres, il fallait les y habituer par un long exercice.

Pendant la nuit et dans les temps de pluie, on mettait les rameurs à couvert au moyen de peaux tendues au-dessus du vaisseau.

Dès l'instant qu'une flotte sortait du port, chaque division s'avançait suivant le poste qui lui était assigné. Chacune de ces divisions était désignée par un nom particulier. Des bâtimens légers précédaient l'armée à quelque distance, et chassaient en avant; c'étaient les *præcursorii;* après eux venaient les *prophulactorii*, qui formaient l'escadre d'avant-garde; les vaisseaux d'observation, *speculatoriæ*, marchaient sur les ailes, et des bâtimens remplissant le même office que nos corvettes, les *tabellariæ*, étaient envoyés en avant pour annoncer l'arrivée de la flotte, ou pour porter les dépêches du général. Le vaisseau amiral, *navis prætoria*, était distingué, pendant le jour, par la couleur de ses voiles, qui étaient teintes en pourpre, et pendant la nuit par un fanal éclairé. Pline nous enseigne que cette couleur pourpre était donnée aux voiles des vaisseaux prétoriens depuis le combat d'Actium. Cléopâtre avait la première donné l'exemple d'un tel luxe.

Les armées navales avaient des signaux de convention pour se reconnaître à la mer.

La flotte ennemie étant aperçue, le général faisait serrer les voiles et déplanter les mâts, et on bordait tous les avirons : la tactique consistant à frapper l'ennemi à coups d'éperons, il fallait que les rames communicassent au vaisseau l'impulsion suffisante pour exécuter cette manœuvre.

L'ordre de bataille consistait en une ligne de front, une ligne courbée en arc, ou deux lignes disposées en angle aigu, dont les plus gros vaisseaux formaient la pointe. Les circonstances et l'habileté du général faisaient adopter quelquefois un ordre particulier.

Un des premiers préceptes était de former la ligne un peu au large, afin de pouvoir pousser l'ennemi contre le rivage.

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre ; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses ; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer ; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. xvi) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. iv, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem« pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. xvi) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. iv, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem- « pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

Après les sacrifices et les présages observés, on en venait aux mains; un pavillon ou un bouclier, au-dessus du vaisseau amiral, donnait le signal du combat. Quelques signaux servaient aussi à donner des ordres généraux pendant l'action. Diodore de Sicile, parlant du dernier combat des Athéniens dans le port de Syracuse, dit que la multitude de traits qui se croisaient en l'air cachait les signaux à tous les yeux.

Les brûlots étaient connus des anciens : des barques remplies de fascines poissées et souffrées, que Vitruve appelle *malleoli*, étaient dirigées contre les vaisseaux que l'on voulait incendier.

Le *rostrum* ou éperon était l'arme principale des vaisseaux de guerre; il servait à heurter violemment et à fracasser le vaisseau ennemi. Quelquefois il s'engageait profondément dans le flanc du vaisseau qu'il frappait, et il devenait difficile à retirer. Polybe rapporte (liv. XVI) que le vaisseau à dix rangs du roi Philippe, frappé au-dessous des bancs des tranites par une trière miole, resta suspendu à son éperon, et fut pris par cet accident. Souvent néanmoins, dans cette occurrence, le danger était commun aux deux vaisseaux. Afin de remédier à cet inconvénient, on plaçait à la proue, de chaque côté du *rostrum*, de fortes pièces de bois qui faisaient saillie comme lui, et qui, moins longues, amortissaient le coup et empêchaient l'éperon de s'enfoncer au-delà de ce qu'il était nécessaire pour introduire l'eau dans le corps du vaisseau frappé. Ces pièces portaient le nom d'*épotides*.

Les tours étaient disposées sur la proue à l'endroit nommé *thalamus*. Quelquefois aussi on en plaça sur l'arrière. On les élevait au moment de s'en servir, et on les démontait après le combat. Cependant elles devinrent stables dans la suite, et telles on les retrouve encore dans les galères modernes, où elles sont moins grandes, et où elles portent le nom de *rhambade*.

Végèce (liv. IV, chap. 44) fait connaître quelles sont les armes dont on use sur mer, et quelle est la manière dont il faut s'en servir : « Il faut des machines « comme pour combattre du haut des remparts et des tours. — Le premier soin « doit être de les (les soldats des vaisseaux) couvrir avec des casques et des « cuirasses; personne ne peut se plaindre du poids des armes, combattant sans « bouger dans un vaisseau. Il faut des écus plus forts que ceux dont on se sert « ordinairement. Ils doivent être plus grands pour garantir des coups de « faux, des grapins et des autres armes de mer; on se jette réciproquement « des flèches, des traits, des pierres, au moyen des fustibales, des onagres, « des balistes et des scorpions. Le plus terrible est de voir ceux qui sont les « plus intrépides aborder les vaisseaux ennemis, jeter des ponts de communi- « cation, s'élancer au milieu d'eux pour combattre de près. Sur les grands vais- « seaux on élève des tours avec des parapets, pour que de là, comme du haut

« d'un mur élevé, on puisse plus facilement blesser et détruire les ennemis. On « lance sur le vaisseau que l'on combat des flèches entortillées d'étoupes trem- « pées dans un mélange de soufre, de bitume et d'huile. On y met le feu avant « de les jeter, et elles le communiquent bientôt aux bordages qui sont enduits de « cire, de poix et de résine. »

Aux armes et aux machines détaillées par Végèce il s'en joignait quelquefois d'autres que des circonstances particulières faisaient adopter ; telles furent le dauphin des Grecs et le corbeau des Romains. Végèce nous parle des flèches incendiaires que l'on jetait sur les vaisseaux, et il nous donne la composition de la matière inflammable dont on les entourait ; mais il était un autre feu projectile dont on s'est servi quelquefois pour embraser les vaisseaux, et auxquels les Rhodiens durent deux fois la victoire.

(9) Après avoir donné, dans le premier livre de son Histoire naturelle, une sorte de table des matières, Pline parle, dans le second, du monde, des élémens, des astres et des principaux météores. Les quatre suivans forment une géographie des trois parties du monde alors connu. Le septième traite des différentes races d'hommes et des qualités distinctives de l'espèce humaine, des grands caractères qu'elle a produits, et des plus remarquables de ses inventions. Quatre livres sont consacrés ensuite aux animaux terrestres, aux poissons, aux oiseaux et aux insectes. Les espèces de chaque classe y sont rangées d'après leur grandeur ou leur importance. Il y est question de leurs mœurs, de leurs qualités utiles ou nuisibles, et des propriétés plus ou moins singulières qu'on leur attribue. A la fin du livre des insectes, il est parlé de quelques-unes des substances produites par les animaux, et des parties qui composent le corps humain. La botanique est ce qui occupe le plus de place. Dix livres sont employés à faire connaître les plantes, leur culture et leur emploi dans l'économie domestique et dans les arts, et cinq à énumérer les remèdes qu'elles fournissent. Cinq autres traitent des remèdes que l'on tire des animaux. Enfin, dans les cinq derniers, Pline décrit les métaux et leur exploitation, les terres, les pierres et leurs usages pour les besoins de la vie, pour le luxe et pour les beaux-arts ; citant, à propos des couleurs, les tableaux les plus célèbres, et à propos des pierres et des marbres, les plus belles statues et les pierres gravées les plus estimées. Il était impossible qu'en parcourant même rapidement ce nombre prodigieux d'objets, l'auteur ne fît pas connaître une multitude de faits remarquables, et devenus pour nous d'autant plus précieux, qu'il est aujourd'hui le seul écrivain qui les rapporte. Malheureusement, la manière dont il les a recueillis et exposés leur fait perdre beaucoup de leur prix, par le mélange du vrai ou du faux qui s'y trouvent en quantité presque égale, mais surtout par la difficulté, et même, dans la plupart des cas, l'impossibilité de reconnaître de quels êtres il a précisément

voulu parler. Pline n'a point été un observateur tel qu'Aristote; encore moins un homme de génie, capable, comme ce grand philosophe, de saisir les lois et les rapports d'après lesquels la nature a coordonné ses productions. Il n'est en général qu'un compilateur, et même le plus souvent qu'un compilateur qui, n'ayant point par lui-même d'idée des choses sur lesquelles il rassemble les témoignages des autres, n'a pu apprécier la vérité de ces témoignages, ni même toujours comprendre ce qu'ils avaient voulu dire. C'est, en un mot, un auteur sans critique, qui, après avoir passé beaucoup de temps à faire ses extraits, les a rangés sous certains chapitres, en y joignant des réflexions qui ne se rapportent point à la science proprement dite, mais offrent alternativement les croyances les plus superstitieuses, ou les déclamations d'une philosophie chagrine, qui accuse sans cesse l'homme, la nature et les dieux eux-mêmes. On ne doit donc point considérer les faits qu'il accumule dans leurs rapports avec l'opinion qu'il s'en faisait; mais il faut les rendre par la pensée aux écrivains dont il les a tirés, et y appliquer les règles de la critique, d'après ce que nous savons de ces écrivains et des circonstances où ils se sont trouvés. Étudiée ainsi, l'histoire naturelle de Pline nous offre encore une mine des plus fécondes, puisqu'elle se compose, d'après son propre témoignage, des extraits de plus de 2,000 volumes dus à des auteurs de tout genre, voyageurs, historiens, géographes, philosophes, médecins; auteurs dont nous ne possédons plus qu'environ 40: encore n'avons-nous de plusieurs que des fragmens ou des ouvrages différens de ceux où Pline a puisé; et même parmi ceux qui ne nous sont pas restés, il en est un grand nombre dont les noms et l'existence n'ont échappé à l'oubli qu'à cause des citations qu'il en a faites. La comparaison de ses extraits avec les originaux que nous avons encore, et surtout avec Aristote, fait connaître que Pline était loin de prendre de préférence dans ses auteurs ce qu'ils avaient de plus important et de plus exact. En général, il s'attache aux choses singulières ou merveilleuses, à celles qui se prêtent davantage aux contrastes qu'il aime à établir, ou aux reproches qu'il aime à faire à la Providence. Il est vrai qu'il n'ajoute pas une foi égale à tout ce qu'il rapporte; mais c'est au hasard qu'il doute ou qu'il affirme; et les contes les plus puérils ne sont pas ceux qui provoquent le plus son incrédulité. Il n'est, par exemple, aucune des fables des voyageurs grecs, sur les hommes sans tête, sans bouche, sur les hommes à un seul pied et à grandes oreilles, qu'il ne place dans son septième livre, et avec tant de confiance, qu'il en termine l'énumération par cette remarque: *hæc atque talia ex hominum genere, ludibria sibi, nobis miracula, ingeniosa fecit natura.* Que l'on juge, d'après cette facilité à répéter des récits absurdes sur l'espèce humaine, du discernement qu'il a pu mettre à choisir les témoignages sur les animaux étrangers et peu connus. Aussi les animaux les plus

fabuleux, les mantichores à tête humaine et à queue de scorpion, les chevaux ailés, le catoplitas, dont la vue seule fait périr, y jouent-ils leur rôle à côté de l'éléphant et du lion. Cependant tout n'est pas faux, même dans ceux de ces article, qui sont le plus remplis de faussetés. On peut quelquefois remonter aux verités qui leur ont servi de base, en se rappelant que ce sont des extraits de voyageurs, et en supposant que l'ignorance et l'amour du merveilleux des voyageurs anciens, les ont entraînés dans les mêmes exagérations et leur ont dicté les mêmes descriptions vagues et superficielles dont nous sommes choqués dans un si grand nombre de voyageurs modernes. (Cuvier.)

(10) Cuvier.

(11) Galien parut. Génie assez vaste pour embrasser toutes les sciences, pour les cultiver toutes avec un égal succès, dès l'enfance, il donnait déjà des preuves d'une capacité rare, et dans les écoles il commençait à sentir le vide des systèmes dominans. Peu satisfait de ce que ses maîtres enseignaient comme des vérités incontestables, comme les principes éternels de l'art, il lut Hippocrate : il fut éclairé, pour ainsi dire, d'une lumière toute nouvelle. En le comparant à la nature, son étonnement et son admiration redoublèrent. Hippocrate et la nature furent dès lors les seuls maîtres dont il voulut recevoir les leçons. Il se mit à commenter les écrits du père de la médecine ; il présenta ses vues sous différens aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus : il répéta ses observations ; il les enrichit et les appuya de tout ce que pouvaient leur prêter la philosophie et les sciences physiques, soit par le simple rapprochement des faits, soit par la comparaison des diverses théories, soit enfin par la combinaison des différentes méthodes de raisonnement. En un mot, Galien ressuscita la médecine hippocratique, et lui donna un éclat qu'elle n'avait point eu dans sa simplicité primitive.

Galien fut le médecin de Marc-Aurèle ; c'est avec un intérêt touchant qu'on lit dans ses ouvrages l'histoire de quelques maladies de cet empereur-philosophe, dont la vie et les écrits offrent le plus digne modèle aux hommes qui tiennent dans leurs mains le sort des nations. (Cabanis.)

(12) Jusqu'au XVe siècle, Galien fut regardé comme l'oracle des médecins, en anatomie principalement. (Renauldin.)

Les médecins composaient les remèdes et faisaient les opérations chirurgicales, quoiqu'ils n'eussent encore qu'une connaissance très imparfaite de l'anatomie. (Pline.)

Les progrès de l'anatomie étaient lents, non-seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attouchement comme une sorte de souillure morale. Il était im-

possible que des erreurs graves ne fussent pas la suite des opérations sur les singes.

Dans les cinq premiers livres de l'*Administration anatomique*, Galien traite des muscles. Il en donne, dit Cuvier, des descriptions abrégées, mais fort claires : il est évident qu'elles ont été faites sur le singe et non sur l'homme. Tous les muscles qui diffèrent dans les deux espèces sont décrits tels qu'on les retrouve chez le singe. La même remarque est applicable à l'ostéologie. Galien dit que la mâchoire supérieure est composée de quatre os : ce qui est vrai pour le singe et ne l'est pas pour l'homme. En décrivant le *sacrum*, il compte dans cet os moins de vertèbres qu'il y en a dans l'homme, et réellement autant qu'on en trouve dans le singe.

(13) Elle connaissait moins encore l'économie politique : cette science eût fait de plus grands progrès en Europe, si le sort des armes eût favorisé les Carthaginois ou les Phéniciens. Carthage ne fut jamais en guerre avec les cités commerçantes, même avec ses plus redoutables antagonistes ; jamais Athènes, Corinthe, Tyr, Alexandrie, ne furent attaquées par ses armes.

C'est peut-être, dit Say, parce que les Grecs et les Romains ont été nos premiers et pendant long-temps nos seuls instituteurs, que l'économie politique s'est développée si tard en Europe.

Moreau de Jonnès confirme cette opinion, en ajoutant que la plus vaste érudition n'a pu rassembler qu'un petit nombre de notions certaines sur l'économie domestique des Romains aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces notions sont autant de preuves de la monstrueuse inégalité de fortune qui existait alors.

Les Économiques de Xénophon, la République de Platon et la Politique d'Aristote, sont les seuls ouvrages de l'antiquité où l'on puisse trouver éparses et sans suite quelques idées sur l'économie politique.

(14) Les Romains regardaient comme des états abjects le commerce et le trafic, surtout s'ils ne se faisaient pas en grand. Ne sommes-nous pas convenus, écrit Cicéron à Atticus, d'exclure tous les négocians des charges, et ne l'avons-nous pas fait adopter à Brutus?

Des esclaves, des affranchis, faisaient quelquefois le commerce pour leur compte. Il était défendu aux nobles et aux dignitaires d'exercer le trafic. (HUET.)

(15) *Panem et Circenses.*

(16) Va, dit Perse, cours chercher au royaume de Pont des poissons délicats, de l'encens, de l'ébène, du chanvre et l'excellent vin de Cos.....

.....Superdas adveha Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, Chus, ibrica, Coa....

(17) Strabon nous apprend que l'Angleterre fournissait des blés, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des peaux de cuir, des chiens de chasse, du plomb et de l'étain.

Tacite y joint les perles; mais César n'en parle pas, non plus que de l'or et de l'argent, ce qui montre que ces métaux d'Angleterre ne furent connus des Romains qu'après lui. L'Espagne, outre les métaux, fournissait du vin, des laines et des étoffes fines, du lin, des toiles, etc.; du miel, de la cire, de la poix, du borax, du vermillon, de l'écarlate, des poissons salés, des saumures excellentes, du gland même, des joncs pour les cordages et de l'huile, quoiqu'elle n'y fût pas abondante. Le Pont-Euxin donnait des blés, des cuirs, du lin, du miel, de la cire, des troupeaux de brebis et de chèvres, des fourrures, des plantes médicinales, des bois de charpente et quelques pierreries. (Huet.)

Le monde entier était devenu le fournisseur de quelques milliers d'hommes qui ne connaissaient du commerce que l'art de faire valoir l'argent et d'en tirer d'énormes intérêts. Leurs proconsuls, leurs préteurs, étaient de véritables pachas; ils revenaient, chargés de dépouilles des provinces, étaler dans Rome un luxe oriental; et ce n'est pas un spectacle indigne de réflexion que celui de Cicéron écrivant sur une table de citronnier, qui lui avait coûté 20,000 fr., l'acte d'accusation de Verrès qui avait volé 15 millions à la Sicile. (Blanqui.)

(18) Les Romains n'eurent pas plus tôt pris du goût pour les délices de l'Orient, que le commerce avec l'Inde par la voie de l'Egypte reprit une vigueur nouvelle. La botanique et l'agriculture s'enrichirent d'une foule d'arbres jusqu'alors inconnus; le pêcher, l'abricotier, le cerisier, le grenadier, le citronnier, l'oranger, furent naturalisés en Europe. (Blanqui.)

(19) Pendant long-temps les anciens ne se sont guidés sur mer que par la vue des côtes. Strabon n'est pas bien d'accord avec Ératosthène sur ce point; mais il paraît qu'en effet ils se hasardèrent rarement en pleine mer. Le voyage que fit la flotte d'Alexandre dans les Indes en est une preuve, et, d'après Pline, les Romains pendant long-temps ne prirent pas d'autre route. L'avidité des marchands leur faisant plus tard chercher des chemins plus courts, ils prirent enfin la pleine mer, et s'aperçurent que c'était un chemin plus sûr. (Huet.)

(20) On mettait aux fenêtres de la toile de lin et de la corne. On attribue à Cyrus le premier établissement des courriers qu'Auguste introduisit chez les Romains (Louis XI en donna à la France au xve siècle, et l'Angleterre en fut privée jusqu'à Charles II).

L'usage des litières s'établit vers la fin de la république, et elles devinrent bientôt communes. Plus tard les voitures arrivèrent, et tout ce qu'on put imaginer de plus bisarre fut inventé pour l'attelage. On y dressa alternativement des bœufs,

des ânes, des mulets, des chameaux, des éléphans, des lions, des tigres, des léopards, des ours, des chiens, des chèvres, des daims, et aussi des hommes et des femmes. (*Ant. rom.* d'ADAM.)

(21) Pline.

(22) La précipitation qu'on mit à reconstruire la ville après l'incendie des Gaulois rendit les rues irrégulières et peu commodes. Auguste l'embellit; aussi se vantait-il de l'avoir trouvée de briques et de la laisser de marbre. Cependant après l'incendie de Rome elle fut reconstruite avec plus de régularité et de splendeur. Le seul vestibule du palais doré de Néron avait, dit Suétone, une largeur si considérable, qu'il renfermait trois portiques, chacun de la longueur d'un mille, et une pièce d'eau immense, semblable à une mer entourée d'édifices qui offraient l'aspect d'une ville.

(23) J'emprunte à Moreau de Jonnès un tableau statistique sur la valeur des comestibles et du travail au IVe siècle. Ce précieux monument archéologique est tiré d'un édit de Dioclétien, qui fixe le maximum du prix de travail et des substances dans l'empire romain.

Il donnera une idée de la vie domestique des Romains, de l'état de leurs richesses et de la valeur qu'ils attachaient aux divers objets de luxe ou d'utilité. Réduit en monnaie de France, il sera mieux apprécié.

TRAVAIL.

Prix moyen en monnaie de France.

	fr.	c.
Au laboureur, pour sa journée............25 deniers........	5	62
Au maçon..	11	25
Au faiseur de mortier................................	11	25
Au marbrier et faiseur de mosaïque........................	13	50
Au tailleur, pour façon d'habit..........................	11	25
Pour façon de souliers de patriciens (*calcei*)..................	33	75
Chaussure de laboureur (*caligæ*)	27	» »
Chaussure de militaire................................	22	50
Chaussure de sénateur................................	22	50
Chaussure de femme..................................	13	50
Sandales militaires (*campagi*)............................	16	87
Au barbier, pour chaque homme..........................	» »	45
Au vétérinaire (*mulo-medicus*), pour tondre les animaux et tailler leurs sabots....................................	1	35

	fr
Pour chaque mois de leçon d'architecture	22 50
A l'avocat, pour une requête aux tribunaux	›› 25
Pour l'audition de la cause	225 ›

PRIX DES VINS.

Prix moyen du litre.

Picène, Tiburtin, Sabin, Aminéen, Surentin, Sétin, Falernien	13 50
Vieux vins, première qualité	10 90
Vin rustique	3 60
Bière (*camum*)	1 80
Vin épicé d'Asie (*caranium mæonium*)	13 50
Vin d'orge d'Attique	10 90

VIANDE.

Prix moyen de la livre de France.

Viande de bœuf	2 40
— de mouton ou chèvre	2 40
— d'agneau ou de chevreau	3 60
— de porc	3 60
Le meilleur lard	4 80
Le meilleur jambon de Westphalie, de Cerdagne ou du pays des Marses	4 80
Graisse de porc, fraîche	3 60
Foie de porc (*ficatum*), agrandi par l'engrais avec des figues	4 80
Pieds de cochon; chacun	›› 90
Saucisse de porc, fraîche (*isicium*), pesant une once	›› 40
— de bœuf, fraîche (*isicia*)	3 37
— de porc, fumée et assaisonnée (*lucanica*)	3 60
— de bœuf, fumée	3 37

VOLAILLES ET GIBIERS.

Prix moyen de la pièce.

Un paon mâle, engraissé	56 25
Un paon femelle, engraissé	45 ››
Un paon sauvage, mâle	28 12
— — femelle	22 50
Une oie grasse	45 ›
— non engraissée	22 50

	fr.	c.
Un poulet	13	50
Une perdrix	6	75
Un lièvre	33	75
Un lapin	9	»

POISSON.

Poisson de mer, première qualité	5	40
— de rivière, première qualité	2	70
— salé	1	35
Huîtres, le cent	22	50

VÉGÉTAUX-COMESTIBLES.

Laitues, les meilleures, cinq ensemble	»»	90
Choux communs, les meilleurs, un seul	»»	90
Choux-fleurs, les meilleurs, cinq ensemble	»»	90
Betteraves, les meilleures, cinq ensemble	»»	90
Radis, les plus grands	»»	90

AUTRES COMESTIBLES.

Prix moyen du litre.

Miel, le meilleur	18	»
Huile, première qualité	18	»
Un excitant pour augmenter l'appétit (*liquemen*)	2	70

Ce qui frappe d'abord dans ce tableau, c'est l'extrême élévation de tous les prix : salaire et subsistances coûtent dix à vingt fois autant que chez nous. Mais quand on en vient à comparer le prix des comestibles au prix du travail, la cherté des choses nécessaires à la vie paraît encore plus excessive. M. Moreau de Jonnès fait cette comparaison : il rapproche de l'édit de Dioclétien un grand nombre de faits rapportés par les historiens, et montre que si l'abondance des métaux précieux influait sur l'élévation des prix, le défaut de travail, d'industrie et de production en était aussi cause. Ces considérations montrent de plus en plus l'indigence de ce peuple-roi dont les deux tiers, sinon les trois quarts, étaient réduits à vivre et de poisson et de fromage, et à boire de la piquette, quand la dépense de la table de Vitellius montait en une seule année à 175 millions.

(24) Pline.

(25) Au VIe siècle seulement, sous Justinien, des moines apportèrent des Indes à Constantin des vers à soie, et l'art de les élever avec la feuille de mûrier.

(26) On appelait ce travail mosaïque, parce qu'on l'exécuta d'abord dans des grottes consacrées aux Muses. Néron fit construire un plancher de salle à manger qui changeait et se présentait sous une nouvelle forme à tous les renouvellemens de service. (Suétone.)

Les provinces d'Asie étaient au niveau de la métropole : Alexandrie avait au IVe siècle un commerce et une industrie très actifs; ses fabriques étaient remplies d'ouvriers de tout âge et de tout sexe; le papier, le lin, le verre, les métaux, y étaient à l'envi forgés, polis ou confectionnés.

Fabius Pictor, Valère-Maxime, Salluste, Martial, Denys d'Halicarnasse, Juvénal, Horace, Cicéron, Sénèque, Pline, Suétone, Athanase, etc., consultés séparément ou réunis dans les Antiquités romaines d'Adam, m'ont fourni la plus grande partie de ces documens sur l'état du commerce et de l'industrie aux quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.

NEUVIÈME LEÇON.

(1) La Grèce aussi était à cette époque une partie essentielle de l'empire romain, mais plus civilisée que lui. Nous nous contenterons de faire observer qu'elle conserva toujours sa langue nationale et les préjugés de ses ancêtres, tout en pliant sous la verge des Romains et respectant leur puissance souveraine.

(2) Jornandès, Warnefride, Grégoire de Tours même, quoique les plus anciens et les plus accrédités des auteurs qui ont écrit l'histoire de ces peuples, n'apprennent rien de satisfaisant sur les lois et les mœurs des Goths, des Lombards et des Français. Ce n'est point à ces auteurs, mais aux historiens grecs et romains, que nous devons le peu de connaissances imparfaites que nous avons de l'état de ces nations barbares. (ROBERTSON.)

Beaucoup de savans, et Montesquieu lui-même, ont donné trop de confiance au témoignage du déclamateur Jornandès, qui appelle la Scandinavie *la fabrique et le laboratoire du genre humain*. (DESMICHELS.)

(3) Gibbon.

(4) Le peuple gaulois croyait cependant à la vie future; mais cette idée inspirait à son esprit grossier plus d'intrépidité que de vertu.

(5) Cette institution était générale en Europe : « Le barde, dit Lingard en parlant de la Bretagne, était à la fois musicien et poète, et toujours sa voix accompagnait les accords de sa harpe. Chaque capitaine en conservait un ou plusieurs à son service; ils le suivaient dans son palais, vantaient sa générosité et sa valeur, et chantaient les louanges et l'histoire de leur pays. Dans les repas joyeux, aux heures de gaîté et d'enthousiasme, le barde saisissait son luth; tous les esprits se passionnaient d'admiration pour le héros qu'il célébrait, et se pénétraient des sentimens qu'il s'efforçait d'inspirer. Il accompagnait le chef et son clan au champ de bataille; aux accords de sa harpe on marchait à l'ennemi. Dans le fort du combat, les guerriers s'enivraient de l'espoir que leurs actions revivraient dans des chants glorieux et seraient transmises à l'admiration de la postérité. » « Les bardes bretons, dit Thierry, n'avaient guère qu'un thème : la destinée du pays, ses malheurs, ses espérances. La nation poète, à son tour, enchérissait sur leurs fictions en prêtant des sens fantastiques à leurs paroles les plus simples. Les souhaits des bardes passaient pour des promesses; leur attente était une prophétie, leur silence même affirmait..... »

(6) Lorsque le succès était assuré, le Gaulois coupait la tête à l'ennemi vaincu,

l'attachait au col de son cheval et la présentait à son chef pour obtenir une récompense. D'autres fois il la suspendait, avec les animaux tués à la chasse, à la porte de son habitation, comme un témoin de sa valeur; il faisait ensuite des vases à boire avec les crânes de ces têtes. Ils usaient de toutes sortes de cruautés envers leurs prisonniers; ils les sacrifiaient à leurs dieux et les faisaient périr au milieu des tourmens; les femmes, les enfans, les vieillards n'étaient pas à l'abri de leur fureur. (J. Picot, d'après Polybe, Diodore et Strabon.)

La plupart des Gaulois combattaient nus. Leurs cris aigus, répétés de distance en distance, effrayaient l'ennemi et portaient au loin les grandes nouvelles. Une longue épée, une lance et des flèches étaient leurs seules armes; un bouclier de la hauteur du corps et un casque d'airain, leur seule défense. Ils laissaient croître de longues moustaches, et distinguaient le rang militaire avec des colliers et des bracelets.

(7) Le druide bourreau observait sans la moindre émotion le sang des victimes, les entrailles palpitantes de ces malheureux, les mouvemens spasmodiques causés par d'horribles souffrances; la plus cruelle agonie n'était pour ces ministres sanguinaires que l'objet matériel d'une froide inspection, et pour le peuple imbécile et féroce qu'un motif d'espérance et de joie. (Cha. d'Arbouville.)

Auguste interdit aux Gaulois leurs cruels sacrifices. Tibère fit crucifier les prêtres qui immolaient des victimes humaines. Claude ordonna la destruction des druides et de leur religion. On n'entendit plus parler de sacrifices humains, mais pendant plusieurs siècles encore il resta des traces de l'ancienne superstition.

(Picot, d'après Pline, Suétone et Tertullien.)

(8) Autun et quelques autres villes se rattachent davantage à l'époque des druides, qui y avaient leurs autels et les édifices de leur culte.

(9) La Gaule, l'Italie, l'Espagne étaient au IVe siècle couvertes de villes riches et peuplées; la civilisation s'y était développée avec éclat. Les routes, les aquéducs, les cirques, les écoles y abondaient. Rien n'y manquait de ce qui atteste la richesse et prouve aux peuples une existence brillante et animée. (Guizot.)

Salvien de Marseille vantait, au Ve siècle, la fertilité extraordinaire de l'Aquitaine qu'il regardait comme la plus belle contrée de la terre, l'image du paradis... Le commerce, dit Picot, avait fait des progrès rapides dans la Gaule; on naviguait déjà sur la Saône, le Rhône, la Loire, la Meuse, comme sur le Rhin et les deux mers.

(10) Il existait anciennement, dit Athénée, une singulière coutume: on se servait des membres de bestiaux, le plus vaillant prenait la cuisse; si quelqu'un voulait la lui disputer, on prenait les armes, et les deux rivaux se battaient jusqu'à la mort de l'un deux. Leur pain, ajoute ailleurs cet historien, était fermenté avec du

levain de bière, leurs mets étaient grossièrement apprêtés ; ils les prenaient tous armés, assis par terre, et dans des vases d'une argile épaisse, etc.

(11) On connaît l'antique usage des Gaulois de faire périr le dernier homme qui arrivait à leurs assemblées. Il paraît que cette coutume fut abolie dans les premiers siècles, lorsque la civilisation commença à faire des progrès ; du moins aucun historien n'en parle après César.

(12) La Gaule narbonnaise, l'Aquitaine et toutes les provinces du Midi étaient généralement soumises à la jurisprudence romaine ; mais une partie de la Belgique, et notamment les peuples voisins du Rhin, défendirent constamment leurs tribunaux, leurs formes de justice et la plupart de leurs anciens usages ; et quoique fidèles aux Romains, ils ne leur firent jamais le sacrifice de ces coutumes non écrites qui avaient été la loi commune de leurs ancêtres. — C'est de là qu'est résultée plus tard cette ancienne division de la France en provinces coutumières, en pays de droit écrit. (Vte DE MARINCOURT.)

(13)
Fertur habere meos, si vera est fama libellos
Inter delicias pulchra Vienna suas.
Me legit omnis ibi senior, juvenisque puerque
Et coram tetrico casta puella viro.

(14) Les contrées de l'Occident furent civilisées par les mains qui les avaient soumises. Lorsque les Barbares commencèrent à porter avec moins de répugnance le joug de la servitude, leurs esprits s'ouvrirent aux impressions nouvelles des sciences et de la civilisation. La langue de Virgile et de Cicéron fut universellement adoptée en Afrique, en Espagne, dans la Gaule, en Bretagne et dans la Pannonie ; il est vrai qu'elle y perdit de sa pureté. Les paysans seuls conservèrent dans leurs montagnes de faibles vestiges des idiomes celtiques et puniques. L'étude et l'éducation répandirent insensiblement les opinions romaines parmi les habitans de ces contrées, et les provinces reçurent de l'Italie leurs coutumes aussi bien que leurs lois. Elles sollicitèrent avec plus d'ardeur et obtinrent avec plus de facilité le titre et les honneurs de la cité ; elles soutinrent la dignité de la république dans les armes aussi bien que dans les lettres ; enfin elles produisirent, dans la personne de Trajan, un empereur que les Scipions n'auraient pas désavoué pour leur compatriote. (GIBBON.)

Si l'Espagne a donné Trajan à l'empire, Nîmes peut aussi revendiquer l'honneur d'avoir vu naître Antonin.

(15) Les Bretons vivaient dispersés dans l'état de sauvages toujours voisin de la guerre. Pour les accoutumer à la paix et au repos par les plaisirs, Agricola les engagea à construire des temples, des places publiques, des maisons ; et il y réussit

par des exhortations particulières, par quelques avances des deniers publics, en louant l'activité des uns, en reprochant aux autres leur inaction. Les rivalités de gloire lui tenaient lieu de contrainte. Il ne manqua pas non plus de faire instruire dans les beaux-arts les enfans des chefs, et de leur insinuer qu'il préférait aux *talens acquis des Gaulois l'esprit naturel des Bretons*. Ceux-ci ne voulaient pas seulement parler notre langue; bientôt ils se piquèrent de la parler avec grace. Ils adoptèrent ensuite jusqu'à nos manières; la toge devint à la mode, et insensiblement on en vint à rechercher tout ce qui, à la longue, insinue le vice; nos portiques, nos bains, nos festins élégans: *ce que le vulgaire appelait civilisation, et ce qui faisait une partie de leur servitude.* (Tacite.)

La Bretagne, après la conquête des Romains, fut occupée du soin des troupeaux et de la pêche des perles. Une vie douce la dédommageait de son ancienne liberté. Londres était le centre du commerce et York le séjour des empereurs.

(J. Muller.)

Les Bretons, charmés de la douceur et de la justice d'Agricola, le proclamaient leur bienfaiteur. A sa voix, les chefs abandonnaient le séjour des forêts pour s'établir dans le voisinage des Romains. C'est là qu'ils commencèrent à goûter les bienfaits de la civilisation, et qu'ils éprouvèrent le besoin de meilleures habitudes, etc.

(Lingard.)

(16) (Voyez Huet, *Histoire du commerce*, p. 200 à 210, édition de 1763.) Cet état prospère de la Bretagne ne dura que jusqu'à l'invasion des Saxons au ve siècle.

(17) La civilisation de la Bretagne aux premiers siècles, dit Lingard, d'après César et Diod. de Sic., allait toujours en diminuant des côtes du Sud aux frontières de la Calédonie où elle disparaissait entièrement. Dans une grande partie du nord de l'île, les Bretons se tatouaient et combattaient nus.

(18) Quand les peuples du Nord se partagèrent l'empire en décadence, l'Helvétie fut, comme le reste de l'Europe, replongée dans la barbarie.

(19) De vastes forêts couvraient presque toute la Germanie; la partie septentrionale consistait en de vastes marais, souvent inondés; partout on y voyait des déserts de bruyères habités par quelques peuples pasteurs ou chasseurs; de même la Suède, la Norwège n'étaient que de tristes forêts entrecoupées de marais profonds. (J. Muller.)

(20) Nous pouvons remarquer dans ces récits de l'histoire le progrès de la civilisation des Germains: de chasseurs ils étaient devenus pasteurs, et par un perfectionnement de leurs mœurs et de leurs habitudes, ils s'étaient faits agriculteurs et avaient construit des villages. Qu'on n'oublie pas cependant, pour ne pas se faire, comme tant d'autres, une idée exagérée de leur population et de l'accroissement

de leur civilisation, que c'était au milieu des bois et des marais qu'ils étaient obligés de chercher un asile; ils étaient encore ce que sont de nos jours plusieurs nations sauvages du nord de l'Amérique. (Lacépède.)

Les Germains connaissaient les arts, le travail des métaux, le commerce, l'agriculture, selon quelques historiens, mais très imparfaitement. Toutefois leur vie était presque toujours errante; ils dédaignaient leurs anciennes habitudes et ces affections qui attachent les hommes à leur pays.

(21) « In proximo pignora undè feminarum ululatus audiri, undè vagitus infantium. Hi cuique sanctissimi testes, hi maximi laudatores. Ad matres, ad conjuges vulnera ferunt: nec illæ numerare aut exigere plagas pavent. Ciboque et hortamina pugnantibus gestant. » (Tacite.)

(22) Ce point, quoique rapporté par Tacite, a été souvent contredit par les savans. On ne sait trop encore sur quoi se baser à cet égard. Dans l'indécision, l'autorité de Tacite m'a paru devoir l'emporter.

(23) « Aleam sobrii inter seria exercuit tanto lucrandi perdiderunt temeritate ut, cùm omnia defuerunt, extremo ac novissimo jactu de libertate et de corpore contendunt, victore voluntariam servitutem adit, etc. » (Tacite.)

Nous avons emprunté à cet auteur quelques détails que nous rapportons sur les Bretons et les Germains. Si l'exacte vérité n'est pas le principal mérite de *la Germanie* et de la *vie d'Agricola*, c'est au moins ce que nous avons de plus authentique sur ce sujet. Les documens que nous ont laissés César, Pline et Strabon sur les Gaules sont plus sûrs; mais l'occident de l'Europe était plus connu des Romains, était même Romain, au lieu que la Germanie, moins civilisée, était en même temps plus difficile à pénétrer.

(24) De minoribus rebus principes consultant, de majoribus omnes; ita tamen, etc., etc.

C'est ce passage de Tacite qui a fait dire à Montesquieu que le gouvernement politique de l'Angleterre sortait des forêts de la Germanie.

(25) « Nudatam coram propinquis expellit domo maritus, ac per omnem vicum verbere agit; publicatæ enim pudicitiæ nulla venia: non formâ, non ætate, non opibus maritum invenerit. Nemo enim illis vitia ridet, nec corrumpere et corrumpi, seculum vocatur. » (Tacite.)

Quelle amère apostrophe à Rome! l'intention de Tacite n'est pas douteuse. Croira-t-on, après cette peinture des mœurs de l'Europe aux premiers siècles, que celles des barbares d'Asie fussent encore plus sauvages et plus cruelles? Les Huns étaient plus redoutés par les Goths et les Germains que ces derniers ne l'étaient des Romains de l'empire.

DIXIÈME LEÇON.

(1) Consultez Zoroastre, et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate, et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père :
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de la manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

(Voltaire.)

(2) A mesure que l'homme se perfectionne et améliore sa situation extérieure, ses idées religieuses s'épurent, se dégagent de ce qu'elles avaient d'abord d'imparfait et de bizarre : on a donc raison de dire que la religion est l'homme, qu'elle est le peuple qui la professe. (B., *Rev. Germ.*)

(3) « En examinant l'antiquité, dit Cicéron, on trouvera que les dieux ont habité la terre avant d'habiter les cieux. » — Tacite rapporte que les Germains déifiaient aussi les héros. — Les chants d'Ossian nous confirment dans l'opinion que tous les peuples du Nord ont pris leurs divinités chez les hommes. — Minutius Félix fait dire à son Octavius : « Similiter vero ac erga Deos quoque majores nostri improvidi, creduli, rudi simplicitate crediderunt dùm reges suos colunt religiosi, dùm defunctos eos dediderant in imaginibus videre, dùm gestiunt eorum memorias in statuis destinere; sacra facta sunt quæ fuerant ad sumpta solatia. » — Enfin Tertullien, après avoir rappelé l'origine humaine des dieux païens, leur patrie et leur tombeau, ajoute : « Nec ego per singulos decurram, tot ac tantos novos, veteres, Barbaros, Græcos, Romanos, peregrinos, captivos, adoptivos, proprios, communes, masculos, fœminas, rusticos, urbanos, nauticos, militares. »

(4) Homère, Platon et Sophocle, cités par Dupuis, viennent à l'appui de cette dernière assertion. Le savant Bœttiger prétend qu'il n'a existé que deux religions : l'une se rattache au ciel comme le sabéisme, l'astrolatrie, etc.; l'autre ne se rapporte qu'à la terre et aux phénomènes naturels, comme le fétichisme dont les modifications sont les divers cultes des plantes, des animaux et des images. « En général, dit-il, les peuples pasteurs et nomades ont adopté la première. Les peuples chas-

seurs et guerriers ont préféré les symboles terrestres. » Il est peut-être plus naturel de penser que l'une est née de l'autre, et qu'elle a suivi les lumières.

(5) Le fétichisme grossier d'Égypte fut idéalisé par les poètes et les artistes des Grecs, et acquit chez ce peuple la forme la plus noble.

(BOETTIGER, *Idian sur Kunts mythologie.*)

(6) Tout alors était Dieu, excepté Dieu lui-même, dit Bossuet en parlant des pays et des temps de Moïse. Il eût pu le dire avec autant de vérité de l'empire romain avant Jésus-Christ.

(7) « Prudence, dit Bayle, a reproché aux païens qu'ils avaient déifié les coteaux, les fleuves, les flammes, et en général tout ce que produisent de merveilleux l'eau et la terre. »

Quidquid humus, quidquid pelagus mirabile gignunt,
Id dumere Deos, colles, freta, flumina, flammas.

(PRUD.)

(8) Rome grossière, pauvre, ignorante, adopta successivement les dieux des nations qu'elle soumit, et ces dieux eurent aussi leurs prêtres et leurs fêtes.

(PLUQUET.)

(9) « Il y eut, dit Bœttiger, trois périodes de civilisation religieuse chez les anciens : la première se distingue par un penchant pour la divination au moyen des songes, des oiseaux et des augures ; la seconde fut celle des oracles ; la troisième, leur décadence, qui arriva quand le pouvoir politique les mit tous sous sa dépendance. »

(10) Thalès de Milet, Anaximène, Diogène d'Apollonie, Anaxagore, Xénophane, Antisthène, Speusippe, Strabon, Démocrite et Épicure eux-mêmes, Socrate, Aristote, Platon, Théophraste, Zénon et quantité d'autres philosophes illustres, avaient déjà pressenti, dit Minutius Félix, l'unité d'un Dieu moteur de toutes choses ; ils ne différaient que dans les mots. Plusieurs passages de Virgile expriment la même idée :

Deum namque ire per omnes
Terras, tractusque maris cœlumque profundum.
. . . .
Undè hominum genus, et pecudes, undè imber et ignis
. . . . *principio cœlum*
Mens agitat molem et magno se corpore, etc., etc.

(11) Fleury dit, d'après Martial et Juvénal, qu'ils étaient réduits à la mendicité, vendaient des allumettes, et n'avaient pour tous meubles qu'une corbeille pleine de foin pour se coucher.

(12) Les Pharisiens voulurent gouverner et se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple. Ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion qu'ils tournèrent à des pratiques superstitieuses utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils voulaient établir sur les consciences, et le vrai esprit de la loi était prêt à se perdre. (Bossuet.)

Les traditions des Pharisiens, recueillies en 12 vol. in-fol., composent le *Talmud*. On attribue ce livre à deux rabbins, Juda et Jochanan.

On distingue sept ordres de Pharisiens : l'un n'obéissait que par espérance du profit et de la gloire ; l'autre ne levait point les pieds en marchant ; le troisième frappait la tête contre la muraille, afin d'en tirer le sang ; le quatrième cachait sa tête dans un capuchon ; le cinquième demandait fièrement : *Que faut-il que je fasse ? je le ferai ; qu'y a-t-il que je n'aie fait ?* le sixième obéissait par amour pour la vertu et pour la récompense ; et le dernier n'exécutait les ordres de Dieu que par la crainte de la peine.

Tous faisaient de longues prières et se refusaient jusqu'au sommeil nécessaire : les uns se couchaient sur une planche étroite, afin qu'ils ne pussent se garantir d'une chute dangereuse lorsqu'ils s'endormaient profondément ; et les autres, encore plus austères, semaient sur cette planche des épines et des cailloux ; ils jeûnaient deux fois par semaine, et se déchiraient le corps à coups de fouet ; ils faisaient de longues oraisons qu'ils récitaient les yeux fixes et le corps immobile.

Ils marchaient la tête baissée, de peur de toucher les pieds de Dieu qui ne sont élevés au-dessus de la terre que de quatre pieds ; ils ne levaient point les pieds, afin de marquer le peu de soin qu'ils avaient de tout ce qui pouvait les blesser ; et pour paraître aux yeux du peuple uniquement occupés des choses du ciel, ils chargeaient leurs habits de phylactères qui contenaient certaines sentences de la loi ; ils se lavaient plus souvent que les autres, afin de montrer par-là qu'ils avaient un soin extrême de se purifier.

Les Pharisiens avaient un zèle ardent et infatigable pour faire des prosélytes, et ce zèle, joint à leurs mortifications, les rendait vénérables au peuple : on leur donnait le titre de sages par excellence, et leurs disciples s'entr'écriaient : *Le sage explique aujourd'hui*. Ils tenaient leurs disciples dans une espèce d'esclavage, et réglaient avec un pouvoir absolu tout ce qui regardait la religion ; ils disposaient de l'esprit des femmes et du peuple ; ils excitaient à leur gré les flots de la mer oregeuse, et se rendirent redoutables aux rois.

(Pluquet, d'après *saint Luc* et *saint Mathieu*.)

(13) Malheur à vous, Scribes et Pharisiens ! car vous dévorez les maisons des veuves en affectant de faire de longues prières, etc. (*Évang.* selon saint Mathieu.)

(14) On les nommait esséens ou esséniens, comme étant plus saints que les autres. (FLEURY.)

Ils ne se donnaient point en spectacle, et n'étaient vertueux que pour eux-mêmes. (VOLTAIRE.)

(15) Fleury.

(16) Le mot *thérapeuein*, d'où est venu celui de *thérapeute*, signifie les soins qu'un médecin prend d'un malade, ou mieux, les services qu'un homme rend à un autre. (*Encyclop.*)

(17) An 79 de Jésus-Christ, règne de Vespasien. Ce siége de Titus coûta la vie à 1,100,000 Juifs. Depuis lors la haine et la persécution se sont attachées à leurs pas. Au XIIe siècle le moine Raoul prêcha une croisade contre eux; au XIIIe, Jean-sans-Terre les accabla d'impôts et de tourmens, ainsi que son successeur Édouard III; au XIVe, la voix publique les accusa d'avoir empoisonné les puits, et ils furent massacrés en Allemagne.

(18) Saint Marc prêcha à Alexandrie; saint Mathieu pénétra en Éthiopie; saint Thomas fut en Perse; saint Barthélemy dans l'Arménie; saint Jean dans l'Asie-Mineure; saint Pierre à Rome, et saint Paul partout. . . .

L'apostolat ne cessa d'être périlleux qu'au règne de Constantin.

Il ne lui fallut pas deux siècles pour conquérir, avec la plupart des peuples qui entouraient son berceau, ces Romains maîtres du monde et ces Barbares qui s'approprièrent les conquêtes de Rome et Rome elle-même.

(19) Un concile tenu à Arles et un autre à Nîmes, au IVe siècle, prouvent qu'à cette époque la Provence et le Languedoc étaient depuis long-temps chrétiens. (MÉNARD et le père FABRE.)

(20) L'arianisme pénétra chez les Goths, les Suèves et les Lombards en même temps que la religion chrétienne. L'évêque Ulphilas, qui les instruisit, était lui-même Arien. Pour faciliter leurs progrès, il avait traduit l'Écriture en langue gothique. (*Hist. ecclés.*)

(21) Les bêtes féroces, le feu, les ongles de fer, la faim, la croix, l'huile bouillante, la roue, les lapidations, le chevalet, étaient les supplices ordinaires des chrétiens; souvent, et par un raffinement de barbarie, on se servait des moins cruels, afin de les multiplier et de prolonger ainsi les tourmens; souvent aussi ils en inventaient de nouveaux, tels que la prostitution des vierges chrétiennes.

Avant de les faire périr, on essayait de les faire renoncer à leur religion par les prières, la séduction, les menaces et enfin les tortures. (*Voy.* les *Actes des Martyrs.*) Nous donnerons ici le détail de quelques-unes, tel qu'il est rapporté dans Fleury.

« Étendre sur un chevalet avec des cordes attachées aux pieds et aux mains et

tirées des deux bouts avec des poulies, ou pendre par les mains avec des poids attachés aux pieds ; battre de verges, ou de bâtons, ou de fouets garnis de pointes de fer, nommés scorpions, ou de lanières de cuir cru ou garnies de balles de plomb. On a vu grand nombre mourir sous les coups. D'autres étant étendus, on leur brûlait les côtes avec des flambeaux ou des lames de fer rouge, et on les déchirait avec des ongles ou des peignes de fer ; en sorte que souvent on découvrait les côtes et jusqu'aux entrailles, et le feu, entrant dans le corps, étouffait les patiens. Pour rendre ces plaies plus sensibles, on les frottait quelquefois de sel et de vinaigre, et on les rouvrait lorsqu'elles commençaient à se refermer. » Pendant ces tourmens, qu'il nous est permis de croire un peu exagérés pour l'honneur de l'humanité, on les interrogeait sans cesse jusqu'à ce que la douleur leur arrachât un désaveu que beaucoup d'entre eux rétractaient ensuite.

(22) Delventinus, dit Tertullien, était adoré à Cassin, Visidianus à Narni, Ancaria à Ascoli, Nansia à Vulsin, Curis à Phalère ; ce ne sont pas les dieux des Romains... Nous sommes les seuls à qui l'on refuse la liberté de conscience...

(23) « Le secret des mystères était un grand sujet de calomnie contre les chrétiens. La prévention où l'on était contre eux faisait présumer que ce qui se passait dans les assemblées nocturnes était horrible, comme de manger des enfans, etc. Malheureusement les crimes détestables de quelques hérésiarques y avaient donné lieu. » (FLEURY.)

(24) « Plures efficimur, quoties metimur et vobis ; semen est sanguis christianorum. » (TERTULLIEN.)

(25) « Consulite commentarios vestros ; illic reperietis primùm Neronem in hanc sectam cum maxime Romæ orientem cæsariano gladio ferocisse. » (TERTULLIEN.)

(26) Les chrétiens étaient encore si peu connus qu'on leur reprochait comme crime capital *l'athéisme* et *les mœurs judaïques*. Cette persécution fut aussi courte que celle de Néron. Les dix persécutions dont parle l'histoire de l'Église eurent lieu sous *Néron*, *Domitien*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, *Sévère*, *Maxime*, *Dèce*, *Aurélien* et *Dioclétien* ; cette dernière est regardée comme la plus terrible. J'ai déjà parlé des supplices qu'enduraient les chrétiens ; en voici de nouveaux recueillis dans d'autres auteurs.

Les empereurs, déjà si habiles à inventer des tortures, redoublèrent d'habileté pour les rendre intolérables. « Ces ennemis dénaturés, dit un historien de l'Église, semblaient tous avoir conçu un seul et même projet, qui était de se surpasser les uns les autres en cruauté, et de triompher à force d'excès de la patience inaltérable de leurs innocentes victimes. On tirait brutalement par les cheveux, de rue en rue, des personnes d'illustre naissance et de complexion délicate ; on les traî-

nait nues et défigurées dans les ronces et les épines ; il n'y avait aucun de leurs membres qui n'éprouvât un traitement aussi outrageant qu'inhumain : et combien de fois, à la vue du faible tableau que nous en avons tracé, n'avez-vous pas jugé, pleins d'indignation, que ceux-là seuls méritaient ces horreurs, qui avaient la barbarie de les exercer! On sciait les uns par le milieu du corps, on écorchait les autres tout vivans; après quoi on semait le sel sur tous leurs membres, on les couvrait de miel et on les exposait en plein midi aux aiguillons et à la lente voracité de tous les insectes; on les enduisait de bitume, on y mettait le feu pour éclairer les rues pendant la nuit : images horribles et qu'on pourrait prendre pour les peintures d'une imagination exaltée, si nous n'en avions pas montré la réalité dans les actes les plus authentiques des martyrs et dans quelques traits d'histoire écrits par les païens mêmes.

Parmi tant de souffrances, ces généreux athlètes ne perdaient rien de leur courage passible. Ils semblaient si libres dans les chaînes, si supérieurs à ceux dont ils étaient le jouet apparent, qu'on eût dit ou qu'ils n'avaient point de corps, ou que ce n'était pas leur corps que l'on tourmentait, mais qu'ils assistaient au supplice d'une personne indifférente. Des vieillards décrépis, de tendres vierges couraient à l'échafaud et aux bûchers. Des enfans qui bégayaient encore, employaient les premières paroles qu'ils articulaient à peine, à confesser Jésus-Christ et à demander le baptême. » Les tyrans ne pouvant rien leur ôter de leur intrépidité, étaient contraints de déroger à des rescrits barbares qui eussent dépeuplé l'empire. Les ministres de la tyrannie changèrent eux-mêmes. Le fer tomba de la main des bourreaux, qui présentèrent leur propre tête et devinrent martyrs à leur tour.

(27) « Si denatatur, gloriatur; si accusatur, non defendit; interrogatus vel ultro confitetur; damnatus gratias agit. » (Tertullien.)

(28) Celle de Nicomédie fut détruite la première en 303 avec une sorte de solennité; le préfet du prétoire et les chefs de l'armée présidèrent, dit Lactance, à cette œuvre abominable.

(29) Il leur accorda même une sorte de protection, mais ce n'était que calcul et hypocrisie; il pouvait obtenir leur reconnaissance et s'en servir au besoin.

(Eusèbe.)

(30) *Le labarum* est dépeint comme une longue pique croisée par une barre transversale; sur l'étoffe de soie qui pendait de la traverse, on voyait les portraits de l'empereur et de ses fils; la tête de la pique était surmontée d'une couronne d'or qui renfermait le monogramme mystérieux présentant à la fois la figure de la croix et les lettres initiales du nom du Christ (P ou P). L'origine et le sens de mot *labarum* sont encore inconnus, malgré les efforts qu'on a faits inutilement pour lui extraire une étymologie des langues anciennes. (Gibbon.)

ONZIÈME LEÇON.

(1) Ammien : *Discours de Julien à sa mort.*

(2) Chrysante, Eusèbe, Libanius, etc.

(3) « Hæreses dictæ voce græca ex interpretatione electionis qua quis sive ad instituendas, sive ad suspiciendas eas utitur. Ideo et sibi damnatum dixit hæreticum quia et in quo damnatur sibi eligit. » (TERTULLIEN.)

(4) Αἵρησις : choix, opinion, pensée ferme, enracinée, obstinée.

(5) Tertullien attribue toutes ces erreurs à la philosophie qui n'est, dit-il, qu'une sagesse profane. « Ipsæ denique hæreses a philosophia subornatur. » Valentin, Marcien, Épicure, Zenon, Héraclite ont été la source d'autant d'hérésies, et Aristote a inventé pour eux la dialectique.

(6) Ὀρθόδοξος, de ὄρτος : droit, sincère, et de δόξα, sentence, opinion. Voici, d'après Tertullien, la règle orthodoxe qu'il faut garder inviolablement, sans qu'il soit permis de disputer sur ce qu'elle renferme ; ce n'est qu'une autre version du *Credo* ou symbole des apôtres.

« Regula est autem fidei, ut jam hinc quid defendamus profiteamur, illa scilicet qua creditur unum omnino Deum esse ; nec alium præter mundi conditorem, qui universa de nihilo produxerit, per verbum suum primo omnium demissum ; id Verbum filium ejus appellatum, in nomine Dei varie visum a patriarchis, in prophetis semper auditum, postremo delatum ex Spiritu patris Dei et virtute in virginem Mariam, carnem factum in utero ejus, et ex eâ natum egisse Jesum Christum ; exindè prædicasse novam legem et novam promissionem regni cœlorum ; virtutes fecisse ; fixum cruci, tertiâ die resurrexisse ; in cœlos ereptum sedisse ad dexteram Patris ; misisse vicariam vim Spiritûs Sancti, qui credentes agat ; venturum cum claritate, ad sumendos sanctos in vitæ æternæ et promissorum cœlestium fructum, et ad profanos adjudicandos igni perpetuo, facta utriusque partis resuscitatione cum carnis restitutione.

« Hæc regula a Christo, ut probabitur, instituta, nullas habet apud nos quæstiones, nisi quas hæreses inferunt, et quæ hæreticos faciunt. »

En 387, pour la première fois, l'Église, à peine échappée aux persécutions, versa à son tour juridiquement le sang des hérétiques. Priscillien et six de ses disciples furent exposés à la torture et exécutés pour avoir soutenu que l'ame était une émanation consubstantielle de Dieu, et les trois personnes de la Trinité trois ac-

ceptions différentes du même être. Condamnés par les conciles de Bordeaux et de Saragosse, leur exécution fut blâmée par saint Ambroise et saint Martin, dont la tolérance fut à son tour blâmée par Baronius.

(7) Pluquet.

(8) Manès naquit en 240 et mourut en 293.

(9) Pluquet.

(10) Histoire du concile de Nicée.

(11) Histoire du concile de Nicée.

(12) Sabellius avait confondu les personnes de la Trinité; Arius fit du Père et du Fils deux substances différentes, et soutint que le Fils était une créature.

(Lettre d'Arius citée par Pluquet.)

(13) Quoique entouré de subtilités scolastiques, la doctrine d'Arius n'est au fond que le déisme pur; et comme telle elle dut avoir de nombreux partisans.

(14) Constantin n'envisagea d'abord cette querelle qu'en politique, et écrivit à Alexandre et à Arius qu'ils étaient des fous de se diviser pour des choses qu'ils n'entendaient pas et qui étaient de nulle importance.

(Eusèbe, *Vie de Constantin.*)

(15) Socrate, cité par Pluquet.

(16) Athanase lutta tour à tour contre les païens, les sectaires, les évêques jaloux de sa gloire, les empereurs offensés de son indépendance, et dans cette orageuse carrière il n'eut pas un moment de repos et de faiblesse.

(Villemain.)

(17) De nombreux conciles furent tenus pour agiter cette question; le plus célèbre après celui de Nicée est celui de Rimini, où 400 évêques étaient rassemblés de tous les points de l'empire (an 360).

(18) Les Francs avaient aussi embrassé l'arianisme; il ne s'éteignit dans cette contrée qu'à la conversion de Clovis.

(19) Pluquet. Nous reviendrons sur cette hérésie et sur sa condamnation au concile d'Ephèse qui appartient au ve siècle.

(20) Dans la conduite furieuse de ces enthousiastes, admirés par un parti comme les martyrs de la foi, et abhorrés par l'autre comme les victimes de Satan, un philosophe impartial découvre aisément l'influence ou l'abus de l'inflexibilité puisée dans le caractère et les principes de la nation juive. (Gibbon.)

(21) Επίσκοπος : *inspector, custos*, surveillant πρέσϐυς : *senior*, vieillard.

(22) Cet état de choses dura jusqu'à l'avénement de Caliste II, au XIIe siècle.

(23) Διοίκησις : juridiction; μετρόπολις : mère-ville ou capitale. Σύνοδος : assemblée publique.

(24) Desmichels.

(25) Κανὼν : règle, discipline.

(26) Fra-Paolo, cité par Gibbon.

(27) Repas de fraternité : de ἀγαπάω, chérir, aimer. Tertullien dit en en parlant : « Quoi qu'ils coûtent, nous en sommes dédommagés par le bien qu'ils font. Nous soulageons par eux les pauvres, et non des parasites comme ceux qui s'engraissent à vos tables. » Fleury dit que ces repas suivaient la communion ou participation de l'Eucharistie.

(28) Cave, cité par Gibbon.

(29) La perfidie, la corruption, les violences et des scènes sanglantes influaient sur le choix des évêques. Tandis qu'un candidat s'enorgueillissait du rang que tenait sa famille, un autre tâchait de séduire ses juges en leur offrant les délices d'une table somptueusement servie, un troisième promettait de partager les dépouilles de l'église avec les complices de ses espérances sacriléges.

(Gibbon, d'après *Sidonius-Apollinaris.*)

(30) Baronius, cité par Benj. Const.

(31) Gibbon.

(32) Voyez la première leçon du cours.

(33) Ἄσκησις : exercice, application, méditation philosophique ou religieuse.

(34) Fleury.

(35) Ces nouveaux martyrs étaient *des bégards, des cathares, des frerots, des sethiens, des lollards, des bisoches, des turlupins.* Quelques sectaires se fouettaient pendant trente-quatre jours, d'après une certaine lettre que Jésus leur avait écrite; d'autres, pour lui mieux ressembler, se faisaient emmailloter, allaiter et circoncire; d'autres encore passaient le temps à décocher des flèches contre les démons, ou bien ils se rassemblaient dans des granges pour s'y brûler vivans. Des moines, en cherchant la céleste lumière, ont eu des éblouissemens, et cette lumière incréée leur est apparue à côté du nombril; alors une partie de Constantinople est restée en extase devant le nombril, et des conciles ont réglé cet article. (de Sénancour.)

(36) Certains historiens de l'Eglise voient dans ces pieuses folies des miracles *persuasifs* et *efficaces.* Quel prodige plus divin, dit l'un d'eux, que la constance de saint Siméon et de quelques autres stylites, exposés sur une colonne, la nuit, le jour, pendant une longue suite d'années! Quoi de plus miraculeux que le triomphe remporté par saint Macaire d'Alexandrie sur les besoins les plus impérieux de la nature, la faim et le sommeil! Il passa debout tout un carême, sans rien boire et sans manger autre chose que quelques feuilles insipides, *les dimanches seulement.*

(37) Tous ces noms, consacrés dans le principe à des règles différentes, ont la même étymologie :

Ἀνα χορήτης : retiré.
Ἔρημος : désert; μονὸς : seul.
Μοναστήριον : solitude, etc.
(38) Desmichels.

DOUZIÈME LEÇON.

(1) L'infâme turpitude des derniers sectateurs du paganisme produisit une réaction profonde ; elle mit en honneur dans l'ame des premiers chrétiens toutes les idées répressives, toutes les vertus rigides... L'austérité de la vie devint une sorte de fanatisme, etc. (Azaïs.)

(2) Dioclès de Mégare s'était distingué par des amours infâmes ; toutes les années les jeunes gens disputent de débauche autour de son tombeau, et l'on couronne le plus lascif. (Théocrite.)

La loi veut que les plus illustres filles d'Arménie, de Lydie, de Corinthe, etc., se prostituent à Vénus ; après quoi elles se marient.

(Hérodote, Lucien, Strabon, Justin, etc.)

Philon nous apprend que chez plusieurs peuples païens il y avait des prix proposés à l'impudicité. A Rome, dit Plaute, on ne se cachait pas même de ces excès qui outragent la nature. Plutarque nous raconte que Caton avait établi dans sa maison que les valets pourraient voir les femmes pour une somme d'argent qu'il avait fixée... et cela pour conserver les mœurs ! L'austère Caton, dit-il ailleurs, prête sa femme à Hortensius, chose permise à Rome ! Combien de pareils exemples doivent nous faire chérir une religion qui, en rétablissant la sainteté du mariage, a ajouté à notre bonheur par l'amélioration de nos mœurs !

(3) Homère.

(4) Après avoir décrit les circonstances qui doivent précéder et annoncer la fin du monde, le Sauveur s'exprime ainsi : « Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent. » (Saint Mathieu, ch. 24, v. 34.) Ces paroles ont été, il est vrai, expliquées par des théologiens ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on pouvait le croire à cette époque, et Grotius lui-même avoue que c'est une *imposture pieuse et nécessaire*.

(5) *Actes des Apôtres*. — Lactance, *Institutions divines*. — Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, etc.

(6) Quelques-uns, dit Gibbon d'après saint Cyprien, se montraient insensibles aux attaques de la chair ; les vierges permettaient aux diacres et aux prêtres de partager leur lit, et se glorifiaient d'une vertu qui échappait à tous les feux de l'impureté ; mais la nature insultée reprenait souvent ses droits, et cette nouvelle espèce de martyre ne servit qu'à introduire un nouveau scandale dans l'Eglise.

(7) Les Actes des Apôtres parlent, il est vrai, de quelques persécutions anté-

rieures ; mais elles étaient faibles et individuelles, comparées surtout aux dix persécutions dont parle l'histoire.

(8) Afin qu'on ne nous accuse pas de citer toujours des apologistes de la religion chrétienne, nous prendrons à l'appui de cette assertion cet aveu échappé à un de ses plus violens adversaires, à Fréret : « Il est vrai, dit-il, que l'on aperçut dans les premiers chrétiens un grand amour pour la vertu ; le christianisme eut cela de commun avec toutes les sectes naissantes, que plusieurs se sont déterminés à l'embrasser par le désir de la perfection. »

(9) L'église primitive était en cela fidèle à la lettre et à l'esprit de l'Evangile ; car il est écrit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de Dieu. Son joug est doux, ce fardeau est léger ; allez à lui, vous qui êtes fatigués.

« Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde ; ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ; ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ; ceux qui sont affamés de justice, parce qu'ils seront rassasiés ; ceux qui souffrent pour elle, parce que le royaume céleste leur sera ouvert.

« Si, lorsque vous présentez votre offrande, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et puis vous viendrez offrir votre don : la miséricorde est meilleure que les sacrifices. Donnez à celui qui vous demande. Ne vous bornez pas à saluer vos frères et à aimer ceux qui vous aiment. Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous calomnient. Aimez Dieu de toute votre ame, et aimez votre prochain comme vous-mêmes.

« Contentez-vous de dire : Cela est, ou cela n'est pas ; ce qu'on ajoute provient d'une mauvaise source. Agissez avec les autres comme vous désirez qu'ils agissent avec vous : c'est l'abrégé de la loi. Quand vous ferez l'aumône, que ce soit en secret. Soyez sans inquiétude ; demain pourvoira aux besoins de demain : les moindres choses sont au-dessus de votre pouvoir. Cherchez premièrement Dieu et sa justice ; tout vous sera donné. Que serait-ce à un homme d'acquérir toutes choses et de se perdre lui-même ?

« Lorsque vous entrez dans une maison, dites : Que la paix soit sur elle. Si cette maison en est digne, votre vœu sera exaucé ; si elle en est indigne, le fruit en sera pour vous. — Lorsque vous ferez un festin, n'y conviez pas vos amis qui sont riches, mais les pauvres, les boiteux, les aveugles, et vous serez heureux de ce qu'ils ne pourront vous le rendre. — Ce qui souille l'homme, ce n'est pas ce qui entre dans sa bouche, mais ce qui en sort. »

Saint Jacques et saint Paul corroboraient ces admirables préceptes par des

paroles bien touchantes aussi : « Si quelqu'un d'entre vous, a dit le premier, se croyant religieux, séduit lui-même son cœur, sa religion est vaine et infructueuse. La religion et la piété sans tache consistent à visiter dans leur affliction les orphelins et les veuves, et à se conserver pur de corruption. Que servirait-il de dire qu'on a la foi, si on n'avait pas les œuvres? Celui qui n'aura pas fait miséricorde sera jugé sans miséricorde. »

« Que votre charité soit sincère, s'écrie saint Paul; que chacun ait pour son prochain une tendresse vraîment fraternelle. Tenez-vous unis dans les mêmes sentimens; ne rendez à personne le mal pour le mal; ne vous vengez point vous-mêmes; pleurez avec ceux qui pleurent, et bénissez ceux qui vous persécutent.

« Les fruits de l'esprit sont la charité, la patience, la joie, la paix et l'humanité, la bonté, la persévérance. Ne vous laissez pas aller à la vaine gloire, vous enviant ou vous provoquant mutuellement; portez les fardeaux les uns des autres : c'est accomplir la loi.

« Que chacun estime ce qu'il y a de bon en lui même, sans mettre sa gloire à se comparer aux autres. Ne vous abusez point, car vous n'abuserez point Dieu. Que chacun parle à son prochain avec vérité, parce que nous sommes tous semblables.

« Instruisez vos enfans, et ne vous aliénez pas leur cœur; craignez qu'ils ne ombent dans l'abattement. Et vous, maîtres, ne traitez pas vos serviteurs avec rudesse; vous et eux vous avez dans le ciel le même maître. Revêtez-vous de tendresse, de bonté, de modestie, de patience, vous supportant les uns les autres, et vous remettant les sujets de plainte : la charité est le lien de la perfection. »

(10) Fleury.

(11) Constantin donna à une seule basilique un tabernacle d'argent de 2,025 liv. pesant; avec un Christ de cinq pieds de haut et de 120 liv., et douze apôtres, de 90 liv. chaque, etc.; enfin le tout compris pouvait être évalué à 1,200,000 fr. de notre monnaie; il donna de plus 80,000 fr. de rentes en terres, et en fit autant ou à peu près pour sept autres églises de Rome couvertes de marbre, de mosaïque, d'ivoire et d'or. (Fleury.)

(12) Il fut des temps où le mot *concubine*, qui actuellement n'a qu'une acception flétrissante, désignait une épouse légitime. Jusqu'à nos jours s'est maintenu en Allemagne ce reste de barbarie nommé vulgairement *mariage de la main gauche*.

(Grégoire, d'après *George Melh. de Lud.*)

(13) Édit de Charles-le-Chauve, cité par Baluze.

(14) La guerre perdit aussi de sa force dévastatrice : tranquille dans tous les cas, dit Robertson, sur sa liberté personnelle, le vaincu résista avec moins de

violence, le triomphe du vainqueur fut moins cruel; ainsi l'humanité fut introduite dans les camps où elle paraissait étrangère.

(15) Pour se faire une juste idée de l'influence de la religion chrétienne sur les mœurs des nations, il faut considérer avant tout et l'état de barbarie où les hommes étaient plongés, et l'impuissance absolue où se trouvait le paganisme de déterminer le droit des gens. Si bien que les peuples, pour se défendre les uns des autres, furent obligés d'élever ces fameux remparts, qui sont encore un monument de honte et d'opprobre pour le genre humain. Telle était la grande muraille d'Anastase, qui s'étendait de la Propontide au Pont-Euxin, et celle qui couvrait les Mèdes depuis le Tygre jusqu'à l'Euphrate; telle aussi la muraille bâtie par Probus, afin de protéger les Romains contre les invasions des Germains, et qui avait plus de soixante lieues de long entre le Danube et le Rhin. Celle-ci fermait l'Égypte à l'Orient, celle-là joignait le Liban à l'anti-Liban, une autre séparait l'Écosse de l'Angleterre. A mesure que les peuples embrassaient la religion chrétienne, ces barrières ont disparu et la communication s'est rétablie entre les hommes. Il n'en existe plus que chez les nations qui n'ont pas encore été soumises à la foi : témoin la grande muraille de la Chine, ou Vanly, qui sert de défense à un peuple amolli par la débauche, contre des voisins qui ne connaissent que le droit du plus fort. Lorsque le christianisme pénétrera dans ces contrées, il fera voir aux peuples qui les habitent que la justice dans ses ennemis, et la force que donne la religion à un état, sont sa véritable garantie et un secours plus puissant qu'un mur qui peut être à tout instant franchi par des Barbares...

(Dumesnil, *Esprit des religions.*)

(16) Degérando, *Histoire composée des systèmes de philosophie.*

(17) Lacépède, *Histoire d'Europe.*

(18) Degerando, *Histoire des systèmes de philosophie.*

(19) S. Vincent.

(20) S. Vincent.

(21) Les deux églises comptent, dans ces quatre siècles, quinze ou dix-huit orateurs très distingués; voici leurs noms :

IIe siècle. Eglise grecque : Justin, Irénée. Eglise latine : aucun.

IIIe siècle. Eglise grecque : Clément, Origène. Eglise latine : Tertullien, Cyprien.

IVe siècle. Eglise grecque : Eusèbe, Athanase, Basile, Grégoire de Naziance, Chrysostôme, Synésius Eglise latine : Lactance, Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin Paulin.

(22) Mens quippè lapsisque superstes artibus
De stirpe durat cœliti

Sensus necessè simul et affectus suos
Teneat æqui ut vitam suam :
Et ut mori, sic oblivisci non capit
Perennè vivax et memor.

(PAULIN.)

(23) L'orgueil, la sensualité, le libertinage étaient les seules défenses de l'idolâtrie; l'Eglise la déracinait tous les jours par sa doctrine et plus encore par sa patience. (BOSSUET.)

(24) On lit dans Stolberg : « Il semblait beau aux anciens de mourir pour la patrie ; mais leur plus belle récompense n'était que l'immortalité de la gloire. » Une preuve que cette vertu est bien imparfaite, c'est qu'elle n'augmenta pas chez les Grecs, malgré les efforts de Socrate. Avec lui ou peu après lui, l'âge d'or des Grecs s'évanouit. Le luxe et l'injustice étouffèrent dans cette nation la liberté et tous les sentimens généreux. « La sagesse divine, dit Victor Hugo, pouvait seule substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Epicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux; le Christ, c'est le jour. »

(25) S'il y a encore tant de contrées où la masse du peuple n'est pas moins corrompue que ne l'étaient les peuples de l'antiquité, ce n'est certainement pas la faute du christianisme, mais bien de l'ignorance dans laquelle le peuple se trouve encore relativement aux vrais principes de cette religion. Partout où son génie divin pénètre la masse d'une nation, on voit la barbarie faire place à des relations sociales douces et paisibles, et la grossière dépravation à des mœurs pures et honnêtes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

DISCOURS D'OUVERTURE.

PREMIÈRE LEÇON.

DEUXIÈME LEÇON.

TROISIÈME LEÇON.

QUATRIÈME LEÇON.

CINQUIÈME LEÇON.

SIXIÈME LEÇON.

SEPTIÈME LEÇON.

HUITIÈME LEÇON.

ONZIÈME LEÇON.

DOUZIÈME LEÇON.

ERRATA.

Page 26, il avait réuni à lui seul, *lisez :* en lui seul.
— 70, Sapor effrayé lui fit ouvrir, *lisez :* lui fit offrir.
— 81, Conduit par Alaric, *lisez :* conduits par Alaric.
— 140, Comme les seuls historiens, *lisez :* ses seuls historiens.
— 21, Il vayagea', *lisez :* il voyagea.
— 264, Par le prophète, *lisez :* par les prophètes.
— 266, Expliquaient les fables trop absurdes pour la poésie, *lisez :* par la poésie, etc.
— 378, Tanto lucrandi perdiderunt, *lisez :* tanta lucrandi perdendive.
— *Id.* Victore, *lisez :* victus.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.




MAR 27 1936



